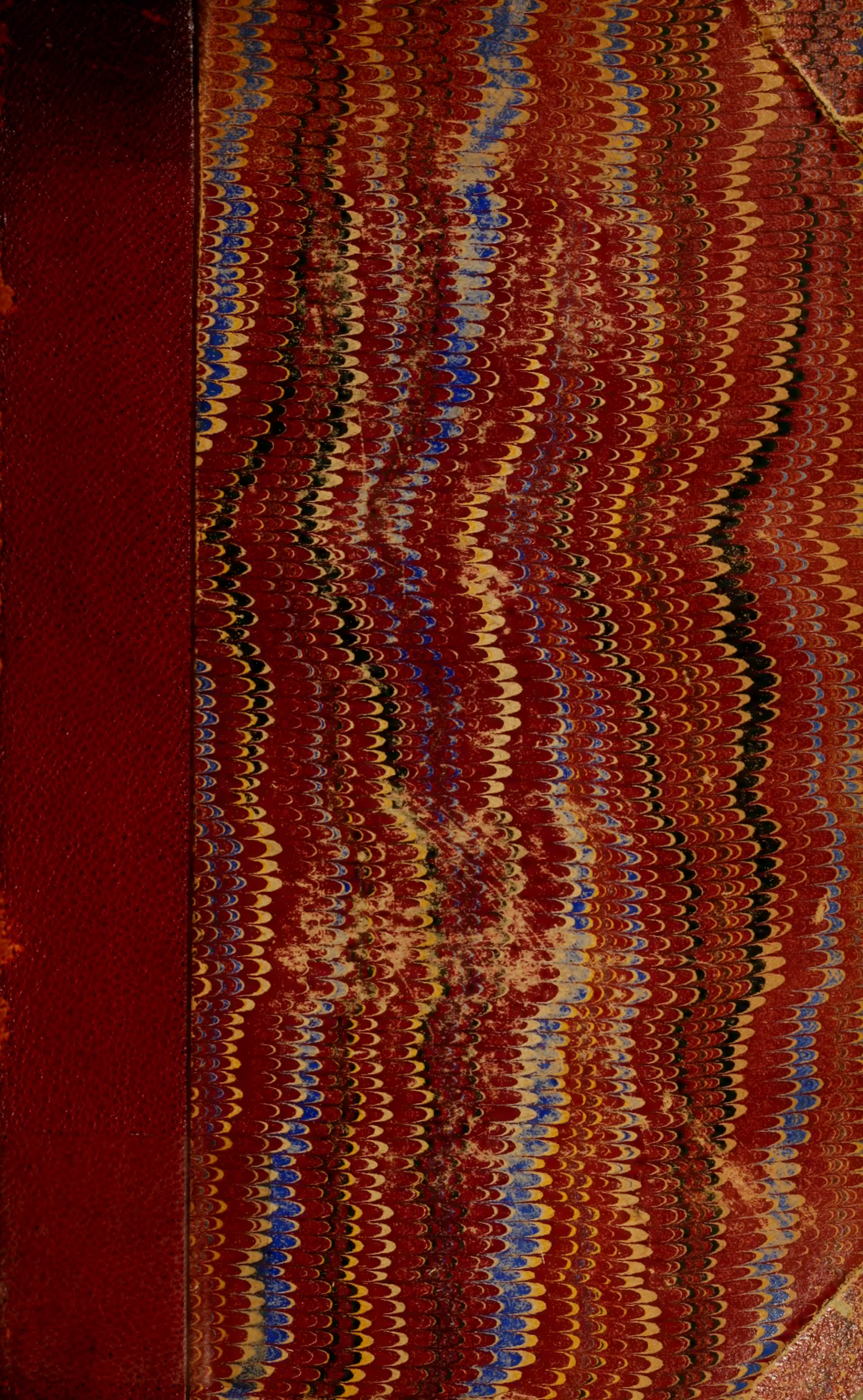
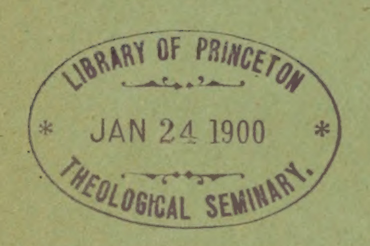



LIBRARY OF PRINCETON
JAN 24 1900
THEOLOGICAL SEMINARY.

HISTOIRE

DES

PASTEURS DU DÉSERT.

VALENCE, IMPRIMERIE DE MARC AUREL FRÈRES.

HISTOIRE

DES

PASTEURS DU DÉSERT

DEPUIS LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES JUSQU'A LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

1685 — 1789.

PAR NAP. PEYRAT.

Ils se tenaient devant le trône, en présence de l'Agneau, vêtus de longues robes blanches, ayant à la main des palmes. — D'où sont-ils venus ? — De la grande tribulation. Ils ont lavé leur robe dans le sang de l'Agneau ; voilà pourquoi ils sont devant le trône de Dieu, et le servent dans son temple.

(APOCALYPSE, CHAP. VII.)

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

LIBRAIRIE DE **MARC AUREL FRÈRES**, ÉDITEURS.

RUE SAINT-HONORÉ, 152.

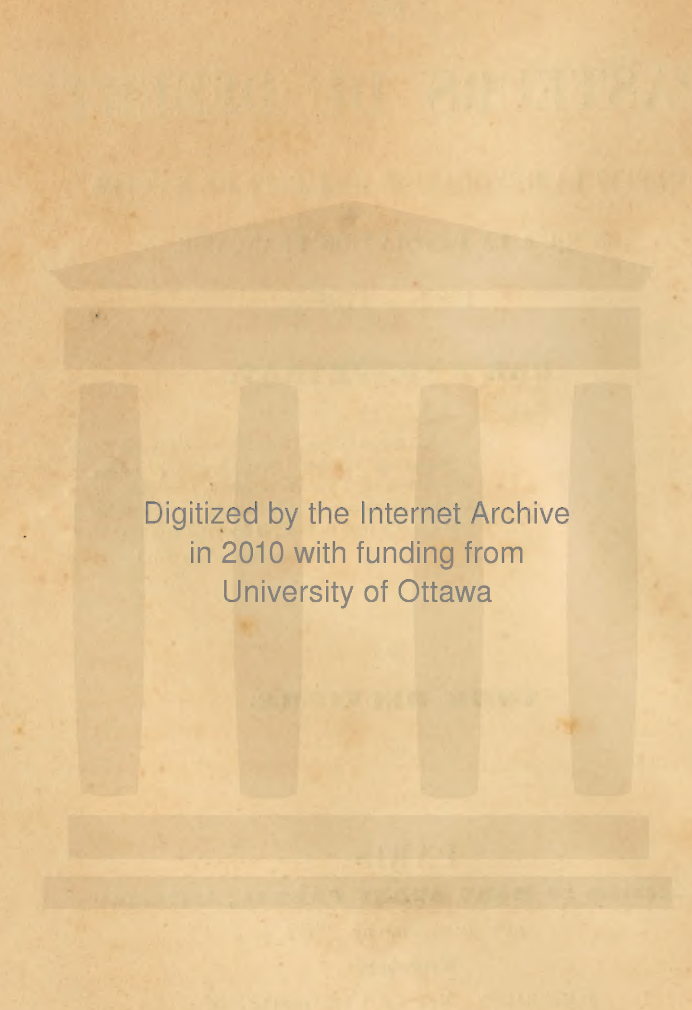
Valence,

MÊME MAISON, RUE DE L'UNIVERSITÉ, 8.

NISMES,
Boulevart de la Comédie, 5.

TOULOUSE,
Rue du Collége Royal, 14.

1842.



HISTOIRE

DES

PASTEURS DU DÉSERT.

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Enfin la guerre, qui avait langui pendant tout l'été, se ranima, vers l'automne, avec le maréchal. Qui donc arracha aux délices d'Alais le voluptueux Montrevel? Sa sultane elle-même; les menaces de la cour; les murmures de l'armée, honteuse de son inaction, et plus honteuse encore de servir les amours de son général. Il ne rougissait pas, en effet, d'exposer ses soldats à la suite de sa maîtresse, dans ses périlleuses promenades à travers les Cévennes. Au mois de juillet dernier, madame de Soustelles redescendait de Mende à Alais, par la fraîcheur de la nuit; les miquelets de son escorte rencontrèrent, au milieu de la côte de Saint-Pierre, un détachement

de Tarnaud, parti de Saint-Jean-du-Gard, avant le jour, pour saisir dans son manoir quelque châtelain suspect. Les deux corps se prirent réciproquement pour des camisards. Tarnaud poussa le qui vive : « Vive qui pourra ! » répondirent imprudemment les miquelets; et de part et d'autre le feu commença. Il fut fatal à Tarnaud, placé sur le plan inférieur de la montagne; le chevalier de Pomponne, capitaine des grenadiers, eut son cheval tué et la face effleurée par une balle. Le combat allait continuer, quand le commandant des miquelets sonna de sa conque marine; à ce signal ils se reconnurent; mais plusieurs soldats avaient péri. (1) Le hasard voulut que ce détachement de Tarnaud fût à Julien, ennemi personnel, ainsi que Bâville, du maréchal, qui les avait involontairement culbutés tous les deux en arrivant au commandement militaire du Languedoc, que l'un avait exercé long-temps, et que l'autre espérait exercer à son tour, sous le nom de Broglie. L'intendant et le général, réunis par la haine qui les divisait d'abord, irritèrent de concert, contre leur insoucieux rival, les mécontentements de la cour, où l'orage ne tarda pas à se former sourdement. Ses premiers murmures éveillèrent en sursaut le maréchal. Sa dame était déjà lasse elle-même des soins trop assidus que lui rendait le vieillard. Un jour, à table, en présence de nombreux convives, elle eut l'audacieuse espièglerie de lui demander pourquoi il ne sortait plus d'Alais : « Monseigneur, ajouta-t-elle, auriez-vous peur des fanatiques ? » — « Les fanatiques que je

(1) Louvreleuil.

crains, sont vos beaux yeux, Sylvie ! » répondit, par un madrigal impromptu, le galant Montrevel. Mais ce coup d'épingle, décoché en riant dans la familière gaîté du festin, blessa profondément le vieux guerrier, dont le réveil fut terrible pour les Enfants de Dieu. (1).

L'intendant, les généraux, les évêques, les gouverneurs des villes, convoqués par le maréchal pour délibérer sur le plus prompt moyen d'abattre l'insurrection, s'assemblèrent à Alais (sept. 1703). Le conseil fut partagé en deux avis, dont la réunion formait le projet primitif de Julien, lequel, si le lecteur s'en souvient, consistait : 1° à exterminer les protestants; 2° à détruire leurs bourgades. Le maréchal et ses généraux, habitués aux rapides justices du sabre, opinèrent pour le premier chef, restreignant toutefois le massacre aux peuples des campagnes dévoués aux camisards. (2) Les évêques s'en remirent à l'expérience des gens de guerre, et, se rangeant à leur avis, firent taire les gémissements de la mansuétude apostolique devant l'irrésistible nécessité. (3) Mais Bâville, par intérêt, par haine de ses adversaires, défendit hautement la cause de l'humanité, dont la voix eut mieux convenu à la bouche des évêques; il repoussa ce projet, et, contraint d'en adopter un, il se rejeta sur le second,

(1) L'anonyme.

(2) Montrevel a l'étrange naïveté de l'avouer dans une de ses ordonnances aux cévenols. « Le roi, dit-il, n'a pas voulu entendre parler d'effusion de sang. » — « Il eût fallu tuer tous les paysans, » disait plus tard Julien à Villars et à d'Aigalliers.

(3) « Il n'y a plus d'autre voie pour finir l'affaire de ces gens là, (les camisards) dirent les évêques. »

qu'il avait constamment combattu jusque-là. Pour prévenir l'extermination des peuples, il soutint la destruction des bourgades. Voici comment il développait son plan :

« Les hautes Cévennes, l'Aigoal, l'Esperou, sont le berceau, le repaire, la sauvage forteresse de l'insurrection; il est nécessaire d'en parquer les habitants dans quelques villes les plus centrales, et de détruire tout le reste, bourgs, châteaux, hameaux, bergeries. Privés de ces peuples qui les nourrissent et des bourgades qui les recueillent, les insurgés seront chassés par l'hiver et par la faim dans la plaine, où ils trouveront nos soldats et la mort. » — « C'est très-difficile, si ce n'est même impossible, répondaient les évêques et Montrevel; il s'agit de dévaster vingt lieues de pays et de raser quatre cent soixante-six villages disséminés dans les gorges et sur les cimes du Gévaudan; toutes nos troupes ne suffiront pas à ce travail immense, avec les pluies d'automne, par les neiges qui tombent de bonne heure, et sous le feu continuel des insurgés défendant leurs retraites; puis, comment déplacer toutes ces populations? où les loger, elles, leurs troupeaux, leurs meubles? N'est-il pas à craindre plutôt que les hommes n'aillent, comme à l'époque des enlèvements, grossir les rangs des rebelles, et que leurs bandes furieuses, se précipitant sur la plaine, n'y mettent tout à feu et à sang. D'ailleurs, ajoutaient-ils, la destruction des châteaux et des couvents mécontenteront profondément la noblesse et le clergé cévenols. » — « Le roi, répliquait Bâville, pourvoira momentanément à l'entretien des gentilshommes et ecclésiastiques. Détruire quelques

manoirs et quelques monastères, est un moindre mal que d'exterminer des peuples; et cette considération doit l'emporter sur la difficulté de l'entreprise et la fatigue des soldats. » Julien soutenait à la fois les deux projets. Nous l'avons entendu souvent exposer son opinion au conseil et à la cour. « C'est ne rien faire, disait-il, que de tuer seulement les camisards; tout le peuple l'est, les femmes comme les hommes, et plus encore les petits enfants. La masse entière est corrompue : il faut de larges saignées ; il faut couper deux ou trois membres pour ravir le reste du corps à la gangrène ! » (1) Mais Bàville fit tomber d'un mot ces discours et ces transports de boucher. « Sans doute, répondit-il avec une âpre ironie, nous devons extirper radicalement le mal, mais nous ne devrions pas tuer absolument le malade. » (2) La cour, on le pense bien, repoussa ce projet atroce, et, de l'avis de Bàville, permit seulement la dévastation dans les montagnes.

En conséquence, le maréchal fit faire d'énormes amas de vivres, de grains et de fourrages à Florac. Tous les forgerons de Mende, de Marvejols, du Malzieu, de Sauges et de Milhaud furent employés à la fabrication de trois ou quatre mille haches, pelles, pioches, leviers, etc. Le comte de Peyre et le marquis de Canillac reçurent ordre de se tenir prêts à marcher avec toutes les milices du Gévaudan et du Rouergue. Tous les généraux catholiques devaient, à un jour fixé, se réunir à Vébron, où le

(1) Cartons inédits de Rulhières, lettre de Julien à Chamillard.

(2) Brueys, Court.

maréchal distribuerait à chacun sa part de dévastation. Chastaing, syndic de Mende, fut chargé d'approvisionner les démolisseurs et de nourrir les populations parquées dans les villes de refuge. Ces préparatifs achevés, Montrevel publia cette ordonnance.

« Nicolas de Labaume-Montrevel, maréchal de France, etc.; ayant plu au roi de nous commander de mettre les paroisses et les lieux nommés ci-après hors d'état de fournir ni vivres ni secours aux rebelles attroupés, et de n'y laisser aucun habitant, Sa Majesté néanmoins voulant pourvoir à leur subsistance, en leur donnant les ordres de ce qu'ils auront à faire, nous ordonnons aux habitants desdites paroisses de se rendre incessamment dans les lieux ci-après marqués, avec leurs meubles, bestiaux et généralement tout ce qu'ils pourront emporter de leurs effets, pour y attendre lesdits ordres. Nous déclarons qu'à faute de cela, leurs effets seront confisqués et pris par les troupes qui seront employées pour détruire leurs maisons; et, afin que lesdits habitants exécutent ce qui leur sera commandé par le roi, nous défendons à toutes les autres communautés de les recevoir, à peine de désobéissance, de rasement de leurs maisons et de la perte de leurs biens, et, en outre, d'être traités comme rebelles aux ordres de Sa Majesté. Pour cet effet :

» Les habitants des paroisses de Castagnols et de Saint-Maurice se rendront à Genouillac, de même que ceux des villages qui sont de la paroisse de ladite ville;

» Ceux des paroisses de Saint-Frezal, de Cassagnas, de Grizac, et les nouveaux convertis des vil-

lages de la paroisse de Fraissinet-de-Lozère, au Pont-de-Montvert;

» Ceux des paroisses du Collet-de-Dèze, de Saint-Privat-de-Vallongue, de Saint-Julien-des-Points, de Saint-Andéol-de-Clerguemorte et de la Melouze, au Collet;

» Ceux des paroisses de St-Germain-de-Calberte, de Saint-André-de-Lancize, de Saint-Hilaire-de-Lavit et de Saint-Michel-de-Dèze, à Saint-Germain;

» Ceux des paroisses de St-Etienne-de-Valfrancesque et de Saint-Martin-de-Boubaus, à Saint-Etienne;

» Ceux des paroisses de Pompidou et de Gabriac, au Pompidou;

» Ceux des paroisses de Saint-Roman et de Sainte-Croix-de-Valfrancesque, à Saint-Roman;

» Ceux des paroisses de Barre, des Baumes, du Bousquet-la-Barthe, de Molezon et de Saint-Martin-de-Lansuscle, à Barre;

» Ceux des paroisses de Florac, de Saint-Julien-d'Arpaon, du Prunet-Montvaillant, de Saint-Laurent-de-Trèves et ceux des villages de Saliéges, Rampon, Ruas et Chabrières, à Florac;

» Ceux des paroisses de Vébron et de Saint-Martin-de-Campcelade, les nouveaux convertis de Fraissinet-de-Fourques, du Mandement-des-Rousses et des villages ou hameaux appelés le Marqueyrez, Gazeyral, Airo-de-Cauté, Lespérou, Cap-de-Costo, la Croix-de-Fer, Juntanels, les Aubrès, Camprond, Campis, le Poujal, Ginestoux, Tourgueille et Tourgueillette, à Vébron.

» Tous les habitants desdites paroisses, sans excepter aucun village, hameau ou métairie, se rendront

aux lieux ci-dessus marqués, avec tous leurs cabeaux et effets, dans trois jours pour tous délais, à compter du jour de la signification de la présente aux consuls desdites paroisses.

» Fait à Alais, ce 14 septembre 1703. »

Outre cette ordonnance, concernant les protestants restés dans leurs villages, le maréchal en adressa une seconde aux habitants que la guerre avait dispersés dans le pays; il leur ordonnait de rentrer avant huit jours dans leurs foyers, et leur défendait d'en sortir, sans un passeport du commandant, sous peine de galères perpétuelles. Une troisième aux gentilshommes; il leur permettait d'habiter la ville catholique qu'ils choisiraient pour leur séjour, et leur promettait de pourvoir à leur subsistance, en leur distribuant, ainsi qu'aux roturiers convertis, les biens confisqués aux rebelles. Une quatrième enfin aux catholiques; ils devaient se retirer dans les villes, où ils recevraient des billets de logement et cinq sous par jour comme les soldats.

Ces ordonnances consternèrent les hauts cévenols; ils pensèrent d'abord, d'après les bruits qui circulaient, qu'on les rassemblait ainsi pour les massacrer en masse. Après avoir quelque temps hésité, ils obéirent, et l'on ne vit plus que vieillards, femmes, enfants abandonnant, en larmes, leurs foyers, qu'ils ne devaient plus revoir, et se retirant, avec leurs bestiaux et leurs meubles, aux villes de refuge. Mais les hommes forts prirent leurs fusils et montèrent au camp des Enfants de Dieu, qui ne s'effrayèrent pas, dit le prêtre de Saint Germain, de ces apprêts formidables.

Enfin, le 26 septembre, Montrevel et Bâville partirent d'Alais et vinrent coucher à Barre. Les brigadiers de Marsilly et de Vergetot les accompagnaient avec deux bataillons de Royal-Comtois, deux de Soisonnais et deux cents dragons.

Julien se rendit, avec deux bataillons de Hainault, au Pont-de-Montvert; Canillac, suivi de deux bataillons de son régiment de Rouergue et des milices de cette province, armées de haches et de pioches, monta à Vébron. Ce brillant marquis était un jeune voluptueux, spirituel, sarcastique, sentencieux, de la compagnie du duc d'Orléans. Le comte César de Peyre, vieillard d'une taille gigantesque, d'un aspect imposant et terrible, était tellement redouté de ses vassaux et de ses voisins, qu'on l'avait surnommé le *roi des montagnes.* Louis XIV, irrité contre ce tyran féodal, l'avait plusieurs fois menacé de la Bastille; mais il désarma le monarque en lui offrant la belle rouergane Marie-Angélique de Scorailles, qui, devenue duchesse de Fontange, protégea par reconnaissance le formidable châtelain de Peyre. (1) Suivi d'un grand nombre de noblesse et de bourgeoisie, il descendit à Mende, où, le lendemain, il passa en revue quatre-vingt-trois compagnies de milices du Gévaudan; chacune était de cinquante hommes, ayant, outre leurs harnais militaires, trois faisceaux d'outils agricoles, dix haches, dix pioches, dix leviers, que portait à leur suite un cheval. Après une distribution de poudre et de balles, le comte, à leur tête, partit de Mende. Son équipage, chargé

(1) M. Ignon, mémoires sur Mende et le Gévaudan.

sur treize mulets, le joignit en route, avec douze autres compagnies pareilles conduites par son neveu, le marquis de Montarnal, commandant général des milices du Gévaudan, venant de Marvéjols; puis ils se séparèrent pour descendre, le comte à Florac et le marquis au Pont-de-Montvert.

Les troupes et les ouvriers étant réunis, le maréchal partagea le travail entre lui, Julien et Canillac; il se plaça au centre, dans la division territoriale de Barre, composée de seize paroisses; Canillac, à l'occident, dans celle de Vébron, formée de trois paroisses et de deux cent vingt-cinq villages voisins de l'Aigoal et de l'Espérou; Julien, à l'orient, dans celle du Pont-de-Montvert, comprenant douze paroisses toutes contiguës et peuplées de nombreuses bourgades. Saint-Privat en comptait vingt-huit, Saint-Etienne vingt-six, Saint-Germain dix-neuf, Frugères dix-huit, Florac seize, Castagnols quinze, Saint-Frezal quatorze, le Vialas onze, Saint-André-de-Lancize dix, Prunet neuf, Saint-Maurice huit, Saint-Hilaire sept, Saint-Julien-des Points et Saint-Andéol chacun six, Fraissinet-de-Lozère cinq, Grizac quatre, etc. Le tout comprenait quatre cent soixante-six villages, hameaux, bergeries, alors habités par dix-huit mille six cent quatre-vingt-neuf protestants.

Avec la liste des paroisses à dévaster, Julien et Canillac reçurent du maréchal une instruction écrite et signée de lui : « Il faut d'abord, disait-il, bien connaître la topographie des montagnes, pour établir convenablement les postes militaires destinés à protéger les démolisseurs contre les camisards. Pour aller plus vite, et s'appuyer récipro-

quement, les compagnies opèreront de concert la destruction des villages voisins. S'il s'y trouve encore quelques habitants, on les rassemblera, en leur disant qu'il ne leur sera fait aucun mal, et que le roi aura soin d'eux. Le subdélégué tiendra compte des personnes, ainsi que des bestiaux et des grains, et chargera la plus notable de les conduire par les lieux désignés, aux bourgs de refuge. Les pâtres y amèneront aussi les troupeaux, excepté les ânes et les mulets réservés au transport des grains et des fourrages. On donnera des ânes, s'il y en a, aux femmes grosses et aux vieillards. Puis on détruira les maisons, en les sapant aux fondements avec la pioche ou la hache, et, s'il est nécessaire, en y mettant le feu. Celles des catholiques seront respectées, et, jusqu'à nouvel ordre du roi, gardées par un poste et un officier. S'il se trouve des habitants dans les villages, on leur expliquera l'ordonnance qui leur défend d'y retourner et on les renverra sans aucun mal, mais avec menaces. Dans les hameaux, même déserts, l'ordonnance sera affichée à un mur ou à un arbre. »

L'ouverture de cette immense dévastation fut fixée au 29 septembre; mais, dès l'aurore de ce jour, comme Montrevel montait à cheval pour aller assister au premier coup de pioche à Saint-Julien-d'Arpaon, il reçut des lettres alarmantes qui le rappelaient précipitamment dans la plaine et sur la plage du golfe. (1)

(1) Lettre de Julien à sœur Demerez, de l'Incarnation. Louvreleuil, fanat. renouv., tome 1, page 100.



CHAPITRE II.

—

Laissant Julien et Canillac exécuter la dévastation, le maréchal et la plupart de ses bataillons redescendirent des Cévennes accourant aux cris de détresse de Fléchier, des généraux et des populations catholiques désolées par les camisards. Au lieu de disputer pied à pied leurs montagnes, et de livrer un combat pour chaque bourgade, lutte trop disproportionnée et trop périlleuse, les Enfants de Dieu avaient résolu de transporter à leur tour la dévastation sur la plaine, et de contraindre ainsi Montrevel à abandonner l'attaque de leurs foyers pour la défense des siens. Cavalier, chargé de cette fatale expédition, l'accomplit avec son ordinaire impétuosité et avec toute la violence capable de détourner ou de venger la ruine du Gévaudan. Il fondit sur le territoire ennemi comme un orage; ses soldats se ruaient dans les bourgs épouvantés, en hurlant : « Tue, tue! au feu! au sang! au carnage! O Eternel, s'écriaient-ils, aide-nous à exterminer ces idolâtres! » Saint-Cériés, Potelières, Saturargues, furent détruits par le fer et par le feu ; à peine échappa-t-il de leurs popu-

lations quelques débris sanglants, qui, recueillis par Joachim Colbert, évêque de Montpellier, vécurent dans cette ville des aumônes et des quêtes pieuses de mesdames de Bâville et de Castries. Une estafette envoyée au commandant de Calvisson fut saisie par les camisards et jetée avec son cheval dans les flammes qui dévoraient Aiguevives. Leur fureur croyait disposer des éléments; leur anathème consumait comme la foudre. « Nous n'avions, dit l'un d'eux, qu'à crier au feu, au feu, Babylone! et soudain l'église et la bourgade s'embrasant d'elles-mêmes, montaient en fumée dans le ciel. » (1) — « Où est donc le Dieu de cette église, s'écriaient-ils? S'il existe, qu'il paraisse! qu'il arrache son temple aux flammes et son peuple à la mort! » (2)

A ce danger s'en joignit un second bien plus redoutable, quoique moins tragique; la flotte ennemie parut dans le golfe; elle venait accomplir en partie les promesses de Miremont. Ce prince, augmentant l'envoi d'armes et d'argent que l'amiral Almunde avait ramené en Angleterre, chargea cette fois l'amiral Showel de le déposer sur la plage d'Aiguemortes. Pendant que ce secours s'avançait par mer, quelques officiers cévenols accouraient par le continent, pour en prévenir les Enfants de Dieu, et leur annoncer la prochaine arrivée du corps de réfugiés auxiliaires qui se formait en Angleterre et en Hollande. Cette avant-garde, partie de ce dernier pays, et composée de sept officiers, était conduite par le capitaine Peytaud, de Boucairan, et par le lieutenant Jonquet, de Valence,

(1) Théâtre sacré, Louvreleuil. (2) Sœur Demerez.

près d'Uzès. Mais l'homme intelligent de la troupe et l'agent de confiance de Miremont, était Ulson de Villette, frère de ce Jacques de Villette décapité pour cause de religion à Grenoble, sa patrie. Ulson devait s'arrêter à Genève, et fixer sa résidence dans cette ville, pour servir de correspondant entre Miremont et les Enfants de Dieu. Pour plus de prudence et de sûreté, il retint près de lui trois de ses émissaires, Seillan, Vignaud et Fontanès, jusqu'au jour où l'on apprendrait l'heureuse ou la fatale issue du voyage de leurs devanciers. Deux autres, Teyssèdre et le jeune Peytaud, suivirent aussitôt le capitaine et le lieutenant en France. A Lyon, les quatre aventuriers se séparèrent : Jonquet descendit seul le long du Rhône; Peytaud, son frère et leur camarade, prirent par le Forez. Mais Chamillard, instruit de leur mission, avait prévenu Bâville, qui mit aux aguets tous les consuls des villages et les gardes des rivières. Les paysans arrêtèrent Peytaud près de Montbrison; son frère s'échappa, et Teyssèdre se fit tuer; Jonquet, voyageant de compagnie avec un jeune marchand de Nismes et un moine défroqué qui revenait de Rome, fut arrêté au Saint-Esprit; de sorte que les infortunés Peytaud et Jonquet, qui s'étaient quittés dans une autre espérance, ne se revirent que sur la sellette de Bâville, à Alais. L'énergique Peytaud mourut avec courage sur la roue; mais Jonquet, qui d'abord avait imité sa fermeté, racheta sa vie en révélant le projet de Miremont. Il fut emprisonné au Saint-Esprit, pour vérifier, au besoin, l'identité de ses compagnons, s'ils venaient de Genève (septembre 1703).

Ses révélations compromirent le marquis de Rochaigude. Ce jeune seigneur était un de ces enfants enlevés à leurs parents lors de la révocation. Bâville l'avait fait élever au collége *des frères de la Doctrine chrétienne de Beaucaire; malgré cette bonne éducation*, dit le prêtre de St-Germain, il avait conservé de l'attachement pour sa première religion, et des relations avec son père et son frère, qui, réfugiés en Hollande, lui avaient peut-être adressé Peytaud. Montrevel le fit arrêter dans son manoir, où on trouva un petit amas d'armes et de munitions de guerre, qui parut suspect; mais il en justifia l'existence par l'autorisation accordée, à ce sujet, à tous les châtelains. Touteois, le maréchal ne voulut ni le voir, ni l'entendre, ni même le recevoir au fort d'Alais. Le marquis fut conduit à celui de Saint-Hippolyte; et son arrestation fit assez de bruit pour arriver aux oreilles de Saint-Simon et des courtisans de Versailles.

Cependant le frère de Peytaud parvint à regagner Genève, et conta sa triste aventure à ses autres compagnons, qui, après ce déplorable résultat, se gardèrent bien d'entrer en France. Bâville, qui avait répandu partout leur signalement, las enfin de les attendre, tâcha d'obtenir leur extradition ou dû moins leur expulsion de Genève. M. de Laclosure, résident de France, se plaignit aux Conseils; le marquis de Puysieulx, ambassadeur en Suisse, adressa des remontrances aux états de Berne. On fit des perquisitions dans Berne et dans Genève; mais les agents des réfugiés ne furent point découverts, et, vraisemblablement, échappèrent, grâce à la neutralité de ces deux petites républiques, au

milieu de la lutte des grandes puissances européennes.

Nonobstant ce malheur, Miremont et Belcastel continuèrent l'enrôlement de l'armée auxiliaire des Cévennes. Sur ces entrefaites, le duc de Savoie rompit avec la France, et rouvrait à leur invasion les portes des Alpes. Ce prince rappela les vaudois expulsés une seconde fois de leurs vallées par la volonté de Louis XIV (5 octobre); il leur ordonna de reformer leurs compagnies, comme dans la dernière guerre, de recevoir et d'inviter même dans leurs rangs les exilés Français. Il demanda à la reine Anne des officiers réfugiés à la demi-solde d'Irlande. La reine, qui refusa d'abord, en accorda ensuite quelques-uns; ils suivirent, par petits pelotons, lord Hill, qui remplaçait Ruvigny à l'ambassade de Turin. En outre, Louis XIV avait, dès le mois de juillet, dissous le parlement et fermé les temples d'Orange. Les orangeois réfugiés en Suisse, apprenant les levées du duc de Savoie, députèrent vers lui le lieutenant Maquerolles, pour s'enrôler dans l'expédition des Cévennes. Ce prince, qui, de son côté, avait, pour les y inviter, envoyé vers eux le capitaine vaudois Friquet, les reçut avec joie, et recommanda au président du parlement d'Orange de ne pas s'éloigner des frontières de France, où le reconduirait bientôt l'armée auxiliaire franco-vaudoise. La défection de Victor-Amédée et ses menaces d'invasion forcèrent le roi de retirer des Cévennes une partie de ses troupes, qui, sous la conduite du comte de Gévaudan, allèrent renforcer le corps d'observation avec lequel le duc de Berwick fermait les portes des Alpes.

Cependant l'amiral Showel, arrivé dans le golfe, détacha de la flotte alliée deux vaisseaux, anglais et flessingois, chargés d'argent et de munitions pour les Enfants de Dieu. Du haut des donjons et des tours, les habitants de Montpellier les virent, avec effroi, s'avancer sur le soir jusqu'à deux lieues de Maguelone. Le capitaine Harris, qui les commandait, donna toute la nuit des signaux; Cavalier était alors même sur la plage; il aperçut vraisemblablement ces feux nocturnes qui brillaient sur la mer; mais la capture de Peytaud l'ayant empêché d'être averti à temps, il ne répondit pas à ces signaux, qu'il prit peut-être pour les fanaux lointains des pêcheurs du golfe. Les vaisseaux eussent sans obstacles déposé leur cargaison sur cette plage déserte; Cavalier l'eût emportée sur ses trois cents chevaux; et ni les soldats de Neptune, ni les bandes de l'ermite, ni les milices, qui tremblaient devant son ombre, n'eussent osé lui disputer son immense convoi, escorté de six cents camisards. Le matin, le chevalier de Roannais sortit de Cette avec ses galères, pour reconnaître les vaisseaux ennemis; il aperçut dans leurs mouvements une incertitude qu'il attribua au vent du sud-ouest qui les contrariait, et rentra dans le port sans les avoi rattaqués, parce que *le temps était fort gai*, dit le prêtre de Saint-Germain. Sur les dix heures, ne voyant point paraître les camisards, ils carguèrent toutes leurs voiles et regagnèrent la haute mer. Les protestants, qui avaient silencieusement salué ces vaisseaux libérateurs, les virent d'un œil mélancolique s'éloigner et disparaître enfin vers le Sud. Ils n'étaient plus dans le golfe, quand le maréchal, haletant,

arriva des Cévennes à Cette. Néanmoins il posta un bataillon dans cette ville, un autre à Frontignan, un autre à Agde, des dragons à Mèze, et, de distance en distance, sur toute la plage. Il fit déporter à Sommières les peuples du mandement de Quillan, et dans les bourgs murés du voisinage, tous les métayers, chasseurs et pêcheurs de cette côte, dont il brûla les maisons et les cabanes, où les camisards pouvaient s'embusquer et attendre les vaisseaux ennemis.

Vers le même temps, et par une coïncidence qui eût dû être fatale à Montrevel, éclatait l'insurrection du Rouergue. Depuis plus de six mois Labourlie faisait à son château de Vareilles des amas considérables de poudre, de balles, de mousquets; et un millier de conjurés l'attendaient, frémissant d'impatience de lever l'étendard. Voici son plan d'opération : Pendant quelques nuits, un certain nombre de protestants dévoués se réuniront, par petits pelotons et par divers chemins, à son manoir ou dans la forêt voisine; Labourlie les divisera en deux bataillons : le premier se rendra sur les trois heures du matin à Rhodez, où son chef l'attend depuis la veille; lui-même introduira les conjurés dans la ville, par une des portes, dont un valet des consuls lui livrera les clefs, ou par une ouverture du rempart qui sert de clôture au jardin de sa maison; le second bataillon, venu par d'autres chemins, investira la ville, afin que personne n'en puisse sortir, ni rentrer dans ses murs, tandis que Labourlie s'emparera, à petit bruit, des portes, des rues et des places. Dans cet état, les conjurés attendront le jour, et, au chant du coq, se saisiront de

l'évêque, des magistrats, des gentilshommes et des riches bourgeois, qu'ils conduiront immédiatement au tribunal de leur chef, à l'hôtel-de-ville ; il les haranguera et, les retenant comme otages, les enverra, sous bonne escorte, dans son donjon de Vareilles; ensuite, pour les informer de son premier succès, il dépêchera des courriers aux comités insurrectionnels de Millaud, Saint-Affrique, Saint-Rome, Pont-de-Camarès, Villefranche, Bédarieux, Lacaune, Castres et Montauban; et ne retenant près de lui qu'une garde de quinze hommes, il enverra tous les autres conjurés proclamer l'insurrection dans leurs communautés respectives et porter cet ordre aux consuls : « Nous, marquis de Guiscard, chef des mécontents de cette province, et protecteur de leur liberté, ordonnons aux consuls de se soulever contre le roi; d'envoyer à Rhodez quatre hommes bien armés, chacun avec une livre de poudre, une quantité équivalente de balles et quatre jours de vivres; d'obéir au protecteur; de refuser la capitation, et d'implorer au pied des autels les bénédictions divines sur les conjurés. »

Toute l'armée insurrectionnelle réunie à Rhodez, son chef la partagera en deux corps ; un de ses lieutenants, gentilhomme de ses amis, à la tête d'une des deux divisions, descendra rapidement vers Montauban ; et Labourlie, avec l'autre, marchera sur Millaud, puis sur Meyrueis, où il saisira quelques compagnies de Cordes, qu'il livrera à Roland ; de là, sur Saint-Affrique, Camarès, Lacaune, et avec toutes ces populations protestantes, sur Castres, Alby, et rejoindra son premier corps d'armée à Montauban. Après avoir établi dans

toutes ces villes son gouvernement insurrectionnel, il reviendra à Rhodez, sa capitale; et là, appuyé sur les camisards, il attendra les armées royales. Tel est le plan de Labourlie, dont les combinaisons sont favorisées par l'appel inattendu des milices rouerganes aux Cévennes. Quinze jours encore, et il pousse enfin le cri de guerre.

Malheureusement sa fortune, qui, bien que considérable, ne répondait pas à la grandeur de ses desseins, faisait depuis un an languir dans l'ombre la conjuration. Les protestants, excités par les coups de fusil qui retentissaient dans les Cévennes, et enivrés de la vapeur de la poudre camisarde, s'impatientèrent des lenteurs de Labourlie; sa qualité de gentilhomme et d'ex-abbé suffisait pour inspirer à ces paysans des défiances bien naturelles, quoique injurieuses; leur ardeur vit dans ce retard sans fin de la négligence, de la lâcheté, peut-être de la trahison. N'avaient-ils pas d'ailleurs un chef plus expérimenté que lui, et d'un courage et d'une piété antiques? Ce chef, se nommait Boéton, natif de Saint-Laurent-d'Aigouses, bourg voisin d'Aigue-mortes; mais depuis son mariage, domicilié à Millaud, en Rouergue, patrie de sa femme. C'était un officier de fortune, monté, par des prodiges de bravoure, au grade de capitaine, lorsque la révocation lui ferma, jeune encore, la carrière des armes. La persécution qui le frappait, comme protestant et comme soldat, avait produit en lui une irritation d'autant plus vive qu'elle était à la fois religieuse et militaire. Son mécontentement, mal contenu, l'avait fait jeter, avec son fils encore enfant, dans les cachots de Puylaurens. Il en sortit avec

des projets de vengeance que devina Labourlie. Ce vieillard patriarcal, unissant à des formes guerrières une âme austère et tendre, mal récompensé de la patrie terrestre, voulut consacrer ses derniers jours à la patrie céleste, qui lui réservait d'autres couronnes. Son âge, sa capacité, sa vertu, lui assuraient une grande influence dans sa province adoptive comme dans son pays natal; de sorte qu'il servait d'intermédiaire entre le Rouergue et les Cévennes, entre Labourlie et Roland. Fatigué des lenteurs de son allié catholique, Boéton résolut d'agir sans lui; voyant les troupes et les milices du pays monter dans le Gévaudan, il crut le moment venu; il s'adressa à Roland, qui, pour empêcher la dévastation, le pressa de lever l'étendard, et, sur sa demande, lui envoya, pour conduire ses bandes inexpérimentées, le fameux Catinat, son compatriote, avec les brigadiers Daires, Pierrot, l'Allemand, et quelques autres capitaines camisards. Catinat arrivé à Millaud, ils concertèrent leur expédition sans prévenir Labourlie, alors absent; puis ils descendirent ensemble vers Lacaune, principal foyer de l'insurrection; là, tandis que les conjurés du Pont-de-Camarès, de Vianes, d'Espérauses, de Vabres, se réuniront autour de Catinat, Boéton rassemblera ceux de Millaud, Saint-Affrique, Saint-Rome, et du haut Rouergue; et les deux chefs, à la tête de leurs deux colonnes, se rejoindront, le jour convenu, au rendez-vous général, pour pousser, du haut de ces montagnes, le cri de l'insurrection, qui retentira des cimes des Cévennes jusqu'aux bassins de Castres et de Montauban.

Fidèles au signal qu'elles attendaient, les villes

conjurées du haut Languedoc et du bas Rouergue envoyèrent aussitôt leurs contingents respectifs à Catinat : le Pont-de-Camarès, quarante hommes; Vabres, quarante hommes, etc. Mais au lieu de se rendre au lieu convenu isolément et en silence, ils accoururent par pelotons tumultueux, brûlant les églises, mais du reste, sans pillage ni meurtre. Le maire de Vianes, qui, par ordre de l'intendant Legendre, allait exhorter au *devoir* les protestants d'Espérauses, rencontra près de ce lieu sept à huit hommes armés, avant-garde d'un bataillon de quatre-vingts conjurés. Le belliqueux maire, à la tête de dix cavaliers qui l'escortaient, les chargea et en tua un; mais deux des siens étant tombés dans le combat, force lui fut d'avoir recours à son adresse et à la rapidité de son cheval. Ce bataillon, vraisemblablement composé des contingents de Brassac et de Vabres, prit, en passant, ceux d'Espérauses, et après une halte au château appartenant au marquis de Miremont, il se rendit sur le soir dans les bois de Lacaune, où les conjurés des environs se trouvèrent réunis au nombre de deux à trois cents. (Louvreleuil dit six cents.)

Mais, soit qu'après ces imprudentes démonstrations qui donnaient l'éveil aux autorités, Catinat crût devoir frapper le premier coup, et jeter d'abord la terreur parmi les milices; soit qu'il cédât à sa fougue naturelle, et voulût ravir à Boéton la gloire de commencer l'insurrection rouergane, l'impétueux camisard sortit le lendemain de ses forêts et se rua sur les bourgs des environs en criant : « Mort aux prêtres! mort aux prêtres! » Abattant les croix, incendiant les églises, il parcourut les

cantons de Lacaze, de Vianes, de Vabres, de Brassac. Il n'était qu'à trois lieues de Castres, dont l'agitation fut telle que, redoutant le soulèvement des protestants, en majorité dans ses murs, l'évêque se réfugia dans une chartreuse, au milieu des populations catholiques de son diocèse. Castres, dont Catinat put espérer un moment l'insurrection, eût, par son mouvement, entraîné Mazamet, Revel, Puylaurens, Roquecourbe, Réalmont et les bourgs environnants, qui dans les guerres religieuses ont toujours partagé le sort de leur métropole. Mais son frémissement fut passager; les autorités revinrent de leur étonnement, la noblesse monta à cheval, et, à la tête des milices, marcha contre les insurgés. De sorte qu'au lieu des bandes amies qu'il attendait, Catinat vit arriver une petite armée ennemie, au moins triple de la sienne, et commandée par des gentilshommes formés aux habitudes de la guerre. Il pouvait rétrograder et rejoindre Boéton, qui, éloigné seulement d'une marche, accourait avec six cents hommes du haut Rouergue; mais l'impétueux Catinat, malgré son infériorité, ne put résister à la tentation de sabrer cette noblesse et de renouveler sur elle la défaite du comte de Broglie. Il s'adosse à un bois et présente la bataille. Malheureusement ses soldats novices étaient loin de valoir ses vieilles bandes cévenoles: ils furent écrasés, Pierrot tué, Daires pris, et Catinat précipité dans une telle déroute, qu'il ne put ni rallier ses débris, ni rejoindre avec eux Boéton.

Le vieux capitaine arriva le lendemain au bois de Lacaune. Ne trouvant pas le chef camisard, il vint le chercher vers Brassac, où il apprit sa

défaite et trouva ses vainqueurs. Poursuivi à son tour, il remonta vers le bourg protestant de Ferrières, et se fortifia dans son château. Legendre, intendant de Montauban, à la tête de la noblesse et des milices, le brigadier de Parat, détaché des Cévennes avec les bataillons de Cordes et les dragons de Saint-Sernin, ne tardèrent pas à l'y investir. Boéton s'y défendit avec tant de valeur, que Parat, au nom de l'intendant, lui offrit une amnistie pleine et entière; le capitaine, qui ne s'attendait qu'à s'ensevelir sous les ruines de ce fort, accepta cette capitulation inespérée, congédia ses compagnons, et tous rentrèrent paisiblement dans leurs foyers. Cependant Catinat, fugitif et traqué comme un loup, parvint, à travers mille périls, à regagner les Cévennes avec le seul l'Allemand : tous les autres capitaines camisards avaient péri. Daires, prisonnier, fut, comme cévenol, réclamé par Bâville, et rompu vif à Montpellier; le courage qui l'animait dans les combats, ne l'abandonna pas dans son martyre. Dix autres combattants pris avec lui, furent jugés par Legendre et suppliciés à Montauban.

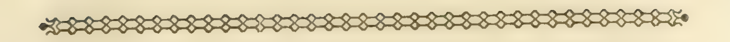
Labourlie était alors à Toulouse. Comme il retournait dans le Rouergue pour donner ses derniers ordres aux conjurés, il apprit, vers Castres, des populations en armes, l'irruption des camisards dans la montagne. Il court à Lacaune, et envoie des messagers après Catinat, pour l'engager à rentrer quelques jours encore dans ses forêts; mais ils ne trouvèrent pas ou ne purent persuader le chef cévenol. Les catholiques, alarmés et irrités de l'incendie de leurs églises, vinrent s'en plaindre à

Labourlie, et lui dire qu'ils renonçaient à la conjuration : « Nous aimons mieux, ajoutèrent-ils, rester dans notre misère que de faire alliance avec des sacriléges furieux contre Dieu et ses autels. » Ne pouvant les ramener à ses desseins, il ne dut songer qu'à se dégager lui-même, afin de n'être pas enveloppé dans ses propres filets. Il s'enferma dans son château de Vareilles, écoutant de quel côté bruissait l'orage. Il apprit bientôt le supplice des compagnons de Catinat, l'emprisonnement de ses correspondants de Millaud, de Saint-Affrique, de Camarès, etc. Banse, subdélégué de l'intendant, convoqua à Beaumont la noblesse du Rouergue, au sujet d'une nouvelle conspiration : c'était celle même de Labourlie. Il eut la témérité de se rendre à cette assemblée; et voyant que Banse balbutiait du ton d'un homme qui fait entendre sur des riens de grands mystères, l'audacieux abbé voulut se donner à lui-même et à la noblesse le périlleux plaisir de confondre l'énigmatique subdélégué. « Voyons, lui dit-il résolument; ne nous alarmez pas avec des chimères! Expliquez-vous, M. Banse! » Banse s'expliqua, et montra qu'il connaissait toute la conjuration, hors le nom de son chef. Labourlie, sans se décontenancer, jugea qu'il était temps de s'éloigner; il fit ses adieux à ses amis, les pria de se conserver, pour des jours meilleurs, dans ces sentiments généreux, et sortit de France. Nous verrons Labourlie continuer son projet à l'étranger, et reparaître dans des aventures plus hardies encore, qu'il termina par une mort tragique.

Ainsi ce concours simultané, quoique accidentel, de Labourlie, de Boéton, de Catinat, de Peytaud,

de Jonquet, des vaisseaux anglo-hollandais, qui devait écraser Montrevel, échoua partout et à la fois: Catinat vaincu par une noblesse et des milices qu'avait fait fuir, plus de vingt fois ailleurs, l'éclair de son sabre; Boéton et Labourlie, se divisant sur un malentendu, succombant, non par leur faute, au moment où tous, protestants, catholiques, paysans, bourgeois, gentilshommes, allaient se lever à leur voix; Jonquet arrêté sur le Rhône, à trois pas des Cévennes; des vaisseaux qui n'abordent point sur une plage non gardée, occupée même par les camisards, et ces camisards ne reconnaissant pas ces vaisseaux auxiliaires; et toutes ces combinaisons et ces hasards, d'abord propices, puis se heurtant les uns les autres et tournant tous au détriment des Enfants de Dieu, qui n'en recueillent que la ruine et la mort; C'est incompréhensible! et sans doute une sombre fatalité planait sur leur tête! (1)

(1) Mémoires du marquis de Guiscard. Louvreleuil, t. 2, p. 109, etc.



CHAPITRE III.

—

Cavalier se ruait toujours dans la plaine, incendiait les villages catholiques, rasait les fortifications des bourgs protestants, enlevait surtout les chevaux, pour prêter encore à la destruction la rapidité de ces animaux. Cependant il semble que le jeune guerrier éprouvait, à la vue des malheurs de son pays, une profonde tristesse; il paraissait avoir horreur de ces effroyables nécessités, dont il rejetait la responsabilité sur la tête coupable des auteurs de la persécution. Souvent, après ces massacres, il tombait à genoux, au milieu de ses compagnons prosternés sur leurs armes sanglantes, comme pour demander grâce à Dieu : « Seigneur, s'écriait-il, détourne, oh! détourne le roi de suivre les conseils des méchants! » Puis, s'excitant de la sainteté de sa cause : « O mes frères, sacrifions notre vie et nos biens pour le rétablissement de nos temples! Je vous le dis en vérité, l'Eternel, qui nous a assistés jusqu'ici, nous assistera encore à l'avenir! il nous rendra invincibles. » (1)

(1) Labeaume.

Dans la nuit du 2 au 3 octobre, il essaya de surprendre Sommières. « Sommières, dit un vieux chroniqueur, est située sur une montagne fertile en fontaines et fruits, du côté du levant ; du couchant, elle regarde sur une rivière (le Vidourle), qui passe tout le long du mur de la ville, qui vient des Cévennes et s'en va rendre dans la mer d'Aiguemortes. La ville est faite en triangle; sur le plus haut de la montagne est le château, qui domine la ville, composé de deux vieilles tours carrées; il est aussi long que toute la ville, et environné de ce côté-là de deux murailles; outre la basse-cour, il y a un grand circuit qui.... était planté de grands arbres et de lauriers; vers le levant est le rocher, tout à l'entour planté autrefois en vignes.... que l'on appelle encore la Vignasse. » C'est le tableau de Sommières avant le siége qu'en fit le maréchal Damville, en 1573: le capitaine protestant Grémian défendait le château. Les cévenols de ce temp-là comprenaient mieux les signaux nocturnes que les camisards. « Pendant la nuit l'on vit des feux du côté des Cévennes et un sur la grosse tour du château, et le lendemain un secours de deux cents hommes; ils avaient chacun au chapeau une cuillère d'étain, où d'un côté était écrit : *Pour se rendre à Sommières* ; et de l'autre, *Salut par Jésus-Christ!* et sur quelques-unes : *Il faut prendre peine pour boire de l'eau vive.* » Or c'est pour boire de l'*eau vive* que les Enfants de Dieu *prenaient peine* encore cent trente ans après leurs pères. (1)

Sur les dix heures du soir, Cavalier attaqua Som-

(1) Le marquis d'Aubais, recueil de chroniques.

mières par les faubourgs du Pont et du Bourguet, où il mit le feu. La garnison et les milices firent une sortie; il les refoula dans la ville; elles tirèrent le canon du château, mais sans effet, parce que les camisards étaient à couvert des volées de l'artillerie. Ce fut comme un canon d'alarmes qui, tonnant dans le silence de la nuit, épouvanta les populations voisines et parvint même à l'oreille du commandant de la citadelle de Montpellier, lequel courut en avertir le maréchal. Cavalier fut encore deux heures à batailler contre les cordeliers, qui se défendirent bravement dans leur couvent, et à effrayer les nonnes, dont il entendait les gémissements dans leurs cellules. Peut-être eût-il forcé la ville; mais craignant que les garnisons voisines n'accourussent à l'appel du canon, il se retira. Fléchier, qui, trouvant que les chaleurs d'août n'étaient supportables que sous les ombrages du Vidourle, passait, avant l'insurrection, tous les étés auprès des nonnes de Sommières, eut hâte de les consoler: « Quelle fut pour vous cette nuit fatale! Vous comprîtes par la voix confuse d'une populace effrayée qui demandait d'être secourue, que vous aviez besoin des secours du ciel; une troupe nombreuse de meurtriers et d'incendiaires se jetait tumultueusement dans le faubourg; le chant des psaumes était pour eux un commencement de fureur, et comme un signal de massacre; vous voyiez allumer des feux dont la sombre et triste lueur perçait jusqu'à l'obscurité de vos cellules, et dont les flammes dévorantes consumaient les maisons et les églises; vous dîtes alors avec le roi-prophète: «Les douleurs de la mort nous ont environnées, et les torrents de l'iniquité vinrent nous troubler. »

Montrevel ne savait plus ou donner de la tête, au milieu de ce tourbillon de camisards. Il rappela momentanément Julien des Cévennes; Julien courut après les camisards, et n'en vit pas même l'ombre d'un seul. Bâville s'irritait; les autorités se plaignaient; les évêques gémissaient. « Tout se ralentit, s'écrie Fléchier; tous les bras tombent sans savoir pourquoi; et l'on nous dit : Il faut avoir patience ! on ne peut se battre contre des fantômes qui se rendent invisibles! » Ce gémissement de Fléchier est comme une accusation indirecte du clergé contre l'inactivité du maréchal. (1)

A peine Julien fut-il descendu, que Castanet et Joani attaquèrent Vébron et les autres villes de refuge. Roland brûla Saint-Julien-des-Points et Sainte-Cécile-d'Andorre, deux repaires de florentins, auxquels il fit une rude chasse. Julien remonta en hâte aux Cévennes, pour protéger les démolisseurs; il continua la dévastation, travail long, triste, périlleux, désolant. Ces hameaux et bergeries étaient disséminés à de très-grandes distances; on perdait une partie du jour à les chercher sur les rochers, dans les ravines, au fond des bois; plusieurs n'avaient de sentier accessible qu'aux seuls pieds de l'homme et de la chèvre. La seule paroisse de Saint-Germain avait neuf lieues de tour, cent onze hameaux renfermant deux cent soixante-quinze familles, dont neuf seulement étaient catholiques; l'église nouvelle, bâtie au centre de la paroisse, était à une lieue et demie des deux extrémités. « Dans une visite générale que je fis, dit le prêtre de Saint-Germain, qui opérait un dénom-

(1) Fléchier, lettre 146, 13 oct.

brement de ses paroissiens, allant de maison en maison, j'employai dix-sept jours, au mois de septembre, quoique je partisse de bon matin, que je ne me retirasse qu'à l'entrée de la nuit, et que je fusse à cheval. » Saint-Etienne était une paroisse plus étendue d'un tiers, plus populeuse, ayant moins de chemins encore. On était en automne; des pluies glaciales tombaient par torrents ; d'ailleurs les démolisseurs étaient très-mal nourris; ils avaient deux livres de pain par jour, mais pas de soupe, faute de marmite; pas de vin ; seulement un peu de mouton et de porc grillé, et de l'eau. Le soir, après avoir pioché tout le jour, ils trouvaient à peine de la paille pour se coucher dans les granges, sans un hôte à l'accueil amical, sans le sourire d'une hôtesse. Un grand nombre déserta ; beaucoup tombèrent malades de privations, de fatigues, de mélancolie ; et Julien lui-même, qui resta néanmoins à son poste, voyant diminuer le nombre des travailleurs, représenta au maréchal que par la saison des pluies et des neiges la dévastation serait interminable si l'on n'employait le feu. Montrevel y consentit. « Aussitôt cette expédition fut comme une tempête qui ne laisse rien à ravager dans un champ fertile ou dans une vigne féconde : les maisons ramassées, les métairies écartées, les granges, les baraques, les cabanes, les chaumières, tous les bâtiments tombèrent sous l'activité du feu, comme les fleurs champêtres, les mauvaises herbes et les racines sauvages tombent sous le tranchant de la charrue » (1). La fatigue, la souffrance, la

(1) Louvreleuil.

solitude aigrissaient l'humeur des chefs. Palmerolles fit fusiller, au Pont-de-Montvert, huit personnes de vingt-cinq qui, n'osant s'enfermer dans le bourg d'asile, s'étaient réfugiées au château du Solier; il fit encore passer par les armes quatre hommes, et fustiger quatre femmes de Runes, rôdant autour de leurs masures. Pendant qu'on détruisait Fraissinet-de-Lozère, un jeune homme de ce hameau voulut voir une fois encore sa maison paternelle: il trouva la mort sur le seuil.

Dès que Julien fut remonté dans les Cévennes, Cavalier reparut, comme s'il eût voulu lui faire faire éternellement la navette des montagnes à la plaine et de la plaine aux montagnes. Cette fois il reparut vers Uzès, où commandait le marquis de Vergetot, brigadier d'armée, colonel de Royal-Comtois, gendre et neveu du maréchal de Bellefonds. Il enleva les deux sentinelles de la porte d'Uzès, et cria pardessus les murailles à Vergetot : « Lâche! sors; je vais t'attendre à Lussan! » Lussan est un bourg entre Uzès et Barjac, assis sur une plate-forme de rochers escarpés qui lui servent de remparts naturels. Le 25 octobre, les habitants, occupés à semer leurs champs, aperçurent, sur les quatre heures du soir, l'avant-garde camisarde à cheval, et n'eurent que le temps de se réfugier dans le fort. D'une tour, où ils avaient suivi le curé, ils virent bientôt arriver la troupe de Cavalier. Comme elle défilait sur le pont, ils comptèrent jusqu'à trois cent dix-neuf fantassins et quatre-vingt-dix cavaliers; quatre prophétesses à cheval fermaient la marche, au nombre desquelles devait être la grande Marie, native de Lussan. Cavalier alla camper à une portée de cara-

bine, près du vieux château de Fan, dont le nom indique qu'il occupe la place d'un temple gaulois ou romain; de là il écrivit aux quarante principaux bourgeois de Lussan ce billet : « Messieurs, vous ne manquerez point de nous préparer, demain, le dîner, sous peine d'être assiégés et mis à feu et à sang; qu'aucun de vous ne sorte du lieu ce soir. Je suis tout à vous. Cavalier. »

Le peuple de Lussan, qui bien que protestant ne sympathisait pas, il paraît, avec les camisards, barricada ses portes à ce message menaçant; il n'avait que vingt fusils, mais il s'arma de faux, de broches, de haches, de fourches de fer, et résolut de se défendre jusqu'à l'arrivée du marquis de Vergetot. La difficulté était de faire parvenir au général le billet de Cavalier; personne n'osait se rendre à Uzès. Enfin un paysan se risqua pour *deux louis d'or et trois aymines de touzelle.* Il arriva vers minuit à Uzès, d'où trois heures après Vergetot partit, avec son régiment et quarante officiers irlandais. Cependant, le curé, du haut de la tour, épiait, dès l'aurore, si Vergetot n'apparaissait pas encore à l'horizon; mais il n'apercevait que seize camisards qui, pendant deux heures, psalmodièrent dans la prairie sous le château de Fan. Ils cessèrent leurs cantiques, et leur capitaine, suivi de trois soldats, s'approchant jusqu'au pied des murailles de Lussan, cria aux sentinelles de la tour: « Je viens de là part du frère Cavalier; nous ne voulons pas de vos armes, car nous en avons assez! mais il nous faut des vivres pour toute la troupe qui va se rendre ici tout à l'heure! Fermez l'église, chassez le prêtre! Si vous n'exécutez pas cet ordre,

nous ferons un carnage horrible dans le bourg! » — « Nous voulons parler à Cavalier; qu'il vienne! » répondirent les sentinelles, et aussitôt elles firent feu. Le capitaine camisard tomba mort de son cheval, et ses gardes furent blessés. Il est vraisemblable que Cavalier courroucé vint assiéger Lussan; et je ne sais quelle contenance avaient ses habitants lorsque, un quart d'heure après, la sentinelle de la tour annonça l'arrivée de Vergetot.

Cavalier fit ses préparatifs de combat. Lui et Ravanel occuperont le pont de l'Aiguillon, où doit passer Vergetot; dès qu'il aura attaqué, Catinat passera le ruisseau et chargera le flanc de l'ennemi; et, pour lui ôter toute retraite, une autre brigade se saisira de la hauteur rocailleuse de Gamène. Vergetot se présente au pont; les grenadiers veulent s'ouvrir un passage; mais Cavalier et Ravanel les refoulent impétueusement et tuent leur capitaine, Leblanc, d'Avignon; Catinat alors passe le torrent; Vergetot, chargé de front et de flanc, est troublé, rompu, culbuté. Il fuit vers Gamène. Le brigadier camisard posté sur ce monticule, voyant venir à lui les fuyards, que Catinat harcelait au galop et saisissait aux cheveux, descendit pour leur barrer le chemin. Il devait au contraire les repousser de son rocher et les livrer dans la plaine au sabre de la cavalerie: ils y eussent tous péri. Mais profitant de cette faute, Vergetot se réfugia sur la hauteur, y rallia ses débris et s'y retrancha parmi les murs qui hérissent ses flancs et sa cime. Il eût été difficile de l'en débusquer: aussi Cavalier dit qu'il ne l'essaya même pas. Mais Louvreleuil, qui assure le contraire, prétend que le chef camisard combattit

encore cinq heures durant, mais sans succès, autour de ce monticule. Quoi qu'il en soit, forcé de se contenter de sa victoire incomplète, il laissa, perché sur son rocher, le triste Vergetot. Il eût voulu sans doute revenir châtier le peuple de Lussan; mais ses soldats n'avaient plus de poudre, et leurs estomacs étaient aussi vides que leurs mousquets. C'est pourquoi il les mena prendre quelque aliment à Seynes, et de la poudre à Bouquet. Le combat principal se donna au *Mas des Horts*, d'où une traînée sanglante s'étendit jusqu'à Gamène. (1)

Cavalier redescendit dans la Vaunage. Le 13 novembre, un millier de personnes de cette petite Chanaan vinrent prier avec les Enfants de Dieu au bourg même de Nages. Pendant la prédication du prophète, les védettes annoncèrent l'approche de troupes royales. C'était le marquis de Fimarcon accourant de Nismes avec ses dragons et un bataillon d'infanterie de Soissonnais. L'orateur s'interrompt; les prières cessent. Cavalier ne pouvait abandonner aux soldats cette foule pieuse, ni la protéger, car il n'avait alors que peu de ses camisards; il se résout pourtant à la sauver ou à périr. Il poste sa troupe avec ce peuple désolé, monte à cheval, et s'en va seul reconnaître l'ennemi. Il retournait par un chemin profond et ombragé, lorsque d'un champ d'oliviers sortent tout à coup un cornette et deux dragons : « Vous êtes Cavalier, lui crie l'officier catholique en s'élançant sur lui au galop, rendez-vous, et vous aurez bon quartier ! » — « Je n'en veux point ! » répondit le chef camisard, qui

(1) Mémoires de Cavalier. Louvreleuil, tome 2, page 131.

d'abord s'était cru perdu, mais qui s'enhardissant de la grandeur même du péril, prend son fusil, et, à bout portant, abat le cornette; les deux dragons le tirent, le manquent, et s'élancent sur lui le sabre à la main; mais Cavalier, sans se déconcerter avait déjà empaumé ses pistolets: il tue le premier de ses adversaires, met l'autre en fuite, le poursuit, et le couche aussi raide mort. Après ce brillant début, présage heureux de la victoire, il rejoint paisiblement sa troupe, postée sur un monticule demi-circulaire et coupé de murs. La multitude était couverte par les lignes camisardes qui en hérissaient la crête. L'infanterie royale commença l'attaque, et sa fusillade effraya d'abord les femmes, qui poussaient de grands cris et mettaient le désordre dans les rangs; mais bientôt elles se rassurèrent et même excitèrent les combattants par leur fermeté, leurs discours, leur psalmodie. Fimarcon ne put entamer cette masse immobile sur ce sommet comme une tour; plusieurs fois repoussé, il se retira toujours sanglant, et enfin déconcerté; Cavalier s'en aperçoit, descend du monticule, se précipite sur l'ennemi, et le refoule de mur en mur. Les femmes, mêlées aux combattants, le poursuivent en lançant des pierres. Un dernier parapet protége encore Fimarcon; une jeune fille de dix-huit ans, à la tête des Enfants de Dieu, l'escalade, en expulse les troupes royales, saisit le sabre d'un dragon mort et s'élance après elles en criant: «Tue! tue! Vive l'épée de Gédéon! vive l'épée de l'Eternel. Cavalier poursuivit les fuyards vers Boissières et le Puech-de-Saint-Dionise; mais un peloton de neuf ou dix camisards ne cessa de les harceler

jusqu'au chemin de Bizac. Là, Fimarcon fut renforcé par la garnison et les milices de Calvisson; de sorte que ces neuf ou dix braves se trouvèrent aux prises avec une petite armée. Cavalier sans doute les dégagea, rallia ses combattants, rentra dans Nages, acheva les prières interrompues et rendit grâces à Dieu de la victoire. Il loua beaucoup le courage des femmes, et surtout celui de la jeune héroïne, nommée Lucrèce-la-Vivaraise (1). Le combat dura cinq heures; les pertes de Fimarcon furent considérables, et ce colonel, militaire distingué, n'échappa plusieurs fois aux camisards et à la mort que par de brillants coups de sabre.

De Nages, Cavalier descendit à Saint-Dionise; il enrôla tous les jeunes gens de ce bourg, et les arma avec les mousquets des vaincus. Il vint dîner à Clarensac, y prêcha et fit abattre les murs d'enceinte. Cependant Fimarcon, grossi des garnisons et des milices voisines, revint aussitôt chercher Cavalier à Nages; ne l'ayant pas trouvé, il ramassa dans la plaine ses blessés et ses morts, et les rapporta à Calvisson. Parmi ces derniers était le major de Soissonnais, tué aux Carreaux; il gisait auprès d'un Enfant de Dieu nommé Ricard, de Gallargues, brave entre les plus braves. Le major fut inhumé, et le camisard laissé dans la terre de la Chastre, où la nuit même il fut à demi dévoré par les chiens et les corbeaux. Le soir, deux cents soldats de Royal-Comtois vinrent de Sommières renforcer encore

(1) Louise Guignon. Cette belliqueuse fille était vraisemblablement la sœur de deux camisards célèbres par leur vertu romaine, et, tous les trois, enfants de ce misérable qui trahit Cavalier à Bellot.

Fimarcon, qui se mit de nouveau sur les traces de Cavalier. Après avoir séjourné trois heures à Clarensac, ce chef s'était retiré au bois de Cannes (1); mais son adversaire, impatient de prendre une revanche sanglante, s'attacha dix jours durant à ses pas; il le joignit enfin à Vergèze (23 novembre), où Cavalier s'était rendu escorté seulement de quatre-vingts chevaux. Après le prêche, le prophète s'était arrêté pour juger un maçon surpris à relever, malgré la défense, l'enceinte du bourg. Comme il interrogeait ce malheureux, Fimarcon arrive au galop et le surprend dans Vergèze. Le chef camisard n'a que le temps de monter à cheval, et, dissimulant sa faiblesse par l'audace, il s'élance impétueusement à la rencontre du colonel; ce choc de cavalerie fut court, mais meurtrier; Fimarcon rompu, culbuté, se réfugia sous la protection de son infanterie, accourant à son secours. Mais, satisfait de s'être ouvert un chemin, Cavalier se posta au bord d'un bois d'oliviers; le colonel n'osa l'y attaquer, soupçonnant quelque embuscade. Il pilla Vergèze et se retira, emmenant tout ce qu'il avait trouvé de chevaux et de mulets, qui furent pris pour camisards et, comme tels, vendus à Nismes.(2)

(1) Cavalier. Court., hist. des camisards, tome 2, page 92 et à la note.
(2) Cavalier. Labaume, livre 2.



CHAPITRE IV.

Le Languedoc fut alors consterné par la mort tragique de madame de Miramand, bru du baron de Florac, de St-Ambroix et fille du baron de Meyrargues, d'Uzès. Elle était née catholique, de parents nouveaux convertis probablement, mais alliés certainement à des familles protestantes, entre autres à l'illustre maison de Toiras. Dans la confusion de son origine religieuse, cette jeune femme avait, à ce qu'il semble, puisé le sentiment chrétien plus haut que dans l'une et l'autre église, dans l'Évangile même, sa source céleste. Au milieu de ce tumulte sanglant, restée sereine et tendre, elle priait, elle consolait, elle soignait les innombrables malheureux ; son angélique charité les couvrait tous indistinctement de ses ailes. Les secours qu'elle accordait aux prisonniers protestants lui avaient attiré l'affection de Enfants de Dieu. Plusieurs fois se rendant de Saint-Ambroix, où elle était mariée, à Uzès, sa ville natale, elle avait passé au milieu des brigades de Cavalier, et soit reconnaissance, soit l'intérêt qu'inspirait une si jeune et si belle dame s'aventurant au milieu des partis en armes, ces farouches

guerriers du désert, la prenant sous leur inviolable sauvegarde, escortaient son carrosse pour la protéger contre les florentins. Elle était dans sa maison paternelle lorsqu'elle reçut une lettre de son mari qui la rappelait à Saint-Ambroix. Ses parents ne purent la retenir; elle refusa une escorte, et même des armes pour ses gens; elle rappelait en riant, pour rassurer sa famille, l'ascendant qu'elle avait sur ses *bons amis les osards*. Elle partit le matin (22 novembre), en chaise roulante, avec un vieux cocher, un grand laquais, une femme de chambre et une nourrice qu'elle amenait à son enfant. Hélas, elle ne devait plus le revoir! Laissons le prêtre de Saint-Germain raconter sa triste aventure.

« A un port de mousquet de Vendras, qui n'est qu'à une lieue de Saint-Ambroix, elle fut arrêtée par trois scélérats, qui se saisirent d'abord du cocher et du laquais, qu'ils attachèrent; ensuite ils firent sortir cette dame de la calèche, et la lièrent avec ses deux femmes de service. S'étant jetée à leurs pieds toute tremblante, les larmes aux yeux, elle leur demanda la vie. Ces malheureux lui dirent qu'elle ne devait appréhender rien pour elle, mais que le Saint-Esprit leur avait inspiré de faire mourir ces deux hommes. Madame de Miramand les supplia en vain de leur donner quartier; elle leur offrit même inutilement sa bourse, où il y avait 50 louis d'or qu'elle avait touchés le jour précédent, avec ses pierreries, qui étaient d'un grand prix, et dont une partie avait été à madame la maréchale de Toiras. Ces meurtriers furent inflexibles. Au moins, dit-elle, ne les tuez pas devant moi! A quoi ils répondirent : Eh bien! madame, nous vous contenterons!

» Alors deux de ces assassins menèrent le cocher et le laquais bien avant dans le bois de Bouquet, pendant que l'autre gardait la dame et ses servantes, en leur tenant le pistolet à la gorge. Etant arrivés à un ruisseau, ils détachèrent le cocher pour le déshabiller ; mais celui-ci sauta sur un de ces bandits et le jeta dans l'eau. Ce scélérat cria à son camarade : A moi, mon frère, à moi ! L'autre, qui avait commencé de dépouiller le laquais, après avoir lâché ses liens, voulut courir à son secours; le laquais, profitant de cet heureux moment, s'enfuit à toutes jambes au village d'Auzon, où il se fit détacher entièrement par le fermier de M. le baron d'Alais. Il n'eut pas fait cent pas qu'il entendit tirer au même endroit où il avait laissé le cocher, et, quand il eut marché un peu plus, il ouït encore tirer trois coups de fusil là où était sa maîtresse. Enfin, à demi-mort, il arriva, sur les huit heures du soir, à Saint-Ambroix. Aussitôt on le fit saigner et on lui donna un bouillon; ensuite, il raconta ce qui s'était passé. Dans ce même temps, on fit partir deux compagnies, à qui on donna deux louis d'or, pour aller incessamment au lieu que ce laquais indiqua, et M. le baron d'Alais leur en promit autres dix, pour exciter leur diligence, s'ils sauvaient cette jeune dame, ou s'ils prenaient et fusillaient ces impies, au cas qu'ils l'eussent égorgée.

» Le lendemain matin, 23e de ce mois, à sept heures et demie, on vit paraître comme un spectre à la porte de la ville. Tout le monde y accourut avec des cris et des lamentations. Ayant reconnu que c'était la fille de chambre de madame de Miramand, on la fit entrer dans une maison voisine ; on

la mit sur un lit; on la trouva toute percée de coups de baïonnette et de sabre, et on la pansa très-à-propos. Lorsqu'elle se fut un peu reposée et rafraîchie, elle fit le récit suivant : Ces malheureux nous ayant obligées de marcher dans les bois, pour nous écarter du grand chemin, ma pauvre maîtresse se trouva si lassée et fatiguée, qu'elle pria le bourreau qui la conduisait qu'elle s'appuyât sur son épaule; à quoi il répondit : Nous n'irons guère plus loin. En effet, dès que nous fûmes arrivés au petit espace couvert de gazon qui devait être le lieu de notre martyre, il lui dit : Asseyez-vous là, Madame ! Elle s'assit, et nous nous assîmes, la nourrice et moi, auprès d'elle, pendant environ une heure. Ma chère maîtresse ayant prit la parole, dit à ces barbares des choses si touchantes et d'une manière si douce, qu'elle aurait fléchi peut-être un démon; elle leur donna sa ceinture d'or, sa bourse et un beau diamant qu'elle tira de son doigt; bien davantage! elle ouvrit sa malle, que j'avais portée sur ma tête dans ce bois, leur fit voir ses nippes magnifiques et les leur offrit : l'un d'entre eux prit une fontange d'or, et promit de nous garantir; mais il ne tint pas sa promesse.

» En ce même temps nous aperçûmes quatre autres brigands qui venaient à nous. Ma bonne maîtresse s'effraya tellement, qu'elle eut besoin de sentir de l'eau de la reine d'Hongrie, et, se jetant à leurs pieds, elle les conjura de lui donner la vie. Mais un de ces tigres lui dit : Je veux tuer tous les catholiques, et vous tout à cette heure. Eh! donnez-moi la vie, s'il vous plaît ! Que vous reviendra-t-il de ma mort? répliqua Madame. Non, non ! c'est

fait de vous, répondit ce brutal camisard, vous mourrez de ma main! Faites votre prière, et ne songez plus à discourir; il est déjà tard, il faut vous dépêcher. — Alors ma pauvre maîtresse se mettant à genoux, pria Dieu tout haut de lui faire miséricorde, et à ses meurtriers; et, comme elle continuait sa dévotion, elle reçut un coup de pistolet au téton gauche qui la jeta par terre, un coup de sabre qui lui coupa en travers son beau visage, et un coup d'une grosse pierre qui lui fit une grande blessure à la tête, d'où il coula un ruisseau de sang. Un autre de ces scélérats tira un coup de pistolet à la nourrice, qui demeura sur le carreau; et, soit qu'ils n'eussent point d'armes chargées, ou qu'ils voulussent épargner la munition, ils se contentèrent de me percer de plusieurs coups de baïonnette, comme vous voyez, et de me donner un léger coup de sabre; mais si je n'avais pas fait semblant d'être morte, en fermant les yeux à demi, serrant les dents, écumant et mettant un main sur ma poitrine, afin qu'ils ne vissent pas la palpitation du cœur, ils m'auraient sans doute achevée. Croyant donc qu'ils n'avaient plus rien à faire, et craignant apparemment que le laquais ne publiât leur action, ils s'enfuirent bien vite et emportèrent la malle.

» Quelque temps après, ne les entendant plus, je me traînai vers madame de Miramand; je l'appelai, et elle me répondit d'abord en me disant à voix basse : Ne m'abandonnez point, Suzon, jusqu'à ce que j'aie expiré! Je meurs pour ma religion, et j'espère que le bon Dieu aura pitié de moi! Dites à mon époux que je lui recommande notre petite.

Après cela, elle ne s'occupa que de Dieu, par des oraisons courtes et tendres, jusqu'au dernier soupir, qu'elle rendit, à l'entrée de la nuit, à mon côté. Quand elle fut morte, je la baisai trois fois fondant en pleurs; ensuite je me levai, et je m'efforçai peu à peu de sortir du bois, ne doutant pas que nos assassins ne se fussent retirés à Vendras. La pluie, qui tombait à verse, m'incommodait beaucoup, mais elle me donnait du courage, en sorte que, ayant moins de crainte, je prenais haleine de temps en temps. Ainsi, par une grâce extraordinaire de Dieu, je suis arrivée ce matin ici.

» Dès qu'elle eut fini sa narration, M. le baron d'Alais envoya douze nouveaux convertis réfugiés à Saint-Ambroix, qui avaient tous des enfants ou des parents parmi les rebelles attroupés, pour aller chercher le corps de cette dame. Il leur fut donné à chacun un écu, et il leur dit que s'ils ne l'apportaient pas, ils seraient fusillés à leur retour; en même temps, il fit mettre en prison quelques-uns de leurs enfants, pour y être en otages, avec menaces qu'ils porteraient la peine de leur désobéissance. Il n'en fallait pas davantage à ces paysans pour les animer à la recherche de ce corps. Ils ne le trouvèrent néanmoins que le vingt-cinquième du même mois, à six heures du matin. Ils le portèrent sur un brancard, avec respect, à Saint-Ambroix. On fit aussitôt un rapport de toutes ses blessures. Quoiqu'il eût été exposé dans le bois, avec une pluie presque continuelle, pendant trois jours et trois nuits, non-seulement les bêtes sauvages ne l'avaient pas touché, mais même la mort ne l'avait point changé. Sa face paraissait riante; ses beaux

yeux étaient ouverts et brillants ; ses plaies rouges comme du corail, et ses traits uniformes : il semblait qu'elle fût en vie. Elle était encore habillée, chaussée, gantée et coiffée; elle avait ses pendants de diamant aux oreilles.

» Il fallut mettre sous les armes une compagnie de soldats pour faire retirer le peuple qui venait en foule pleurer sur ce corps admirable, afin qu'on pût le préparer pour la sépulture. Lorsqu'on fut en état de lui rendre les derniers devoirs, on disposa ainsi le convoi funèbre : M. le baron d'Alais et quelques gentilshommes du voisinage portèrent un grand drap noir aux armes de M. de Miramand et de cette illustre défunte; quantité de pauvres, qu'on avait habillés de neuf, marchaient autour du corps avec de gros cierges à la main, et il y eut un bon nombre de prêtres qui firent solennellement l'office, après avoir célébré, chacun en particulier, la messe pour elle. On distribua des charités extraordinaires. L'église, toute vaste qu'elle est, se trouva trop petite pour le monde qui la remplissait et qui ne pouvait y être contenu. On eut beaucoup de peine à mettre ce précieux corps dans la tombe des ancêtres de son époux ; on n'entendait que des cris et que des gémissements ; les pauvres surtout ne pouvaient se consoler de la perte qu'ils faisaient, étant privés de cette charitable dame, qui, par son âge de vingt ans, leur aurait fait espérer un secours de longue durée. » (1)

(1) Louvreleuil, fanat. renouv., tome 2, page 150; Sœur Demerez. La relation du prêtre et celle de la religieuse, rédigées sur un même document original, sont parfaitement semblables; mais la nonne, plus diffuse, a moins de simplicité et de naturel.

A cette nouvelle lamentable, un cri général de réprobation s'éleva contre les camisards, car tout les accusait, le meurtre avait été commis à Bouquet, la forêt de Cavalier, et par des hommes dont le jargon mystique imitait le langage usité au désert. Cavalier livrait alors à dix lieues de là le combat de Vergèze. Il repassa le Gardon, et apprit par la clameur publique ce tragique évènement. Il fut moins révolté de l'accusation portée contre ses compagnons qu'affligé de la perte de celle que tous les Enfants de Dieu vénéraient comme l'ange consolateur de leurs frères prisonniers. Leur affection respectueuse pour cette dame était tellement connue, que le peuple de Fons, craignant d'être soupçonné de ce crime, se hâta de prévenir leur vengeance en envoyant, pour se justifier, des messagers au camp. Ils signalèrent les assassins, indiquèrent leur refuge et offrirent même d'y conduire un peloton chargé de les saisir dans la forêt de Bouquet. Ils partirent avec vingt camisards, commandés par le capitaine Desplantes. Ces brigands, qui se disaient leurs amis, accoururent à leur rencontre en se glorifiant du meurtre de la dame catholique. Desplantes les fit garotter et traîner devant Cavalier, qui les attendait à Saint-Maurice-de-Cazevieille, bourgade située non loin et à l'orient d'Alais. Trois furent condamnés à mort; le quatrième, qui, de l'aveu des coupables, s'était opposé, autant qu'il l'avait pu, à leur crime, fut acquitté. C'était celui sans doute qui, sur la promesse de sauver madame de Miramand, avait reçu d'elle une fontange d'or. Cavalier fit fusiller les trois assassins. « Je leur aurais certainement fait souffrir une bien plus

cruelle mort, dit-il, si j'avais eu un seul de ces innombrables bourreaux qui entouraient Bâville. » Puis, il écrivit au maréchal pour se justifier, ainsi que les Enfants de Dieu, lui apprendre le supplice des assassins et lui offrir de lui livrer leurs cadavres. Le maréchal l'approuva, et c'est sans doute sur son refus que le chef camisard fit exposer lui-même leurs cadavres avec cet écriteau : *Meurtriers de madame de Miramand, mis à mort par les ordres de Cavalier !* Toute sa conduite dans cette circonstance si délicate, et surtout l'empressement des habitants de Fons à se justifier devant Cavalier, plutôt qu'auprès de Bâville et de Montrevel, démontrent pleinement que les Enfants de Dieu furent étrangers au meurtre de cette jeune dame infortunée, qui, victime de la rapace férocité de quelques brigands désavoués de tout le monde, obtint à la fois les regrets des peuples catholiques et des tribus du désert. (1)

(1) Cavalier, Anonyme.



CHAPITRE V.

—

A côté du sépulcre et de ses angoisses, la couche nuptiale et ses joies! L'infortune et la félicité s'entremêlent dans cette histoire comme dans la vie dont elle est la funèbre image; mais au milieu de leurs douloureuses réalités, l'espérance, presque toujours chimérique, ne brille un moment que comme un rayon troublé dans les ombres d'une tempête.

S'il faut en croire les bruits populaires, au milieu des sanglantes péripéties de l'insurrection cévenole, Cavalier formait aussi ses projets de bonheur; il devait épouser, cet automne, la jeune fille qu'il aimait, Elisabeth Chanurel, de Cardet; leurs noces devaient être solennellement célébrées au désert, dans l'assemblée générale des Enfants de Dieu; les peuples du Gardon inférieur leur préparaient des présents superbes; leur mariage devait être autant au-dessus de celui de Castanet que les rives du Gardon l'emportent en richesses sur l'âpre Aigoal. Roland, qui se disait le roi des Cévennes, concédait à son lieutenant, en fief probablement, et sous la réserve de l'hommage, le bas Languedoc, que celui-ci avait acquis à l'insurrection, et *où déjà*

tant de gens recevaient ses lois; où l'on trouve la douceur du climat, la fertilité du terroir, la variété des champs, des vignes et des prairies, la diversité des fruits, les agréments des petites collines et de la plaine, et une multitude extraordinaire de bourgs, de châteaux, de villages, de villes. Cavalier prenait le titre de duc, et sa femme recevait celui de duchesse. « On aura peine à croire, ajoute le chroniqueur, qu'un garçon boulanger, âgé seulement de dix-huit ans, se soit acquis, parmi les peuples hérétiques, une autorité si absolue par ses enthousiasmes... et sa... prophétie; qu'il ait été reconnu pour le second chef des rebelles, et qu'il ait paru avec l'équipage d'un grand seigneur...; cependant il n'est rien de plus vrai. » (1) Ce mariage n'eut pourtant pas lieu. Le vieux laboureur de Mazac, qui ne partageait pas ces ambitieuses espérances, voulut, à ce qu'il paraît, attendre la fin de la guerre, et la consolidation du futur royaume des Cévennes. Il craignit peut-être pour sa fille le sort de la femme de Castanet, saisie par Canillac. Mais Castanet eut l'adresse d'enlever une dame de Valleraugue dont, aux prières de ses parents désolés, Montrevel permit l'échange avec l'épouse du chef de l'Aigoal. Nous n'avons répété tous ces bruits mensongers que pour montrer le merveilleux qui s'attachait aux brigades du désert.

Ners est un bourg situé sur la rive gauche du grand Gardon, à l'angle de la presqu'île formée par le confluent des ses deux principales sources; son château féodal domine la hauteur dont la pente

(1) Louvreleuil, fanat. renouv., tome 2, page 163.

abrupte est occupée par le bourg assis au milieu de ses vignobles, et dont la base est baignée par la rivière ; la rive est ombragée d'aulnes et de saules. C'est dans ces massifs de verdure que Cavalier attendit le maréchal venant de Nismes à Alais. Le Gardon, qui, surtout dans les crues du printemps, se déroule vers Boucairan comme une petite mer, laisse, en se retirant sous les chaleurs croissantes de l'été, une plaine de sable et de cailloux où le torrent, naguère si furieux, expire sur sa grève ardente en minces filets d'eau qu'achève de tarir la canicule. Le Gardon, ce symbole de l'insurrection cévenole, excessive aussi dans la gloire comme dans l'infortune, ne souffre point de pont à Ners; il renverse toujours les arches qu'on lui impose incessamment, de sorte qu'au dessous de ses piles éternellement ruinées, une barque est, d'une rive à l'autre, l'ordinaire véhicule des voyageurs. Cavalier vit enfin paraître, sur le soir, l'avant-garde du maréchal; le bateau la reçoit et rame vers Ners. Tout à coup ces massifs de saules se remplissent d'étincelles et de tourbillons de fumée; une horrible détonation se fait entendre, et un orage de cinq ou six cents balles assaillit la frêle embarcation, renversée dans le torrent ensanglanté. Montrevel envoie à son secours un corps de cavalerie. Elle veut tenter ailleurs le passage de la rivière, pour débusquer les camisards et protéger le bac; mais deux brigades cévenoles s'élancent sur ce point ; leur feu meurtrier tue, blesse, épouvante les dragons et les chevaux culbutés dans le gardon ; le fleuve camisard les engloutit, et roula pêle-mêle leurs cadavres. Le maréchal rétrograda et revint

coucher à Boucairan. Le lendemain, il passa plus bas la rivière, et remontant sa rive gauche, fit cerner les saules et les vignes de Ners; mais Cavalier s'était éloigné pendant la nuit. Depuis lors le château de Ners eut un poste destiné à protéger le bac du Gardon. (1)

Les fureurs toujours croissantes de la guerre, augmentant le bouleversement général, multipliaient les nuées de paysans vagabonds, qui, dépouillés, se levaient pour dépouiller à leur tour, aiguillonnés par la rapine et la vengeance; ils s'enrégimentaient, se choisissaient des chefs, et prenaient le nom, le costume, les insignes des bandes de l'ermite. Les frères Michel, de Roquepertuis; les frères Chevalier, Blanc, de Laval; un maréchal du voisinage de Bagnols, se mirent à la tête de pareilles bandes, chacune d'un millier d'individus. Ces brigands se jetèrent comme des sauterelles sur le territoire d'Uzès; ils enlevaient les troupeaux, massacraient les bergers, exterminant tout, femmes, vieillards, enfants. Les gémissements des protestants firent voler à leur secours les Enfants de Dieu, qui firent, partout et à la fois, une rude chasse aux florentins. En quittant Ners, Cavalier s'élança à la poursuite des hordes qui infestaient les environs d'Uzès. Il vit se réfugier près de lui les habitants de Blausac fuyant de leur village, où quelques-uns d'entre eux, restés dans leurs maisons, venaient d'être massacrés par ces brigands. Cavalier arriva trop tard pour prévenir leur mort, mais il la vengea; il sabra les meurtriers qui

(1) Mémoires de Cavalier.

n'étaient là qu'une trentaine, et brûla deux villages, leurs repaires. Ils étaient si âpres au butin, que Catinat, qui les pourchassait au galop le long du Rhône, ne pouvait leur faire lâcher prise qu'en leur abattant les mains avec son sabre. Cinq cents florentins conduits par le consul de Saint-Sauveur massacrèrent une partie des habitants de Brenoux et de Saint-Denis; Roland leur fit la chasse et détruisit plusieurs de leurs bourgades, entre autres Sainte-Cécile-d'Andorre. Réuni à Salomon et à Joani, il monta contre Genouillac, devenu, depuis la dévastation, une ville de refuge où les protestants des Cévennes orientales avaient été parqués avec leurs troupeaux, sous la garde d'un bataillon de cinq cents hommes. Après un combat sanglant, le général camisard s'empara de Genouillac. Julien, qui dévastait les environs, recueillit les débris de sa garnison, et accourut pour le reprendre; mais informé que *Roland était là*, il s'arrêta, et appela à son aide Planque, occupé à la destruction de la paroisse de Saint-Etienne-de-Valfrancesque. Après avoir passé deux jours en prière dans Genouillac, Roland l'abandonna aux généraux du roi. Quant aux florentins, Montrevel, sur les plaintes des catholiques, fit emprisonner leurs chefs et leur en donna de nouveaux; mais ces officiers n'ayant pu contenir leurs bandes, le maréchal fut obligé d'envoyer contre elles ses propres bataillons, qui ne parvinrent jamais à réprimer entièrement leurs brigandages.

Roland descendit entre les deux Gardon. Lasallette, chef d'une de ses brigades, rencontra une compagnie d'hommes armés; il les poursuivit, les

prenant peut-être pour des florentins : c'étaient des chasseurs d'Alais. L'un d'eux fut tué dans sa fuite, un autre, blessé légèrement, échappa; un troisième, Labadie, prébendier de la cathédrale, disparut aussi sans éprouver d'autre mal que la frayeur ; mais leurs chefs restèrent entre les mains du brigadier camisard. C'étaient un jeune seigneur que, pour avoir porté le froc, on appelait encore l'abbé de Lasalle, et Lagarde, hôtelier, que sa grande bravoure avait fait nommer major des milices et choisir par l'abbé pour compagnon de chasse et pour défenseur en cas de rencontre des camisards, comme effectivement il arriva; mais son courage lui fut inutile. Lasallette conduisit les prisonniers devant Roland, qui, les jugeant également coupables, l'un pour avoir porté la soutane et l'autre les armes contre les Enfants de Dieu, les condamna à mort. Il leur commanda de se mettre à genoux et de faire leur prière, et cependant à leurs côtés deux camisards vinrent aussitôt se placer pour remplir leurs fonctions qu'indiquaient suffisamment l'énorme coutelas suspendu à leur ceinture et leur titre d'*exterminateurs.* Mais Lasallette intercéda pour l'abbé : « Mon frère, dit-il à Roland, ce gentilhomme a rendu de bons offices en quelques occasions; personne d'entre les frères ne s'est jamais plaint de lui; il vit tranquillement en son particulier sans prendre aucune part aux affaires publiques; en un mot, il s'est remis entre mes mains de bonne foi, sur la parole que je lui ai donnée de demander et d'obtenir sa grâce. » — « Je crois assez que ce gentilhomme est sans malice, répondit Roland; je n'ai rien à dire contre lui; mais je le

trouve bien hardi de venir chasser dans mes terres; il n'ignore pas que ce pays m'appartient depuis que je l'ai conquis par la justice de mes armes. » Il dit encore bien des choses sur son empire des Cévennes, et finit en demandant quels étaient les autres chasseurs. Il écouta leurs noms en silence; mais à celui du prébendier, sa fureur éclata : « Non, non! s'écria-t-il d'une voix terrible, non, point de grâce, puisque vous vous êtes associé avec un idolâtre. » Mais, aux prières de Lasallette, il s'apaisa pourtant, et dit enfin à l'abbé : « Levez-vous! vous pouvez vous retirer. » L'abbé, qui depuis deux heures attendait la mort à genoux, se leva, remercia grandement le général camisard et le supplia de permettre qu'il fît présent à son intercesseur de son pistolet, de son fusil et de son garniment de chasse. Quant au malheureux major des milices, Roland fit un signe, et l'homme au couperet abattit sa tête, qu'il cloua au tronc d'un arbre, au bord d'un bois. Le plus jeune des fils du marquis de Tornac (colonel de Petit-Languedoc), cousin de l'abbé de Lasalle, eut, comme lui, le malheur d'être pris à la chasse par les camisards. Il se jeta tout éploré aux pieds de leur général : « Mon enfant, lui dit Roland, ne vous écartez plus de votre château, retournez près de votre mère. » (1)

Après avoir sabré les florentins le long du Rhône, Cavalier, suivi des jeunes gens de ces cantons, qui, ne trouvant de sécurité nulle part, se réfugiaient dans le camp des Enfants de Dieu, repassa le Gardon, et vint vers Aubais; il fit fusiller quatre

(1) Louvreleuil, tome 1, page 160.

espions, dont l'un l'avait dernièrement fait surprendre à Vergèze par Fimarcon. Ce châtiment ne retint pourtant pas un nommé Valescure, de Gallargue, qui, le lendemain même de leur supplice, alla révéler encore sa retraite au commandant de Lunel. M. de Laborde part aussitôt avec quatre compagnies de Fimarcon, et remonte le Vidourle, dont la rive gauche le conduisait précisément aux roches d'Aubais, où campaient les Enfants de Dieu (17 décembre 1703). Les premiers qu'il rencontra furent ces recrues du pays d'Uzès, qui n'étaient encore armées que de bâtons et de frondes. Ces pâtres ne s'épouvantèrent pas de l'attaque inattendue des dragons; ils chargèrent leurs frondes, qui, tournoyant aussitôt, firent siffler dans l'air un orage de cailloux. Cavalier accourut à leur secours, et l'ennemi, déjà à demi-battu, tourna précipitamment le dos. Lucrèce, la jeune héroïne du combat de Nages, se trouvait encore à celui-ci. A mesure que les dragons blessés tombaient de cheval, la belliqueuse prophétesse se jetait sur eux et les achevait avec son sabre. Les frondeurs, s'élançant sur les chevaux abandonnés, poursuivirent les fuyards, qui se retirèrent, une partie au château d'Aubais, et l'autre à Sommières; trente dragons périrent avec un jeune lieutenant de l'illustre maison de Rambouillet, réfugiée en Danemarck. C'était un de ces orphelins enlevés à leurs parents fugitifs, et malgré leur éducation catholique, attachés encore à la religion maternelle. Un nommé Grasset, de Vauvert, l'abattit d'un coup de fronde, et, pour l'achever, bondit aussitôt sur lui comme une hyène. « Je suis de la foi, disait le malheureux officier

mourant, je suis de la foi ! » — « De la foi ou non, répondit l'impitoyable camisard, tu n'y passeras pas moins ! » Et il l'assomma avec son bâton coiffé d'une grenade de fer. Cavalier se rendit ensuite à Congéniès, dont il força les catholiques à venir avec les protestants rendre grâces à Dieu de sa victoire. De là, remontant le Vidourle, il vint camper au château de Rouvière, près de Sauve. Là les révélations simultanées des prophètes découvrirent dans la troupe un traître chargé d'empoisonner Cavalier. Il obtint sa grâce, parce qu'il avait été l'ami du jeune chef et le compagnon d'apostolat de l'infortuné Brousson. Les Enfants de Dieu furent ce jour-là témoins de grandes merveilles. (1)

De Rouvière, Cavalier se dirigea vers Anduze. Le Gardon occidental descendant de cette ville arrose, entre Tornac et Ners, la charmante vallée de Beaurivage, célèbre dans les pastorales de Florian. Semblable à une corbeille ovale tressée par la main de ses pâtres, son bassin allongé renferme plusieurs villages populeux, suspendus sur les flancs fertiles des collines, ou penchés, comme des troupeaux altérés, sur les deux rives du torrent : Ribaute (ripa-alta), Lezan, Cardet, Massanes, le château de Lascours, et le Monestier, vieille église isolée, débris encore debout d'un monastère disparu. En arrivant dans sa vallée natale, Cavalier fit halte dans la prairie qui entoure cette gothique chapelle (20 décembre); quelques femmes de Tornac apportèrent des vivres au camp, et, les déposant sur l'herbe, s'en retournèrent en hâte, craignant d'être

(1) Voyez livre XII, chap. 4.

découvertes par les troupes royales. Elles le furent effectivement par Lahaie, gouverneur de Saint-Hippolyte, qui, escorté de six cents hommes de Hainault, de Blaisois et de milices, se rendait à Anduze. Ce Lahaie était, dit Cavalier, un rodomont dans sa forteresse; il raillait les officiers battus par les camisards, et se faisait fort, lui avec quatre cents soldats, de balayer *toute cette canaille*. Roland et Cavalier, instruits de cette outrecuidance, lui avaient mainte fois envoyé des cartels insultants, qu'en sa qualité de gentilhomme il avait cru toujours, à son grand regret, devoir refuser; ils n'avaient pu l'attirer hors de ses murailles; mais l'heure était venue où il devait enfin dégaîner l'épée: ce qu'il fit de mauvaise grâce, mais vaillamment. Cavalier apprend l'infortune de ces généreuses sœurs, fait cesser le repas et vole à l'ennemi. Les deux troupes étaient égales. Un premier élan de cette impétuosité camisarde si connue, enfonce les bataillons catholiques; ils fuient en désordre et abandonnent leur proie; mais peu à peu ils se rassurent, se rallient, se reforment à la voix de leurs officiers, et reviennent au combat. Ils repoussent les Enfants de Dieu, épuisés par la fureur de ce premier effort; les vainqueurs plient à leur tour, reculent et succombent. Ils étaient perdus, lorsque une brigade de Roland, par hasard dans ces cantons, accourut au bruit de la fusillade et vint prendre sa part du combat. Son secours inattendu rend l'avantage à Cavalier, qui culbute enfin les troupes royales et poursuit l'épée dans les reins, jusqu'au château de Tornac, le triste gouverneur, dont les débris se réfugièrent dans les murs d'Anduze.

« N'ayant pas de canon, je ne pus le forcer dans son château, dit Cavalier; mais, en me retirant, je l'aperçus au haut d'une tour d'où il nous regardait avec une lunette. J'ai su depuis qu'un capitaine de Hainault lui demanda : « Eh bien! que pensez-vous de ce Cavalier?» — « C'est un écolier bien près de devenir maître», répondit le gouverneur rougissant. Parmi les camisards tués dans ce combat, se trouva un vieillard septuagénaire, nommé Faucher, de Canaules. Il s'était réfugié au camp des Enfants de Dieu pour prier en liberté, écouter la parole des prophètes et chanter les louanges du Seigneur. Sa piété lui faisait braver les fatigues et les périls de la guerre; il ne pouvait pas porter le mousquet, mais dès que paraissait l'ennemi, le vieillard, à la tête des combattants, entonnait le cantique des batailles.

Cependant Julien avait terminé la dévastation. Ce grand et lamentable ouvrage finit le 14 décembre par la paroisse de Saint-Etienne-de-Valfrancesque : quatre cents villages n'étaient plus que des monceaux de cendres, et vingt lieues de territoire, qu'un désert où, de distance en distance, s'élevaient, comme des oasis, quelques rares bourgs de refuge encombrés de peuples et de troupeaux. Julien, qui en eut la lugubre gloire, l'annonça lui-même à Chamillard : « Enfin, grâces au Seigneur, je puis à ce moment avoir l'honneur et le plaisir de vous mander que j'ai entièrement fini la longue et laborieuse besogne qui m'avait été confiée..... mais je ne prévois pas encore que tous ces désordres et ces troubles soient près de l'être. Je crains véritablement, Monseigneur, que ce grand châti-

ment que je viens d'appliquer à une vaste étendue de pays, ne fasse plus de bruit et d'éclat dans le monde qu'il n'apportera d'utilité au service du roi. Je souhaite pourtant de tout mon cœur de me tromper. Ma santé se trouve très-dérangée et a besoin de quelque repos ; on ne peut pas souffrir davantage que nous n'avons tous souffert. »

Pour fortifier sa poitrine, affaiblie par l'air glacé du Gévaudan, Julien obtint le commandement du diocèse d'Uzès, dont le climat est si doux le long du Rhône. Il y reçut les félicitations de Montrevel, de Bâville, du duc de Maine, des ministres et des seigneurs de la cour. Ainsi s'accomplit cette dévastation, inutile de l'avis même de son auteur. « Mais le roi voulait que le pays des hautes Cévennes fut inhabité et inhabitable pour une marque éternelle de la révolte des peuples de ce canton (1); » et son refus d'en déporter ou d'en exterminer les populations, fut célébré comme une magnanimité digne du *Sauveur du monde* (2).

Fermons ce chapitre avec l'anné 1703. La France était encore triomphante : Boufflers avait vaincu à Ekéren (17 mai), Villars à Hoschtet (28 septembre), Tallard à Spire (15 novembre); mais la guerre allait se transporter en Espagne avec l'archiduc, reconnu roi par tout le nord de l'Europe.

(1) Louvreleuil, II, 147. (2) Ibid, 116.



CHAPITRE VI.

—

(1704) Ainsi l'année 1703 laissait les camisards, qu'elle devait anéantir, victorieux et pleins d'espérance. Tous les moyens de rigueur s'étaient usés contre leur indomptable énergie : amendes, pillages, galères, supplices, massacres, enlèvements, incendies de bourgades; venait enfin la grande dévastation déjà regardée comme inutile, après quoi il ne restait plus qu'un massacre universel. Le maréchal avait demandé de nouvelles troupes. Des vingt bataillons venus avec lui, le tiers avait péri dans les combats; une autre partie avait été rappelée sur les Alpes, à la défection du duc de Savoie; le reste était en Languedoc, découragé d'une guerre sans résultat et sans gloire. Dès que les armées d'Italie et d'Allemagne rentrèrent dans leurs cantonnements, Louis XIV envoya dans les Cévennes le maréchal-de-camp marquis de Lalande, les brigadiers de Rouville, de Grandval, de Margon, de Courten, deux bataillons de Charolais, un de Froulai, un de Dugua, un de Dauphiné, un de Souches, un de Blaisois, qui fut en arrivant battu par Cavalier à Tornac, et un de Labourd, dont le

colonel était ce fameux comte de Bonneval qui passa depuis au service du sultan, se convertit à l'islamisme, et, sous le nom d'Achmet, mourut à Constantinople pacha à trois queues et général de l'artillerie turque; enfin, trois bataillons suisses commandés par le brigadier de Courten, frère du précédent, arrivèrent au mois de mars à Nismes, dont le maréchal leur confia la garde. Ils renouvelèrent leurs drapeaux, qui furent solennellement bénis par Fléchier.

« C'est un usage sagement et saintement établi parmi les chrétiens, leur dit l'évêque, d'apporter aux pieds des autels les drapeaux et les étendards, pour reconnaître que les guerres ne peuvent être heureuses sans le secours du Dieu des armées; que c'est du ciel que vient la supériorité de force et de puissance sur la terre; que c'est le zèle de la religion et de la justice qui forme de véritables courages, et que les étendards ne peuvent conduire à la gloire, si le Seigneur ne marque les voies à ceux qui les portent et qui les suivent. C'est ainsi que, selon les termes de l'Écriture, nous bénissons les armes, nous sanctifions les guerres que nos rois entreprennent pour la défense de leurs droits, pour la sûreté de leurs peuples, pour la protection de l'église. C'est ainsi que nous invoquons le nom et la vertu du Très-Haut, afin qu'il fortifie, par ses grâces, des cœurs que leur propre valeur arme, et qu'il imprime la crainte de ses jugements dans ceux qui sont destinés à porter contre ses ennemis la crainte et les effets de ses vengeances.

» La Providence vous appelle ici à une guerre fatigante, difficile et en apparence peu glorieuse,

mais qui n'est pas moins importante, puisqu'il s'agit d'arrêter le cours des meurtres et des incendies qui coûtent à nos citoyens tant de sang et tant de larmes; de combattre les ennemis de la loi de Dieu et de l'autorité souveraine; d'étouffer l'hérésie et la rébellion tout ensemble, et de rétablir la religion et la paix dans une des plus florissantes provinces du royaume. Recevez ces drapeaux des mains de l'église; faites-les servir à sa défense, et regardez la bénédiction que nous leur donnons comme un signe de bonheur et un présage de la victoire. » (1)

« Avec toutes ces troupes, dit Montrevel aux puissances ecclésiastiques et civiles mécontentes du peu de succès de ses manœuvres, je promets de détruire bientôt entièrement tous les rebelles, et de remettre le pays dans sa première tranquillité. » (2)

La dévastation accomplie, pour en retirer les avantages qu'on en attendait, le maréchal étendit ses bataillons du Rhône à l'Hérault. Cette chaîne de garnisons et de postes formait un croissant, dont l'arc recourbait ses branches à l'est et à l'ouest pour embrasser les Cévennes. Il crut que les neiges chasseraient, comme des bêtes fauves, les troupeaux affamés des camisards dans son enceinte militaire; mais l'hiver, protecteur des Enfants de Dieu, n'opérant pas selon ses désirs, il envoya sur les montagnes Planque, lequel, à la tête de quatre bataillons, et de concert avec le comte de Tournon, inspecteur des bourgs de refuge, Palmerolles et les

(1) Fléchier, œuvres choisies. (2) Louvreleuil, tome 2, page 177.

miquelets du Pont-de-Montvert, du Villard et les milices de Genouillac, fit une immense battue pour faire descendre les camisards dans la plaine, où les attendaient Julien, Lalande et Fimarcon; mais ils n'aperçurent pas même l'ombre des bandes du Gévaudan : du Villard seulement fit main-basse sur une centaine de personnes revenues dans les ruines de leurs foyers à Saint-Privat et dans les hameaux voisins du Collet. Il en tua une quarantaine; le reste s'enfuit dans les précipices, et y mourut de ses blessures, de froid et de faim. Il prit quelque butin, douze armes, trente louis et des bagues qu'une jeune fille avait dans une bourse. Il découvrit encore un autre ramas de femmes et d'enfants, qui, n'osant s'enfermer dans Genouillac, s'était établi dans une caverne voisine. Ces malheureux trouvèrent la mort dans ce désert, où ils cherchaient la vie et la liberté. Le colonel fit répandre le vin que les soldats n'avaient pu boire, et brûler les châtaignes qu'ils avaient laissées. Le tout valait deux mille écus. Tournon découvrit de même quarante habitants de Saint-Julien-d'Arpaon réfugiés aussi dans un lieu sauvage : ils y avaient apporté des chaudières, des marmites et d'autres ustensiles de ménage; ils s'enfuirent à son approche, hormis quelques vieilles femmes que les soldats massacrèrent.

Cependant Planque, sans trouver les camisards, ne laissait pas que de glaner force peuple errant sur les ruines de ces bourgades. Redescendu à Saint-André-de-Valborgne, il en envoya un certain nombre aux prisons de Lasalle, sous l'escorte de deux cents hommes du Dauphiné commandés par

le lieutenant-colonel de Montblanc. Pour délivrer ces malheureux, Roland se posta dans une gorge profonde nommée le Col-de-Marcou, au pont de Vallongue. Ce val fut le tombeau de Montblanc et de ses soldats; il n'en ressortit que quelques-uns, que Saint-Paul et douze cavaliers camisards harcelèrent jusqu'à Lasalle. Des armes, des vêtements, cinquante louis d'or furent le butin de Roland, qui rendit grâces à Dieu de sa victoire près du château de Valescure. Le soir même, sur les onze heures, il attaqua les faubourgs de Saint-Hippolyte, brûla l'église et jeta l'alarme dans la ville et dans la citadelle. Lahaie, naguère écharpé par Cavalier, tira le canon, sonna le tocsin, mais n'osa sortir de ses murailles. Cependant Planque apprit la fatale aventure de Montblanc et de ses soldats; il se rendit sur le champ de bataille; entassa leurs cadavres sur un énorme bûcher et mit le feu à cette pyramide funèbre. Puis, en se retirant, il incendia, dans sa fureur, les bourgades voisines, comme complices de leur trépas.

Cependant, soit que, le succès de la dévastation ne répondant pas à leurs désirs, les autorités fussent lasses de nourrir les peuples dans les bourgs d'asile; soit négligence ou rapacité des distributeurs; soit peut-être manque de vivres, on n'en donnait plus assez. Ces malheureux s'échappèrent furtivement des palissades et allèrent déterrer quelque pâture dans les décombres de leurs bourgades. C'est ainsi que de Saint-André-de-Valborgne un de ces troupeaux d'hommes affamés alla fouiller les ruines d'Aussillargues. Planque, furieux, lance ses soldats après ces fugitifs, qui, sans être surpris

pendant leur excursion, revinrent le soir même à Saint-André; ils furent arrachés de leurs lits, enfermés dans l'église, comme un troupeau réservé au boucher, et, de ces murs qui eussent dû inspirer la miséricorde, traînés impitoyablement à la mort. La première victime, une jeune femme, fut fusillée, pour ainsi dire, entre les bras de ses deux petites filles, qui, n'ayant pu sauver leur mère, se lamentaient sur son sein expirant, et, dit un chroniqueur, s'élançaient sur les soldats *comme des lionnes*. Un enfant de dix ans, fils du brigadier camisard Duplan, d'Aussillargues, frappé de trois coups de feu, appelait son père à son secours contre ses bourreaux : « O mon père, s'écriait-il d'une voix mourante, ô mon père, pourquoi ne viens-tu pas me délivrer! » Trente et une personnes, presque toutes femmes et enfants, furent ainsi massacrées à coups de mousquet, de sabre et de hache. Puis, on balaya dans le Gardon, qui traverse le bourg, ces cadavres à demi-vivants. Plusieurs levaient encore la tête et poussaient des gémissements; mais personne n'osa les retirer du torrent, où ils furent gelés, et dévorés par les chiens. Le féroce Planque fit une espèce de grande chasse sur les montagnes; ses soldats tirant et tuant comme des chevreuils les malheureux fuyant sur la neige, en abattirent six cents (1) (20 février).

Tel fut le fruit sanglant et stérile de la dévastation; mais ni l'hiver, ni la famine, ni Planque, plus hideux encore, ne firent descendre les camisards des hautes Cévennes dans les rets de Mon-

(1) Court, d'après les mémoires de du Villard.

trevel ; et, même dans la plaine, Roland et Cavalier passaient, de force ou de ruse, à travers leurs mailles, trop larges pour retenir leur proie, qui en emportait les lambeaux.

Les malheurs du Languedoc émurent cependant les Etats, et, du sein de leurs éternelles congratulations, s'élevèrent enfin des voix généreuses qui flétrirent, avec une mâle indépendance, les férocités de l'ermite. Mais les évêques, et Fléchier à leur tête, défendirent leur héros. « Frère Gabriel et ses lieutenants, dirent-ils, combattent pour l'église; leurs meurtres ne sont que des représailles: les catholiques ne peuvent pas se laisser égorger comme des agneaux. » — « Sans doute, répondirent les barons ; mais les cruautés des rebelles n'autorisent pas celles des champions de l'église; ces croisés n'ont pas même l'excuse du fanatisme : ils pillent et tuent indistinctement amis et ennemis ; leur guerre dégénère en brigandage. » Les prélats furent les derniers à se taire. « On tâche à décrier frère Gabriel, mais nous l'avons bien soutenu, » écrivait Fléchier. (1)

L'ermite augmenta ses bandes. Le fameux chevalier de Saint-Chaptes, après ses trahisons de Bellot, s'était esquivé du camp de Cavalier, pour échapper sans doute à la justice des prophètes. Montrevel accueillit l'espion et le donna pour quatrième lieutenant à l'ermite. Comme, étant avec Cavalier, il avait appris à connaître ses plus dévoués partisans, lorsqu'il fut avec l'ermite, il revint frapper à la porte de ses anciens hôtes, et,

(1) Lettre du 9 février.

pour le pain qu'il avait reçu d'eux, leur rapporta la mort. (1) Les camisards avaient jeté le curé de Saint-Mamert dans un abîme voisin de ce lieu. L'ermite saisit cinq habitants, les conduisit au bord du gouffre, et, *lui-même*, les y précipita, en expiation de la mort du prêtre. (2) Bâville le chargea de ravitailler, aux dépens des protestants du voisinage, les catholiques de Montlezan, qui ne pouvaient sortir de leur bourg, où ils s'étaient retranchés et bravement défendus contre les camisards. L'ermite, alors malade, donna cette commission à son lieutenant Lefèvre. C'était, je l'ai déjà dit, un des plus vaillants hommes du Languedoc. En voici une nouvelle preuve. Le maréchal lui dit un jour que les camisards venaient de lui enlever des dépêches très-précieuses; Lefèvre part aussitôt avec un de ses officiers et six soldats, leur baïonnette à la main; il se dirige vers le village où est couché le peloton camisard qu'il soupçonne être le ravisseur. « *Qui vive ?—Enfants de Dieu!* » et il entre dans la bourgade. Il va vers la plus belle maison, où il suppose le chef camisard, égorge en silence la sentinelle, monte à la chambre du capitaine endormi, le tue et prend les dépêches dans ses vêtements. L'alarme est donnée; mais Lefèvre échappe et rapporte le paquet précieux au maréchal, qui, en récompense d'une action aussi hardie, où ce vaillant homme avait joué son sang, *lui en sut bon gré.* (3)

(1) En 1707, le chevalier de Saint-Chaptes fut condamné aux galères pour avoir tué sa femme.

(2) Sœur Demerez, lettre du 4 février.

(3) Louvreleuil, tome 3, page 46.

Pour ravitailler Montlezan, Lefèvre s'en fut donc, avec cent vingt soldats, dans les villages imposés. Comme il rançonnait Vic, un brigadier camisard, alors dans le voisinage, accourut pour protéger les habitants ; il arriva lorsque Lefèvre en partait ; il l'attaqua si impétueusement que le brigadier catholique jeta son butin pour se réfugier plus promptement dans Vic. « Lefèvre ! lui criait le camisard triomphant, tu ne connaissais pas encore cette danse ; tu vas d'un pas plus précipité qu'au son de ton violon ! » Mais le vainqueur voulut le forcer dans ses murs : il perdit quelques hommes à cette attaque infructueuse. Pour les venger, le cévenol, furieux, coupa avec sa hache les bras et les jambes à cinq cadets de la croix, et les pendit ensuite tout mutilés aux branches d'un arbre. Il menaçait du même traitement leur chef, qui n'osa sortir pour sauver ses malheureux compagnons. Mais, après leur départ, Lefèvre massacra quelques habitants de Vic, soupçonnés d'avoir appelé les camisards. (1)

Dans les bourgades catholico-protestantes, pour faire, avant le massacre, le triage de la mort, l'ermite et ses quatre lieutenants formaient un tribunal. Ses soldats amenaient, un à un, les habitants devant le farouche solitaire, qui leur demandait, en preuve de catholicité, le *pater*, l'*ave* ou le *confiteor* : c'était là son shibolet. S'ils ne récitaient pas ces prières latines, ou si leur langue bronchait seulement, le sombre juge les renvoyait comme protestants à ses sicaires, qui les massacraient sous

(1) Louvreleuil, tome 3, page 187 ; Court, tome 2, page 168.

ses yeux; et le sanglant vieillard siégeait ainsi, jusqu'à la fin, sur son tribunal entouré de cadavres. Les camisards ont quelquefois employé un moyen semblable. Si, après l'oraison dominicale, le récitant avait le malheur de passer immédiatement, selon l'habitude, à la salutation angélique, il était poignardé sur-le-champ. Mais le prêtre de Saint-Germain n'en cite qu'un exemple isolé. Cet hiver, le nombre des florentins s'accrut encore, ainsi que leurs fureurs. Des monstres commirent contre la pudeur des attentats d'une brutalité soldatesque inouïe, au moins dans ce siècle. (1) Leurs barbaries furent telles, que, au mois de février, Cavalier crut devoir en demander, avec menace, la répression à M. de Sandricourt, gouverneur de Nismes. « Si l'ermite, Florimont et Lefèvre, lui disait-il, ne cessent de tuer nos frères innocents, j'emploierai les armes de l'Eternel à exterminer vos catholiques. »

Les sieurs d'Albenas et Restauran, au nom des protestants de Nismes, supplièrent le maréchal de réprimer les fureurs des croisés, et demandèrent lâchement la faveur de combattre les Enfants de Dieu. Montrevel leur répondit : Je n'approuve pas la conduite des cadets de la croix; mais je suis surpris de la patience des catholiques, et de ce que se voyant tous les jours réduits à une boucherie continuelle, ils n'ont pas usé depuis plus long-temps de représailles; j'ai pu les retenir par le passé, mais je ne suis plus en état de les retenir maintenant; ils ont tellement pris le dessus que je

(1) Court, tome 2, page 185.

ne puis plus les empêcher d'agir. Dans l'excès où les choses sont parvenues, je puis laisser agir des gens qui n'ont pris les armes que pour repousser la force par la force, et qui ne sont coupables que de l'avoir fait sans mes ordres et contre mes défenses. Toutefois, pour y remédier, je leur donnerai des chefs qui répondront de leur conduite, afin qu'à l'avenir les innocents ne périssent pas comme les coupables. Quant à votre offre de marcher contre les rebelles, elle ne convient pas au service du roi; mais vous pouvez marquer votre zèle plus utilement : allez trouver les camisards, vos frères, faites-leur poser les armes, et ensuite, tous ensemble, venez, la corde au cou, crier miséricorde. Je m'emploierai, si vous en êtes dignes par votre fidélité, de l'obtenir de Sa Majesté; sinon, la chandelle va brûler par les deux bouts, et vous aurez lieu de tout craindre.» (1)

Ces bourgeois furent consternés. Cependant, cinq jours après (11 mars), Montrevel rendit une ordonnance défendant de paraître à la campagne avec des armes et sans des chefs imposés par lui et responsables de leurs troupes; et le 26 mars, une seconde en ces termes : « Qu'il serait fait une revue de tous les catholiques en état de porter les armes; qu'on les enrégimenterait; qu'on leur donnerait des chefs; que le pillage, l'incendie et le meurtre seraient punis comme crimes énormes. » Effectivement, il donna des chefs à ces nouvelles bandes. Fléchier voulut aussi arrêter ces populations, dont il avait lui-même provoqué les violencee. (2) « Vous

(1) Louvreleuil.

(2) Lettre à Montrevel du 1er octobre 1703 : « Il est étonnant qu'on

devez, écrivait-il à ses curés, contenir les catholiques armés ; ils doivent combattre et faire les guerres du Seigneur, non pas piller les amis et les ennemis. » (1) Mais ni Sandricourt, ni Montrevel, ni Fléchier n'étaient plus maîtres de leurs peuples.

Cependant Cavalier, infatigable, haletait continuellement après ces hordes. Il en traquait une d'environ quatre cents hommes, qu'il joignit enfin dans Garrigues près d'Uzès. Dès qu'il parut, les maraudeurs s'enfuirent abandonnant le pillage de la bourgade ; mais il lança à leurs trousses l'impétueux Catinat, qui en sabra plus de la moitié sur les chemins. Il les surprit encore à Arpaillargues et en fit fusiller une trentaine. Leurs cadavres furent exposés sur la route avec cet écriteau : *Tous les cadets de la croix et florentins qui tomberont entre les mains de Cavalier, seront traités ainsi.* Une inconcevable fureur s'était emparée des deux partis. Les troupes royales semblent s'effacer pour laisser le champ aux deux peuples ; ce n'est plus une guerre, ce sont des massacres, des protestants par l'ermite, des catholiques par Cavalier ; camisards blancs contre camisards noirs : tout s'égorge, tout s'extermine; le Languedoc n'est plus qu'une immense plaie. On vit alors combien c'est une épouvantable chose que de démuseler le fanatisme populaire. Montrevel, Bâville, les évêques ressemblaient à des pilotes éperdus dont la main ne maîtrise plus le gouvernail battu par des courants

ait souffert jusqu'ici que ce parti révolté se soit attaché à affaiblir et à détruire le corps de nos catholiques, sans user de représailles.

(1) Lettre du 10 avril 1704.

contraires parmi des écueils. Dans cette tempête, Fléchier se lamentait : « Nous sommes dans une ville où nous n'avons pas de repos, ni de plaisir, non, pas même de consolation. Quand les catholiques sont les plus forts, les autres craignent d'être égorgés; quand les fanatiques sont en grand nombre près d'ici, les catholiques craignent à leur tour. Il faut que je rassure tantôt les uns, tantôt les autres. Nous sommes ici comme bloqués, et l'on ne peut sortir de la ville à cent cinquante pas sans crainte et sans péril d'être tué. Il n'est pas permis de se promener et de prendre l'air. J'ai vu de mes fenêtres brûler nos maisons de campagne impunément. Il ne se passe presque pas de jour que je n'apprenne à mon réveil quelque malheur arrivé la nuit. Ma chambre est souvent pleine de gens qu'on a ruinés, de pauvres femmes dont on vient de tuer les maris, de curés fugitifs qui viennent représenter les misères de leurs paroisses. Tout fait horreur ! tout fait pitié ! Je suis père ! je suis pasteur ! Je dois soulager les uns, adoucir les autres, les aider et les secourir tous. L'exercice de notre religion est presque aboli dans trois ou quatre diocèses. Plus de quatre mille catholiques ont été égorgés à la campagne, quatre-vingts prêtres massacrés, près de deux cents églises brûlées ! » Pourquoi vous lamenter ainsi, ô Fléchier ! Voilà votre œuvre déplorable ! les semences que vous jetiez à pleines mains lèvent aujourd'hui ? Prêtre d'un Dieu d'amour, vous avez semé la violence, et vous recueillez le trouble, le sang et la mort !

Cependant l'hiver finissait, et l'insurrection, qu'il devait anéantir, sortait de ses cavernes, joyeuse et triomphante; elle avait dû son salut à Roland,

qui lui avait préparé des abris, des greniers, des magasins, des arsenaux, et comme une cité sauvage contre la fureur des hommes et des éléments. Le printemps ranimait aussi dans leurs cantonnements les grandes armées des frontières; les hostilités allaient partout recommencer, plus actives, plus vastes encore; car elles devaient embrasser l'Espagne. L'archiduc d'Autriche, reconnu roi sous le nom de Charles III, s'embarqua pour la Péninsule, dont la défection du Portugal lui ouvrait les portes; et, malgré les tempêtes qui l'en écartèrent deux fois, comme pour le dissuader de descendre sur une terre où il ne devait pas régner, il aborda enfin, et se mit à la tête de son armée anglo-portugaise. Ainsi, la guerre continentale et maritime enveloppait de toutes parts la France. Les défections simultanées de la Savoie et du Portugal livraient aux ennemis les deux portes du royaume les plus voisines de l'insurrection; pour les rompre, il suffisait de deux victoires. Il est vrai que deux héros les gardaient: Vendôme, les Alpes; Berwick, les Pyrénées.

—



CHAPITRE VII.

—

Après la dévastation, couronnement de son système militaire, car qui eût osé exécuter un massacre universel, le maréchal était à bout; la fortune l'abandonnait, et avec elle, ses amis et ses flatteurs; le silence et la solitude se faisaient autour de lui; Bâville, qu'il avait imprudemment relevé, Bâville le minait profondément à la cour; les évêques, dont nous avons entendu les plaintes dans la bouche de Fléchier, et qui n'avaient que faire d'un général impuissant à les sauver, écrivirent à Versailles certains propos imprudents du hautain et léger Montrevel: « *Il se déshonorait*, aurait-il dit, *de tirer l'épée contre des gueux*, *contre des gens de sac et de corde; il était impossible de les détruire*, *car il en sortait des légions de l'enfer*, *etc.* » Ces paroles, qui décelaient sa faiblesse se couvrant de son orgueil, furent transmises comme l'expression de sa mauvaise volonté. Pour fortifier l'accusation, on relevait sa valeur et sa capacité. Si donc il n'avait pas abattu l'insurrection, c'est qu'il ne l'avait pas voulu, c'est qu'il s'entendait avec les camisards. Ces sourdes intrigues de l'intendant et

du clergé revinrent au maréchal; mais soit qu'il crût inutile et même périlleux de se heurter contre les évêques, soit qu'il fût plus vivement blessé de l'ingratitude de Bâville, c'est sur lui que sa colère éclata. Il se plut à le vexer; il ne parlait de lui qu'en lui jetant les qualifications injurieuses de *robin*, *d'avocat renforcé;* il l'appelait incessamment de Montpellier à Alais; il le laissait des heures entières dans son antichambre; après quoi il lui donnait un ordre ridicule. Ces petites colères n'émouvaient pas Bâville, impassible comme un écueil. Un jour, après l'avoir congédié de la sorte, Montrevel ajouta d'un ton violent et amer, s'adressant indirectement aux officiers réunis dans le vestibule : « Un quidam s'efforce de me faire quitter la province; mais il déguerpira avant moi! » Bâville, qui était sourd, se fit répéter ces paroles par ces militaires, et, les réunissant autour de lui : « Avant deux mois, dit-il, monsieur le maréchal ne sera plus ici. » Et ces courtisans, doués de l'instinct des rats, qui se hâtent d'abandonner avant leur chute les édifices ruineux, désertèrent l'hôtel du maréchal, et firent cortége au triomphant Bâville. Tels sont les bruits que Cavalier, qui se prétend bien informé, nous a transmis et que nous répétons comme de vagues rumeurs répandues alors en Languedoc. Toujours est-il que la faveur de Montrevel ne tenait plus qu'à l'amitié capricieuse du monarque, qui même lui avait déjà manifesté son mécontentement. Pour se justifier, il écrivit à la cour (de Quissac, 14 mars) une apologie de sa conduite; il se rejetait sur l'insuffisance de ses troupes qui pourtant étaient énormes, et, avec plus de raison, sur la défection du duc de

Savoie, qui, en diminuant les forces matérielles de l'armée royale, avait accru les forces morales de l'insurrection camisarde. La vérité était que toutes ses manœuvres avaient été rompues par l'habileté de Roland, la valeur et l'indomptable tenacité des cévenols. (1)

Dans cette extrémité, le malheureux maréchal revint au système des enlèvements et des dévastations partielles. Les bourgades voisines de Saint-Hippolyte furent incendiées et leurs peuples parqués dans ses murs (fin de janvier). Le colonel, marquis de Menou, bisaïeul d'Abdalla Menou, le général républicain, enleva du seul bourg de Quissac cent cinquante personnes; Tournon, tous les jeunes gens des villes de refuge, et Julien ceux du pays d'Uzès. Ceux qui furent capables de porter les armes, furent enrôlés dans les armées royales; les vieillards, les femmes et les enfants furent déportés aux îles Sainte-Marguerite.

Julien fit deux captures importantes. Il partit d'Uzès avec six cents dragons, miquelets et soldats de marine, et dans la nuit du 28 au 29 février, il investit Saint-Chaptes. D'après des indications sûres, ses soldats levèrent un coffre posé sur la fermeture d'une voûte, descendirent dans ce souterrain, et y saisirent la grande Marie; de là le général se rendit à Castelnau, et surprit dans son lit le brigadier Louis Jonquet. Marie Michel, surnommée la Grande, à cause de sa haute taille, était de Lussan. Emprisonnée avant l'insurrection, puis

(1) Mémoires de Cavalier, page 148 et 248; Brueys, tome 2, page 260; Louvreleuil, tome 3, page 12.

remise en liberté, la courageuse prédicante appela le peuple aux armes, et entra elle-même avec ses frères dans la troupe de Cavalier, dont elle devint le principal oracle. Ces camisards terribles obéissaient à la voix de la jeune fille, qui commandait la prière, dirigeait les expéditions, prononçait les arrêts de mort, prophétisait les victoires. Cavalier essaya de la sauver, en enlevant la sœur de Lefèvre, lieutenant de l'ermite; il espérait l'échanger contre Marie, comme l'avait été naguère une dame de Valleraugue contre la femme de Castanet. Le maréchal y consentit d'abord; puis, craignant de rendre à l'insurrection la plus influente de ses prophétesses, il la retint. Marie fut condamnée au gibet, Jonquet à la roue, et l'un et l'autre exécutés à Nismes (6 mars).

Au milieu de la démoralisation des catholiques, les Enfants de Dieu étaient pleins d'une énergie que leur donnait l'impuissance de leurs ennemis, des succès récents et l'espoir du prochain renfort des réfugiés auxiliaires. Ils attendaient Miremont avec le printemps. Ce prince avait fait répandre un écrit intitulé : *L'Europe esclave, si les cévenols ne sont promptement secourus.* Il était principalement adressé à la *sérénissime*, *la pieuse*, *la victorieuse reine Anne*, *non-seulement défenderesse de la foi, par un titre héréditaire, mais mère nourrice de l'église par un titre extraordinaire de la Providence.* Mais Anne s'intéressait faiblement aux Enfants de Dieu; Stuarte et reine, un secret penchant l'entraînait vers Louis XIV, le généreux protecteur des Stuart détrônés, et le glorieux modèle des rois; puis dans ce siècle aristocratique on méprisait une insurrection purement populaire. L'accès des Cé-

vennes par les Alpes paraissait naturellement très-difficile, si non impossible; et Miremont n'avait jamais pleinement satisfait le cabinet de Londres, sur le point précis où il devait passer le Rhône; néanmoins il reçut l'ordre d'aller se mettre à la tête du corps d'armée auxiliaire qui se formait à La Haye. La détresse de ces réfugiés touchait même le cœur des agents de Chamillard : « Je vous assure, écrivaient-ils, que c'est grande pitié de voir tant de braves officiers français venus d'Angleterre, d'Irlande, et de tous les endroits de l'Europe, se promener sans savoir quelquefois où aller dîner. » Belcastel fut nommé major-général de l'expédition, et Miremont reçut un passe-port de l'empereur pour le passage de ses troupes en Allemagne.

Malheureusement Miremont trouva à La Haye un nouveau concurrent, redoutable par son esprit et son audace : c'était Labourlie. Sorti de France, il continuait à l'étranger sa conjuration échouée en Rouergue; il se donnait pour le premier instigateur de l'insurrection, le collègue et l'ami des chefs cévenols, et sous ces titres, revendiquait le commandement du corps d'armée auxiliaire; mais, selon lui, ce corps d'armée devait être des deux religions. Protestant, et conduit par Miremont, il soulèverait contre lui les Français catholiques, et produirait une guerre religieuse dans laquelle succomberaient tôt ou tard les camisards, écrasés par la nation entière réunie au monarque; mais protestant ensemble et catholique, et commandé par lui, Labourlie, s'annonçant comme le vengeur du peuple, des parlements, de la noblesse, il ralliait toutes les croyances, toutes les classes, provoquait

une insurrection nationale, universelle, et seule capable de réduire ou de renverser Louis XIV. Le grandiose, la hardiesse de ce projet exposé dans un langage audacieux, étincelant d'esprit, fortifié de notions neuves, positives sur les Cévennes et les camisards, et soutenu du souvenir récent des aventures de Labourlie, écrasait le plan terne et vague de l'honnête Miremont. Le marquis, par défiance sincère ou par rivalité jalouse, représentait son brillant adversaire comme un agent de Bâville; mais Labourlie se justifiait en montrant deux lettres imposantes, l'une du duc de Savoie, qui l'encourageait et lui offrait des secours, et l'autre de Cavalier, qui l'agréait comme un des membres de la confédération insurrectionnelle du Midi. C'est ainsi qu'ils remplissaient de leurs rivalités les antichambres de Heinsius et de Malborouck, et donnaient aux étrangers le triste spectacle de deux bannis qui se déchirent dans l'exil. (1)

Néanmoins, dès que le général anglais ouvrirait la campagne, aux premiers jours de mai, le corps d'armée auxiliaire devait se diriger vers les Alpes, où l'attendait la division orangeo-vaudoise, prête à entrer en France. Tout à coup des bruits se répandirent simultanément, à l'étranger, d'une insurrection imminente en Dauphiné, et, dans les Cévennes, d'une prochaine descente de Vaudois. Déjà, depuis Montélimar jusqu'à la hauteur d'Annonay, s'opéraient, le long du Rhône, des mouvements mystérieux; des conciliabules belliqueux, présidés

(1) Voyez dans les cartons de Rulhières une lettre curieuse d'un agent français en Hollande.

par le prophète Jolicœur, se tenaient fréquemment dans les îles de Lavoulte et du Pouzin, rendez-vous limitrophes des peuples du Vivarais et du Dauphiné; les pêcheurs de ces îles, tous protestants, conduisaient des passagers nocturnes d'une rive à l'autre du fleuve; c'étaient des contrebandiers savoyards qui, vendant du tabac et de la poudre, servaient d'émissaires à l'armée vaudoise; ils chuchotaient mystérieusement à l'oreille des vrais fidèles l'arrivée prochaine de leurs frères des Alpes; et le Dauphiné et le Vivarais apprêtaient leurs armes.

C'est vraisemblablement pour tendre la main aux réfugiés auxiliaires que Roland voulut encore tenter l'insurrection du Vivarais. Il en chargea Saint-Jean, de Chalençon, député des Boutières. Ce guide de l'expédition de Cavalier partit avec deux brigades cévenoles, et plus heureux ou plus prudent que le jeune chef, passa l'Ardèche au pont naturel d'Arc, où l'attendait Abraham Charmasson, de Châmes; ils montèrent ensemble dans le haut Vivarais, où se joignit à eux Louis Mercier, dit Descombes, homme influent dans ces cantons, encore palpitants, prétendait-il, des prédications d'Astier et du martyre d'Homel. Il le croyait; mais les compagnons du vieux ministre et du jeune prophète s'étaient refroidis, ou furent découragés peut-être en voyant arriver, au lieu de Cavalier qu'ils attendaient, l'inconnu Charmasson, sous le nom du célèbre guerrier camisard. Cent vivaraisiens seulement répondirent à leur appel; ils formèrent avec les cévenols trois brigades, à la tête desquelles les trois chefs proclamèrent néanmoins l'insurrection.

Ils commencèrent leur campagne incendiant les maisons des traîtres et des lâches, afin qu'à défaut d'enthousiasme la terreur les décidât à prendre les armes; résolution fatale et désespérée! Puis ils détruisirent les insignes et les monuments du catholicisme dans les bourgades situées entre l'Erieu et le Doux. Ce soulèvement tumultueux surprit le subdélégué Dumolard, qui, tout éperdu, demanda du secours au maréchal. Julien partit aussitôt avec six cents grenadiers de Hainault, dragons de Saint-Sernin et miquelets; il remonta avec sa rapidité ordinaire la rive droite du Rhône, prit à Privas Dumolard et les milices du bas Vivarais, et s'élança à la poursuite des insurgés. Ils avaient brûlé les églises de Gluiras, de Saint-Maurice, de Saint-Fortunat, de Saint-Julien-le-Roupt, de Bruzac, de Saint-Jean-Chambre et de Saint-Barthélemi-le-Pin; enlevé quelques armes à Serres, et attaqué inutilement Tournon. Après les avoir traqués au nord de l'Erieu, Julien redescendit sur leurs traces au sud de cette rivière; il apprit enfin qu'ils n'étaient qu'à trois quarts de lieue de là, au village de Franchesin. Pour leur couper la retraite, il jeta Rouville sur la droite, et Saint-Sernin sur la gauche, dans un bois; il garda ses grenadiers et plaça ses miquelets à l'avant-garde, afin que les insurgés les prissent, à leur uniforme gris, pour les milices, qu'ils méprisaient. Un monticule couvrait sa marche jusqu'à trois cents pas du village, situé sous ce rocher, dans un vallon. Les insurgés, alors en prière avec les habitants, n'aperçurent l'ennemi que lorsqu'il descendait déjà la montagne; ils sortirent à sa rencontre, avec ordre et en psalmodiant,

et se postèrent sur un chemin, entre deux murailles qui leur servaient de parapet; de là, ils crièrent aux miquelets, dont *ils témoignèrent ne pas faire beaucoup de cas :* « Avance! avance! » et ils commencèrent le feu. Après un combat où ils perdirent soixante hommes, ils disparurent dans des précipices. Quatre camisards talonnés par les miquelets se retranchèrent dans une bergerie et s'y défendirent, à la baïonnette, avec un acharnement prodigieux. On crut reconnaître parmi les morts un des chefs *à sa belle épée et à son chapeau bordé d'argent.*

Julien pilla et brûla Franchesin, massacra ses habitants, et s'établit dans le Vivarais, pour étouffer l'insurrection. Les Suisses de Courten descendaient alors le Rhône; il les retint, en envoya un bataillon sur l'Ardèche, pour fermer aux camisards leur retour dans les Cévennes, et parcourut avec les autres le pays, qu'il terrifia. Puis il adressa aux protestants une ordonnance, pareille au fond à celles du maréchal, mais barbouillée d'un froid et cruel pharisaïsme. L'apostat leur ordonnait de rebâtir immédiatement, et à leurs frais, les *églises où l'on adore le vrai Dieu;* il les rendit responsables de la vie des *personnes consacrées qui ont soin du salut des âmes.* Il mit à cent écus la tête du faux Cavalier, et à cinq cents celles de Saint-Jean et de Descombes. Les trois chefs étaient vivants, et leur défaite eût été réparable avec le concours du pays; mais le pays ne bougea pas; tapis dans l'ombre, ils attendirent donc la descente prochaine des Vaudois. (1)

(1) Louvreleuil.

Ainsi échoua la troisième insurrection du Vivarais. Ses conséquences eussent été incalculables, si ses succès eussent répondu aux victoires des cévenols, au moment même où les deux brigades auxiliaires rentraient fugitives au camp de Cavalier.

—



CHAPITRE VIII.

Pendant qu'on le croyait dans le Vivarais, Cavalier faisait nuit et jour, sans trève ni repos, une si rude chasse à l'ermite et aux florentins, que dans leur détresse les malheureux appelèrent à leur secours le maréchal. Il partit de Nismes aussitôt, avec ses vieilles troupes, augmentées des Suisses nouvellement arrivés du Vivarais, à qui Fléchier venait de prophétiser la victoire. Il se rendit à Uzès; et là, apprenant que les camisards étaient vers le Gardon, il lança après eux Lajonquière avec cinq ou six cents hommes de la marine et quelques compagnies de dragons de Saint-Sernin; une demi-heure après, jugeant peut-être ces troupes insuffisantes, il détacha encore cent dragons de Fimarcon, sous le lieutenant-colonel de Foix, qui rejoignit, à Saint-Chaptes, Lajonquière; mais le présomptueux marin refusa ce secours, et se dirigea vers Moussac, sur le Gardon; Cavalier, qui s'y préparait un gîte pour la nuit, l'abandonna précipitamment, et remontant la rive, vint coucher à Lascours. Le brigadier catholique prit sa place à Moussac, et le lendemain, dès l'aurore, suivit ses

traces à Brignon, qu'il trouva désert, puis à Lascours, où il fit massacrer un homme, une femme et deux jeunes filles, qu'il crut être des prophétesses de Cavalier. Sur le refus des habitants d'indiquer le chemin tenu par les camisards, il livra le bourg au pillage, et ses soldats passèrent quelques heures dans les festins. Cependant Cavalier cessant de longer le Gardon, remontait la rive droite d'un de ses affluents, nommé la Droude. Il apprend bientôt les meurtres et le pillage de Lascours; mais affaibli d'une partie de ses combattants, notamment de deux brigades alors dans le Vivarais, il n'ose rétrograder pour venger ses malheureux hôtes. Frémissant de colère et de douleur, il continue son chemin, fait halte au sommet d'une petite colline, et ne tarde pas à voir se réfugier près de lui les habitants éplorés de Lascours. « Mes frères, dit-il aux camisards, nous n'irons pas plus loin! Avec l'aide de Dieu, nous mettrons un terme à tant de cruautés et de désordres! Songeons à combattre encore vaillamment pour nos libertés et notre foi; mais d'abord invoquons l'Eternel, le Dieu des armées! » Une acclamation unanime accueille cette courte allocution; les Enfants de Dieu se prosternent, et Cavalier fait la prière des batailles.

Il passe la Droude, et s'embusque aux Devois-de-Martignargues, dont le nom semble indiquer que ce désert, destiné à devenir bientôt un champ de carnage, avait été consacré par les Romains au dieu Mars (*Devia Martis aggera*, champs solitaires de Mars). Un ravin couvre son front de bataille; lui-même forme le centre, Ravanel l'aile droite, Catinat l'aile gauche; toutes les deux sont masquées

par des bois derrière lesquels se tient en prière le peuple désolé de Lascours ; et là Cavalier, seul visible avec sa faible brigade, attend fièrement l'ennemi. Quelques dragons d'avant-garde parurent bientôt, et, après avoir examiné sa position, retournèrent au galop prévenir le général, qui passait la Droude au moulin d'Alison. Lajonquière accourut : « Courage, mes enfants ! s'écria-t-il ; les voici enfin ces malheureux que nous avons tant cherchés ! » et sur-le-champ il dispose ses troupes pour l'attaque. Il met deux compagnies de grenadiers et cent soldats aux ailes, les dragons en tête, et formant le centre, il marche à l'ennemi. Les grenadiers commencent le feu ; mais, aux éclairs des mousquets, les camisards, avec une merveilleuse agilité, se couchent comme des roseaux sous un vent d'orage : ce nuage de balles passe presque tout entier sur leur tête. Croyant qu'ils tombent sous la fusillade, Lajonquière ordonne aussitôt de franchir le ravin et de fondre sur eux à la baïonnette; mais voilà Cavalier qui se relève, aux yeux étonnés des dragons, et sa mousquetade fait trébucher dans le ravin, qu'ils traversaient, les hommes et les chevaux. L'épouvante redouble, lorsque des bois, qu'ils croyaient inoccupés, éclata tour à tour le feu des deux ailes camisardes. Les dragons, horriblement écharpés, tournent le dos, et dans leur fuite troublent le centre, commandé par Lajonquière; ils se débandent en tous sens vers le Gardon. Pour rassurer l'infanterie, les officiers mettent pied à terre; mais vainement. Cavalier, Catinat, Ravanel, entonnant le cantique des batailles, s'élancent des bois, franchissent le ravin, et chargent impétueu-

sement l'ennemi. Les grenadiers résistent vaillamment; mais les troupes de mer ne forment plus qu'une cohue tumultueuse, qui tourbillonne en hurlant: « Nous sommes perdus! » Elles se dispersent comme un troupeau de brebis; Catinat les sabre sur les chemins, et les refoule dans l'écluse du torrent. Entraîné par les fuyards, Lajonquière, obligé de franchir un mur, n'échappe qu'en abandonnant son cheval. Il trouve un cheval vagabond, s'élance sur son dos, et disparaît à la suite des dragons, qui déjà passent à la nage le Gardon. Cependant le cercle foudroyant des Enfants de Dieu s'est fermé sur deux ou trois cents hommes: ils tombent en foule sous son feu incessant. Au milieu de ce monceau de morts, il ne reste enfin debout qu'une vingtaine d'officiers : les camisards éblouis ne voient plus que des écharpes, des panaches, des ancres d'or, Cavalier fait cesser le feu, et s'avance vers ces officiers: « Rendez-vous, messieurs, leur dit-il, rendez-vous! Il y a bon quartier! Mon père est prisonnier à Nismes; vous demanderez sa liberté au maréchal! » Mais ces gentilshommes, indignés de rendre leur épée à un pâtre, l'en menacèrent avec un regard furieux et un refus hautain. Cavalier fit un signe, et tous tombèrent aussitôt.

Dans ce combat périrent un colonel, un major et trente-trois capitaines ou lieutenants, *tous gentilshommes, très-bien faits et gens de mérite* (1). Un seul était d'une grande maison féodale, le chevalier de Sabran des Adrets, descendu peut-être du fameux Beaumont, le héros calviniste du Dauphiné

(1) Labaume et Louvreleuil.

au 16e siècle. Les chroniqueurs catholiques évaluent à quatre cent cinquante morts les pertes de Lajonquière, et à vingt environ celles de Cavalier, qui les réduit lui-même à douze blessés, dont deux seulement succombèrent. Ces deux nombres comparés complètent le tableau de ce combat, qui, par l'accord parfait des moyens et des résultats si décisifs et si brillants, est la plus belle victoire des Enfants de Dieu : c'est la bataille de Cannes de Cavalier. Il ne mesura pas au boisseau les bagues des vaincus, mais il recueillit néanmoins une grande quantité de pierreries, d'or, d'argent, de riches épées, de magnifiques vêtements, d'écharpes, de plumes; il s'adjugea le superbe cheval de Lajonquière, qu'il monta depuis dans ses guerres des Alpes et d'Espagne ; il prit encore un grand nombre d'autres chevaux, toutes les armes et les habits des morts, ceux des fuyards, qui les jetaient pour être plus agiles, enfin l'énorme butin de Lascours. Ce pillage leur fut fatal, car, à ce qu'il paraît, le vin qu'ils avaient bu abondamment les livra à demi-vaincus à Cavalier, et nonobstant la valeur camisarde, explique leur effroi, leur fuite, et ce carnage presque sans combat. Les habitants de Lascours accoururent féliciter leurs vengeurs et rendre avec eux, sur le champ de victoire, des actions de grâces au Dieu des batailles. Cavalier les reconduisit dans leur bourgade, alla coucher à Vézenobre, et le lendemain escorta jusqu'à Bouquet ses mulets chargés de son butin et de ses trophées.

Cependant Lajonquière, suivi de sept à huit officiers, dans le plus profond désespoir, s'était réfugié au château de Boucairan. Il mit des mes-

sagers en course de tous côtés, pour avoir des nouvelles de ses débris; il apprit qu'un lieutenant et cent cinquante hommes environ s'étaient jetés dans le château de Saint-Césaire, qu'ils avaient pillé. Il manda un courrier au maréchal pour lui annoncer son infortune et lui demander du secours. Heureusement Lalande, ignorant le combat, vint une heure après avec sept cents hommes à Ners, d'où il envoya un nouveau détachement relever, à Boucairan, celui de Soissonnais, qui lui apprit la défaite de la marine. Il accourut sur le champ de bataille, où n'était plus Cavalier, et recueillit les débris réfugiés à Saint-Césaire. Montrevel avait reçu le messager de Lajonquière à une lieue d'Uzès, comme il retournait à Nismes; il se détourna, vint coucher à Saint-Chaptes, et le lendemain, prenant, en passant, Lalande à Moussac, arriva de bonne heure au champ de bataille. Son étonnement fut grand de voir tant de morts amoncelés sur un si petit terrain. Il les fit ensevelir par les peuples de Saint-Césaire, de Lascours et de Ners, et après leur avoir rendu les honneurs funèbres, se retira le soir même à Alais. (1)

L'effet moral de cette sanglante défaite fut immense en Languedoc. Les évêques étaient consternés, les catholiques frappés de stupeur, les protestants exultants d'une joie non moins naturelle qu'imprudente, et que leurs ennemis prirent pour une insulte à leur douleur. Quant à Lajonquière, je ne sais où il cacha sa honte. Il continua de faire la guerre : après celle des Cévennes, le

(1) Labaume, Louvreleuil, Cavalier, l'anonyme.

malheur le suivit partout : en 1709, il se laissa prendre à Port-Mahon par les Anglais. Louis XIV le fit traduire devant une cour militaire séante à Toulon ; il fut cassé, dégradé des armes, privé de ses croix, dépouillé de ses pensions, et enfermé, sa vie durant, dans un château de Franche-Comté. (1)

Montrevel retourna à Nismes, où depuis quelque temps il résidait davantage, et chargea Lalande, qui commandait dans le diocèse d'Alais, de pourchasser vivement Cavalier. Ce marquis était un composé ridicule, bizarre, pervers ; à cinquante ans, il commençait de paraître dans le monde, avec des prétentions galantes et romanesques ; mais la rusticité de son esprit et la sauvagerie de sa figure éloignèrent de lui les dames d'Alais, accoutumées aux grâces exquises du maréchal. Pour se les rendre proprices, il s'avisa d'un moyen singulier et terrible, celui-là même, dit d'Aigalliers, *qui oblige les Indiens à sacrifier au diable*. Il allait de temps à autres brûler leurs métairies, enlever leurs troupeaux, tuer leurs colons comme camisards ; puis il leur rendait visite, et sans autres formalités, ôtait sa perruque, se coiffait d'un bonnet de soie, et s'étendant dans son fauteuil, une jambe sur chaque bras du siége, il racontait ses prouesses militaires. Et ces dames d'applaudir, de peur qu'il ne revînt encore brûler leurs moissons ou couper leurs oliviers. Il ne sympathisait qu'avec François de Saulx, évêque d'Alais, digne d'être le coadjuteur de Dominique ; et l'un et l'autre, d'accord pour détester le genre humain, n'avaient d'amis que

(1) Saint-Simon.

l'ermite, les florentins et les miquelets, leurs sicaires. Il est inutile de prévenir le lecteur que la plume passionnée qui a peint ces deux personnages, est celle d'un contemporain véridique et vertueux, mais irrité par l'injustice et l'infortune (1).

Lalande, à la poursuite de Cavalier, fit halte à Anduze. Deux paysans, vraisemblablement envoyés par Roland, viennent l'avertir que le général rebelle se montre au pont de Salindres, sur le Gardon: c'est un défilé étroit et tortueux, vrais thermopyles cévenols, où cent camisards arrêteraient toute l'armée royale ; à droite est la montagne, haute, nue, escarpée; à gauche le Gardon bouillonnant dans un abîme. Roland, instruit du succès de son stratagème, divise sa troupe en trois corps: le premier se poste sur les cimes, le second au pont de Salindres, le troisième, invisible, à l'entrée de la gorge; Roland, qui le commande, laisse le général catholique s'y engager paisiblement, et l'y enferme aussitôt. Tout à coup l'ennemi est chargé en tête et en queue, écrasé par une tempête d'énormes roches qui du sommet de la montagne roulent de bond en bond sur les malheureux bataillons broyés sur le chemin et emportés par lambeaux dans le torrent. Au-dessus du tonnerre de la mousquetade, du fracas des rochers, des clameurs des vaincus, s'élevait la psalmodie des vainqueurs, grossie par les échos, dont le confus mugissement redoublait le tumulte effroyable de la bataille. Cette gorge eût été le tombeau du général et de l'armée royale, si Roland eût pu occuper un sentier descen-

(1) D'Aigalliers.

dant, sur l'escarpement de la rive, vers un moulin bâti dans le Gardon. Lalande découvrit cette unique issue, s'y précipita avec ses débris, et passa la rivière sous le feu camisard. Il fut serré de si près, qu'il n'eut pas le temps de ramasser son chapeau à plumes blanches, enlevé par un coup de vent, et qui devint un trophée camisard. Il se sauva avec sa perruque brûlée, dont l'étrange désordre excita, malgré un si grand désastre, le rire de ses officiers. Ce combat, livré deux ou trois jours après celui de Martignargues, aussi meurtrier et plus tumultueux encore, est pourtant moins célèbre. Cavalier seul en dit quelques mots, qui l'ont sauvé de l'oubli. Le soir, dans cette vallée naguère si bruyante, on n'entendait plus, dans l'abîme, que la voix du Gardon bouillonnant parmi des rochers et des cadavres, et sur les cimes, que l'hymne de triomphe des Enfants de Dieu.

Chante au Seigneur un cantique,
Chante en ce jour solennel,
O Salem, ô temple antique,
O cité de l'Eternel !
Sion sur sa haute cime
Ainsi qu'une tour sublime
S'élève au septentrion !
Sion, la gloire du monde,
Qui marche, en la nuit profonde,
A son céleste rayon !

—

Dieu protégeait de ses ailes
Sion, son unique autel,
Lorsque des rois infidèles

S'avançait le camp mortel !
Dès qu'ils ont vu ses murailles,
Ils ont senti leurs entrailles
Fondre d'épouvantement !
Ils ont senti fuir leur âme,
Plus éperdus qu'une femme
Au jour de l'enfantement !

—

Comme le vent de l'aurore
Brise les nefs sur l'écueil,
Seigneur, ton souffle dévore
Ces rois, leurs camps, leur orgueil !
Selon la voix des oracles
Nous avons vu tes miracles
Dans tes murs, ô Roi des dieux !
Leur base est indestructible,
Et ta gloire indéfectible
S'épandra sous tous les cieux !

—

Triomphe donc, Sion sainte !
Vierges, guerriers, tour à tour,
Chantez, protégez l'enceinte !
Vieillards, montez sur la tour !
Et du Seigneur, dans vos veilles,
Pères, contez les merveilles
A nos fils qui vont venir !
Dites-leur : Ici réside
Le Dieu qui sur nous préside,
Le seul Dieu dans l'avenir ! (1)

(1) Psaume XLVIII. Voyez, sur le combat de Salindres, Cavalier et l'anonyme.



CHAPITRE IX.

—

Ces deux victoires de Cavalier et de Roland, retentissant coup sur coup dans Versailles, culbutèrent enfin le chancelant Montrevel. Les Enfants de Dieu le congédièrent au bruit de leurs fanfares; mais en revanche il se réservait de leur faire de sanglants adieux. Hélas ! au plus haut sommet, dit le poète, pend la chute la plus profonde!

Le maréchal consacra les derniers actes de son commandement à comprimer du moins une insurrection qu'il n'avait pu étouffer, et à prévenir l'effusion du sang. Comme Nismes était pour ainsi dire bloqué par les camisards embusqués derrière les murs qui bordent les chemins, il les fit abattre tous de chaque côté, jusqu'à une grande portée de carabine (25 mars). Son territoire était en friche: il fit reprendre les cultures, et donna aux colons, ainsi qu'aux démolisseurs, une garde de deux cents hommes. Les catholiques refusaient de travailler avec les protestants: il les y contraignit sagement; enfin, il publia des ordonnances répressives contre les cadets de la croix (26 mars).

Dans les premiers jours d'avril, le major de la

forteresse faisant sa ronde nocturne, vit, sur les deux heures du matin, une fusée jaillir dans le ciel et retomber sur une maison voisine de la fontaine de Diane. Pensant que c'était un signal séditieux, il se rendit aussitôt vers cette maison, qu'il trouva toute éclairée; un homme était sur la porte, armé d'une hache; et dans une salle, une Bible, des psautiers, de la poudre, des cordes et force provisions. Le commandant conduisit au fort l'homme à la hache, dont les révélations compromirent une centaine de personnes, qui furent arrêtées incontinent. Les protestants étaient bien surpris qu'après les dernières victoires des camisards, on osât encore les emprisonner. Ce furent les derniers actes de l'administration militaire du maréchal; il reçut de la cour son rappel, et bientôt après la nouvelle que Villars était son successeur. Sa position n'était désormais plus tenable: il eut à dévorer quelques jours encore l'orgueil des évêques, le triomphe de Bâville, l'abandon des courtisans, et pour le vaniteux Montrevel, ce fut un calice bien amer. Il fit ses préparatifs, ses adieux, et partit enfin de Nismes vers Sommières (15 avril).

Depuis un mois les camisards tendaient l'oreille à tous les bruits qui transpiraient du départ de Montrevel; ils en savaient le jour, la route qu'il prendrait, et que la moitié de la garnison de Nismes devait l'escorter jusqu'à Montpellier, tandis que l'autre irait chercher Villars à Beaucaire. Cavalier méditant un grand coup sur ce déménagement de maréchaux, peut-être l'enlèvement de Montrevel, peut-être une attaque contre Nismes, mais toujours un fait d'armes qui devait porter jusqu'aux nues

la gloire des Enfants de Dieu, après avoir célébré la Pâque à Nages, il se rendit près de Roland, qui, pour l'exécution de son projet, lui céda une partie de sa troupe. Il redescendit avec neuf cents fantassins et trois cents chevaux. Jamais division camisarde plus nombreuse, mieux vêtue, mieux armée, plus triomphante! Les mousquets regorgeaient de balles et les cœurs d'espérance. Outre ses cinquante gardes choisis entre les plus braves, douze guerriers fameux par leurs actions héroïques escortaient Cavalier : vêtus d'écarlate, ils marchaient à ses côtés, et devaient toujours combattre près de lui. A la tête de son brillant état-major, le jeune chef montait le superbe cheval de Lajonquière; des fifres et des buccins exécutaient les martiales mélodies des psaumes que chantaient en chœur les Enfants de Dieu.

C'est au son de toutes ses trompettes et de tous ses tambours que Cavalier entra dans Boucairan, dont il s'empara sans combat; mais il perdit deux hommes à vouloir forcer la garnison dans le château. Après avoir démoli ses fortifications, il marcha sur Saint-Géniès, gros bourg, à deux lieues également de Boucairan et de Nismes, défendu par un mur, un château et cent miquelets; il le fit investir par sa cavalerie, posta la moitié de son infanterie dans la plaine, et avec l'autre moitié il aborda la porte et l'enfonça. Il prit et fit fusiller deux miquelets; les autres s'étaient retranchés dans le château avec le vicaire, qui, plus belliqueux que son curé, réfugié alors à Nismes, était non-seulement resté à son poste, mais encore ne put résister à la tentation de faire feu sur les camisards; un cévenol

l'aperçut, le prévint et l'abattit sur sa tour. Le notaire Garone fut tué, sa maison pillée, sa femme liée et conduite devant Cavalier. « Elle se jeta à ses pieds, les larmes aux yeux, le suppliant de lui donner la vie.... Il la lui accorda.... Cette *demoiselle*, après l'avoir humblement remercié de cette grâce, lui demanda quelque chose de ce qu'on lui avait pris, pour secourir sa famille dans son extrême nécessité. Il commanda qu'on lui rendit six cuillers et six fourchettes d'argent, avec deux doubles louis d'or; et il la renvoya » (1). Cavalier fit enlever des armes, des mulets, des chevaux, dont deux entre autres appartenaient au sieur Guizot, ancêtre du ministre du roi Louis-Philippe. Le lendemain, 14, il fut camper au bois de Lenx, et, le 15, coucher à Caveirac, à une lieue de Nismes; de là il épiait le maréchal.

Montrevel observait aussi de son côté les pas de Cavalier; et c'est lui-même qui, par ses espions, l'attirait dans la Vaunage. Le courtisan jouait le camisard. Il avait à dessein publié le jour de son départ de Nismes, le nombre frauduleux des troupes qui l'escorteraient ou iraient à la rencontre de Villars. Terrien, curé de Montpezat, propageait ces bruits, épiait Cavalier et prévenait le maréchal. Dès qu'il le sait à Caveirac (15), Montrevel quitte Nismes, et sans avoir été attaqué, comme il s'y attendait peut-être, arrive à Sommières; là, il s'apprête à tendre ses rets; il fait aussitôt partir des estafettes vers les villes voisines, et en même temps commande que ses équipages soient prêts

(1) Louvreleuil.

au point du jour ; il répète avec affectation, dans ses visites d'adieu à ses amis de Sommières, qu'il veut être, le lendemain; rendu de bonne heure à Montpellier. Ses ordres s'exécutent pendant la nuit: Sandricourt envoie, de Nismes, Courten occuper, avec six cents Suisses et dragons, les collines de Clarensac; Grandval part à l'aurore de Lunel, à la tête du bataillon de Charolais et de cinq compagnies de dragons, et s'arrête sur les hauteurs de Boissières. Alors même le maréchal reçoit de Terrien l'avis que Cavalier vient de quitter Caveirac, au son de sa musique et de ses tambours, et qu'après avoir commandé quelques évolutions à sa troupe, pour en montrer la beauté, il s'est dirigé vers Langlade.

Montrevel part aussitôt en carrosse; mais arrivé hors de la vue de Sommières, il fait filer ses équipages vers Montpellier, monte à cheval, et avec dix-huit cents hommes de Fimarcon, Hainault, Soissonnais, Charolais, Menou et cent Irlandais, il retourne vers Clarensac. Après avoir suivi ces hauteurs, il incline au sud vers Langlade, où déjà retentit une fusillade assez vive. La colonne camisarde avait fait halte dans un fond, près du moulin à vent de ce lieu, sous la garde de deux védettes à cheval. Couchée parmi les blés et les oliviers, elle s'était endormie, le fantassin à côté des ses armes, le cavalier aux pieds de son cheval, les rênes passées au bras ou nouées à la ceinture. Après avoir lutté une demi-heure contre le sommeil, Cavalier venait aussi de s'assoupir, quand tout à coup retentissent les coups de feu des sentinelles, et les cris : « Aux armes! aux armes! » C'était Grandval qui, allant à la

découverte avec Fimarcon, avait par hasard donné dans le camp insurgé, et fondait dessus en hurlant : « Tue, tue les camisards ! » Cavalier s'élance à cheval; Catinat appelle sa cavalerie; Ravanel et l'infanterie se rangent en bataille. « Ils fondirent sur nous comme des lions; nous les reçûmes comme des hommes, » dit Cavalier. Mais Grandval n'était pas de force, et après une perte de quelques dragons et de trente chevaux, il rétrograda au galop vers son infanterie. Catinat s'élance à sa poursuite et harcelle, une heure durant, Grandval qui l'attire, en fuyant, dans son embuscade entre Vergèze et Boissières. Il va saisir le colonel catholique, lorsque tout à coup celui-ci lui échappe en se réfugiant derrière le bataillon de Charolais, qui sort des vignes et se met en bataille. Catinat s'arrêta court, inquiet de s'être tant éloigné de ses renforts. Grandval lui faisait signe d'avancer, et par des bravades le défiait au combat. Catinat, que rien n'effrayait, s'élança avec ses trois cents chevaux, sur l'ennemi, sabra une douzaine de fantassins, et fut repoussé. Il recula, mais fièrement, et fit à son tour, pendant une heure, devant toutes les forces de Grandval, une retraite de Parthe, jusqu'à ce qu'il eût rejoint Cavalier.

Dès que Grandval reparut, les brigades camisardes se prosternèrent et entonnèrent le psaume des batailles. D'une éminence, Daniel Gui, au milieu de cinq ou six prophétesses, les mains et les yeux vers le ciel, appelait la vertu du Dieu des armées sur ses défenseurs; ils se relevèrent et abordèrent l'ennemi en criant : « Fils de Satan, armes bas ! » Ils croyaient, dit le prêtre de Saint-

Germain, tenir la victoire et avoir aussi bon marché de ceux-ci que du régiment de la marine. Le combat alors s'engagea entre toutes les forces, à peu près égales, des deux adversaires. Le colonel avait ordonné à la cavalerie, qui formait ses ailes, d'envelopper les camisards; mais leur premier choc avait été extrêmement meurtrier ; Grandval même avait eu son cheval tué sous lui. Tout à coup Cavalier apprend que des troupes s'étendent derrière toutes les collines; qu'un corps considérable s'avance même sur sa gauche. Le chef camisard connut alors qu'il était tombé dans une immense embuscade; et sans donner aux dragons le temps de l'envelopper, commanda à sa colonne un rapide mouvement de rotation, qui s'exécuta sous le feu et les charges à la baïonnette de l'ennemi. « Mais aucun, dit-il, ne fut assez hardi d'en venir à une longueur d'épée. » S'étant dégagé, il se retrancha derrière une ravine, où Grandval ne le suivit pas, attendant peut-être Montrevel.

Cavalier profite de ce court répit pour chercher s'il reste une issue ouverte encore, et pour s'éloigner; il avait choisi un chemin qu'il n'indique pas, quand, sur le conseil perfide, peut-être, d'un paysan, il se décida trop légèrement pour celui de Soulorgue. Mais arrivé à l'embranchement de ce chemin avec la grande route de Nismes, il y trouva Menou devant Nages. Il se fait jour impétueusement, et entre fugitif dans le bourg, où naguère triomphant il avait célébré la Pâque. A Nages il espérait être sauvé; mais combien il se trompait : il est encore investi ; l'armée royale occupe tous les passages, toutes les hauteurs. Se croyant perdu pres-

que sans ressource, il ôte son justaucorps magnifique, jette son écharpe, ses panaches, tous les insignes du commandement, et prend les vêtements grossiers d'un simple camisard : ainsi déguisé, il marche au couchant de Nages. Ces collines sont toutes couvertes de troupes, ses yeux vont partout heurter contre les bataillons et les escadrons de Montrevel. « Enfants, dit-il à ses compagnons, nous sommes pris et roués vifs, si nous manquons de cœur. Nous n'avons plus qu'un moyen de salut: il faut passer sur le ventre à ces gens-là ; suivez-moi et serrez-vous ! » Et il s'élance impétueusement contre les troupes royales; mais son choc ne peut rompre leurs profondes masses. Ils se mêlent, ils croisent leurs armes, ils luttent corps à corps, ils se prennent aux cheveux; Cavalier est reconnu : un soldat l'a saisi, mais un camisard fait sauter son poignet d'un coup de sabre. Un autre dragon saisit encore le jeune chef, qui le tue avec ses pistolets. Il s'échappe enfin, et par cette horrible trouée, sa colonne le suit toute sanglante; mais entouré d'une seconde ligne ennemie, Cavalier n'a que le choix de ses adversaires. Il marche contre un corps de dragons occupant un pont du Rosni, gros ruisseau qui, des hauteurs de Caveirac où est sa source, coule du nord au sud pour se perdre dans les étangs d'Aiguemortes. Les débris de Catinat et de Ravanel, lancés contre ce pont, le balaient, et passent à la vue de six mille hommes accourant de toutes parts. Mais ces deux chefs, ne songeant qu'à leur salut, s'éloignaient sans protéger la retraite de Cavalier et de l'arrière-garde. Il était perdu, sans un trait de courage inespéré autant que merveilleux. Son petit

frère, à peine âgé de dix ans, avait, on le sait, pris les armes pour l'Eternel : monté sur un jeune étalon blanc de la Camargue, armé d'un sabre et de pistolets faits à sa taille, il chevauchait d'ordinaire à côté de Cavalier, dont il était l'aide-de-camp; il l'avait bravement suivi dans tous ses combats. Le matin même de ce jour, pressentant une rude affaire, dont il se promettait de prendre sa part, il avait, par forfanterie héroïque, retroussé ses manches jusqu'au coude et orné coquettement son poignet nu d'un ruban rouge, comme pour une fête. L'enfant avait tenu parole, et culbuté des premiers ce poste du Rosni; mais voyant la colonne passer rapidement sans attendre son chef, il mit son cheval au travers du pont, et, le pistolet à la main : « Enfants de Dieu, cria-t-il, où allez-vous? Bordez la rivière! Chargez l'ennemi! Protégez la retraite de mon frère! » Les camisards obéissent et délivrent Cavalier. Il veut rompre ce pont de bois; mais la rivière est peu profonde et les dragons sont déjà sur l'autre rive. Le combat recommence. Cavalier dispute la plaine pied à pied, s'aide habilement de ses nombreux fossés, et se couvre de quelques rares bouquets de bois. Il ne reste plus qu'à passer un défilé qui mène à un pont, et c'est un nouveau et dernier carnage. Grandval, à qui Montrevel avait donné un de ses chevaux de main, poursuivit Catinat et sa cavalerie jusqu'aux bois de Lenx : Cavalier et son infanterie se réfugièrent dans celui de Cannes; et la nuit les déroba à l'ennemi.

Ainsi le combat commença au moulin de Langlade; de là, il descendit avec la cavalerie de Catinat

contre les dragons de Grandval, jusque vers Boissières, d'où il remonta avec Grandval harcelant Catinat jusqu'au chemin de Soulorgues, par lequel il se dirigea avec Cavalier et toute la colonne camisarde vers Nages. Ce bourg partage le combat : la première moitié, consistant en courtes mais impétueuses escarmouches, courant de l'est au sud, finit à Nages; la seconde y commence, et ses furieuses et sanglantes charges se donnèrent dans sa vallée, au nord-nord-ouest, fuyant vers le Rosni et les bois de Lenx. Les historiens ont involontairement déplacé, comme un sol vulgaire, ce champ de bataille, que nous avons pieusement rétabli ; car aucun terrain camisard n'est plus célèbre. C'est là que, le 16 avril 1704, les Enfants de Dieu combattirent un contre six, depuis deux heures de relevée jusqu'à la nuit. Ils rendirent à l'ennemi toutes leurs pertes. Un millier de morts jonchaient la plaine, et cette traînée de cadavres, tantôt clair-semés, tantôt amoncelés, marquaient, deux lieues durant, les fuites et les stations sanglantes du combat. Trois prophétesses, l'une vêtue d'une robe blanche et les deux autres de robes noires, et voilées d'un crêpe, gisaient à côté de leurs frères abattus : cinq cents environ avaient péri; du reste aucun prisonnier. Soixante-douze chevaux démontés, quatre mulets chargés de bœuf à la mode suisse et d'autres viandes préparées, et cinq tambours conquis sur Lajonquière, furent les seuls trophées de Montrevel. La journée de Nages fut moins un seul combat qu'une réunion de vingt combats partiels. Jamais les Enfants de Dieu n'avaient montré tant d'intrépidité, de l'aveu même de leurs ennemis. « Ils se retiraient

à grands pas, dit Labaume; et quands ils avaient une avance un peu raisonnable, ils tenaient ferme, essuyaient la décharge des troupes qui les suivaient, et faisaient la leur..... Ils se défendirent avec tant de rage et d'opiniâtreté, que, quand ils n'avaient plus à tirer, ils jetaient des pierres. »

Voici comment s'expriment au sujet de Cavalier les mémoires de Villars : « Ce chef agit dans cette journée d'une manière qui surprit tout le monde. Voir un homme de rien, sans expérience dans l'art de la guerre, se comporter dans les circonstances les plus épineuses et les plus délicates comme l'aurait pu faire un grand général. Un dragon le suivit toujours; car il (Cavalier) lui tira un coup de carabine qui tua son cheval. Le dragon lui tira un coup de fusil et le manqua. Enfin, Cavalier, ayant eu deux chevaux tués sous lui, prit celui d'un soldat de Catinat, qu'il mit à pied. » Villars, à son arrivée, parcourut le champ de bataille, et, dans son admiration des manœuvres du chef cévenol, s'écriait : « Vraiment, c'est digne de César ! »

Quant à Montrevel, l'évènement prouva que son plan était aussi habilement conçu qu'énergiquement exécuté; lui-même accourait partout où éclatait la fusillade, qui tua près de lui plusieurs de ses gardes irlandais. Grandval, qui commença et qui termina la bataille, en fut le héros. Le cheval superbe sur lequel il avait harcelé les fuyards, lui fut donné, avec des compliments sur sa valeur, par le maréchal. Il était nuit lorsqu'il quitta le champ de bataille. « C'est ainsi, dit-il en partant, que je prends congé de mes amis ! » Il coucha encore à Sommières, et, le lendemain, se dirigea

vers la Guienne, dont il avait reçu le gouvernement, moins orageux que celui de Languedoc. Préfosse porta de sa part à la cour la nouvelle de sa victoire. « Il n'aurait tenu qu'à lui, répondit sèchement Louis XIV, de commencer comme il a fini ! » Ses ennemis commentèrent cette parole du monarque, et, grâce à ce glorieux hasard, Montrevel parut plus coupable encore à Versailles comme en Languedoc. (1)

(1) Cavalier, Labaume, Louvreleuil, Court, l'anonyme, et, pour la topographie du combat, le marquis d'Aubais.

—



CHAPITRE X.

—

Le combat de Nages n'était, dans le plan de Montrevel, que la tête de sa bataille, qui, effectivement, eut encore vers les montagnes une longue et sanglante queue. Il avait posté l'ermite dans le voisinage, pour recevoir les camisards qui lui échapperaient, et Lalande aux environs d'Alais, pour achever ceux qui échapperaient à l'ermite. Mais Cavalier prévint l'ermite; car, dans la nuit même, des bois de Lenx et de Cannes, le chef camisard, avec la cavalerie de Catinat, diminuée d'un tiers, repassa rapidement le Gardon, et s'arrêta à Vézenobre. Ravanel, à ce qu'il paraît, resta dans la plaine, pour rallier les débris de ses brigades et les lui ramener au même lieu. Le lendemain, l'ermite battit les bois et les bourgades d'alentour et fit main basse sur un grand nombre de camisards égarés, blessés sur les chemins et cachés dans les buissons ou les métairies.

Cependant, d'après les ordres du maréchal, le jour même du combat (16 avril), Lalande avait réuni quatre ou cinq mille combattants, troupes royales, milices et florentins; il se tint à l'affût vers

Alais, envoyant partout des espions guetter si les débris promis par Montrevel arrivaient encore. Il apprit qu'une division camisarde était à Brenoux : ce ne pouvait être celle de Cavalier, qui n'était pas encore venue. Mais Roland avait appelé Joani pour occuper ensemble, d'un autre côté, le général catholique, et, selon la victoire ou la défaite de Cavalier, concourir à son salut ou à son triomphe. Lalande y courut effectivement avec le colonel des milices du Villard, commandant de Genouillac. Roland, avec la moitié de sa division, car l'autre moitié était à Nages, et la troupe entière de Joani, comptait tout au plus six à sept cents combattants. Mais, enflé par le souvenir de sa victoire de Salindres, il offrit témérairement la bataille à Lalande. Les Enfants de Dieu combattirent un contre huit : ils furent vaincus; et, après une affaire sanglante, se réfugièrent sur les cimes de Mialet. Le prêtre de Saint-Germain, qui mentionne, sans aucun détail, la défaite de Roland, évalue à quatre ou cinq cents hommes sa perte, qu'il exagère évidemment, car c'eût été sa ruine presque totale. Après sa victoire, Lalande se rendit à Brenoux, et abandonna les restes de sa population à la fureur des florentins, qui en avaient massacré précédemment une partie, et qui, cette fois, n'épargnèrent que les enfants, qu'on emmena, je ne sais où, car le bourg fut pillé et détruit. « Ce lieutenant-général, dit le prêtre de Saint-Germain, ordonna à M. du Villard de traiter de même huit à neuf autres lieux circonvoisins qui avaient donné retraite aux camisards. Ce commandant, suivi des cadets de la croix et de quatre mille soldats, en y comprenant les milices, les mit suc-

cessivement à feu et à sang, après les avoir livrés au pillage; on ne fit grâce qu'aux femmes et qu'aux enfants à la mamelle : pour tous les hommes, on les passa au fil de l'épée; et on fit un butin considérable, car on enleva une quantité prodigieuse de bestiaux. On ne peut se représenter jusqu'à quel excès alla le dégât que firent ces troupes : il suffit de dire qu'elles versèrent plus de sept cents tonneaux de vin, et qu'elles ne laissèrent sur pied que cinq ou six maisons d'anciens catholiques, qui furent même démolies peu de temps après. » (1)

Cependant Lalande fut averti par ses espions que Cavalier, avec environ quatre cents hommes, venait de reparaître à Euzet. De Navacelles, où il était alors, le général partit aussitôt. Il divisa sa troupe en trois corps; deux de ses détachements, de trois cents hommes chacun, passèrent, l'un par le bois de Vaquières, l'autre par Foncouverte; et lui, avec douze cents combattants, il descendit dans la plaine, où il s'étendit, pour s'assurer que Cavalier était véritablement à Euzet. Il entra dans le bourg, et n'y trouva pas de camisards, mais tous les apprêts de leur repas, un bœuf écorché et des monceaux de pain, de jambons, de saucisses et de salade. Les habitants surpris à ces énormes préparatifs, évidemment destinés aux camisards, ne purent nier leur passage; mais ils dirent qu'ils étaient partis. « Depuis combien de temps, et de quel côté? » leur demanda le général. — « Oh! monseigneur, répondirent ces rusés paysans, il y a deux grosses heures. Une moitié s'est dirigée vers Uzès, et l'autre

(1) Louvreleuil, tome 3, page 65.

vers Bouquet. » Mais ces viandes, annonçant des hôtes attendus, démentaient leurs discours. Lalande n'y crut pas, et envoya vers le nord du bourg une patrouille de cent miquelets. Ils découvrirent effectivement les camisards dans un enfoncement isolé, hérissé de rochers, au bord d'un bois. Cavalier revenait alors même, avec un de ses lieutenants, de visiter ses blessés dans une caverne voisine; il aperçut les miquelets, qui, du haut des rochers, fondaient, comme des faucons, sur ses débris; il s'élance, il combat à leur tête, il repousse les agresseurs; mais, au bruit de la fusillade, Lalande accourut, et, chargeant les camisards de front et de flanc, il les écrasa. Ils succombèrent héroïquement. « Monsieur le chevalier de Roquefeuille, dit le prêtre de Saint-Germain, tua un de ces rebelles après s'être battu long-temps avec lui et avoir essuyé deux coups de fusil, deux coups de pistolet et un coup de sabre qui, lui ayant coupé un peu de son justaucorps, ne fit que lui effleurer la peau, parce qu'il le reçut au moment où le camisard allait tomber à terre pour expirer. » Sœur Demerez ajoute que ce duel dura deux heures, et que la longue résistance du cévenol parut l'effet d'un charme magique. (1) Comme la nuit tombait, Cavalier se déroba à l'ennemi. Il perdit encore au combat d'Euzet cent soixante-dix camisards; treize femmes, la plupart venues pour panser les blessés, périrent avec eux. Trois étaient vêtues en homme, sans doute les prophétesses; une quatrième, très-belle, portait gravé sur des bracelets d'or le nom de

(1) Lettre du 6 mai 1704.

Suzanne Delorme. On crut que cette jeune fille était la fiancée de Cavalier, qui l'avait parée des ornements et des insignes de son rang futur. On prit six épées à poignée d'argent, plusieurs vestes dorées, quantité de justaucorps et de manteaux magnifiques, soixante-quinze chevaux et, entre autres, six beaux mulets chargés de sel, de vivres et de hardes, deux cents écus d'argent, les liturgies des prophètes, leurs sermons, leurs mémoires, enfermés dans des sacs de cuir, enfin, un justaucorps qu'à son élégance on crut être celui de Cavalier, et dans lequel on trouva une croix de Malte, une riche montre, un sermon avec une lettre pastorale remplie d'invectives contre l'église romaine. Ce vêtement pendait sur un cheval blessé, qu'à son harnais superbe on prit pour le coursier du chef camisard, dont sur tous ces indices on publia la mort.

Lalande rentra dans Euzet. Il y avait une pauvre vieille, veuve et toute dévouée aux Enfants de Dieu : elle ne s'occupait qu'à panser les blessés et qu'à soigner les malades dans leurs grottes. Les soldats l'ayant plusieurs fois aperçue allant et venant avec sa corbeille du côté du bois, en conçurent quelque soupçon ; ils l'arrêtèrent et la conduisirent au général, qui lui demanda le motif de ses courses perpétuelles dans la forêt. La vieille ne put donner de raison plausible ; mais elle nia constamment qu'elle entretînt aucune relation avec les camisards. Irrité de l'opiniâtreté de ses dénégations, le général ordonna qu'on la pendît aussitôt sur la place du bourg. Les soldats emmenèrent cette femme, qui d'abord ne parut éprouver aucune émotion ; mais

dès qu'elle vit le gibet, elle fut saisie d'une telle frayeur, qu'elle supplia ses gardes de la reconduire devant le général. Elle avoua tout : ses soins et l'existence d'un hôpital dans le bois voisin, et pour obtenir sa grâce, qu'on lui accorda, elle indiqua les cavernes, vers lesquelles elle marcha elle-même à la tête d'un bataillon. Les soldats entrèrent, et les premiers objets qu'ils découvrirent furent trois camisards malades couchés dans des cabanons de planches qui lambrissaient le rocher. Les miquelets les achevèrent à coups de crosse. Ils avancent, et découvrent, avec étonnement, un vaste magasin, trente charges de blé, un amas considérable de farine, un monceau de châtaignes, un autre de fèves, des sacs de légumes, vingt tonneaux de vin, quinze pièces d'eau-de-vie et d'énormes lards pendus à la voûte; plus loin la pharmacie: drogues, onguents, charpie, ustensiles d'apothicaire; enfin, tout au fond, l'arsenal: sabres, fusils, pistolets, quinze quintaux de poudre préparée, du soufre, du salpêtre, du charbon de saule, des mortiers et des moulins pour la fabriquer. Les troupes royales emportèrent tous ces objets, avec un grand nombre de scies, de haches, de fourches, de serpes, de faux et d'autres ustensiles utiles à la vie et à la mort.

Lalande châtia cruellement Euzet: ses habitants furent passés au fil de l'épée, leurs maisons pillées, le bourg détruit. Cette vieille resta seule sur ce monceau fumant de décombres et de cadavres, comme un fantôme sur un vaste sépulcre. Après ce triomphe de tartare, Lalande revint à Alais. « Les soldats catholiques, dit le prêtre de Saint-

Germain, eurent tant de joie de leur victoire et du gros butin qu'ils avaient fait, que plusieurs d'entre eux s'amusèrent à porter à la pointe de leur épée des enfilades d'oreilles de camisards tués, et que tous firent une décharge générale en entrant, à leur retour, dans la ville d'Alais. » Le général reçut, en arrivant, une lettre de Palmerolles, qui lui annonçait la défaite de Salomon près du Pont-de-Montvert : cent huit camisards avaient péri. Quelques jours auparavant, les magasins de ce chef avaient été découverts dans les grottes de Magestavols, et tout ce qu'elles renfermaient, ses blés, ses moulins, vingt bœufs, cent brebis, saisis par le comte de Tournon. » (1)

C'est ainsi que, du faîte des plus brillants triomphes, les Enfants de Dieu furent subitement précipités dans la plus effroyable ruine. En deux jours, et en quatre combats malheureux, ils perdirent la moitié de leurs brigades et de leurs chevaux, plusieurs de leurs cavernes, des amas considérables de munitions de guerre et de bouche, et, perte plus déplorable encore, l'énergie et l'espérance, arme et aliment des âmes. Leur ruine compléta la ruine générale. Depuis un an vingt mille hommes avaient péri : huit mille soldats, quatre mille catholiques et sept à huit mille protestants. Les hautes Cévennes étaient dévastées, les basses et la plaine ravagées, leurs populations parquées, emprisonnées, déportées, errantes en armes, ameutées par la guerre, la faim, le brigandage ; plus de culture, plus de commerce : partout le désordre, la misère, la désolation ; tel était l'état lamentable du Languedoc.

(1) Louvreleuil, fanat. renouv, tome 3, page 24, 64 à 72.

Arrêtons-nous ! Faisons halte au tombeau de Bossuet. Il mourut dans ce mois d'avril, cet impérieux dictateur de l'épiscopat gallican, ce conquérant théologique qui fit marcher devant son char tant de captifs chargés des fers de sa gloire et de leur misère. La révocation fut sa victoire, et, lui-même, du haut de sa chaire, il célébra, comme le triomphe de l'église, notre ruine et la plaie de la France. Victoire impie ! triomphe inhumain ! ô grand évêque ! ô invincible athlète! ô aigle de l'éloquence ! Dieu alluma sur vos lèvres retentissantes les foudres des prophètes d'Israël. Mais, en vous armant de leur génie, il vous revêtit, comme eux, de la mission sublime de protéger, contre la violence des rois, les peuples, les opprimés, les faibles, les pauvres, les orphelins, toutes l'innombrable famille de Jésus. Quelle gloire immortelle vous était promise ! Mais ses tempêtes vous firent pâlir. Infidèle au Christ, à Hildebrand, à leur sacerdoce, vous entrâtes dans les cours, mais pour vous prosterner aux pieds du trône et vous déclarer le prophète des puissants et des oppresseurs ! Vous encensiez le sceptre qui écrasait nos fronts ! Vous bénissiez le glaive qui perçait nos cœurs ! Vos conseils suscitèrent, pendant un siècle, contre deux millions d'hommes, la spoliation, l'exil, la proscription, les fers, l'échafaud et toutes les infortunes au fond desquelles il n'est d'autre espérance que la mort ! Cette guerre atroce fut, en partie, votre lamentable ouvrage. A l'heure même, heure terrible, où Dieu vous rappelait, des multitudes tombaient sous le glaive comme une plus sanglante hécatombe dont on honorait votre sépulcre ! Mais,

devant le trône où vous comparûtes pour rendre compte de votre apostolat, leurs âmes plaintives vous suivirent. Je tremble en pensant au sort que vous réserva votre Juge et leur vengeur. Un seul espoir me rassure cependant, c'est que pour le fléchir vous eûtes la salutaire intercession, non pas de vos vertus, non pas de la stérile admiration de la terre, non pas de votre génie qui élevait la voix contre vous, mais de la Miséricorde infinie sollicitée par vos victimes de vous admettre, ô évêque, à leur éternelle félicité!

—



LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Les Enfants de Dieu restèrent comme foudroyés sous le coup des revers simultanés de Nages, d'Euzet, de Brenoux et du Pont-de-Montvert. Les chefs ordonnèrent aussitôt des jeûnes, des prières, des expiations générales, pour fléchir le courroux du ciel. Cavalier, retiré aux bois de Saint-Bénézet, prononça l'oraison funèbre de ses compagnons tombés sur les champs de bataille; il loua la piété valeureuse des soldats, morts comme des guerriers chrétiens; mais il flétrit la mémoire des officiers. « Oui, s'écria-t-il, l'Esprit me l'a révélé ! Leurs péchés et leur désobéissance avaient irrité l'Éternel, et l'Éternel les a, pour leur châtiment, livrés aux enfants de Satan. Pour moi, je ne resterai plus que trois jours avec vous, pour vous consoler ; puis je vous abandonnerai ! » Cette menace, alors adressée à la tendresse de ses compagnons, reçut néan-

moins, bientôt après, un accomplissement inattendu. (1)

Roland, revenu de son premier étourdissement, se mit à réparer ses pertes. Le mal était grand, mais non pas irrémédiable. Il demanda des hommes aux communautés; il ordonna qu'on enlevât des chevaux; il chercha d'autres cavernes, et prépara de nouveaux amas d'armes, de blés et de vivres. Il espéra se relever, par sa prudence et son activité, pendant le court répit qu'allait lui donner l'installation du maréchal. Malheureusement, l'énergie morale est plus difficile à rétablir que les forces matérielles. Il paraît, d'après le discours de Cavalier, que sa troupe était atteinte d'un principe de dissolution, dont lui-même n'était pas exempt. L'enthousiasme baissait; le doute minait sourdement la foi dans l'inspiration des prophètes. De là, le relâchement de la hiérarchie, et l'insubordination des brigades. Cette légion, d'un naturel plus mobile et plus ardent, était par-là même plus accessible au découragement et à l'indocilité; plus intelligente, elle était peut-être aussi moins croyante; et ce caractère, qui avait fait sa gloire, renfermait les germes de sa ruine. La défaite les fit éclore : et la défection commença. Le brigadier Boucarut quitta le camp; non content de se rendre à l'ennemi, il lui offrit de combattre en personne et de saisir de sa propre main Cavalier. (2) Il eut toutefois peu d'imitateurs; mais ces exemples laissaient un certain ébranlement dans les masses. Pour les relier énergiquement, il eût fallu que les

(1) Sœur Demerez, lettre du 6 mai 1704. (2) Cartons de Rulhières.

prophètes eussent pu rallumer l'enthousiasme par un concours inattendu de victoires et de prodiges.

L'abattement physique et moral des Cévenols était bien naturel. Forcés, par un despotisme inouï, de s'insurger contre Louis XIV, ils avaient espéré dans la sympathie des nations protestantes, dont ils formaient comme une légion aventurée; mais, pendant deux ans d'une lutte héroïque, ils n'en ont reçu aucun secours. Leurs puissantes sœurs sont sans entrailles pour leur infortune, et leur insensibilité religieuse semble leur avoir ravi même le sentiment de leur intérêt politique. Les princes et les seigneurs qui les gouvernent n'ont qu'un superbe dédain pour cette insurrection de pâtres. De leurs flottes qu'ils attendaient, ils n'ont aperçu qu'un seul vaisseau, chargé des dons pieux des exilés; encore ne s'est-il montré dans le golfe que pour disparaître aussitôt, comme une raillerie du sort. Les états protestants n'ont en Languedoc d'autres représentants que deux ou trois anglais, soldats hardis, que l'instinct d'aventures qui tourmente leur race a conduits dans l'insurrection, où ils servent vaillamment parmi les gardes de Roland et de Cavalier. Mais les régiments réfugiés, qu'on annonce toujours, n'arrivent jamais. Sans doute ils voudraient voler au secours de leurs familles, ces libérateurs de l'Angleterre, ces conquérants de l'Irlande; mais on les retient peut-être. Et puis, leur invasion est-elle aussi très-praticable ? Peuvent-ils franchir les Alpes et le Rhône ? La plage est plus ouverte, mais est-elle plus accessible ?

Les Enfants de Dieu avaient espéré le concours des bourgeois; mais ces marchands craignent de

compromettre leur industrie ou de l'abandonner pour l'insurrection. Quelques-uns donnent leur or, mais aucun leur sang. S'ils avaient seulement tourné leur meule en silence; mais, désolés d'une guerre qui trouble leur négoce, ils ont eu la lâcheté de renier, d'insulter, de maudire ceux qui combattaient et mouraient pour leur foi. La noblesse, plus infidèle encore, n'a répondu à l'appel de Roland qu'en s'armant, lorsqu'on le lui a permis, contre les Enfants de Dieu. Ils se trouvent donc seuls, sans secours, sans sympathie, au-dedans comme au-dehors, isolés du monde. Dans leur gigantesque lutte, ils ne peuvent que succomber. Leurs victoires ne retarderont que de quelques jours l'heure fatale; d'ailleurs, aucun hasard ne seconde leurs efforts. Toutes leurs combinaisons ont été rompues comme par un pouvoir surnaturel; une invincible fatalité semble planer sur leurs têtes. Tous paraissent inévitablement dévolus au martyre !

Telles devaient être dans leur douleur, telles étaient leurs tristes pensées et leurs légitimes plaintes. Ces réflexions, qui n'abattaient pas les forts, justifiaient le découragement des faibles et coloraient l'infidélité des traîtres; elles les rendaient plus attentifs à la séduction : c'est un ennemi nouveau, le seul même qu'ils auront à combattre à l'avenir. Guerriers simples et rustiques, leur épée, qui avait vaincu les bataillons, était impuissante contre les amorces du Tentateur. Ce serpent des cours prit pour organe la noblesse. Les seigneurs, n'étant ni les héros, ni les vainqueurs de l'insurrection, se proposèrent d'en devenir les pacificateurs. La honte

qu'ils ressentaient de la gloire de ces pâtres, l'appât des récompenses du roi, et sans doute aussi un sentiment d'humanité, leur inspirèrent, de concert, ce fatal projet.

Le premier qui l'exécuta fut un petit châtelain, renté de deux mille livres, âgé de soixante ans, des environs de Saint-Germain-de-Calberte, nommé M. de Valotte. Sa femme, d'un caractère plus viril, vivait, avec ses quatre filles, réfugiée à Lausanne. Deux de ses fils servaient dans les régiments exilés; un troisième, resté près de son père, avait abjuré comme lui. C'est ce Gibertain qui, pour avoir combattu au Champ-Domergue, reçut une lieutenance dans les dragons de Petit-Languedoc, récemment appelé dans les Alpes. Tous les jours Valotte devançait l'aurore à l'église, demandant instamment les sacrements au curé Louvreleuil, qui néanmoins ne voulut l'admettre à la communion qu'après une épreuve de dix-huit mois. Enfin, muni d'un certificat de catholicité, il se rendit en pélerinage à la Sainte-Baume, et visita toutes les madones de la Provence. Il fut encore quinze jours à Mende pour gagner le jubilé de l'année sainte, qui est la première du siècle. Puis, entendant déjà sourdement gronder l'insurrection, ce faible vieillard résolut tout à coup, dans son effroi, d'éviter l'orage en quittant le monde. Dans son pélerinage, il avait vu la solitude de Saint-Sixte, à une demi-lieue de Beaucaire; deux gentilshommes oubliaient dans cet ermitage les pompes de la cour et le tumulte des camps; Valotte s'établit auprès d'eux, et ne tarda pas à s'en féliciter; car, selon ses prévisions, l'insurrection éclata dans ses montagnes

natales; malheureusement elle vint le troubler dans sa cellule. Le prophète Mandagout, allant acheter des armes à Beaucaire, et, après lui, d'autres chefs camisards, passant dans les environs, visitèrent leur ancien ami, le tremblant ermite. Soupçonné d'intelligence avec les rebelles, Valotte se hâta d'abandonner son désert, trop voisin du théâtre de la guerre, et se retira à Marseille. Le bruit de la dévastation des Cévennes étant parvenu à ses oreilles, il crut les camisards réduits à l'extrémité, et par conséquent disposés à des accommodements. Il résolut d'entreprendre leur soumission volontaire, espérant obtenir par là non-seulement l'oubli de sa conduite ambiguë, mais encore les récompenses de la cour et les bénédictions du Languedoc. Plein de son rêve ambitieux, il se rend à Nismes, et part dans une calèche de louage; mais, au-delà d'Uchau, tirant de dessous sa robe un pistolet, il contraint le cocher tremblant à le conduire vers Nages, où Cavalier avait célébré la Pâque (avril 1704). Dès qu'il aperçut son camp, il renvoya la voiture, et s'avança seul, à pied, vers les védettes camisardes. Elles conduisirent devant leur chef l'imprudent ermite. Ses propositions parurent étranges, après les victoires de Martignargues et de Salindres. Cavalier, sans doute irrité de son apostasie et de sa tentative d'embauchage, le fit aussitôt passer par les armes. (1)

Pendant que Valotte payait de sa vie sa malheureuse entreprise, un gentilhomme d'Uzès en tentait aussi l'exécution, mais avec plus d'habileté, de

(1) Louvreleuil, tome 2, page 29.

grandeur et de vertu. Il se nommait Rossel, baron d'Aigalliers. Depuis la révocation, ses parents, bien que protestants fidèles, avaient acheté, par une feinte conversion, le droit de vivre en repos dans une patrie dont leur cœur n'avait pu s'arracher. Mais l'austère jeune homme, incapable de cette faiblesse, excusable en des vieillards, s'exila courageusement, et suivit Guillaume d'Orange en Angleterre. A la paix, son père étant mort, il accourut auprès de sa vénérable mère, dont les tendres supplications le retinrent pour qu'il lui fermât les yeux. Il resta, par pitié filiale, mais sans condescendre à nul acte de catholicité, sans même daigner contenir ses sentiments ni ses discours, dont l'imprudente générosité lui suscita l'inimitié de Bâville et de l'évêque d'Uzès. Le spectacle des tragiques luttes de l'insurrection redoubla ses religieuses et patriotiques anxiétés; car, nature austère et candide, il confondait dans son amour sa mère, son pays, son roi, son Dieu. Mais la révocation avait rendu contradictoires ces devoirs, dont l'accord eût fait sa félicité. Français et protestant, chrétien et gentilhomme, il ne pouvait servir son Dieu sans irriter son roi, ni servir son roi sans irriter son Dieu. De là, dans son cœur, un combat mortel. Il voulut concilier ces principes hostiles, dont l'harmonie le récompenserait de ses efforts, en rendant le calme à son âme et la paix intérieure à la France. Hélas! victime de son magnanime désir, il devait succomber sous cette fatalité sociale contre laquelle on ne peut, en mourant, que lever un regard douloureux vers le ciel!

Il consulta d'abord les hommes sages du Lan-

guedoc. « Nous ne pouvons, lui répondirent-ils, qu'attendre le secours du ciel. Mais, dit d'Aigalliers, bien loin de l'attirer par leur repentance, ils se plongeaient dans l'idolâtrie, pour tâcher de se mettre à couvert de la fureur des hommes; alors, Dieu me fit la grâce de connaître que le bras de la chair est un roseau cassé, et que je n'en devais attendre aucun secours. » Il ne s'adressa plus qu'au souverain Juge du monde, et, après l'avoir ardemment imploré, il attendit, comme une réponse divine, la résolution qui allait lui être inspirée sur le salut de son pays. Or, voici les pensées qui suivirent son oraison : Si Bâville parvient à détruire les Enfants de Dieu, il regardera les protestants, et particulièrement les gentilshommes, comme des lâches que la crainte des supplices a seule empêchés de soutenir les insurgés. Il est donc urgent qu'ils préviennent sa victoire vengeresse, en désarmant eux-mêmes l'insurrection, qui ne peut que succomber tôt ou tard. Cette pacification spontanée, les rendant agréables au roi, leur permettra de se justifier, et le monarque, enfin détrompé et repentant, rendra à ses fidèles sujets leurs droits et son amour.

Tel est le projet que d'Aigalliers rêva dans son ignorance des hommes et des cours; mais pour l'exécuter il fallait se rendre à Versailles. Comment obtenir un passeport de Bâville, son ennemi? Comment le demander même sans découvrir son secret au soupçonneux intendant? Le brigadier de Parat, commandant d'Uzès, leva cette difficulté. Ce vieux guerrier ne pouvait comprendre qu'un sujet eût une autre religion que celle de son roi; mais ce

sentiment s'alliait en lui à une loyauté chaleureuse et toute militaire. Touché des confidences de d'Aigalliers, il obtint aussitôt un passe-port, qu'il lui remit en l'embrassant et en lui donnant sa bénédiction comme à son fils. Et, sans communiquer même à sa mère son dessein, le baron partit aussitôt pour Versailles. A Paris, il s'arrêta chez un seigneur de ses amis pour rédiger la requête qu'il voulait présenter à Louis XIV. « Sire, disait-il au roi, les violences de l'abbé du Chayla ont fait soulever quelques montagnards cévenols, qui n'ont eu, en prenant les armes, d'autre intention que celle de se soustraire aux peines infamantes et cruelles des galères et de l'échafaud. Daignez réprimer la persécution, et l'insurrection tombera d'elle-même à vos pieds; rendez la confiance aux protestants, accusés de favoriser la révolte; donnez-leur des armes : ils persuaderont ou combattront les camisards, et confondront les calomniateurs aux yeux de toute la France. » Tel était en substance le plan que d'Aigalliers porta lui-même à la cour. Son ami le recommanda au duc de Chevreuse, gendre de Colbert et l'intime disciple de Fénélon. Ce seigneur, dont la vertu ne rêvait que le salut de la monarchie, présenta le baron à Chamillard. Le ministre accueillit favorablement le projet de pacification, et conduisit son auteur devant Villars, prêt à partir pour le Languedoc. Le maréchal, avide de renseignements, l'entretint long-temps à Versailles, puis une seconde fois à Paris, et lui ordonna enfin d'aller l'attendre à Lyon.

Louis-Hector, maréchal, marquis de Villars, né en 1653, avait une assez haute taille, une figure

d'aigle et des yeux qui sortaient de leur orbite et lançaient des éclairs. Fils de ce bel Orondate du temps de la Fronde, et originaire du Dauphiné, il tenait de son père et de sa province un mélange de romanesque et d'héroïque. Sa vivacité, sa parole hyperbolique, son imagination ardente, son impétueuse valeur, tout révélait en lui cette brillante race des guerriers du Midi, qui, plus récemment, a produit Murat et Lannes. Parvenu aux grades supérieurs avec l'aventureuse intrépidité d'un soldat, il déployait dans sa maturité les plus hautes qualités militaires, animées de cette bouillante ardeur inhérente à sa nature et à l'école de Condé et de Luxembourg. A la paix de Riswick, il eut l'ambassade de Vienne, et, à la guerre de la succession, le commandement d'une armée sur le Rhin. Deux victoires, à Friedling et à Hochstet, terminèrent ces deux campagnes, qui lui valurent, la première le bâton de maréchal, la seconde les trésors de la Bavière. Les plaintes de l'électeur le jetèrent dans une disgrâce qu'amortit madame de Maintenon. Il tomba d'Allemagne en Languedoc. Il n'osa refuser ce commandement ingrat et obscur, qu'il sut rendre glorieux et salutaire à sa fortune et à celle de la France. (1)

Villars partit de Versailles bien disposé par d'Aigalliers envers les Enfants de Dieu. Ils sont, disait-il, plus malheureux que coupables. Il espérait pouvoir user avantageusement de clémence et de persuasion; il préférait la séduction à la rigueur

(1) Mémoires de Saint-Simon et ceux de Villars. Et pour le portrait du maréchal, ses lithographies et sa statue placée sur l'escalier de l'Hôtel-de-Ville d'Aix, en Provence.

des armes, par caractère, par humanité, et de crainte aussi d'ébrécher, à l'exemple de Montrevel, son épée de maréchal contre les faux et les haches cévenoles. A Lyon, il prit d'Aigalliers et s'embarqua sur le Rhône. En descendant le fleuve, il écoutait avidement, de la bouche du baron, le récit des infortunes de ses compatriotes; mais il ne témoignait devant lui ni sympathie ni blâme, se contentant de répondre parfois : « J'aurai toujours deux oreilles pour les deux partis.» Julien, qui commandait dans le Vivarais, vint le saluer à son passage à Tournon, et l'escorta jusqu'à Valence. « Monseigneur, lui dit-il, si on avait suivi mes conseils, il n'y aurait plus un seul camisard en Languedoc; mais, au lieu de quatre cents villages, il eût fallu détruire tous ceux des hautes Cévennes et fusiller tous les paysans trouvés dans la campagne. » — « La dévastation n'a fait qu'irriter le mal, bien loin d'y remédier, répondit le baron. » — « Et quel moyen proposez-vous donc, vous, repartit vivement Julien ? » — « Celui-ci, répliqua d'Aigalliers : il faut armer les protestants. » — Vous n'en trouverez pas quatre de bonne volonté, s'écria le général ! » — « Si monseigneur le permet, continua le baron, je me charge, moi, d'en trouver non-seulement quatre, mais encore des milliers ! »

Villars écoutait en silence cette altercation. A Valence, où Julien prit congé du maréchal, il rencontra Préfosse, qui portait à la cour la nouvelle de la victoire de Nages. D'Aigalliers craignit que les discours de Julien et cette victoire ne détournassent le maréchal des voies de douceur; mais il fut bientôt rassuré; car, au Saint-Esprit, un capi-

taine de la citadelle et les notables du pays vinrent lui porter leurs plaintes contre les cadets de la croix. Les uns demandaient justice du massacre de leurs parents, d'autres la restitution de leurs troupeaux. Après une halte au palais d'Avignon, au bruit du canon, des trompettes et des cloches pontificales, Villars reprit le Rhône, et arriva le soir à Beaucaire, où l'attendait sur le port Bâville avec la noblesse de Tarascon et d'Arles. Il coucha à Beaucaire, et, le lendemain 20 avril, à midi, il entra dans Nismes, où vint le joindre, un mois après, la jeune et belle maréchale de Villars, que sa jalouse tendresse emmenait dans toutes ses campagnes. (1)

(1) Mémoires de d'Aigalliers, cartons de Rulhières, lettres de Villars à Chamillard.

—



CHAPITRE II.

—

C'est ainsi qu'en approchant du Languedoc, l'heureux Villars apprit que la fortune qui l'avait toujours si bien servi, disposait les évènements selon ses vues pacifiques : à Valence, la victoire de Montrevel, à Nismes, celles de Lalande et de Palmerolles. Il arrivait pour recueillir le fruit de leurs travaux. Après ces désastres, il pensa que la clémence ferait tomber les armes des mains des camisards foudroyés; mais il fut bien étonné de voir que ses projets pacificateurs effarouchaient les évêques et Bâville. A Beaucaire déjà, Bâville, voyant arriver d'Aigalliers avec le maréchal, lui dit, demi-ricanant : « Monseigneur, vous ne manquerez pas de réussir, puisque vous avez M. d'Aigalliers pour ministre. » Bâville éprouvait effectivement contre le baron l'invincible antipathie de l'esprit absolu et positif contre le rêveur indocile, et peut-être la profonde haine du méchant contre le juste. Villars sentit vivement le trait de l'âpre intendant; il se ravisa incontinent, et craignit de se risquer contre ce terrible écueil si profondément enraciné dans les mers de la faveur, tout blanchi d'ossements

et des récents débris de Montrevel. Il ne songea plus qu'à louvoyer adroitement et à n'accomplir ses desseins qu'en ménageant Bâville et les prêtres.

Après Nismes, où il s'instruisit de l'état des choses, il visita Sommières, Saint-Hippolyte, Anduze, Alais, Uzès, accompagné de Bâville et de d'Aigalliers; il se présentait aux communautés comme un héros clément et juste : « Je veux, leur disait-il, employer d'abord les voies de douceur, en offrant le pardon aux chefs des rebelles et à tous ceux qui mettront bas les armes; mais s'ils s'opiniâtrent dans leur révolte et dans leur résistance insensée, après leurs dernières pertes, ils n'auront pas de grâce : il faut se soumettre ou être écrasés. » D'Aigalliers préparait partout les populations, les engageait à offrir leurs services au maréchal et à s'armer contre les camisards. La première de ces députations fut celle des bourgeois de Nismes, conduite par le sieur d'Albenas, ancien viguier; il adressa au maréchal une harangue remplie de grosses louanges, d'énormes servilités également nauséabondes; il s'offrait, au nom des bourgeois de Nismes, à prendre les armes pour exterminer ces *malheureux fanatiques*, ces *scélérats*, qu'il comparait aux démons, pour s'être révoltés contre le *plus grand roi du monde*, qu'il plaçait presque au niveau de Dieu. Sur l'invitation de d'Aigalliers, toutes les villes adressèrent au maréchal des harangues à la d'Albenas. Villars répondit : « Je suis bien aise que vous répandiez partout que j'offre une amnistie à tous ceux qui se retireront dans huit jours dans leurs maisons. » Ce langage était bien différent de celui de Montrevel, qui

voulait qu'on vînt à ses pieds, *la corde au cou*, *crier miséricorde*. Villars n'entendait que la noblesse et la haute bourgeoisie; mais s'il eût consulté le peuple, il eût sans doute entendu une autre harangue. Toutefois, il fut enchanté de trouver si douces des populations qu'on lui avait dépeintes si féroces. Tout confirmait les promesses de d'Aigalliers, et cette première conformité semblait démontrer l'excellence de son plan. A Alais, le maréchal résolut d'en essayer l'exécution, et sans communiquer son dessein, il assembla un conseil où le baron fut appelé. Villars exposa le plan, et, Bâville et Lalande l'ayant déclaré absurde de prime abord, il donna la parole au baron, qui s'évertua d'en prouver la *validité*, l'*utilité*, la *solidité;* mais l'intendant et le général le combattirent avec tant d'acharnement, que le maréchal resta indécis, et dit en sortant à d'Aigalliers : « Nous verrons à Uzès. » A Uzès, Villars hésita encore ; le baron le pressa : « Il paraît, lui répondit-il, également ridicule et extraordinaire aux catholiques d'armer dans ces circonstances des protestants : on s'en moquerait, si on ne réussissait pas. Je crois votre moyen fort bon, mais je ne puis aller contre le sentiment général. » D'Aigalliers comprit que Villars était retenu par la crainte de Bâville. Il fut trouver l'intendant, et le suppliant d'oublier leurs querelles devant le bien de l'état, il le conjura de ne pas détourner le maréchal de l'exécution d'un projet qui terminerait ses propres embarras et les malheurs du pays. Bâville y consentit, et d'Aigalliers courut chez le maréchal, qui lui permit d'armer cinquante hommes, et de les lui présenter le lendemain matin

avant son départ pour Nismes. A l'heure convenue, le baron parut à la tête de quatre-vingts gentils-hommes et bourgeois d'Uzès rangés dans la cour de l'évêché, où logeait Villars.

C'était un magnifique palais épiscopal décoré de jardins, de tableaux, et de meubles superbes par le somptueux Michel Poncet de la Rivière, prélat passionné pour les arts et les plaisirs, toujours entouré de musiciens, d'amphores d'excellent vin du Rhône, et des filles de ces belles languedociennes dont, quarante ans auparavant, Racine avait remarqué le *corpus solidum et succi plenum* (1). « En sortant de table, dit d'Aigalliers, s'il s'imagine que quelqu'un de son diocèse ne soit pas aussi bon chrétien que lui, il écrit à M. de Bâville pour le faire exiler. Il a fait souvent cet honneur-là à feu mon père et à ma mère. » L'évêque, ignorant le projet du maréchal, fut fort étonné de trouver à son réveil la cour de son palais toute remplie de protestants commandés par d'Aigalliers; et lorsqu'ils s'écrièrent imprudemment qu'ils serviraient le roi avec plus de zèle que les catholiques, sa surprise et son chagrin furent tels, qu'*il faillit tomber de son balcon en bas*. Villars, suivi de Bâville, descendit dans la cour, et dit aux volontaires : « J'accepte vos services; obéissez à M. d'Aigalliers. » La difficulté fut d'avoir des armes. Le baron proposa au maréchal de prendre celles des milices : « Cela paraîtrait injurieux aux catholiques, répondit Villars. » Enfin il ordonna au brigadier de Parat de procurer à ces volontaires

(1) Lettres de Racine.

cinquante fusils avec leurs baïonnettes, et donna lui-même à d'Aigalliers cette commission : « Nous, maréchal de Villars, avons permis à M. d'Aigalliers, gentilhomme *nouveau converti* de la ville d'Uzès, d'aller faire la guerre aux camisards avec cinquante hommes tels qu'il les voudra choisir. Donné à Uzès, le 4 mai 1704. » Et il partit aussitôt pour Nismes. Après son départ, l'évêque défendit aux capitaines des milices de livrer leurs armes, et aux parents des volontaires de les laisser suivre d'Aigalliers; mais le brigadier de Parat exigea l'exécution des ordres du maréchal, et donna au baron, avec les fusils, les munitions nécessaires. Le 5 mai, dès l'aurore, d'Aigalliers, à la tête de sa compagnie, sortit d'Uzès, au grand regret de l'évêque, de Bâville et de Lalande, craignant qu'un protestant eût l'honneur d'apaiser l'insurrection. N'ayant pu entraver son projet, ils résolurent de l'exécuter eux-mêmes, et choisirent pour leur agent Lacombe, de Vézenobre, dont Cavalier avait gardé les troupeaux, et que, malgré sa gloire, le héros camisard respectait toujours comme son maître. Cet homme eut hâte, d'après leurs ordres, de devancer le baron et d'arriver le premier au camp de son ancien berger.

Quelles que fussent la désolation du Languedoc et les pertes des Enfants de Dieu, leur ruine n'était pas irréparable. Roland n'avait pas désespéré de sa cause : d'autres cavernes s'organisaient; des hommes et des chevaux se recrutaient; de nouvelles brigades se formaient, et les anciennes guérissaient de leurs blessures et reprenaient courage à la voix de leurs prophètes. Du haut de

ses montagnes, Roland tendait l'oreille à tous les bruits qui pouvaient lui révéler les dispositions du nouveau maréchal. Il apprit l'envoi des émissaires chargés de négocier quelque arrangement, adressés non pas à lui, dont l'inébranlable caractère était connu, mais à Cavalier, plus jeune et plus impressionnable. Au lieu de traiter ces embaucheurs comme Valotte, Roland, forcé par les circonstances, résolut d'opposer l'astuce à la séduction, d'amuser Villars et de gagner en pourparlers un temps nécessaire au rétablissement de ses bandes. Pendant les conférences, il se proposait de rester en armes, et de rompre et de renouer à son gré d'interminables négociations. Malheureusement son *plénipotentiaire* était bien inexpérimenté pour débattre les intérêts communs avec des courtisans capables de dérouter en paroles le plus vieux diplomate du désert; mais Cavalier lui était imposé par le choix des ennemis, que légitimait d'ailleurs son intelligence et sa célébrité.

Ce chef ne tarda pas à voir paraître un des deux émissaires de Villars, et ce fut Lacombe, qui mieux instruit que d'Aigalliers des cantons qu'il fréquentait, fut directement le trouver à Cardet, chez son beau-père présomptif, Chanurel. Lacombe se présenta au nom du maréchal. Mais aux premières propositions d'accommodement, Cavalier s'écria: « Nous ne poserons point les armes qu'on n'ait rétabli notre religion. » Puis, sur ses conseils paternels, toujours écoutés avec déférence, il abaissa graduellement sa fierté, et finit par laisser comprendre que tout arrangement n'était peut-être pas impossible. Pour l'y décider, en flattant son

amour-propre, Lalande lui écrivit de sa propre main une lettre dans laquelle il lui demandait une entrevue. Il lui donna sa foi pour sauf-conduit inviolable et sacré. Le général ajoutait que s'il refusait cette conférence, il serait regardé comme l'ennemi de la paix, et qu'il répondrait devant Dieu et devant les hommes du sang versé à l'avenir. Selon ses prévisions, cette lettre toucha vivement le camisard, surtout à cause de l'honneur qu'elle lui offrait de traiter tête à tête avec un général du roi. Il lui répondit qu'il acceptait l'entrevue, lui indiqua le lieu et l'heure, et Catinat, vêtu de son costume le plus magnifique, porta sa réponse à Alais. Lalande était à table quand Catinat se présenta à son hôtel. Il fut aussitôt admis devant le général, qui, remarquant l'étrange uniforme et la figure farouche de l'étranger, lui demanda qui il était. — « Catinat! répondit-il fièrement, brigadier de la cavalerie camisarde. » — « Quoi! c'est donc vous Catinat! s'écria Lalande étonné et menaçant; ce Catinat qui a tué tant de monde dans le territoire de Beaucaire? » — « Oui! c'est moi; je l'ai fait et j'ai cru devoir le faire! » — « Vous êtes bien hardi d'oser vous montrer devant moi! » — « Je suis venu sur la bonne foi, persuadé que vous êtes un honnête homme, et sur la parole que mon frère Cavalier m'a donnée, qu'il ne me serait fait aucun mal. Je viens vous remettre une lettre de sa part. » Lalande, qui peut-être avait eu la tentation de faire saisir par ses laquais l'audacieux camisard, se radoucit au nom de Cavalier. « Il a eu raison, » répondit-il; et après avoir lu la lettre: « Retournez auprès de Cavalier, dit-il à Catinat,

assurez-le que dans deux heures je serai au pont d'Avène, avec dix officiers et trente dragons seulement. Qu'il s'y trouve avec le même nombre de camisards. » — « Il n'y viendra qu'avec sa troupe, répondit Catinat. » — « N'importe! ajouta Lalande, je n'aurai que trente dragons; je me fierai à lui, puisqu'il se fie à moi. »

C'était le lundi 12 mai; Lalande partit avec le colonel de Menou, dix officiers, trente dragons, Lacombe, et le frère de Cavalier, qu'il tira des prisons d'Alais, pour mieux toucher le chef camisard. Le lieu de la conférence était un pont à une demi-lieue au sud d'Alais, sur l'Avène, torrent qui prend sa source au Mazel, et se jette dans le Gardon. Laissant une partie de sa troupe à Massanes, Cavalier, escorté de trois cents fantassins et de soixante *dragons* camisards, arriva en même temps que Lalande. Dès que les deux chefs s'aperçurent, ils arrêtèrent leurs escortes, mirent pied à terre, et suivis de quelques officiers, s'avancèrent l'un vers l'autre : « Monsieur, dit Cavalier, faites reculer vos dragons; car s'ils faisaient le moindre signe provocateur, je ne répondrais pas de mes camisards. » — « Monsieur, répondit Lalande, mes dragons ne bougeront pas, je vous en réponds; contenez seulement vos camisards. » Puis ils se saluèrent, et après les premiers compliments d'usage, le général présenta son frère à Cavalier : « Le roi vous le rend, » lui dit-il. Les deux frères, qui ne s'étaient pas vus depuis la mort de leur mère, s'embrassèrent en pleurant. Cavalier remercia le général; et laissant leurs officiers, ils se retirèrent seuls sur le pont. « Le roi, dit Lalande, souhaite, dans sa clémence,

terminer la guerre qui existe entre ses sujets, guerre allumée et entretenue par ses ennemis, et qui ne peut qu'entraîner la perte de son royaume. Quelles sont vos prétentions et vos demandes ? » — « Elles consistent en trois choses, répondit Cavalier : 1° la liberté de conscience ; 2° la délivrance de nos frères retenus dans les prisons et les galères ; 3° si l'on nous refuse la première demande, la faculté de sortir de France. » — Laissant passer comme inaperçues les deux premières conditions, Lalande saisit au bond la troisième, et interrompant Cavalier : « Combien de personnes voudriez-vous emmener hors du royaume ? » — « Dix mille, de tout sexe et de tout âge. » — « Dix mille ! c'est impossible; on pourrait vous en accorder deux, mais non pas dix. » — « Je demande un passe-port pour dix mille personnes, continua Cavalier, avec la condition expresse qu'il nous sera accordé trois mois pour disposer de nos effets et de nos biens, et permis de nous retirer ensuite sans être inquiétés. S'il ne plaît pas au roi de nous laisser sortir du royaume, qu'il veuille au moins, dans ce cas, rétablir nos édits. » — « J'en rendrai compte à M. le maréchal. Je serais très-fâché si l'on n'arrivait pas à une conclusion. Maintenant, ajouta-t-il gracieusement, à quoi puis-je vous être utile? Voilà cependant une bourse dont je vous fais présent. » — « Je ne veux pas d'argent, répondit Cavalier, mais je veux nos édits, ou des saufs-conduits pour l'étranger. » Après cela, Lalande le pria de lui montrer ses camisards, qui, ainsi que les dragons, ne pouvant entendre la conversation des deux chefs, avaient tâché d'en saisir le sens à leurs gestes et à

leurs mouvements. Les catholiques avaient remarqué l'air fier et résolu de Cavalier; il affectait une parfaite égalité avec le général, se couvrait ou se découvrait comme lui, et répondait à ses politesses en soulevant son chapeau. Arrivé devand les camisards, qui se rangèrent en bataille, Lalande jeta devant eux une bourse de cent louis : « Voilà, leur dit-il, pour boire à la santé du roi. » — « Nous ne voulons pas d'argent, s'écrièrent-ils, mais la liberté de conscience ! » — Il n'est pas en mon pouvoir de vous l'accorder, répondit le général, mais vous ferez bien de vous soumettre aux volontés du roi. » — « Nous sommes prêts à obéir à ses ordres, pourvu qu'il nous accorde nos justes demandes; dans le cas contraire, nous mourrons les armes à la main ! » L'entremetteur Lacombe ramassa la bourse, et la garda. Enfin il fut convenu que le marquis porterait ces propositions au maréchal, et qu'en attendant la réponse de la cour, une suspension d'armes aurait lieu. La conférence dura deux heures. Lalande revint à Alais, partit dans la nuit pour Nismes, et en rendit compte au maréchal, qui envoya aussitôt le chevalier de Saint-Pierre, un de ses aides-de-camp, en porter la nouvelle à Versailles. (1)

Lorsque Cavalier rejoignit ses compagnons : « Enfants, leur dit-il, si vous avez des parents en prison, nommez-les-moi : je vous promets de les faire sortir bientôt. » Les camisards lui demandèrent ce qu'il avait résolu avec Lalande. On a vu par

(1) Cavalier, Louvreleuil, Sœur Demerez. Ce chevalier de Saint-Pierre était le frère de cet abbé de même nom fameux par ses utopies sur la paix perpétuelle.

la relation de Cavalier, que j'ai suivie, qu'il n'avait point été question de choses secrètes. Cependant il leur répondit indiscrètement : « Je puis si peu dire ce qui s'est passé, que si mon chapeau le savait, je le jetterais au feu. » C'est que Cavalier n'a pas tout avoué dans ses mémoires : il y avait un mystère. Il avait été à l'épreuve de l'or, et non pas à celle de la louange et de la gloire. Lalande lui avait fait des offres merveilleuses, celles vraisemblablement de former un régiment de camisards et d'en être nommé colonel ; il le flatta par la gloire d'être seul le pacificateur de son pays, après en avoir été le héros; il lui fit entendre les bénédictions des peuples, auxquels il pouvait rendre le repos et leurs libertés; mais que pour cela il ne fallait pas avoir la prétention de traiter avec le roi; qu'il convenait d'abord de se soumettre et d'implorer sa clémence. Le jeune chef fut séduit. Venu à cette conférence le représentant des Enfants de Dieu, il en sortit l'homme de Villars. Il se sentait coupable puisqu'il en cacha les conventions secrètes à ses frères et à Roland. Cavalier fut un enfant dupe de ses rêves de gloire.

Plein de ses espérances, qui n'étaient peut-être pas sans remords, il vint le soir à Vézenobre. Lacombe, chargé de l'entretenir dans ses illusions, l'accompagnait. De Vézenobre, et sur les instances de son ancien maître, il écrivit une lettre de soumission à Villars, soumission dont il n'avait pas fait l'aveu à Lalande. Il prêcha au peuple et à ses soldats, réunis dans le temple du lieu, encore debout; il fit une prière si touchante que tout son auditoire fondit en larmes, ému de l'ère de bon-

heur dont il entrevoyait l'aurore, et qu'il croyait devoir à Cavalier.

C'est ainsi que, par le ministère de Lacombe, Bâville et les évêques ravirent à d'Aigalliers le fruit de son entreprise. Parti d'Uzès le 5 mai, le baron avait été toute une semaine à la recherche du chef camisard, qu'il ne découvrit que le soir même de la conférence du pont d'Avène; mais il venait trop tard. Néanmoins il lui donna rendez-vous à Saint-Jean-de-Ceirargues, où l'un et l'autre se rendirent le matin du 13 mai, et où ils passèrent ensemble une partie du jour. Laissons d'Aigalliers raconter leur entrevue : « Nous nous embrassâmes comme si nous nous fussions connus depuis long-temps. Ma petite troupe se mêla avec la sienne; elles se mirent à chanter des psaumes, pendant que nous parlions, Cavalier et moi. Je fus très-satisfait de sa conversation, et n'eus pas de peine à le faire convenir qu'ils devaient se soumettre pour le bien de leurs frères; qu'ils pourraient prendre le parti qui leur conviendrait le mieux, de sortir du royaume ou de servir le roi; mais que je croyais meilleur le dernier, pourvu qu'on nous laissât prier Dieu selon le sentiment de notre conscience, parce que j'espérais qu'en servant fidèlement Sa Majesté, elle connaîtrait qu'on lui en avait imposé, lorsqu'on nous avait dépeints auprès d'elle comme de mauvais sujets; et que par là nous pourrions obtenir la même liberté de conscience pour le reste du peuple; que je ne voyais pas d'autre ressource pour faire changer notre état déplorable; que pour eux, ils pourraient bien se maintenir encore quelque temps dans les bois et sur les montagnes; mais qu'ils

n'étaient point en état d'empêcher les habitants des villes et de tous les lieux fermés de périr. »

Cavalier répondit : « Quoique les catholiques n'aient guère accoutumé de tenir parole à ceux de notre religion, je veux bien hasarder ma vie pour le soulagement de mes frères et de toute la province. J'espère pourtant qu'en me confiant à la clémence du roi, pour qui je n'ai jamais cessé de prier Dieu, il ne m'arrivera aucun mal. » D'Aigalliers prit l'engagement de partager leur fortune, de servir ou de quitter la France ; et pour que Lalande n'eût pas tout l'honneur de la reddition de Cavalier, il engagea ce chef à lui remettre pour le maréchal une lettre de soumission au roi. Après quoi, il lui dit adieu, partit aussitôt pour Nismes, et le soir même à huit heures, il remit à Villars cette lettre ainsi conçue :

« Monseigneur, quoique je me sois donné hier l'honneur de vous écrire, je ne saurais m'empêcher de recourir encore à votre Excellence, pour vous supplier très-humblement de m'accorder la grâce de votre protection pour moi et pour ma troupe, qui brûlons d'un zèle ardent de réparer la faute que nous avons commise en prenant les armes, non pas contre le roi, comme nos ennemis nous l'ont voulu imputer, mais pour défendre nos vies contre nos persécuteurs, qui les ont attaquées avec une si grande animosité, que nous n'avons pas cru que ce fût par ordre de Sa Majesté. Nous savons qu'il est écrit dans saint Paul que les sujets doivent être soumis à leurs souverains. Si malgré ces protestations, le roi demande notre sang, nous serons prêts, dans peu de temps, à remettre nos personnes

à sa justice ou à sa clémence. Nous nous estimerons très-heureux, Monseigneur, si Sa Majesté, touchée de notre repentir, à l'exemple du grand Dieu de miséricorde dont elle est l'image vivante sur la terre, veut nous faire la grâce de nous pardonner ou de nous recevoir à son service. Nous espérons que par notre fidélité et par notre zèle, nous acquerrons l'honneur de votre protection, et que sous un illustre et bienfaisant général tel que vous, Monseigneur, nous nous ferons gloire de répandre notre sang pour les intérêts du roi. C'est par là que je souhaite aussi qu'il plaise à votre Excellence de me permettre que je me dise avec un profond respect et une parfaite soumission, votre très-humble et très-obéissant serviteur. CAVALIER.»

Villars fut sensiblement touché de cette lettre, dont il témoigna sa gratitude à d'Aigalliers; mais Lalande en devint furieux; et le lendemain, s'étant trouvé avec d'Aigalliers et l'intendant chez le maréchal, il s'écria que le baron dérangerait la négociation si bien commencée par Lacombe. Sa parole était tellement amère, que Bâville crut devoir prendre le parti du baron, et dit au maréchal : «Monsieur d'Aigalliers devrait retourner près de Cavalier pour l'engager à venir lui-même conférer avec votre Excellence à Nismes.» Lalande repoussa cet avis, assurant que Cavalier ne viendrait pas. Mais le maréchal adopta l'idée de Bâville, et d'Aigalliers partit pour reparler au chef camisard, qui, dans une fascination continuelle, descendait de branche en branche dans la gueule du dragon.

Roland, au contraire, comme pour ignorer les négociations de son lieutenant, qu'il se proposait

au besoin de trancher avec l'épée, était remonté dans les hautes Cévennes, où il restait sous les armes. Le 12 mai, le jour même où Cavalier conférait au pont d'Avène, le comte de Tournon, commandant-général des bourgs de refuge, descendit de Florac, escorté de trois cents hommes de son régiment, de Froulai et de Labourd, et de quarante miquelets. Arrivé à Saint-Jean-du-Gard, il renvoya son escorte, sous la conduite de son beau-frère, le lieutenant-colonel Courbeville. Roland, réuni ce jour-là à Joani, s'embusqua sur son passage, au plateau de Fontmorte, lieu déjà célèbre par le premier combat des insurgés et par la capture de leur chef, le prophète de Magestavols. Il se posta sur la gauche, vers le chemin qui mène au hameau d'Escouto-si-Plau; Joani, sur la droite, dans le bois qui regarde Cassagnas; et Saint-Paul et la cavalerie, composée de soixante chevaux, vers le château de Ladevèze. Joani laissa Courbeville s'engager tranquillement dans l'embuscade; mais Rolland commença d'amorcer par quelques balles les miquelets d'avant-garde. Courbeville accourut à leur secours, et reçut en travers toute la fusillade de Roland. Le colonel se retourne pour l'enfoncer à la baïonnette; mais il est assailli à la fois, en tête par Saint-Paul, et en queue par Joani. Le malheureux Courbeville tombe des premiers; quatre capitaines, six lieutenants restent sur le champ de bataille. Les miquelets s'esquivèrent par la descente de Vergougnous; les capitaines des milices Ladevèze et Sarrasin, de Saint-Germain, et Audhonélis, du Vigan, se dérobèrent aux camisards en se blottissant dans les grands genêts en fleurs qui couvraient

alors ce plateau. Avec eux, échappèrent encore trente-cinq blessés qui se réfugièrent à Saint-Germain. Louvreleuil prétend que Roland n'attaqua ce détachement royal que parce qu'il escortait Viala, avocat de Saint-Jean, et subdélégué de l'intendant; il avait l'inspection du domaine confisqué de Salgas, où il se rendait pour surveiller la tonte des troupeaux. Mais il tomba vivant, ainsi que son fils et son neveu, entre les mains des camisards. Dès qu'ils tinrent ce juge qui avait envoyé tant d'innocents à la mort, ils s'abandonnèrent aux plus féroces caprices de la vengeance: ils lui crevèrent les yeux, lui brisèrent les dents, lui arrachèrent les ongles, et traitèrent son cadavre comme celui d'un chien; ils se contentèrent de fusiller son fils et son neveu. Viala avait touché la veille un quartier des rentes de Salgas. Cet argent sauva un officier du régiment de Tournon, qui, fait prisonnier, promit à Roland, s'il obtenait sa grâce, de lui découvrir une chose très-avantageuse. « Qu'est-ce donc? » demanda Roland. — « Deux cents pistoles que j'ai vu compter hier à Viala par les rentiers de Salgas! Vous les trouverez sur lui, assurément. » En effet, Roland trouva dans les sacoches du juge soixante pistoles; le reste, serré ailleurs, avait été saisi par les Enfants de Dieu, qui rapportèrent fidèlement toute la somme. Roland fit grâce à cet officier. Il ne perdit pas un seul camisard dans ce combat si meurtrier pour l'ennemi. Seulement, un de ses pelotons s'élança à la poursuite de douze fuyards qui se barricadèrent dans les ruines du château de Fontanille, lui tuèrent quatre hommes, et sortirent sains et saufs de cette masure. Roland fit un butin

considérable d'argent, d'armes et d'autres objets, dont il chargea vingt-quatre mulets. Cette victoire et ce butin venaient à merveille pour redonner du cœur aux brigades camisardes, et du nerf à la guerre. (1)

Quelques jours après, Joani, posté vers Saint-Germain, surprit quarante soldats de sa garnison revenant d'escorter des fourrages; il les attaqua vigoureusement au-dessus de Calbertète, dans un défilé qui naturellement devait être leur tombeau; mais les troupes royales et les milices de Saint-Germain, entendant le combat qui se donnait à la vue du bourg, accoururent au secours de ce détachement, et l'arrachèrent aux camisards, mais sanglant et traînant l'aile.

Pendant que Roland combattait ainsi, Cavalier, dans son fatal enchantement, allait de bourgade en bourgade. C'était un triomphe continuel : de Saint-Jean-de-Ceirargue, après sa conférence avec d'Aigalliers, il vint coucher à Lédignan (13 mai); de là, à Lezan (14). Le peuple accourait à sa rencontre, le saluant comme le pacificateur du Languedoc. Par ordre du maréchal, les officiers des garnisons royales fêtaient le chef camisard et son état-major; les fournisseurs nourrissaient ses soldats. Tous les jours, après les festins du corps, venaient les banquets de l'âme, prières, prêches, psalmodies, comme aux temps de la plus grande liberté. L'enthousiasme populaire tenait le prophète dans de continuelles extases. « O mon fils, lui disait l'esprit, tu verras le roi ! » Ces paroles, qui ne pa-

(1) Louvreleuil, tome 3, page 109.

rurent aux assistants qu'une annonce des honneurs extraordinaires que Dieu lui réservait, étaient vraisemblablement une indiscrète révélation des conférences du pont d'Avène. Lalande, pour séduire le jeune berger, lui avait fait entrevoir la gloire, qu'il obtint effectivement, d'être présenté à Louis XIV. C'est au milieu de ces triomphes qu'il apprit à Lezan (14) la victoire de Roland à Font-morte : ce fut un coup de ficelle qui fit tomber le cerf-volant des nuages où il s'égarait. Villars, qui l'apprit le même jour, n'en fut pas moins affligé ; il craignit que ce succès ne rompît toutes les négociations déjà si bien nouées. Mais Cavalier se hâta de le rassurer par une lettre dont il chargea Lacombe, escorté de deux de ses gardes. Il s'excusait, en disant qu'il n'avait pas eu le temps d'instruire Roland des conventions du pont d'Avène : ce qui était vraisemblable. De Lezan il remonta vers Tornac (14), et c'est là qu'il reçut d'Aigalliers et l'invitation du maréchal. (1)

(1) Mémoires et lettres de Cavalier, d'Aigalliers, Labaume, Sœur Demerez, etc.



CHAPITRE III.

—

Cavalier ne résista pas à la gloire de faire dans Nismes une entrée triomphale et de traiter avec Villars, le vainqueur de Fredlingue, le plus grand général de France et le plénipotentiaire de Louis XIV. Il accepta sur-le-champ l'offre de d'Aigalliers, qui envoya rapidement une estafette en porter la nouvelle inespérée au maréchal. Elle se répandit aussitôt, et produisit une vive sensation dans Nismes. Villars chargea Lalande d'aller à la rencontre du chef camisard, et de lui conduire des otages. Il choisit pour le lieu de la conférence le jardin des Récollets, clos de hautes murailles, ombragé de grands arbres, situé hors de la ville, vers le couchant, entre les portes de la Madelaine et de la Boucairie, presque en face de ce beau temple romain nommé trivialement la Maison-Carrée. (1)

Cavalier, accompagné par d'Aigalliers et de Lacombe, à la tête d'une partie de son infanterie et de cinquante chevaux, vint coucher à Langlade, à une

(1) Le théâtre occupe aujourd'hui, je crois, l'emplacement de ce jardin du couvent des Récollets, dont l'église existe encore.

lieue de Nismes. Le lendemain matin (16 mai 1704), il se mit en marche vers cette ville, et rencontra, entre Caveirac et Saint-Césaire, Lalande, qui lui donna pour otages un capitaine d'infanterie, un autre de Fimarcon et trente dragons. Il les remit entre les mains de Ravanel, qui prit position avec la troupe à Saint-Césaire. Des cavaliers camisards furent échelonnés sur toutes les hauteurs, depuis ce village jusqu'au *Jeu-de-Mail* et à la fontaine de Diane. Dix-huit gardes à cheval, commandés par Catinat, escortèrent seuls le jeune général. En partant de Langlade, il n'avait pas voulu, par un sentiment de convenance, entrer dans Nismes sur le cheval de Lajonquière; il l'avait donné à d'Aigalliers, et montait le petit genêt du baron. Un peu avant le faubourg, dans la crainte peut-être de paraître suivre le triomphe du camisard, Lalande prit les devants et fut rendre compte de sa mission à Villars, qui attendait dans le jardin des Récollets, en se promenant avec Bâville et le gouverneur de Nismes. Sandricourt, issu de la maison de Saint-Simon, c'est-à-dire du sang le plus féodal de France, ne put s'empêcher de dire au maréchal : « Monseigneur, la conférence que vous allez avoir avec Cavalier sera remarquable dans l'histoire, et ceux qui viendront après nous seront surpris d'apprendre qu'un homme tel que Cavalier, de la lie du peuple, et qui ne s'est fait connaître que par des crimes et par ses révoltes contre son roi, parvienne à faire sa paix avec son souverain, et qu'elle se traite aujourd'hui dans une conférence entre ce misérable et le maréchal de Villars. » Villars, qui ne prétendait pas, comme Sandricourt, être issu de Char-

lemagne, et qui, petit-fils d'un greffier de Condrieu, s'était élevé, par les talents de son père et par son propre génie, aux premières dignités du royaume, fit au gouverneur cette magnanime réponse : « Vos réflexions sont justes, monsieur, à ne regarder ceci que par l'extérieur ; mais il s'agit des sujets du roi, qui sont fomentés et soutenus par les ennemis de Sa Majesté pour diviser ses forces par les troupes qu'elle est obligée d'avoir dans cette province. D'ailleurs, il est question de gens.... qu'on ne peut ramener à leur devoir que par des démarches extérieures et inespérées qui puissent les flatter et les toucher. Il est toujours digne d'un grand roi d'user envers ses sujets plutôt de clémence que de rigueur...., et, pour un général, il est aussi glorieux de pacifier les guerres civiles du royaume que de vaincre les ennemis de l'État. »

Villars achevait ces paroles mémorables lorsque l'on annonça l'arrivée du chef camisard. Il traversait une immense multitude composée de toutes les classes, également avides de voir ce guerrier du désert. « Il n'y aurait pas eu un plus grand concours, dit le prêtre de Saint-Germain, si c'eût été le roi. » A sa droite était Catinat, attirant les regards par son costume magnifique, sa haute taille, sa figure martiale et son coursier fougueux ; à sa gauche, son fidèle Daniel, vêtu modestement et sur une monture pacifique ; derrière lui, son petit frère, en uniforme militaire, sur un jeune étalon de la Camargue, suivait, entre d'Aigalliers et Lacombe, les entremetteurs de la paix ; ses gardes à cheval ouvraient et fermaient la marche, fendaient et contenaient la foule. Cavalier portait un justau-

corps ventre de biche, galonné d'or, une veste de dessous et une culotte écarlate, une ample cravate de mousseline et un large chapeau surmonté d'une plume blanche; ses longs cheveux blonds flottaient sur ses épaules. Arrivé devant le jardin, qui ouvrait sur les fossés de la ville, il remarqua que la garde du maréchal était rangée sur une ligne à un des côtés de la porte, et fit ranger de l'autre côté et de la même manière sa garde, à la tête de laquelle resta Catinat. Il mit pied à terre et entra, suivi de son frère, de Daniel, de d'Aigalliers, de Lacombe et de six camisards, qu'il plaça, à l'opposite de quelques autres soldats de Villars, dans le jardin, affectant en tout une parfaite égalité. Le lieutenant de garde le conduisit au maréchal, qui s'avança aussitôt avec Bâville, Sandricourt et Lalande. Ils parurent d'abord frappés de sa petite taille et de sa figure juvénile, et s'entre-regardèrent, étonnés de voir que ce célèbre chef cévenol était presque un enfant. Villars fit encore quelques pas, et lui adressa un gracieux compliment, auquel Cavalier répondit d'un ton respectueux.

« Le roi, dit ensuite le maréchal, désirant dans sa clémence épargner le sang de ses sujets, même de ses sujets rebelles, m'a ordonné de les soumettre par la douceur. J'ai voulu savoir, de la bouche même d'un chef des mécontents, quels seraient les moyens les plus propres à les ramener dans leur devoir. » Cavalier, dans sa lettre confidentielle au maréchal, s'était remis à la merci du roi; mais, dans cette conférence publique, il se ressouvint de son caractère officiel et voulut traiter comme plénipotentiaire des Enfants de Dieu. « Je ne puis, monseigneur,

lui répondit-il, que répéter les demandes que j'ai déjà faites (à Lalande, au pont d'Avène) et que j'ai mises par écrit. » A ces mots Bâville s'écria : « Le roi est bien bon de vouloir traiter avec un rebelle ! » — « Si c'est là ce qu'on avait à me dire, répondit froidement Cavalier, ce n'était pas la peine de me faire venir ici, et je vais me retirer. » Puis, regardant Bâville avec fermeté : « D'ailleurs, monsieur, si nous avons pris les armes, c'est vous qui nous y avez forcés : c'est votre tyrannie, vos cruautés ! » — Villars s'interposa : « L'intention du roi, dit-il, est de ramener ses sujets par la douceur ! » Et, se tournant vers Cavalier : « C'est à moi, monsieur, que vous avez affaire ! » Mais Bâville, furieux : « Vous êtes bien heureux, s'écria-t-il encore, que le roi veuille vous pardonner ! Vous devez être satisfait de sa clémence et ne pas prétendre à des conditions ! » — « Ce n'est pas pour moi que j'ai pris les armes, répondit fièrement Cavalier; ce n'est pas pour moi seul que je suis ici, c'est pour mes frères, pour mes amis, qui m'ont confié la défense de leurs intérêts, et j'y suis engagé par mes serments et par mon honneur ! Maintenant les choses sont allées si loin que nous ne devons plus qu'obtenir nos demandes ou mourir les armes à la main ! » Bâville allait éclater plus violemment encore; mais Villars s'interposa de nouveau : « Monsieur Cavalier, je vous répète que c'est avec moi que vous devez traiter. Quelles sont vos demandes ? » Cavalier répéta celles qu'il avait faites à Lalande au pont d'Avène. « Vous insistez donc, reprit le maréchal, sur la liberté de conscience : le roi vous l'accordera. Vous pouvez vous assembler où bon vous semblera pour prier à

votre manière; mais il ne vous permettra jamais de relever vos temples. Après avoir pris les armes contre Sa Majesté, cette grâce doit vous suffire. Si vous la refusez, le roi saura bien vous remettre dans le devoir ! » Villars continua long-temps sur ce ton, à la fois conciliant et impérieux. Puis, en terminant : « Voulez-vous servir le roi ? Ce serait plus honorable que de quitter la France. » — « Je le servirai de tout mon cœur, répondit Cavalier, pourvu qu'il nous accorde nos justes demandes. Sa Majesté n'aura pas de plus fidèles sujets que nous. » — « Eh bien, reprit le maréchal, écrivez donc vos demandes, et remettez-les-moi. » — « Votre excellence les aura demain, dit Cavalier, et je promets de ne reprendre les hostilités qu'après la réponse de la cour. » Il fut encore convenu que jusque-là Cavalier et sa troupe occuperaient le bourg de Calvisson. Puis, le maréchal le saluant gracieusement : « Adieu, dit-il, Seigneur Cavalier. » Et il se retira avec Bâville, Sandricourt et Lalande, qui, durant l'entretien, avait familièrement tenu la main sur l'épaule du chef camisard.

Cavalier fit appeler Catinat et demanda son cheval. Mais, pendant les deux heures qu'avait duré la conférence, Catinat, s'ennuyant à la porte du jardin, était allé, avec plusieurs de ses gardes, se rafraîchir au logis de la Coupe-d'Or, au faubourg Saint-Antoine. Une foule immense avait suivi le chef de la cavalerie camisarde, bizarrement vêtu du magnifique costume des officiers de Neptune. Avant de descendre à l'hôtellerie, il s'était plu à déployer son adresse et sa vigueur à conduire son étalon, à demi-sauvage, qu'il avait fait cabrer et

bondir sur les boulevards. Cavalier l'envoya chercher à la Coupe-d'Or, et, pendant un demi-quart d'heure, resta, en l'attendant, à s'entretenir avec d'Aigalliers, Lacombe et plusieurs personnes de Nismes qui entraient dans le jardin. Il leur dit : « Qu'il n'avait jamais eu le dessein de se révolter contre le roi; qu'il était prêt à verser pour son service jusqu'à la dernière goutte de son sang; qu'il avait plusieurs fois offert au maréchal de Montrevel de poser les armes, pourvu qu'on accordât aux protestants la liberté de conscience; mais que le maréchal avait toujours rejeté ses offres; que le despotisme seul des prêtres l'avait contraint à prendre les armes pour délivrer ses frères et leur procurer la liberté de prier Dieu.... » Tout en causant ainsi, le jeune camisard affectait coquettement d'offrir souvent du tabac et de regarder l'heure, pour montrer sa riche tabatière, sa montre d'or et une bague ornée d'une superbe émeraude.

Catinat enfin arriva, entrant au galop dans le jardin. Cavalier monta à cheval, et, saluant la multitude d'un air à la fois ferme et gracieux, il fut descendre à l'Hôtel de la Poste ou du Luxembourg. Après la collation, il traversa l'esplanade à pied, précédé de deux camisards écartant le peuple, le sabre à la main, et visita la mère de Daniel, son prophète favori, dont le père, Gui, jardinier, était prisonnier aux îles Sainte-Marguerite, et le frère au fort de Nismes. Cavalier reçut là plusieurs dames, qui s'estimaient heureuses de le voir, de l'entendre, de toucher ses vêtements. Il revint à son hôtellerie et partit de Nismes. Près du petit couvent, il entonna, de concert avec ses gardes, un psaume de paix et de concorde:

Oh ! qu'il est beau de voir des frères que rassemble
Le foyer paternel,
D'un mutuel amour se délecter ensemble
Sur le sein maternel !
Moins douce au front d'Aaron d'une urne d'or s'épanche
L'huile au parfum divin,
Qui coule sur sa barbe, et, de sa barbe blanche,
Sur sa robe de lin !
Pendant l'été brûlant, moins douce est la rosée
A l'hysope du mont,
Et la fraîcheur nocturne à la cime embrasée
De Sion et d'Hermon !
O tribus d'Israël, pratiquons la concorde
Et la fraternité !
Et Dieu prolongera les biens qu'il nous accorde,
Pendant l'éternité ! (1)

Ces cantiques continuèrent jusqu'à Saint-Césaire, où plus de cinq cents personnes de Nismes attendaient le héros camisard pour lui offrir des rafraîchissements. Il fut gracieux pour tout le monde. Après avoir renvoyé ses otages au maréchal, il alla coucher à Saint-Dionise. Le soir, après le souper, il fit une longue prière pour le roi, Villars, Lalande, Bâville même et tous ses ennemis, terminant par la clémence et l'amour cette journée triomphale. Quel triomphe obtenu par un berger du Gardon sur Louis XIV, accordé par la magnanimité de Villars, et offert avec enthousiasme par un peuple qui, oubliant le sombre fanatisme qu'on lui inspirait, s'abandonnait tout entier à sa naturelle et généreuse passion de la gloire ! (2)

(1) Psaume 133.
(2) Voyez Cavalier, Labaume, Louvreleuil, Court, L'Anonyme.



CHAPITRE IV.

—

Toutefois ce brillant triomphe ne pouvait être sans amertume pour Cavalier, puisqu'il ne l'obtenait qu'en trompant Villars ou qu'en trahissant Roland, et que, dans l'un et l'autre cas, il se perdait également. Dans son enthousiasme, sa jeunesse, qui ne lui permettait pas la prudence, lui laissait néanmoins assez de candeur rustique pour ressentir au fond de son cœur un secret remords. Il continua pourtant ce rôle ambigu; et c'est de Saint-Dionise qu'il dut envoyer à Villars un exemplaire de la requête et du traité promis la veille; de là il partit pour rendre compte de la conférence à Roland (17 mai). Le capitaine Montgros le suivit avec sa compagnie, sous prétexte de lui faire fournir des vivres; mais en réalité pour observer ses démarches, et en avertir le maréchal. A Saint-Mamert, où il dîna, Cavalier voulut faire sa paix avec le plus vaillant des lieutenants de l'ermite, le fameux Lefèvre. Le capitaine catholique, ayant reçu à Gajan l'expression de son désir, accourut à cheval, suivi de douze florentins, et entra dans Saint-Mamert aux sons de son violon. En entendant

cette musique, le chef camisard monta aussi à cheval et fut à sa rencontre avec vingt de ses gardes. Les deux rivaux mirent pied à terre, s'embrassèrent cordialement, et s'adressant des compliments sur leurs prouesses guerrières, ils arrosèrent leur amitié naissante de plusieurs verres de vin; ils se quittèrent en se promettant de se revoir bientôt à Gajan. (1)

Cavalier alla coucher à Lédignan, où l'attendaient les peuples des environs; il prêcha. Le lendemain il prit, en passant à Tornac, une colonne de deux cent cinquante camisards, que son secrétaire Dupont amenait de Saint-Geniès, et, à la tête de sa légion réunie, il se rendit, le même jour, au camp de Saint-Félix (18 mai). Mais Roland ne s'y trouva pas. Peut-être évita-t-il de voir son lieutenant, pour le laisser seul engagé dans un traité qu'il pouvait rompre ainsi plus aisément. Cavalier lui en écrivit la teneur. Roland lui répondit, par le même messager, qu'« il l'acceptait; qu'il allait le communiquer aux chefs du Gévaudan, et ordonner la suspension des hostilités; qu'il en était satisfait, pourvu que les propositions fussent accordées, et les clauses exécutées par les ennemis; mais qu'il en doutait extrêmement; qu'à moins de solides garanties, ce serait folie de se fier aux promesses de la cour; que, quant à lui, plutôt que de donner dans les piéges de Villars, il était résolu à mourir les armes à la main; mais que du reste ils se verraient et s'entretiendraient plus longuement de tout cela » (2). Roland eût sans doute mieux fait de voir

(1) Sœur Demerez. (2) Cavalier.

Cavalier; mais en acceptant le traité, sa réponse lui en expliquait suffisamment la valeur réelle, et lui traça indirectement sa conduite à venir. Mais lié déjà par ses conventions secrètes, Cavalier ne voulut ni entendre, ni attendre son chef; et redescendant précipitamment de Saint-Félix, il vint, avec toute sa troupe, coucher à Sauve. A Quissac, il rencontra Castanet, que Roland dépêchait peut-être après lui pour le ramener. S'il en est ainsi, Castanet échoua, et Cavalier continua sa route vers Calvisson, dont Catinat et l'avant-garde avaient pris possession dès le matin.

Calvisson, aujourd'hui une petite ville, était alors déjà le plus gros bourg de la Vaunage. Cavalier allait donc occuper la métropole de son canton favori. La veille, deux bataillons de Charolais établis dans ses murs, en étaient sortis pour faire place aux Enfants de Dieu; leurs logements étaient préparés d'avance par les consuls, et le commissaire-ordonnateur, Vincel, y avait envoyé de Nismes plusieurs chariots chargés de farine, de blé, d'avoine, de légumes, et plusieurs troupeaux de bœufs et de moutons. Le 19 mai, à 10 heures du matin, Catinat, escorté de douze camisards, parut devant Calvisson. Le capitaine des milices, Barlien, le reçut à la barrière et l'introduisit dans le bourg, dont il prit possession au nom de son chef. Cavalier n'arriva que le soir, sur les six heures, avec la cavalerie; puis venaient cinquante fantassins d'élite, et enfin le gros de la troupe conduit par Ravanel. Tous ces corps, formant environ sept cents hommes, entrèrent tour à tour en psalmodiant dans Calvisson; ils se réunirent sur la place, où les

attendait une foule immense; ils s'y mirent en bataille, et Cavalier fit une prière et entonna un cantique; puis il se rendit à la maison qui lui était destinée; c'était la plus belle du bourg. Il posa sur toutes les avenues, jusqu'à la distance de trois quarts de lieue dans la campagne, des védettes éloignées l'une de l'autre d'une portée de mousquet. Ces sentinelles extérieures se reliaient à six postes échelonnés depuis les barrières du bourg jusqu'à son logis : le premier avait trente soldats, le second vingt, le troisième seize, le quatrième douze, le cinquième huit, et le sixième quatre. Celui-ci était à sa porte. Il mit des sentinelles à toutes les autres issues de sa maison et à toutes les rues aboutissantes; trente gardes couchaient dans son antichambre, et deux marchaient toujours à ses côtés, leurs fusils armés au bras, et leurs sabres nus pendant aux boutonnières de leurs vestes. Toutes ces précautions excessives semblent indiquer que son caractère, si confiant, était devenu ombrageux, depuis son triomphe, ou qu'il n'avait pas grande foi aux caresses de Villars. (1)

D'Aigalliers et le commissaire Vincel, arrivés quelques heures avant lui pour le recevoir, l'installèrent dans son superbe logement; ils lui remirent en otages, le capitaine Capon, les lieutenants Viala et Despuech, et six dragons. Avant de se mettre à table, il se fit présenter le pain destiné à sa troupe, et, tourmenté d'une pensée de poison, il en ordonna l'épreuve devant lui. Ses camisards, logés par billets chez les bourgeois, reçurent jour-

(1) Louvreleuil.

nellement par tête deux livres et demie de pain, une livre de viande et un pot de vin.

Cavalier, après le repas, convoqua sa troupe et le peuple à la prière, sur les ruines du temple; il prêcha lui-même, et l'assemblée se prolongea presque autant que la nuit. Le bruit s'en étant répandu, les habitants de la Vaunage accoururent dès l'aurore aux portes de Calvisson, implorant les consolations des Enfants de Dieu. Le service religieux recommença dans la matinée, et de nouvelles multitudes arrivant incessamment, il continua toute l'après-midi. Aucune place du bourg n'étant assez vaste pour les contenir, les prophètes les conduisirent hors des murs. Un orage éclata vers le soir : « Celui qui nous mouille, nous essuiera! » s'écria l'orateur; et il continua dans la tempête à évangéliser la foule immense que purent seuls disperser des torrents de pluie mêlés d'éclairs et de tonnerres. Le lendemain (21 mai), et pendant les huit jours que Cavalier fut à Calvisson, le concours du peuple augmenta encore : on y venait de Sommières, de Lunel, de Nismes, et même de Montpellier (1). Les prophètes se partagèrent ces multitudes, dont les vastes groupes couvraient la plaine, toute retentissante de harangues et de cantiques. Le soir, ces masses s'écoulaient vers les bourgades voisines, pour revenir à l'aube, et les étrangers des cantons les plus lointains, restés avec les habitants du bourg et les Enfants de Dieu, continuaient toute la nuit les prières sur les ruines du temple,

(1) Louvreleuil. Labaume évalue à 40,000 les protestants venus à Calvisson pendant le séjour de Cavalier.

à la faible clarté des torches et de la lune. « On ne pouvait s'empêcher, dit d'Aigalliers, d'être ému de compassion et de terreur de voir un peuple réchappé du brûlement et du carnage, venir en foule mêler leurs larmes et leurs gémissements. Affamés de la parole de Dieu, ils ressemblaient à des gens qui sortent d'une ville assiégée où ils ont éprouvé une longue et cruelle famine, à qui l'on présente avec la paix, l'abondance de vivres, et qui, après avoir commencé à les dévorer des yeux, se jettent dessus et les engloutissent avec avidité sans mettre de distinction entre le pain et les fruits. De même les infortunés habitants de la Vaunage, ou des lieux plus reculés, voyant des frères qui faisaient des assemblées dans des prairies et aux portes de Calvisson, se rangeaient en troupe auprès de celui ou de celle qui tenait un psaume, et de cette manière les quatre, les cinq mille personnes, fondant en larmes, chantaient et priaient, prosternés toute la journée, avec un cri et une dévotion qui perçait le cœur et faisait la plus vive impression. Toute la nuit, on continuait à peu près de même, et on n'entendait que prêcher, chanter, prier et prophétiser. » (1)

Dans Calvisson, métropole de cette *petite Canaan*, Cavalier fut, pendant huit jours, le roi d'un petit peuple d'Israël, le héros sauveur de ces tribus joyeuses et plaintives dont l'enthousiasme l'entourait d'une admiration passionnée et mystique, un prophète miraculeux, un Barcocébas, un fils de l'Etoile. Ses camisards étaient accueillis partout

(1) Mémoires de d'Aigalliers.

comme des libérateurs; munis d'une permission de son secrétaire, ils allaient dans les bourgades voisines, et jusqu'à Nismes, prendre leur part du triomphe. « Nous prétendons bien, disaient-ils, qu'outre l'amnistie accordée, les exilés soient rappelés, les prisonniers élargis, les galériens délivrés; qu'on ne force plus personne à l'avenir d'aller à l'église, et que ceux qui serviront sous les ordres du frère Cavalier aient des ministres, comme les troupes étrangères » (1). Catinat eut l'audace d'aller seul (mercredi 21 mai) porter une lettre de Cavalier au maréchal, dans Nismes. Les habitants étaient *consternés* de le voir passer au galop dans les rues, avec son air farouche et triomphant. Non moins imprudent que brave, il se vantait, à qui voulait l'entendre, d'avoir tué de sa propre main deux cents catholiques. Il se rendit au Caila, son bourg natal, escorté de douze camisards. Sur la place d'Aimargues, ils rencontrèrent la procession de la Fête-Dieu. A l'aspect de ces cavaliers redoutables, le curé se troubla, la multitude s'effraya, *et chacun*, dit sœur Demerez, *allait tourner casaque au bon Dieu;* mais Catinat et ses compagnons se hâtèrent de les rassurer, en ôtant respectueusement leurs chapeaux. « Vous auriez dû, leur dit Cavalier sévèrement, mettre pied à terre. » Et cette aventure fut, à ce qu'il paraît, le sujet d'une vive altercation entre ce chef et son lieutenant, indigné de ce blâme inattendu. Les prêtres eussent bien voulu, ce jour-là, promener aussi le Saint-Sacrement dans les rues de Calvisson : ils y renoncèrent par prudence, par

(1) Louvreleuil, t. 3, p. 119 et 122.

crainte, et peut-être aussi par ordre de Villars (1).

Cependant ce triomphe de Cavalier, ces assemblées incessantes des protestants, désolaient le clergé. *Les psaumes, dont toute la Vaunage retentissait,* troublaient les nuits de Fléchier. La guerre et ses horreurs leur semblaient plus douces qu'une telle paix. On blâmait presque hautement le maréchal; des lettres pleines de lamentations sur l'abaissement de l'église pleuvaient sans cesse chez lui. Il en sautait aux nues de colère; et dans une conférence, il s'écria devant Bâville : « C'est quelque chose de bien ridicule que l'impatience que les prêtres témoignent à ce sujet. J'ai reçu je ne sais combien de lettres remplies de plaintes, comme si les prières des camisards écorchaient non-seulement les oreilles, mais encore la peau du clergé. Je voudrais de tout mon cœur savoir qui sont ceux qui m'ont écrit, et qui n'ont eu garde de signer, pour leur faire donner la bastonnade; car je trouve que c'est une imprudence bien grande que ceux qui ont causé ces désordres se plaignent et désapprouvent les moyens dont on se sert pour les faire cesser. » Il fallait que l'indignation de Villars fût aussi forte que juste, pour se permettre contre un clergé si puissant cette bourrade militaire; et Bâville, à qui elle s'adressait indirectement et qui rongeait son frein, n'osa pourtant pas se cabrer sous l'éperon du vainqueur de Friedlingue; car Bâville était furieux aussi, mais pour d'autres motifs que les prêtres. Le légiste ne pouvait supporter que des rebelles, qui à ses yeux méritaient le gibet, obtins-

(1) Lettre du 1er juin 1704.

sent un pareil triomphe sur les lois et le roi. « Il faut que ces gens-là partent, disait-il à d'Aigalliers! Les laisser plus long-temps à Calvisson ne se peut point! L'état et trop violent! Eh, le peut-on souffrir de gens qui s'assemblent tous les jours quatre ou cinq mille personnes pour prêcher, chanter et prophétiser! — C'est un scandale, disait-il encore au maréchal; il faut faire main basse sur ces gens-là! » — « Mais ce serait remettre le feu dans la province! répondait Villars, » — « On en reviendrait à s'égorger, ajoutait d'Aigalliers. » (1)

Villars avait de nouveau écrit à Versailles pour instruire Chamillard de la soumission de Cavalier et de sa légion (19 mai); mais il se gardait bien de faire même allusion au traité ni au triomphe du chef cévenol. Il disait seulement : « Je leur ai ordonné de se rassembler tous à Calvisson, où je leur fais fournir des vivres, en attendant les ordres du roi. Ainsi j'espère que dans huit jours tous ces gens-là seront hors de la province, et suivis des troupes que la sagesse de Sa Majesté avait destinées à pacifier le centre du royaume. Ces derniers ennemis vont le devenir des étrangers. Ils demandent en grâce, si le roi veut leur faire celle de leur pardonner, qu'ils puissent porter mon nom dans l'armée. Ces malheureux ont la valeur si naturelle à notre nation, et ne l'ont que trop prouvé par un étonnant mépris de la mort. Il est certain qu'ils courent au supplice en chantant les louanges de Dieu; et dans les combats, s'ils étaient défaits, au lieu de demander quartier (ce qui n'est pas encore

(1) Mémoires de d'Aigalliers.

arrivé à aucun), ils remercient ceux qui leur donnent la mort, sans que les géhennes les plus cruelles leur aient jamais fait révéler le moindre secret... Ainsi donc, il n'est plus question que de recevoir les ordres de Sa Majesté. » (1)

Le chevalier de Saint-Pierre, qui les apportait, arriva le 22; et Villars lui-même fut les communiquer au chef camisard, à Calvisson. Sur la route, ayant rencontré plus de mille personnes de Nismes, qui revenaient d'entendre les prophètes, il les réprimanda doucement. Il remit à Cavalier l'acceptation du roi avec un brevet de colonel, un second d'une pension de 1,200 livres, et un troisième de capitaine, pour son jeune frère. Or, ce sont là les conventions secrètes du pont d'Avène. Le roi acceptait aussi la formation d'un régiment camisard, et laissait à Cavalier le pouvoir de nommer aux grades de ce corps, destiné à l'armée d'Espagne. Cavalier donna au maréchal la liste des officiers, des sous-officiers et des soldats. Ce régiment avait seize capitaines, seize lieutenants, seize compagnies, dont une à cheval, un chirurgien-major, le tout camisards, et formant un corps de sept cents et quelques hommes. Ravanel en était le lieutenant-colonel. Catinat n'y figure pas, soit qu'il dût être le chef de l'état-major, composé de vingt-un officiers, soit, et plus vraisemblablement, que, soupçonnant sa défection secrète, il eût déjà rompu violemment avec Cavalier. (2)

(1) Lettre inédite de Villars, 19 mai 1704, cartons de Rulhière.

(2) Voyez à la fin du volume les noms de tous les officiers de ce régiment camisard.

C'est alors peut-être aussi que Villars rapporta au chef camisard la requête en forme de traité convenu le jour de la conférence de Nismes. Cavalier avait dû la rédiger à Saint-Dionise, l'envoyer le lendemain (17) au maréchal, qui, d'après la date, l'avait signée le même jour avec Bâville. La voici :

Très-humble requête des Réformés du Languedoc, au Roi :

Art. 1er. Qu'il plaise au roi de nous accorder la liberté de conscience dans toute la province, et d'y former des assemblées religieuses dans tous les lieux qui seront jugés convenables, hors des places fortes et des villes murées. (Accordé à condition qu'ils ne bâtiront pas de temples.)

2. Que tous les protestants détenus dans les prisons ou sur les galères pour cause de religion, depuis la révocation de l'édit de Nantes, soient mis en liberté, dans l'espace de six semaines, à partir de la date de la présente requête. (Accordé.)

3. Qu'il soit permis à tous ceux qui ont quitté le royaume pour cause de religion, d'y revenir librement et en sûreté, et qu'ils y soient rétablis dans tous leurs biens et priviléges. (Accordé à condition qu'ils prêteront serment de fidélité au roi.)

4. Que le parlement du Languedoc (la chambre mi-partie) soit rétabli sur son ancien pied et dans tous ses priviléges. (Le roi y avisera.)

5. Que la province soit exempte de capitation pendant dix ans. (Refusé.)

6. Que les villes de Montpellier, Perpignan,

Cette, Aiguemortes, nous soient accordée se tremises comme villes de sûreté. (Refusé.)

7. Que les habitants des Cévennes dont les maisons ont été brûlées ou détruites dans le cours de cette guerre, soient exempts d'impôts pendant sept ans. (Accordé.)

8. Qu'il plaise à Sa Majesté de permettre à Cavalier de choisir deux mille hommes, tant des gens de sa troupe que de ceux qui seront délivrés des prisons ou des galères, pour former un régiment de dragons au service de Sa Majesté; lequel ira servir en Portugal et recevra immédiatement les ordres de Sa Majesté. (Accordé; si tous les camisards posent les armes, le roi leur permettra de vivre tranquillement dans le libre exercice de leur religion.)

En vertu des pleins pouvoirs que nous avons reçus du roi, nous avons accordé aux réformés les articles ci-dessus. Fait à Nismes, le 17 mai 1704.

Voyant que les principaux articles étaient refusés, Cavalier pria le maréchal, qui le pressait de conclure, de l'en dispenser. « Monseigneur, lui dit-il, mon frère Roland, ni les Enfants de Dieu, ni ma troupe même, quelque dévouée qu'elle me soit, ne m'approuveront jamais d'avoir signé une pareille paix, qui ne peut être ni solide ni durable, puisque vous nous refusez les villes de sûreté. » — « La parole du roi, répondit sévèrement Villars, est plus sûre que vingt places. Sachez qu'après votre révolte, vous êtes heureux que sa grande clémence daigne même vous accorder quelques-unes de vos demandes. » Cavalier se tut, et se sentant à la merci du maréchal, et compromis

d'ailleurs envers Roland, il se laissa pousser la main et signa. Il mit son nom au-dessous de celui de Villars, et Daniel Billard mit le sien au-dessous de celui de Bâville. L'accouplement de ces quatre noms, quoique astucieusement obtenu, demeure une des gloires des camisards et l'une des plus intéressantes singularités de l'histoire de France. (1)

(1) Cette raison même a fait douter de l'authenticité de ce document. Villars ni Bâville n'en ont jamais rien dit, et cela se conçoit. Villars, dans sa lettre à Chamillard, se garde bien d'avouer le triomphe de Cavalier à Nismes, triomphe qui n'en est pas moins réel. Les chroniqueurs catholiques, qui prétendent que dans cette entrevue Cavalier se jeta aux pieds du maréchal, prétendent encore qu'au lieu de traiter il se remit absolument à la merci du roi. Mais ce traité, en forme de requête respectueuse, est rapporté par Cavalier ; il fut de notoriété presque publique, et l'histoire contemporaine a même recueilli, à ce sujet, quelque vague rumeur populaire. (*) Court, qui nie son authenticité, se fonde sur sa date, qui est du lendemain de l'entrevue de Nismes ; et, comme Cavalier dit que, avant de signer, Villars l'avait soumise à l'approbation du roi, il eût fallu que cette pièce fût allée à Versailles et fût revenue à Nismes en quelques heures et plus rapidement qu'une hirondelle. Mais Cavalier se trompe ici. La requête ne fut pas envoyée à la cour : Villars traita *en vertu de pleins pouvoirs qu'il avait reçus du roi.* Il la signa et la data le jour qu'il la reçut à Nismes ; et, lorsqu'il se rendit à Calvisson, il la fit signer au chef camisard. Court se fonde encore sur ce que Cavalier demande le rétablissement du parlement de Languedoc, et la cession des villes catholiques pour places de sûreté. Mais un faussaire n'eût pas commis ces méprises énormes, et cette ignorance trahit au contraire la plume du berger du Gardon. Ce n'était pas une grande malhabileté que la demande de ces quatre villes situées sur le littoral, dont l'indépendance eût été sous la protection tacite mais réelle des flottes protestantes. D'ailleurs Cavalier l'avoue naïvement : Quand il fallut rédiger le traité, personne ne s'en trouva capable dans la troupe, et ce ne fut pas un petit embarras. « Nous nous y prîmes, dit-il, le mieux que nous pûmes. » Du reste ce traité est au fond identique aux demandes verbales du pont d'Avène et au traité postérieur conclu entre Roland et Villars. J'avoue pourtant que mes explications ne détruisent pas complètement quelques légères contradictions qui résultent de la nature de cette négociation astucieuse et de la fausse position de Cavalier, contradictions imper-

(*) Louvreleuil.

ceptibles qui ne peuvent ébranler d'ailleurs la réalité d'un évènement incontestable, je veux dire, les transactions des camisards avec Louis XIV; elles prouvent plutôt le combat violent des divers sentiments qui agitaient Cavalier. Il en fut malheureux et repentant. « J'étais un enfant, dit-il, je n'avais personne pour me conseiller. » C'est ainsi qu'il se recommande à l'indulgence de l'histoire; elle ne peut être sévère envers un berger qui, à dix-huit ans, fut un héros, et qui ne trahit son devoir que par une illusion d'humanité et de gloire.

—



CHAPITRE V.

—

Cependant tout ce mystère allait s'éclaircir. Cavalier devait rendre compte de sa conduite à Roland ; et d'ailleurs Villars le pressait d'aller soumettre le traité à l'acceptation de son général, dont la reddition eût entraîné celle de toutes les bandes et terminé la guerre. Il partit enfin de Calvisson. Roland, depuis la suspension des hostilités, fraternisait avec les commandants catholiques des basses Cévennes. Lahaie, gouverneur de Saint-Hippolyte, lui envoya des rafraîchissements au château de Planque, et des provisions de bouche au hameau de Figaret (19 mai). Le général camisard, rivalisant de courtoisie, accorda, sur leur demande, à quelques officiers de Blaisois, en visite à Lasalle, une escorte pour retourner à Anduze (20).

Or, c'est près d'Anduze même qu'il reçut son lieutenant (samedi 24). Sous le prétexte de rendre compte de sa mission, Cavalier venait uniquement l'engager à se soumettre au même prix que lui, c'est-à-dire, pour une pension et un brevet de colonel; mais Roland, qui, dans sa dernière lettre, l'invitait à se défier de Villars, refusa la ratification

du traité de Nismes. Cavalier n'oublia rien pour le convaincre, ni raisons, ni conseils, ni prières même; et le trouvant inflexible, il s'irrita et prit un ton de menace et d'autorité. Depuis qu'il avait fait le triomphateur à Nismes et le prince à Calvisson, la tête avait tourné à ce berger cévenol, comme à ce pêcheur napolitain qui, devenu le libérateur de son pays, fut saisi de vertige en se voyant sur le trône. Mais Roland le rabaissant avec un dédain amer: « Tu es fou, lui dit-il; tu as oublié que je suis ton chef; tu as trahi tes frères, et tu devrais en mourir de honte! (1) Je ne veux plus avoir affaire à toi; car tu n'es plus que le vil agent du maréchal! Va lui dire, ajouta-t-il, que je suis résolu à mourir l'épée à la main, jusqu'à l'entier et complet rétablissement de l'édit de Nantes! » (2) L'altercation s'échauffa au point qu'ils saisirent leurs pistolets; mais les chefs hauts-cévenols là présents s'interposèrent. Ils calmèrent Roland, qui, sur leurs représentations, consentit enfin à ce que Salomon allât, avec Cavalier, rétablir les vraies bases de la paix auprès de Villars; et pour éviter tout malentendu, il les posa lui-même dans une lettre qu'il remit à Salomon pour le maréchal. Salomon et Cavalier, escortés de vingt-cinq chevaux, partirent pour Nismes. Et Roland, à ce qu'il paraît, dépêcha vers Calvisson un messager chargé de transmettre à Ravanel l'avis de la défection de son chef, et l'ordre de ramener la troupe au camp de Saint-Félix.

Arrivés à Nismes, Cavalier et Salomon firent

(1) Labaume. (2) Cavalier.

halte auprès de la Tour-Magne, pour se rafraîchir et s'annoncer au maréchal; puis descendant cette colline pierreuse, aujourd'hui ombragée de bosquets, ils passèrent devant les casernes, traversèrent le cours au milieu d'un peuple immense, qui, pour embrasser la cuisse et baiser la main de Cavalier, se faisait presque fouler par son cheval, et entrèrent avec leur escorte dans le jardin des Récollets où, un quart d'heure après, arriva Villars, suivi de Bâville, de Sandricourt et de Lalande (27 mai). Cavalier exposa brièvement le résultat infructueux de sa mission, et laissa la parole à Salomon, comme l'unique mandataire de Roland. Le prophète de Mazelrosade plaida chaleureusement la cause des Enfants de Dieu. « Monseigneur, lui dit-il enfin, nous ne poserons les armes que le libre exercice de notre religion ne nous soit absolument accordé.» Ce dernier mot résume la conférence, qui dura trois heures, et que Cavalier a passée sous silence, parce qu'il y fit le plus triste personnage. Mais le débat fut très-orageux : énergique de la part de Salomon, plein d'emportement de la part de Villars. Le maréchal exhala son courroux, moins réel pourtant que simulé, en menaces qui n'émurent point le prophète. Ils rompirent enfin violemment. Cavalier et Salomon remontèrent à cheval et sortirent du jardin précédés et suivis de leurs gardes, qui, le sabre à la main, écartaient la foule amassée sur les boulevards; puis ces deux chefs se séparèrent; Cavalier partit pour Calvisson, et Salomon resta dans Nismes.

La discussion avait été si orageuse, que, de crainte de l'irriter encore davantage, Salomon crut prudent

de ne pas remettre alors la lettre de Roland. Il laissa la nuit assoupir la colère du maréchal, et le lendemain matin (28), il la confia à Lalande. « Général, lui dit-il en le quittant, si la liberté de conscience ne nous est point inviolablement garantie, il ne faut point attendre de paix. » — « Mais après vos pertes multipliées, répondit Lalande, il est temps de se soumettre cependant : décidez-vous. » — « Des défenseurs ne manqueront point à l'Eternel, répliqua Salomon ; je monterai sur la montagne, j'entonnerai le psaume des batailles, et douze mille hommes se lèveront à ma voix ! » Et il repartit pour les Cévennes. (1)

Lalande remit la lettre à Villars. Roland, dans un court préambule, félicitait l'illustre maréchal de ce qu'il était venu en Languedoc comme un héros clément et pacifique. Puis répondant à ses offres, il lui témoignait son extrême désir de servir le roi de son épée. « Monseigneur, ajoutait-il, nous poserons les armes ; mais auparavant, élargissez les prisonniers, délivrez les forçats, rappelez les fugitifs, rendez-leur leurs biens, allégez les impôts, rétablissez enfin l'édit de Nantes. » Roland, on le voit, demandait la réparation complète de cette grande iniquité qui s'accomplissait depuis plus d'un quart de siècle.

Cependant, Cavalier, parti tard de Nismes, avait couché à Langlade, et n'arriva que le lendemain matin à Calvisson (mercredi 28). Il avait laissé le

(1) Sœur Demerez. Elle ne nomme point Salomon ; mais ce chef est le seul qui, à cette époque, ait conféré avec Lalande, et qui par conséquent ait pu prononcer ces belles paroles.

commandement à Ravanel. Ce chef avait pris sa place, ses gardes, tous les pouvoirs et tous les honneurs militaires : de sorte qu'il était déjà le maître effectif de la troupe, lorsqu'il reçut les instructions de Roland. Aussitôt il rassembla les brigades : « Frères, leur dit-il, on nous trahit, on nous refuse nos temples et le libre exercice de notre religion; on veut nous embarquer et nous faire périr tous sur mer; ne quittons point notre patrie et mourons pour l'Eternel! » (1) Dès-lors la troupe resta jour et nuit sous les armes, attendant son infidèle chef. Cavalier en arrivant fut surpris de trouver Calvisson transformé en un camp et Ravanel entouré des officiers camisards, tous mornes et courroucés. Il blâma son lieutenant; mais celui-ci furieux lui demanda la communication du traité conclu avec le maréchal. Cavalier embarrassé, répondait évasivement; contraint enfin de s'expliquer : « Eh bien, s'écria-t-il, nous allons servir en Portugal! » Une explosion de murmures et de clameurs menaçantes l'interrompit : « Traître, lâche, tu nous as vendus! Voilà le prix de tant de sang versé, de tant de douleurs et de combats! » Vincel accourut au bruit : « De quoi vous plaignez-vous, demanda-t-il à Ravanel? » — « L'ermite, s'écria Ravanel dissimulant le sujet de sa fureur, l'ermite a, contre la foi jurée, assommé deux de nos frères qui se rendaient à nos assemblées; on les empêche de venir prier Dieu! » — « Si l'ermite a fait cela, répondit Vincel, c'est contre les ordres de M. le maréchal; il en sera châtié. Mais ce grand nombre

(1) Louvreleuil.

d'étrangers montre assez qu'on n'empêche personne d'assister aux prêches de Calvisson. Vous croyez trop légèrement des insinuations perfides : que voulez-vous enfin ? » — « Ce que nous voulons, repartit Ravanel : la liberté de conscience, ou mourir les armes à la main ! » — « Informez-en M. le maréchal ! répliqua Vincel. » — « A t'entendre, ajouta Cavalier, on dirait que tu es le maître de la troupe ! » — « Aussi le suis-je, répondit Ravanel, et je te le montrerai ! Toi, fais ta paix comme tu voudras; mais ma troupe ne posera les armes qu'elle n'ait obtenu des temples ! » Il sort et fait battre la générale dans Calvisson. Cavalier et Vincel s'adressèrent aux camisards. « Point de paix, s'écrièrent-ils, point de paix sans nos temples ! » Et furieux, ils eussent déchiré le commissaire et ceux qui l'accompagnaient; mais Cavalier les menaçant de son épée : « Retirez-vous ! leur cria-t-il; avant de leur faire le moindre mal, vous me tuerez ! » Sa voix, son geste arrêtent les camisards. Vincel, le fournisseur Capon et le capitaine Barlier, échappent et courent tout éperdus : ils se réfugient auprès de quelques dragons déjà barricadés dans la salle où sont les armes des milices. Cavalier s'y rend aussi : « Ravanel est un scélérat, dit-il à Vincel ! mais je persiste dans ma première résolution, et je vous prie d'en assurer M. le maréchal ! Dites-lui que je vais ramener au devoir mes compagnons ! » Ils montent à cheval, et s'élancent au galop, Cavalier après sa troupe, et le commissaire, le fournisseur et les otages effarés vers Nismes.

Les Enfants de Dieu sortaient de Calvisson tambour battant, par la barrière septentrionale. Dès

que Catinat aperçut Cavalier, accompagné de Daniel : « Où vas-tu, lui cria-t-il, traître! » Cavalier leva sa canne; Catinat saisit ses pistolets; ils lancèrent l'un vers l'autre leurs chevaux; mais Daniel et Moïse se jetèrent entre eux et prévinrent le combat. La colonne camisarde, Ravanel en tête, traversait les garrigues de Calvisson : c'était touchant de voir Cavalier la rappeler, l'adjurer, la supplier avec un accent mêlé de tendresse, de reproche et de menace; mais l'inflexible Ravanel entraînait toujours les brigades, répondant par le sarcasme et l'insulte aux prières de Cavalier. Dans un transport de fureur les deux chefs saisirent à la fois leurs pistolets : Moïse prévint encore l'effusion du sang. A Saint-Estève, les Enfants de Dieu se déclarèrent pour Ravanel, et tournèrent leurs armes contre leur ancien général. Moïse s'élança devant les mousquets. « Vous allez sur frère Cavalier, leur dit-il, comme après un larron et un brigand! Il faut lui pardonner! S'il n'a pas bien fait par le passé, il fera mieux à l'avenir! » Mais la voix conciliante du prophète ne put lui ramener le cœur de ses compagnons. A peine Cavalier put-il obtenir qu'on lui donnât le temps d'écrire un lettre dans ce hameau. Pendant cette halte, Moïse, qui voulait sagement continuer la guerre et conserver un chef si valeureux, fit une prière éloquente dans laquelle il recommanda aux brigades la fidélité envers Dieu et la clémence envers Cavalier. Mais la défection avait à leurs yeux dépouillé le guerrier de son auréole. Un dernier appel souleva contre lui les plus furieux transports. « Eh bien! leur dit-il, vous le voulez ainsi! Défendez-vous donc bien! tout à l'heure les

dragons seront sur vous ! » Et il leur dit adieu. Puis, se retournant encore, il leur cria d'une voix triste et tendre : « Qui m'aime me suive ! » Ce dernier accent d'un chef qu'ils avaient tant chéri et qu'ils ne devaient plus revoir, émut profondément ses vieux camisards. Quelques-uns se détachèrent et suivirent leur général malheureux. Mais Ravanel et Moïse s'écrièrent aussitôt en agitant leurs sabres : « Vive l'épée de l'Eternel ! vive l'épée de l'Eternel ! » Et ils entraînèrent les brigades attendries vers Puyredon.

Accompagné de son frère, de son fidèle Daniel et d'une quarantaine de camisards qui s'attachaient à sa fortune, Cavalier se retira désolé, incertain d'un asile, n'osant retourner ni vers les Enfants de Dieu, ni vers les cabanes cévenoles, ni à Calvisson, ni près de Villars. Il envoya, par un de ses gardes, sa lettre au maréchal : il l'instruisait de la révolte de ses compagnons, de ses efforts infructueux et de son désespoir; il lui jurait encore de porter sa tête où il plairait au roi. Son messager avait été précédé par Vincel, arrivé à Nismes vers une heure après midi. Villars était alors à table, avec Bâville et d'Aigalliers. Vincel entra pâle, effaré, haletant. Le maréchal se leva inquiet et s'enferma avec le commissaire et l'intendant; puis, il appela d'Aigalliers, et, d'un ton consterné, lui demanda son avis et son secours. D'Aigalliers offrit d'aller voir si Cavalier n'avait pas été tué. Villars, qui se rendait à la promenade avec la maréchale et d'autres dames de Nismes, prit le baron dans son carrosse jusques à Caveirac. De là d'Aigalliers, à cheval, s'en fut à la recherche de

Cavalier, vers les Cévennes. Il apprit que dans son désespoir ce chef s'était réfugié au sein de sa nouvelle et unique famille, chez son père adoptif, à Cardet. D'Aigalliers l'y trouva tout désolé. « J'augure du bien de votre arrivée! lui dit-il; ne m'abandonnez pas, je vous prie, dans mon malheur! aidez-moi de vos conseil! » — « Je viens exprès pour cela, répondit d'Aigalliers. » Il tâcha de le consoler, et l'engagea à retourner auprès du maréchal. Cavalier craignait d'être mal reçu ou même puni comme traître. Le baron l'assura que son retour prouverait au contraire sa fidélité déjà confirmée par Vincel : alors il monta à cheval et prit le chemin de Nismes avec d'Aigalliers, son frère et Daniel, escortés de dix cavaliers et de trente fantassins camisards. (1)

(1) Voy. Labaume, d'Aigalliers, Cavalier, etc.



CHAPITRE VI.

—

La révolte de la troupe de Cavalier affligeait, irritait douloureusement le maréchal. Non-seulement les préliminaires de la pacification se trouvaient rompus, mais encore lui, Villars, demeurait compromis; il avait cru jouer les camisards, et c'est lui qui était joué. L'insurrection lui échappait, après avoir écrit à la cour qu'il la tenait dans ses filets, après l'avoir honorée d'un triomphe, après avoir tout abaissé devant elle, et la religion et le clergé et les catholiques et les lois et l'état et le monarque lui-même, obligé de traiter avec une poignée de pâtres rebelles, lui qui imposa tant de fois sa volonté à l'Europe. Que d'ennemis ! que de ressentiments! Il se hâta de les conjurer en publiant à Nismes une ordonnance sévère, dans le double but de se justifier envers les catholiques et de terrifier les protestants (29 mai).

Le maréchal disait : « Qu'espérant ramener les rebelles par la douceur, il avait obtenu du roi leur grâce; qu'ils s'étaient soumis sous l'*unique* condition d'implorer sa clémence et d'expier leurs crimes en sacrifiant leur vie à son service; que

cependant, malgré des *requêtes signées*, des *lettres écrites*, des *paroles données*, ils avaient répandu dans l'esprit des peuples de fausses espérances du rétablissement du protestantisme; qu'il désavouait ces rumeurs comme mensongères et opposées à la volonté du roi; qu'il allait au contraire exécuter les ordonnances plus strictement que jamais, et qu'il ordonnait en conséquence, aux troupes de sabrer les assemblées, et aux protestants d'obéir aux lois pour éviter la mort. » (1)

Il partit de Nismes avec un corps de cinq ou six cents hommes, et mêlant toujours la clémence à la menace, il fit abattre partout les gibets et les échafauds. A Saint-Geniès, il rencontra d'Aigalliers, qui lui présenta le désolé Cavalier. Il le reçut bien et le retint près de lui, pour l'employer à la soumoussion des camisards; mais de peur que ceux qui le suivaient n'eussent encore l'envie de guerroyer dans les Cévennes, il les envoya prisonniers à Vallabrègue, île du Rhône située au-dessous du confluent du Gardon. Il publia dans ce bourg (1er juin) une seconde ordonnance concernant les insurgés, leur donnant, pour poser les armes, jusqu'au jeudi, 5 du mois, après quoi, eux et leurs complices étaient menacés d'extermination (2). Il rassemblait sur son passage les peuples des villes, des bourgs, des villages, et leur adressait des allocutions véhémentes, pleines de douceur et de courroux, et d'une éloquence ardente, magnanime et fastueuse.

« J'ose espérer, Messieurs, leur disait-il, un heu-

(1) Louvreleuil. (2) Idem.

reux succès du zèle et de l'ardeur qui m'animent, d'autant plus que... je puis me promettre le secours que tant de bons Français, de gens d'honneur, de fidèles sujets doivent à leur prince, à leur patrie et à eux-mêmes... Il faut conserver l'une des plus puissantes provinces de ce royaume, qui peut être la plus heureuse, par la bonté de ses terres, par l'industrie de ses habitants et par la disposition de ses gouverneurs. Quoi, Messieurs! souffririez-vous que la fureur de quelques particuliers détruise une félicité que tant de raisons doivent rendre solide! Que veulent-ils, ces malheureux! Quel est leur objet? Si c'est uniquement de servir Dieu, ce premier devoir est-il troublé? Dieu vous commande de rendre à César ce qui est à César.... C'est de sa bonté que nous avons un roi, qui, dès les premiers jours de sa naissance, a été nommé *Dieudonné* : ce nom lui est plus légitimement dû par toute la gloire dont la nation est comblée sous son règne. Depuis qu'elle combat sous ses ordres, nous ne voyons qu'une suite de victoires; et je ne puis songer à ces combats heureux, où ce qui sort de cette province valeureuse a toujours eu tant de part, que je ne verse des larmes de sang sur celui qu'elle voit cruellement répandre dans ses entrailles! »

« Ne vous parez pas des motifs de la religion. Adorez Dieu selon l'opinion que vous en avez. Si vous croyez le devoir adorer, adorez-le dans votre cœur! Dieu, tout bon, tout juste, ne vous en demande pas davantage. Et quant aux exercices..... osez-vous prétendre que le plus grand roi et le plus puissant qui ait porté couronne, n'ait pas dans ses états le même pouvoir que le plus petit

prince de l'empire. Je ne parle pas de ce qui se pratique en Angleterre, en Suède, en Danemarck et en Hollande, mais chez les moins considérables princes d'Allemagne. N'ont-ils pas banni des lieux de leur obéissance l'exercice de la religion catholique?.... Ne nous plaignons pas du zèle des prélats et des ecclésiastiques. Le Saint-Esprit les a établis pour gouverner l'église.... Ils sont les oints du Seigneur. Nous devons les respecter.... Il ne faut pas écouter les raisons dont les rebelles osent couvrir leur rage. On doit regarder ces malheureux comme des aveugles, qui remercieraient tous ceux qui leur ouvriraient les yeux. Je souhaite d'y pouvoir contribuer, d'autant plus ardemment que ces aveugles sont des Français, dans lesquels on trouve la valeur naturelle à cette nation, et si malheureusement employée à cette heure. Dans les crimes mêmes les plus horribles, il faut, s'il est possible, démêler les semences de la vertu, et ne rien oublier pour lui rendre sa pureté, en la séparant de ce qui la rend odieuse et punissable. »

« Songez, Messieurs, que l'Europe entière est conjurée contre vous!... Grand Dieu, je n'y pense qu'avec horreur! Quoi, dans le temps que nos drapeaux se font voir dans l'extrémité de l'empire, et que les aigles ne paraissent devant nous que pour parer nos temples, une troupe de malheureux osera donner de l'attention à notre roi? Indignes qu'ils sont de sa clémence, elle seule cependant fait durer leurs crimes, puisque Sa Majesté n'a qu'à les abandonner à sa justice, et dans trois jours les crimes et les criminels disparaîtront.... Quelle est donc leur ressource? Ils ne nous échappent jus-

qu'à présent que parce que les peuples de trente ou quarante villages les cachent. Croyez-vous donc abuser long-temps de la bonté du roi? C'est à vous, peuple, que je parle. Je dois distinguer les nouveaux convertis des villes : ils n'oublient rien pour marquer leur fidélité et leur zèle, et ils m'aideront à vous punir. C'est donc à vous, gens de village qui êtes ici assemblés, que je parle. Je ne veux rien avoir à me reprocher, avant d'en venir aux dernières rigueurs que l'on a justement exercées sur un si grand nombre de communautés. L'exemple de Brenoux, de Saint-Paul et de Soustelles devrait vous corriger. On a été obligé non-seulement de les détruire, mais même d'en exterminer les habitants. Revenez à vous, afin que je n'aie qu'à pardonner.... Je demande à Dieu cette grâce, comme une des plus sensibles que je puisse recevoir de sa bonté. Mais si vous n'attirez la clémence du roi; si votre obstination force Sa Majesté à la justice, je l'exécuterai, cette justice, avec d'autant plus de dureté, que je n'ai rien oublié, comme tout le monde sait, pour vous éviter les punitions que vous n'avez que trop méritées. » (1)

Magnifique éloquence, non moins habile que généreuse, où Villars a le secret de louer la France, le roi, le Languedoc, les évêques, la révocation, les camisards, Bâville et lui-même, avec cette fière indépendance de langage convenable à un général d'armée puissant et humain! Remués par cette grande voix, Alais, Anduze, Saint-Jean, Saint-Hippolyte, et toutes les villes, bourgs et bourgades

(1) Louvreleuil, tome 3, page 148.

situés entre le Vidourle et le Gardon occidental, répondirent à l'appel de Villars. Leurs députés se réunirent à Durfort, point central des basses Cévennes et le plus rapproché du camp de Roland. Ils supplièrent le maréchal de leur accorder d'Aigalliers, et d'Aigalliers d'assister à leur conférence, pour tâcher de fléchir le général camisard (3 juin). Deux d'entre eux, au nom de tous, se rendirent au camp de Saint-Félix, où ils trouvèrent Roland avec Ravanel. Ils sommèrent le général d'accepter l'amnistie, le menaçant, sur son refus, de s'armer contre lui, et ajoutant que, s'il s'obstinait, nul ne voudrait plus lui fournir des vivres à l'avenir. « Retournez à Durfort, répondit Roland irrité; si vous reparaissez devant moi, je vous fais fusiller! » — « Pour nos vivres, ajouta Ravanel ironiquement, n'en soyez point en peine; si vous ne voulez pas nous en donner, nous en prendrons! » Les ambassadeurs consternés revinrent vers leurs confrères, qui, désolés de l'inflexibilité du général camisard, se séparèrent en gémissant.

D'Aigalliers était à peine de retour à Anduze auprès du maréchal, qu'il reçut une invitation de Roland, qui l'attendait à trois quarts de lieue de là, sur la montagne. Le baron s'y rendit; mais Roland, à ce qu'il paraît, voulait uniquement s'excuser de la violence de sa réponse aux députés de Durfort. Il ne consentit qu'avec une extrême répugnance à traiter avec Villars. Le maréchal lui envoya pour otages, Montbel, chef de bataillon de la marine, et Maisonblanche, capitaine de Froulai. Roland chargea de ses intérêts, son lieutenant favori Maillé, son secrétaire Malplach, fils du dernier ministre de

Chambérigaut, et deux autres brigadiers camisards. Pour être à portée de la négociation, il s'avança, avec Ravanel, Saint-Paul, Laforêt et les otages, jusqu'à un quart de lieue d'Anduze. Malplach et Maillé conférèrent avec Villars et Bâville; et voici le petit traité convenu, sauf la ratification de Roland : Art. 1er. Roland et Cavalier auront chacun un régiment, qui servira hors du royaume, et un ministre pour aumônier. — 2. Les prisonniers seront élargis. — 3. Les protestants seront libres de vendre leurs biens et de sortir de France. — 4. Les camisards qui voudront rester dans leurs foyers, le pourront en rendant leurs armes. — 5. Les exilés pourront rentrer dans leur patrie. — 6. Nul ne sera inquiété sur la religion. — 7. Les indemnités seront supportées par la province entière. — 8. Amnistie générale et sans réserve. (1)

Le traité d'Anduze, on le voit, reproduit à peu près et confirme celui de Nismes. Ce traité de Cavalier, désavoué publiquement, Villars le renouvelle trois jours après avec Roland. Ce n'est, de sa part, qu'un stratagème. Il chargea d'Aigalliers de le transmettre au général cévenol. Le baron partit, accompagné des négociateurs camisards, de Cavalier, qui peut-être espérait encore ramener ses anciens compagnons, et de quelques curieux d'Anduze. L'apparition inattendue de Cavalier mit en fureur les chefs camisards. Ils lui reprochèrent violemment sa trahison. D'Aigalliers s'interposa; Roland, qui probablement désirait conserver le plus valeureux de ses lieutenants, consentit à l'em-

(1) Labaume.

brasser ; les autres prophètes s'apaisèrent aussi. Le seul Ravanel fut implacable : il ne cessa de le qualifier *de traître et de vil esclave du maréchal.* « Je ne me rendrai jamais, ajouta-t-il, qu'on ne rétablisse l'édit de Nantes. L'esprit m'avertit incessamment que les promesses qu'on nous fait ne sont que des séductions pour nous tromper et nous perdre. » Il se retira grommelant vers la troupe, campée, à une lieue de là, sur les montagnes de Luziers. Cavalier ne répondit pas à ses outrages, et fit aussitôt, sur la concorde, un petit sermon qui édifia les négociateurs.

Cette bourrade, d'ailleurs fort dans le caractère de Ravanel, était vraisemblablement concertée avec Roland, pour entraver les négociations. D'Aigalliers pensait que ce chef signerait le traité ; mais il lui répondit qu'il ne le pouvait pas ; qu'il fallait préalablement le soumettre à l'acceptation des prophètes et de la troupe même. Force fut de s'y résoudre et de suivre Roland vers le camp de Luziers. Ils gravissaient, à cheval, un étroit sentier tracé sur le penchant de la montagne ; à leur droite se dressaient d'âpres sommets, à leur gauche le Gardon bouillonnait dans un abîme ; ils aperçurent bientôt le camp. Tout à coup, une garde avancée, qui barrait le chemin, et dont ils croyaient recevoir les honneurs militaires, s'approche et les coupe brusquement, saisit d'Aigalliers étonné, pousse dans le camp Roland et les négociateurs cévenols, et s'élance en hurlant après Cavalier et les anduzains éperdus, qui précipitent leur fuite avec la frayeur et la rapidité des chevreuils. Un effroyable tumulte s'éleva autour du baron, menacé par les

camisards furieux. Immobile, il était là, leurs fusils sur sa poitrine, un pistolet dans chaque oreille. « Tirez, leur criait-il, tirez ! je suis content de mourir pour le service de mon prince, de ma patrie, de ma religion et de vous-mêmes, que je tâche de rendre heureux en vous procurant la protection du roi ! » Ces paroles firent tomber leur fureur. « Retirez-vous, lui dirent-ils ; nous ne voulons pas vous tuer ! » — « Je ne me retirerai pas, répondit d'Aigalliers ; je veux justifier Roland ou recevoir moi-même la mort. Je veux vous prouver que ce que j'inspire à Roland et à Cavalier, est pour le bien du pays, de notre religion et de nos frères ! » Enfin, après une heure de la plus violente altercation, le baron s'écria : « Que celui qui vous conseille la guerre se présente, je lui offre le combat ! » — « Nous voulons tous la guerre ! » répondirent les camisards furieux, en tournant leurs armes contre lui. Malplach et Maillé l'arrachèrent à une mort certaine, et il s'éloigna en répétant : « D'effroyables malheurs vont fondre sur le pays à cause de vous ! » — « Allez, Monsieur, Dieu vous bénisse ! lui dit Claris. Nous savons que vos intentions sont bonnes, et que vous êtes trompé le premier. Travaillez toujours pour le bien du pays, et Dieu vous bénira ! »(1)

Toute cette scène orageuse, la disparition de Ravanel, le refus de Roland à signer le traité, ces gardes violentant leur général et ne laissant point arriver d'Aigalliers jusqu'au camp, ces fusils sur sa poitrine, ces pistolets à ses oreilles, ces fureurs que termine l'allocution pacifique de Claris, toute

(1) D'Aigalliers.

cette scène dramatique était évidemment arrangée d'avance par Roland, pour abuser le maréchal. Catinat n'y paraît jamais. Où était-il donc ? Il parcourait la plaine, recrutant des hommes, enlevant des chevaux, et se préparant à la guerre (1). Mais Roland n'ayant point terminé ses apprêts, envoya Maillé demander au maréchal une prolongation de la trève, expirée avec le jeudi, jusqu'au dimanche 8 du mois, l'assurant que s'il ne parvenait pas à persuader la troupe entière, il se rendrait toujours avec cent cinquante camisards. Villars, bien qu'irrité de la rupture violente de la négociation, y consentit encore. Mais Roland n'ayant point paru, le dimanche, à deux heures du matin, il se mit en marche avec Lalande et Menou, qui se divisèrent pour investir les insurgés. Il faillit les surprendre au village de Carnoulet, où ils prenaient leur repas. Il trouva la nappe encore mise et les viandes toutes fumantes. Il fit piller et brûler ce hameau; deux femmes furent tuées par les miquelets. D'Aigalliers sollicita le châtiment des meurtriers, et ne pouvant l'obtenir, se retira le cœur navré. « La justice dit-il tristement, semblait avoir abandonné notre patrie! on y faisait la guerre aux femmes et aux enfants ! » Menou, de son côté, avait failli, avant le jour, surprendre Roland couché au château de Prades. Un anglais de ses gardes n'ayant pas le temps de l'avertir, tira son fusil en criant : « Sauve ! sauve ! les troupes sont ici ! » A ce cri d'alarme, Roland s'éveille et s'enfuit à demi-nu sur la montagne. Menou ne put mettre la main que sur ses

(1) Louvreleuil.

vêtements, où il trouva trente-cinq louis d'or, et sur ses trois superbes chevaux. Ce fut le seul trophée de cette course du maréchal, qui rentra le soir même à Anduze. (1)

Ayant appris que Catinat rodait autour de Nismes, Villars partit le lendemain (9 juin) avec Bâville, d'Aigalliers, Cavalier, Daniel, Saint-Paul, chef de la cavalerie de Roland, et quelques autres camisards qui avaient, comme lui, fait leur soumission. Il passa par Alais, où il rendit à Cavalier son père encore prisonnier, son frère retenu comme otage, et quelques amis. Cavalier eut encore un petit triomphe à Alais. Le maréchal le présenta à l'évêque, le dur François de Saulx, qui le reçut pourtant du ton le plus paternel. « Dieu soit loué ! dit-il en lui prenant la main ; vous étiez une brebis perdue, mais maintenant vous êtes retrouvée ! Vous rentrerez bientôt, je l'espère, dans le sein de l'église, comme un enfant dans celui de sa mère ! Vous êtes jeune et vous ne comprenez pas encore ce qui est nécessaire à votre salut ! mais je vous instruirai ! » En parlant ainsi, il le conduisit dans sa bibliothèque. Sa Grandeur lui présenta deux bibles, l'une grecque et l'autre latine. « Laquelle est la meilleure ? » — « La grecque. » — « Pourquoi ? » — « Parce que l'original vaut mieux que la copie. » L'évêque l'attaqua sur la tradition et sur divers autres points de controverse. Cavalier refusa de disputer contre sa Grandeur. Mais un de ses vicaires l'entreprit sur l'antiquité de l'église fondée par Pierre, le prince des Apôtres, dont le Pape est le

(1) Labaume.

successeur; puis encore sur l'intercession des saints. Cavalier lui répondit que l'église catholique était moins ancienne, et que l'unique médiateur, c'était Jésus-Christ. Enfin il prit congé de l'évêque et de son vicaire, en leur disant qu'il n'était pas de force à disputer contre d'aussi grands docteurs.

Cavalier vit aussi à Alais la belle favorite de Montrevel. Elle le complimenta sur l'honneur que lui faisaient ses combats contre Montrevel, et sa paix avec Villars; puis elle lui reprocha gracieusement d'avoir souvent, pendant la guerre, intercepté les billets qu'elle adressait à son maréchal. (1)

Enfin Villars rentra dans Nismes (11 juin); mais son arrivée ne fit pas fuir Catinat, qui eut l'audace de convoquer une assemblée et de prêcher à moins d'un quart de lieue de la ville, au mas de Vignoles. Quatre soldats de la marine, attirés par la psalmodie, s'approchèrent de cette maison; et tandis que l'un d'eux allait avertir le gouverneur, les trois autres se mirent aux trousses d'un homme qui sortit du prêche, et qu'ils prirent pour le prophète; mais ils furent assaillis à leur tour par Catinat et quatre cavaliers camisards. Catinat en tua un d'un coup de pistolet, en balafra un autre à la face, et ne put atteindre le troisième, qui échappa à la faveur des blés et des murs des champs. Un escadron de dragons venu de Nismes investit cette métairie; mais elle était déserte; il n'y trouva qu'une broche chargée de viandes, et des brocs de vin. Il parcourut la plaine pour en chasser Catinat. (2)

Quand Cavalier rentra dans Nismes, à la suite

(1) Cavalier. (2) Louvreleuil, tome 3, page 137.

du maréchal, la foule, avide de le voir, était aussi nombreuse, dit le prêtre de Saint-Germain, *qu'au passage des ducs de Bourgogne et de Berry*. Villars présenta le héros camisard à la maréchale, qui lui dit : « Monsieur Cavalier, je souhaitais de vous voir ici; car ailleurs je n'aurais pas voulu vous trouver.» Elle le fit passer dans sa chambre, et le pria de prophétiser un peu devant-elle. Il répondit à cette invitation, comme il le devait, par un refus ou par le silence. Un jour qu'il entra chez Bâville, Fléchier, qui s'y trouvait, devint rouge en le voyant, lui tourna le dos, et passa dans une autre salle. « Ses entrailles paternelles étaient véritablement émues, dit sœur Demerez; comment un prélat aussi pacifique aurait-il pu regarder un homme couvert du sang de tant de prêtres et de bons catholiques. » (1)

Cavalier était logé, à Nismes, chez le marchand de soie Villas; un poste militaire était à sa porte; s'il sortait, deux soldats suisses et deux de Hainault l'escortaient; et un de ses gardes, armé d'un fusil, marchait devant lui, écartant la foule, toujours très-nombreuse où il se montrait. Les protestants ne se lassaient pas de le voir, de le louer, le regardant comme leur libérateur. Un peu honteux de sa soumission, il cherchait à la justifier, en disant que les protestants l'avaient voulue, et que sans leur coopération il ne pouvait plus continuer la guerre; qu'il avait d'ailleurs atteint les deux principaux buts de sa mission : le châtiment des prêtres, le repos et la liberté de ses frères. Dans sa chambre, il priait souvent à haute voix et psalmo-

(1) Lettre du 1er juin 1704.

diait avec sa suite, et ses chants s'entendaient de la rue, toujours remplie de peuple. Les protestants l'invitèrent souvent à dîner : « Mes frères, disait-il à table, vous aurez la liberté de conscience; chacun pourra prier Dieu librement dans sa maison, et, deux fois l'an, dans des assemblées générales, chanter hautement les louanges de l'Eternel. » Daniel dit un jour devant l'hôtellerie de la Couronne-d'Or : « Mes frères, vous aurez les prisonniers et les exilés, et nous vous obtiendrons des temples ! » (1)

Cependant quelques camisards posaient les armes. Dans un même jour, trente se soumirent à Lalande et vingt à Grandval. Outre leur grâce, on leur accordait des récompenses, pour attirer d'autres transfuges. Le 15 juin, huit anciens soldats de Cavalier se rendirent et obtinrent la permission de rester dans leur village; douze autres voulurent au contraire suivre leur jeune chef. On les envoya avec les cinquante retenus à Vallabrègue. Le 17, Cavalier alla les voir dans cette île. Ils étaient commandés par son petit frère et le brigadier Duplan; ils recevaient une bonne solde : les chefs quarante sous par jour, et les soldats dix. Ils prêchaient, psalmodiaient et priaient jour et nuit, au grand déplaisir des insulaires, ardents catholiques, lesquels, sans un lieutenant de Fimarcon et cent cinquante soldats de Hainault qui gardaient les captifs, les eussent jetés dans le Rhône. Cavalier, de retour à Nismes, escorté de quinze camisards à cheval, logea avec eux à l'hôtellerie des Arènes. Villars, qui n'espérait plus l'employer utilement à

(1) Labaume.

la soumission des autres bandes, ne pensa plus qu'à l'envoyer hors du Languedoc. N'ayant pas, selon les conventions, formé son régiment camisard, Cavalier ne pouvait aller servir en Espagne. Le 21 juin, il prit congé du maréchal, qui lui donna cinquante louis, trente à Daniel, son lieutenant-colonel, dix pour son jeune frère et pour chaque capitaine, et un pour chaque soldat. Il partit de Nismes, escorté de ses quinze gardes à cheval, et accompagné jusqu'à un quart de lieue de la ville par les protestants, qui le comblèrent de présents, de caresses et de bénédictions. Il coucha cette nuit à Vallabrègue, où l'attendaient cent cinq de ses compagnons fidèles à sa fortune. Vassiniac, aide-major de Fimarcon, devait les escorter avec cinquante dragons et cinquante soldats de Hainault. Le matin, dès qu'il fut dans la barque pour passer le bras occidental du Rhône, Cavalier entonna un cantique, qui était peut-être un hymne d'adieu à la terre natale. Mais Vassiniac lui ordonna sévèrement de se taire : « Etre sur l'eau ou dans le désert m'avait paru la même chose, » répondit-il mélancoliquement. (1)

(1) Labaume.

CHAPITRE VII.

Éloignons-nous un moment du Languedoc, où nous n'avons plus à raconter que des malheurs, et accompagnons pieusement Cavalier dans l'exil.

De Vallabrègue au Saint-Esprit, il remonta la rive occidentale du Rhône. Il était à cheval entre son fidèle Daniel et son secrétaire Dupont. Ses deux lieutenants, en route comme à table, se tenaient toujours, avec le plus grand respect, à ses côtés. Ses camisards lui montraient aussi la plus parfaite soumission. Ils voulurent d'abord adoucir, en psalmodiant, les regrets du départ et les ennuis du voyage; mais, sur un mot de leur chef, ils se turent, et ne murmurèrent plus le moindre cantique. Les populations de ces cantons, entièrement catholiques, tant de fois alarmées par le guerrier cévenol, accouraient en foule pour le voir, curieuses, mais inoffensives. Les châtelains et les riches bourgeois le saluaient et lui adressaient des civilités, pour en obtenir quelqu'une en retour. Il coucha au Saint-Esprit; et ce fut sa dernière nuit en Languedoc. Au moment d'en sortir pour toujours, le lendemain matin, le chevalier d'Aiguines,

commandant de cette ville, dit à ces exilés que s'ils s'avisaient, à l'avenir, d'y vouloir rentrer, il *les ferait pendre*. (1) Ce geôlier de la patrie esclave, debout sur ce pont funèbre, appuyé sur une potence, est bien l'image vivante du sombre et sanglant génie qui gouvernait les Cévennes. Cet atroce adieu fut adouci par l'accueil sympathique que, sur l'autre rive du fleuve, ils reçurent des généreuses populations dauphinoises. Ces multitudes se pressaient sur leur passage, à leur arrivée et à leur départ, et stationnaient sous les fenêtres de l'hôtellerie où logeait Cavalier. Leurs haltes nocturnes étaient fixées d'avance dans des villes ou des bourgs clos de murailles.

L'évêque de Valence (ce n'est plus Cosnac, alors archevêque d'Aix) envoya son aumônier inviter le chef camisard et le major de Fimarcon à souper au palais épiscopal. Pendant le repas, la controverse s'engagea. « Quels sont les dogmes qui répugnent à votre raison ? » — « La transsubstantiation, le purgatoire, l'intercession des saints, les indulgences, etc. » L'évêque cite à leur appui saint Jérôme et saint Ambroise. Cavalier réplique par l'Écriture, fondement unique de la foi. Le prélat enfin termine par un argument digne de couronner toute cette théologie entamée parmi les bouteilles : il prend son verre, l'emplit de vin du Rhône, et le vide à la santé et à la prochaine conversion du héros cévenol. A Vienne, Cavalier remit une lettre du maréchal à sa sœur, abbesse

(1) Louvreleuil, tome 3, page 143. Le chevalier d'Aiguines est ce même commandant d'Alais battu par Cavalier au mas de Cauvi (décembre 1702).

d'un couvent. Elle lui offrit une légère collation, le soir, et se plut à montrer le chef camisard à toute la communauté réunie dans le réfectoire. Les pensionnaires, avec la vivacité de leur âge, lui firent mille questions, étonnées de voir si jeune et d'une physionomie si douce ce guerrier du désert qu'elles se figuraient si terrible et qui avait épouvanté tant de monastères. Mais l'une d'elles, silencieuse, semblait en proie à une mélancolie profonde, qu'exprimaient ses longs soupirs et ses tristes regards. C'était une jeune fille noble du Languedoc, protestante orpheline, que, par des motifs d'intérêt couverts d'un voile de religion, son frère, cupide apostat, condamnait à l'état monastique. Elle pria Cavalier de demander sa liberté à son frère, et d'intéresser à son sort le maréchal. Il ne put donner à son malheur que d'inutiles sympathies et d'impuissantes consolations.

Vassiniac déposa les camisards à Lyon et repartit, une heure après, pour le Languedoc. Cavalier se loue de ce major, qui, bien qu'il lui défendît de psalmodier en route, écoutait avec le plus vif intérêt le récit de leurs malheurs, de leurs combats et de toutes leurs aventures. Une nouvelle escorte les conduisit à Mâcon, où ils trouvèrent l'ordre de séjourner indéfiniment. Là, Cavalier écrivit à Chamillard qu'il avait à faire au roi d'importantes révélations : c'était un prétexte pour s'assurer si le traité qu'il avait conclu avec Villars était connu du monarque. Il désirait aussi, je pense, obtenir l'honneur qu'on lui avait promis au pont d'Avène, d'aller à Versailles. Une entrevue avec Louis XIV flattait surtout l'orgueil du jeune pâtre cévenol:

c'était le couronnement de tous ses triomphes. Chamillard chargea d'Aigalliers, qui revenait de la cour, de voir quel secret Cavalier avait à révéler au roi. Il refusa de le communiquer au baron; mais il lui donna une lettre pour le maréchal, à qui il recommandait encore les forçats, les prisonniers et son vieux père, dont la guerre avait détruit la maison, pillé les biens, dispersé les enfants. Cavalier reçut enfin cette réponse du ministre: « Le roi consent à ce que vous veniez à Versailles. Le porteur de ma lettre sera votre guide; il vous conduira d'abord près de moi, pour que je vous entretienne avant d'être admis auprès de sa majesté. Que personne ne connaisse le secret de votre voyage: c'est le désir du roi. » Cavalier partit avec le courrier du cabinet, nommé Lavallée. Il s'arrêta d'abord à Paris. Son nom était connu et son passage annoncé dans la capitale de la France. La foule, avide de le voir, le suivait dans les rues et se pressait dans les carrefours, qu'il parcourut à cheval. Son admiration, muette il est vrai, mais expressive, improvisa au héros cévenol un triomphe populaire. (1) Ainsi Paris, comme Lyon, comme Nismes, oubliait les passions religieuses pour rendre unanimement hommage au malheur, à la bravoure, à la gloire: et le peuple était d'accord là-dessus avec les plus hautes vertus et les plus beaux génies de France.

Lavallée se hâta de conduire Cavalier à Versailles. « Quelles révélations avez-vous à faire, lui demanda Chamillard? » — « Monseigneur, répon-

(1) Le peuple, dit Saint-Simon, était si avide de voir ce *rebelle*, que c'était scandaleux.

dit-il, je ne puis les confier qu'au roi. » Le monarque était alors à la messe. Il entra bientôt dans la salle du conseil. « Sire, lui dit le ministre, voici Cavalier, le chef des rebelles des Cévennes, qui vient implorer la grâce de votre majesté. » — « Qu'avez-vous à me communiquer? » demanda le roi. — « Sire, répondit Cavalier, que nous n'avons pris les armes que pour défendre notre vie contre ceux qui, depuis vingt ou trente ans, nous ont persécutés de la manière la plus cruelle, contre les intentions de votre majesté. » Et là-dessus, il fit rapidement le tableau de la persécution, entremêlé de protestations d'amour et de fidélité, qu'il termina par une déclaration ferme, que les protestants ne pouvaient, contre leur conscience, embrasser la religion romaine. Voyant que le monarque l'écoutait patiemment, il continua ainsi : « Voilà, Sire, nos crimes! C'est avec le plus grand regret que nous nous sommes vus forcés de faire quelque chose de contraire à notre devoir envers un si bon et si grand roi. Mes malheureux compatriotes assurent, par ma bouche, votre majesté qu'ils sont prêts à verser pour son service jusqu'à la dernière goutte de leur sang, si sa royale clémence daigne nous pardonner tout ce qui s'est passé, et réaliser les promesses de monseigneur le maréchal de Villars. » — « Ne parlez pas de cela! s'écria le monarque avec colère. Je vous défends d'en dire jamais un mot, sous peine d'encourir mon indignation. Si le reste des rebelles se soumet, je verrai ce qu'il convient de faire des prisonniers et des galériens. Le duc de Savoie vous a-t-il envoyé de l'argent ou des armes ? » — « Nous n'avons rien reçu

de personne! Sire. » Le roi l'accabla de reproches pour avoir tué les prêtres, brûlé les églises, etc. Cavalier se jeta sur les cruautés de Montrevel et principalement sur le massacre du moulin de Nismes. Le roi l'ignorait : « Quelle est cette affaire? demanda-t-il à Chamillard! » — « Sire, répondit le ministre confus, c'est quelque ramas de vagabonds que M. le maréchal de Montrevel a châtiés. » — « J'ai dit la vérité, Sire, reprit Cavalier fermement: la ville de Nismes peut l'attester, et, si je trompe votre majesté, je me dévoue à sa juste indignation. Je ne le nie pas : nous avons brûlé quelques villages, mais par représailles; des églises, mais celles que l'on transformait en forteresses. C'était pour notre défense. » — Le roi parut convaincu. Il lui dit enfin : « Voulez-vous être sincèrement catholique? » — « Sire, ma vie est entre vos mains, je suis prêt à la donner pour le service de votre majesté; mais, quant à ma religion, pour aucune considération je n'en changerai jamais! » — « Bien! reprit le monarque; allez, soyez plus sage à l'avenir : ce sera meilleur pour vous. » Et Cavalier suivit Chamillard dans son appartement.

Le ministre le tança vertement d'avoir accusé Montrevel; il le blâma d'avoir refusé l'honneur d'être le prosélyte du roi, et le sonda de nouveau en lui offrant une pension de 1,500 livres pour son père, et pour lui le grade de maréchal-de-camp. « Pensez-vous, ajouta-t-il, que la religion du roi soit fausse? Dieu le bénirait-il comme il le fait? » — « Monseigneur, répondit Cavalier, le mahométisme a possédé une grande partie de la terre. Je ne juge pas les desseins de Dieu. » — « Vous êtes, je

le vois, un obstiné huguenot ! » dit le ministre; et, le congédiant, il chargea Lavallée de lui montrer les curiosités de Versailles. La cour était en fête : c'était le jour où la duchesse de Bourgogne recevait après ses couches du duc de Bretagne. Cavalier vit les princes, les courtisans, le château, le jardin, les eaux qui jouaient, et Versailles parut au jeune camisard un séjour féérique. Le lendemain, il fut prendre congé du ministre à son château de l'Etang, entre Marly et Saint-Cloud. Chamillard lui fit payer sa pension, et ordonna à Lavallée de le reconduire en Bourgogne (juillet 1704).

Cavalier séjourna près d'un mois encore à Mâcon. Les camisards étaient logés chez les bourgeois, qui, bien que catholiques, les aimaient beaucoup, et même assistaient aux prédications journalières des prophètes. Malgré cette cordiale hospitalité bourguignone, Cavalier était triste et plein de funestes pressentiments sur le sort que lui réservait Louis XIV. Mille bruits alarmants couraient sur tant de prisonniers mystérieux que le despotisme ensevelissait pour jamais dans l'ombre des tours, et même dans les oubliettes des bastilles! Un suisse un jour prévint le chef cévenol qu'il serait enfermé, sa vie durant, dans les murs de Neuf-Brissac. Une lettre de Paris confirma l'avertissement de ce suisse. Dès-lors son parti fut pris: il résolut en secret de sauver ses compagnons et de quitter la France. Effectivement, vers la fin d'août, on les dirigea vers Neuf-Brissac, forteresse sur le Rhin, que son égal éloignement des Cévennes et de la Hollande avait fait choisir pour être vraisemblablement leur éternelle prison. Le commandement en fut donné à

Lalande, qui reçut son rappel du Languedoc. Mais Cavalier devait épargner à ce marquis l'ennui d'être son geôlier. Arrivé à Onan, village à trois lieues de la frontière, pays bocager et propice à son évasion, le chef camisard prévint sa troupe, et, sur les 9 heures du soir, décampa furtivement avec elle, se jeta dans la principauté de Montbelliard, puis dans le Porentrui, et de là en Suisse. Le 1er septembre, il arriva à Lausanne; il conduisit au temple ses compagnons, et tous rendirent à Dieu, sur leur délivrance, de vives actions de grâces, comme des matelots miraculeusement sauvés du naufrage. C'est ainsi qu'à dix-neuf ans Cavalier quitta pour jamais la France, ayant, presque enfant encore, acquis un nom célèbre qui, malgré sa défection, jette un reflet immortel sur les cabanes cévenoles. (1)

(1) Voyez les mémoires de Cavalier. L'entrevue du jeune chef camisard et de Louis XIV a été révoquée en doute, et cela sur le témoignage de Voltaire. Louis XIV n'aurait, selon lui, vu Cavalier que sur le grand escalier de Versailles, où on l'avait placé au passage du monarque, qui, frappé de sa chétive stature, haussa les épaules de mépris et de pitié. Outre que cette assertion est postérieure à l'évènement de près d'un demi-siècle, elle est démentie par le caractère du monarque et détruite par le témoignage de Saint-Simon, qui, contemporain, très-assidu courtisan, et si bien instruit des honneurs rendus à Cavalier par le peuple de Paris, assure que le roi ne vit pas le chef cévenol. Or, ce témoignage irrévocable, en détruisant l'assertion de Voltaire, confirme la vérité de la relation de Cavalier, dont l'*entrevue* fut ignorée de Saint-Simon, comme de toute la cour, parce qu'il convenait à Louis XIV qu'elle le fût de tout le monde. Au reste, Cavalier contribue lui-même à rendre douteuse sa véracité, en racontant un évènement si glorieux pour lui, avec une vanité bien concevable dans cet illustre jeune pâtre.



CHAPITRE VIII.

—

La perte de Cavalier fut le premier résultat du fatal projet de d'Aigalliers, qui devait encore avoir tant de conséquences lamentables. Les Enfants de Dieu, par un instinct de conservation bien plus intelligent que l'aveugle vertu du baron, détestaient cet homme, qu'ils voyaient accomplir innocemment leur ruine, et faillirent l'en punir sur la montagne de Luziers. Dieu sans doute retint leurs bras. Il ne permit pas que l'insurrection répandit le sang de ce juste. Ce crime était réservé au despotisme qu'il servait. L'infortuné, accouru à Versailles, a déjà reçu du monarque une partie de sa funeste récompense : l'ingratitude et le mépris; il l'aura bientôt tout entière : l'exil, les fers et la mort.

Sans d'Aigalliers, Roland atteignait son but, en temporisant. Les bourgades avaient répondu à son appel et envoyé leurs contingents; la légion de Cavalier était remontée à son effectif ordinaire de sept cents combattants, comme le prouve la liste qu'il en donna lui-même à Villars. Il ne lui restait que trente chevaux, mais Roland en avait soixante, qui avaient chargé vaillamment à Font-

morte; et Catinat, qui en recrutait de son côté, possédait ainsi sa brigade de cavalerie. La troupe de Roland s'était rétablie de même dans les basses Cévennes; Joani comptait quatre cents hommes; Larose, à qui Castanet avait cédé le commandement nominal, trois cents; de nouvelles bandes s'étaient formées : Laforêt et Saltet (de Soustelles) en avaient une de deux cents; Beoulaïgue, de Rochaigude, une de cent; Louis Coste, une de cinquante (1). Tous les anciens chefs étaient vivants. Il ne s'agissait plus que de se maintenir, d'éviter les combats, et d'attendre la fortune des batailles du dehors. L'insurrection était encore sauvée par Roland. C'est alors que parut d'Aigalliers. La défection de Cavalier avait tout changé de face : l'insurrection avait perdu avec lui son bras et sa glorieuse épée, une brigade qui l'avait suivi dans l'exil, et la cohésion des autres, qu'ébranlaient incessamment ces désertions contagieuses et les séductions perfides des agents de Villars.

Cependant les hostilités avaient recommencé dans toute l'Europe occidentale. Roland attendait enfin l'arrivée des réfugiés auxiliaires, des vieux vainqueurs de la Boine, dont Marlborouck avait réorganisé à La Haye les bataillons; Miremont en avait obtenu le commandement, et le cévenol Belcastel était son major-général. Ce corps devait traverser l'Allemagne rhénane et la Suisse, prendre dans les Alpes les orangeo-vaudois, et envahir le Dauphiné par la vallée de Luzerne. Miremont avait déjà prévenu Roland qu'il n'attendait plus pour

(1) Labaume.

partir que l'approbation de l'Angleterre (8 mai); mais soit empêchement de la reine Anne, secrètement sympathique à Louis XIV, soit mépris des lords anglais pour les pâtres cévenols, soit que l'argent manquât au cabinet de Saint-James, il fit long-temps attendre sa réponse. Miremont la reçut enfin, et se mettait en marche, lorsqu'on apprit la défection de Cavalier. On crut que l'insurrection tomberait par la soumission du plus ardent des chefs camisards. L'expédition fut ajournée, le corps d'armée auxiliaire dissous, et ces exilés accourus dans l'espoir de se rouvrir les portes de la patrie, se dispersèrent de nouveau dans les états du Nord. Voilà tout ce que firent les puissances protestantes pour leurs frères du Languedoc. Ces nations aristocratiques et mercantiles furent sans entrailles pour les héroïques bandes du désert. La foi protestante s'éteignait; sa flamme ne palpitait plus que sur les Cévennes. Leurs cimes ont été le dernier autel qui, rallumé dans une tempête, ait exhalé le parfum d'un immense holocauste consumé par la foudre.

Roland, prévoyant le fâcheux effet qu'allait produire la nouvelle de la défection de Cavalier, se hata d'écrire en Hollande pour annoncer à Miremont que ce n'était que la perte d'un homme et d'une brigade; que lui restait inébranlable, tous ses autres lieutenants fidèles, et sa troupe presque entière. Mais sa lettre arriva trop tard : l'expédition auxiliaire était déjà abandonnée. On répondit au général camisard pour le fortifier dans son généreux dessein, lui faisant néanmoins entendre que, quelque secours qu'on lui promît, il ne devait compter

que sur celui de Dieu. Cette réponse était adressée à messieurs Roland, Ravanel et Catinat : « Mes très-chers et très-honorés frères...., je vous avoue que je craignais infiniment que vous ne vous laissassiez entraîner par le malheureux exemple de Cavalier; mais je bénis Dieu de vous voir dans une meilleure disposition. Je vous prie donc de ne vous laisser jamais surprendre par qui que ce soit, fût-ce un apôtre, fût-ce un ange.... Savez-vous si vous n'êtes pas la petite pierre coupée sans main et détachée de la montagne ? Si Dieu ne veut pas se servir de vous comme d'illustres Macchabées pour rétablir ses lois, son pur Evangile, notre sainte réformation, qu'il a permis pour un temps qu'on ait presque éteinte, parce que nous nous en étions rendus indignes. L'exemple de votre frère doit vous faire voir qu'il ne faut pas se laisser éblouir aux grandeurs du monde; que Dieu rejette ces gens-là comme ceux de Gédéon.... Souvenez-vous donc que vous avez résolu de répandre jusqu'à la dernière goutte de votre sang, de vaincre ou de mourir pour le rétablissement de la religion de Jésus-Christ.... Que rien ne soit donc capable de vous ébranler. Tout le monde est surpris que vous ayez pu subsister jusqu'à présent. C'est un miracle en effet, mais un miracle qui doit vous faire voir que c'est Dieu qui vous conserve, qui combat pour vous. Je sais qu'on travaille à occuper partout les troupes qui sont contre vous, et à vous envoyer des secours. Mais je ne sais s'il n'est pas mieux pour vous que vous soyez seuls. Ceux qui sont pour vous sont en plus grand nombre que ceux qui sont contre vous. Vous avez Dieu pour vous, et ses

anges vous environnent de toutes parts... De mon côté, mes très-chers frères, je ferai de mon mieux auprès de nos amis, mais surtout auprès du grand Dieu des batailles, que je ne laisserai jamais en repos pour l'amour de vous. » (1)

Dieu et ses anges, voilà donc le seul secours assuré que promettait aux camisards la fraternité hollando-britannique. Dans cet abandon universel, un seul homme se présenta pour secourir encore les Enfants de Dieu : c'était Labourlie. Il sollicita vivement ce périlleux honneur auprès du grand-pensionnaire Heinsius, et se chargea d'exécuter une descente maritime sur la plage du Languedoc. Son plan était préférable à celui de Miremont, puisque l'expédition pouvait en quelques heures arriver de Nice à Aiguemortes, et que la seule difficulté sérieuse était le débarquement, qui pouvait même être protégé par les camisards. Heinsius refusa d'entreprendre cette expédition hasardeuse; mais il offrit à Labourlie les moyens de tenter, en enfant perdu, cette périlleuse aventure. L'audacieux abbé accepta, et enrôlant un grand nombre d'officiers des régiments dispersés de Miremont, il se rendit en Piémont, où il devait trouver d'autres troupes, des armes, de l'argent et des vaisseaux.

Victor-Amédée lui céda cinq ou six cents réfugiés français et une compagnie de suisses, qui suivirent leur chef à Nice. Hill, ambassadeur d'Angleterre, s'y rendit pour surveiller l'embarquement. Mais au moment de monter sur les vaisseaux, le marquis de Carail, gouverneur de Nice, déclara

(1) Court, histoire des camisards.

aux officiers qu'ils étaient libres de partir ou de rester; mais que l'expédition n'était pas avouée de son souverain. Alors Beaulieu, gentilhomme du Vivarais, lieutenant de Labourlie, répondit qu'ils voulaient servir sous un drapeau et selon les lois de la guerre, et non comme des aventuriers sans aveu, qui, « s'ils avaient le malheur d'être pris, porteraient infailliblement leurs têtes à l'échafaud. » Plusieurs de ses compagnons imitèrent son refus, et de ce nombre furent le major suisse Marquis, de Morges; les capitaines Lamarquisié, de Castres, et Saint-Brez, de Lussan, frère d'un brigadier camisard; les lieutenants Lullin, de Genève; les frères Ruinat, de Grenoble; Brena, de Combovin; Faucon, du haut Dauphiné; Montrond, du Vivarais; Grimail, de Puilaurens; Laban, de Guienne. Labourlie employa vainement pour les retenir tout ce qu'il avait d'éloquence et de promesses de fortune et de gloire : il leur dit qu'en abordant en Languedoc ils arboreraient le pavillon de l'empire, dont l'aigle bicéphale était le vrai symbole de l'insurrection qu'ils tentaient; laquelle, protestante et catholique à la fois, et formant un seul corps indissoluble, aurait néanmoins deux têtes, Roland et Labourlie. Mais cet oiseau impérial demeura pour ces fugitifs un sinistre et funèbre augure. Les cinq cents hommes qui le suivirent montèrent sur trois tartanes. Cinq frégates devaient les escorter, chargées de dix mille mousquets, de sabres, de grenades, de barils de poudre, d'une caisse de numéraire, de vêtements, de chaussures et de vingt jours de vivres. Le 15 juin, Labourlie monta sur sa petite flotte; mais la mer était orageuse, et ce

n'est que le 24 qu'il put mettre à la voile pour le Languedoc. En annonçant son arrivée à Roland, il s'était fait devancer par des proclamations insurrectionnelles dans lesquelles il prenait le titre de chef des mécontents (catholiques) et de l'armée des hauts alliés en France. (1)

Roland, qui l'attendait, se tenait sur sa montagne, l'œil vers la mer, la main sur son épée, l'oreille à demi-ouverte aux séductions, tandis que Ravanel rompait brusquement toutes les négociations commencées, et que Catinat enlevait partout des chevaux et des armes. Mais ces préparatifs de guerre étaient enveloppés de formes pacifiques. Quelques camisards rencontrant un pauvre bénédictin près d'Aiguemortes, d'où il se rendait à son monastère de Saint-Guilhem-du-Désert, démontèrent ce moine tremblant; mais en prenant son cheval, ils lui remirent son bréviaire et sa valise. Des officiers de la garnison d'Alais, escortés de leurs domestiques et bien armés, allaient régulièrement tous les soirs se baigner dans un gouffre du Gardon. Un peloton camisard fond tout à coup sur les chevaux attachés au rivage, s'élance sur leur dos, et s'enfuit, emportant les armes, mais jetant l'argent, et rassurant de la voix et du geste les officiers tout éperdus dans le torrent. De sorte, dit le prêtre de Saint-Germain, qu'on ne voyageait plus que sur des ânes. Massé, curé du Pont-de-Montvert, éprouva aussi l'humanité camisarde : Joani l'enleva, le garda deux jours sur la Lozère, et le rendit aux consuls du bourg, qui vinrent les réclamer, n'ayant infligé à

(1) Saint-Simon, Court.

son captif que la peine assez douce d'assister à ses prêches. Mais leur clémence ne s'étendit pas jusqu'à Daudé, juge-maire et subdélégué du Vigan. C'est ce même magistrat qui, après avoir désolé tant de familles à cause de l'extase de leurs enfants, vit les siens, saisis de ce même esprit mystérieux, prophétiser contre les prêtres et reprocher à leur père ses cruautés. Ce juge barbare, accusé par ses propres enfants, trembla de partager le sort de ses victimes et de devenir à son tour la proie de Bâville. Mais sa mort était réservée aux Enfants de Dieu. Pendant la suspension d'armes convenue entre Roland et le maréchal, il fut se promener à sa métairie de la Valette, à un quart de lieue du Vigan, suivi du jeune Montdardier, à qui, dans cette promenade, il accorda sa fille en mariage. Il ne devait pas voir leurs fêtes nuptiales. Comme il s'en retournait, quatre camisards sortent des blés, l'arrêtent, et lui ordonnent de les suivre près de là, devant Roland. Le juge effrayé répondit que, puisque la trève durait encore, il n'était pas nécessaire qu'il comparût devant leur chef. Les camisards insistèrent, en lui reprochant ses barbaries, et comme il leur offrait de l'argent pour les apaiser, l'un d'eux tira sur lui son pistolet : la balle brisa le crâne et fit jaillir la cervelle. Ils relâchèrent son jeune compagnon, qu'ils dépouillèrent seulement de son épée, de son chapeau et de sa perruque, dont ils se parèrent magnifiquement. Mais cet ornement leur devint fatal : il les fit reconnaître pour les meurtriers du juge-maire ; ils furent surpris et tués en se défendant dans la métairie de Puechaigut, près d'Aulas. Leurs hôtes, qui les avaient hébergés forcément

peut-être, furent déclarés leurs complices. L'un d'eux prit la fuite; l'autre, se reposant sur son innocence, resta chez lui, fut saisi et conduit devant la veuve du subdélégué, qui sollicita sa mort et voulut même assister à son supplice. Pendant qu'on le fusillait, une hémorragie extraordinaire saisit cette femme cruelle et la mit en deux jours au tombeau. Sa fin soudaine et mystérieuse parut au peuple un juste châtiment du ciel. Son fils hérita de la simarre sanglante de son père; et la part qu'il eut vingt-cinq ans plus tard au procès du jeune Roussel, d'Uzès, a donné à son nom une triste célébrité dans les complaintes cévenoles. (1)

Cependant Villars continuait d'employer simultanément la séduction, la menace et la rigueur envers les Enfants de Dieu. Dès qu'il se fut débarrassé de Cavalier, le jour même de son départ (21 juin), il publia une ordonnance contre les *rebelles*, les menaçant d'incarcérer leurs familles, s'ils n'avaient posé les armes dans trois jours. En conséquence il fit saisir beaucoup de monde, dont il encombra les prisons du bas Languedoc. Pour donner plus d'énergie à la séduction et au châtiment, il se rendit lui-même à Anduze. Mais il redescendit bientôt en toute hâte vers la mer, sur un message du comte de Toulouse. Ce grand-amiral de France lui mandait que la flotte anglo-hollandaise stationnait aux îles d'Hyères, sans doute pour protéger quelque descente en Languedoc; qu'une expédition était sortie du port de Villefranche, et qu'on l'avait vue passer dans la tempête. Villars et Bâville

(1) Louvreleuil, Court.

parcoururent toute la plage, qu'ils bordèrent de troupes et de milices depuis Cette jusqu'aux bouches du Rhône. Roland, averti de l'expédition par un agent avignonais récemment venu de Nice, avait fait descendre des Cévennes une grande partie de ses camisards, qui se louèrent comme moissonneurs dans les plaines de Nismes et de Montpellier, pour se glisser ainsi vers la mer et tendre la main aux tartanes attendues. Le maréchal déjoua ce projet: il fit enlever d'un seul coup de filet cinq mille moissonneurs. Mais comme les blés eussent péri, il dut relâcher cette multitude rustique et tâcher de distinguer les camisards déguisés. L'intendant lui fut d'un grand secours dans ce difficile triage; « car, dit un chroniqueur contemporain, M. de Bâville, qui connaissait les camisards à la mine, en démêla lui-même un très-grand nombre. » (1)

Dans ce danger imminent, Villars eut encore recours aux négociations. D'Aigalliers étant à Versailles, il députa vers Roland un de ses amis nommé Jourdan, de Mialet. Jourdan, disposé à jouer le rôle lucratif de Lacombe, se rendit au camp des Enfants de Dieu, dans une forêt à deux lieues au-dessus de Saumane. Bien qu'escorté de deux camisards et muni d'un sauf-conduit, il reçut un accueil hostile des védettes postées à l'entrée du bois; elles lui enlevèrent sa jument et le conduisirent à pied devant leur général. Jourdan le trouva à la tête de dix-huit cents combattants parfaitement armés. Il lui remit une lettre du maréchal, qui lui offrait le grade de brigadier, et pour son frère Amet, celui

(1) Brueys, histoire du fanatisme, livre IX.

de colonel. « Je ne suis pas le maître de ma troupe, répondit Roland; elle veut des ministres et des temples, et quant à moi, j'ai fort à me plaindre de ce que, malgré la trève, monsieur de Menou, qui me l'avait confirmée par écrit, soit venu traîtreusement m'investir, de nuit, au château de Prades, où j'ai perdu mes chevaux, mes habits et trente-cinq louis d'or. » La conférence se prolongea sur ce ton, et sans résultat, jusqu'au soir. Jourdan, voulant repartir, demanda sa jument, qu'il avait empruntée à Anduze. L'heure de souper approchait : Roland convia son hôte, et, pendant qu'on apprêtait le repas, il fit tambouriner dans le camp pour qu'on rendît la cavale enlevée. Un camisard la remena, mais sans bride. Jourdan s'en plaignit encore, et, sur un mot du chef, la bride fut rapportée à l'instant. Cependant ses gens étendirent une nappe sur l'herbe, ordinaire table du général camisard. Le mandataire du maréchal y fut seul admis. Ils mangèrent un levraut, deux poulets et un ragoût de légumes. Après le dessert, Roland dit à son commensal : « Maintenant, mon frère, ne vous informez plus d'autre chose, et retournez à Nismes. » Mais la nuit tombait : Jourdan n'osa pas se mettre en chemin; il coucha dans le camp, et partit à l'aube. Il n'avait pas fait trois quarts de lieue, qu'il fut arrêté par cinquante camisards et ramené dans un petit bois où Roland l'attendait à la tête de sa cavalerie. L'habile chef crut devoir ménager la crédulité du maréchal, en donnant à son mandataire une réponse évasive et trois de ses gardes pour l'escorter jusqu'à une lieue de Nismes. Roland repoussait les offres de Villars, et motivait

son refus sur celui des Enfants de Dieu. Ce n'était qu'un prétexte. Mais Villars, pour le pousser à bout, renvoya aussitôt Jourdan l'assurer que s'il se rendait, lui, ses deux frères et leurs partisans, il obtiendrait la même récompense et les mêmes grades. Roland fut inébranlable : il attendait le secours de Labourlie. (1)

Après deux jours d'une mer assez orageuse, la petite flotte approchait du Languedoc. Tout à coup une violente tempête s'éleva dans le golfe et sépara les cinq frégates. Les tartanes furent poussées au cap de Cuers, en Catalogne, où quatre-vingts soldats se mutinèrent et se retirèrent à Roses et à Palamos. Elles se remirent en mer pour gagner le cap de Brau, rendez-vous convenu avec les vaisseaux. Le vent impétueux du nord-ouest, nommé en Languedoc le cers ou le mistral, en jeta une sur les côtes de Provence. Elle fut pillée et brûlée. Après avoir vainement attendu deux jours les frégates au cap de Brau, les deux autres tartanes tâchèrent de regagner le port de Nice. Mais le chevalier de Roannais, détaché par le comte de Toulouse pour leur faire la chasse avec trois galères, les serrait de près. Il en prit une échouée au-delà de Monaco, sur la côte de Gênes; il tira quelques coups de canon à l'autre, qui fut enfin abordée par ses chaloupes (11 juillet). Mais de douze officiers qui la montaient, dix échappèrent, et de ce nombre l'heureux Labourlie. Le chevalier emmena cent cinquante prisonniers au fort d'Antibes. Le comte de Grignan, gouverneur de Pro-

(1) Labaume.

vence, les livra à Bâville. Deux lieutenants furent condamnés à mort et exécutés à Nismes. L'un, natif de cette ville, s'appelait Pierre Martin; l'autre, gentilhomme poitevin, se nommait Charles de Goulaine. (1)

Ainsi Roland vit l'ennemi et les orages détruire ce faible et dernier secours, son suprême espoir. Tout semblait désormais ligué contre lui : les hommes et les éléments. Ce golfe inhospitalier, ce lion des mers, paraissait, dans ses fureurs, obéir au vieux monarque, pour défendre son empire et emprisonner ses victimes sur cet écueil des Cévennes. Roland aperçut-il la main de Dieu dans ce naufrage ? Entendit-il dans cette tempête l'annonce de son destin fatal et l'irrévocable condamnation des Enfants de Dieu ? Je ne sais; mais depuis quelque temps il portait en lui le pressentiment douloureux de cet inévitable sacrifice. Il l'accepta, comme un guerrier chrétien, résigné dans son cœur, mais d'ailleurs toujours inflexible, et sans consentir à la moindre concession qui eût pu le soustraire au martyre. Cette douleur intérieure de Roland, qui répand sur ses derniers jours un intérêt plus doux, eût passé inaperçue, si, comme on le verra bientôt, elle ne s'était révélée par quelques mots mélancoliques.

(1) Louvreleuil, Brueys, Labaume. Parmi les autres officiers réfugiés qui montaient les tartanes, on cite : les colonels de Meirol et Audibert, d'Alais, depuis lieutenants-généraux ; les capitaines Sarlade, de Périgord ; Vigneau, de Saintonge ; Laroquette, des Cévennes ; Campdomergue, de Montpellier ; Laroque ; les lieutenants Vigneles, de Castres ; Coterel, de Nérac ; Riaille, de Montpellier ; Labastide, de Beziers ; Peytaud, de Boucairan ; Leriche, de Clarensac ; Melon, de Calvisson ; Arnauld, Marcel et Seraphon, d'Uzès ; Say, Randon, Camus, Pélissier, de Nismes.



CHAPITRE IX.

—

Cette tempête, protectrice du Languedoc, répandit parmi les catholiques la joie d'une délivrance: elle avait détruit les restes d'espoir de Roland avec les débris de la petite flotte; et Villars sans doute espéra que le général cévenol, plus traitable enfin, solliciterait les offres qu'il repoussait naguère avec hauteur. Les désirs du maréchal l'abusaient. N'attendant plus aucun secours du côté du golfe, Roland remonta dans les hautes Cévennes. Joani le rejoignit au Collet-de-Dèze. Ce jour-là même, le déserteur camisard Solier en porta la nouvelle au commandant de Genouillac, auquel il se rendit avec son cheval et ses armes. Du Villard eut hâte de la transmettre à Palmerolles, toujours posté au Pont-de-Montvert avec ses miquelets. La jonction des deux chefs leur parut d'autant plus redoutable, que leur projet était mystérieux; elle alarma les bourgades catholiques de la Lozère. Ces peuples étaient préparés à l'épouvante par un notaire du pays, qui venait de publier deux quatrains de la sixième centurie de Nostradamus : « Sera l'épouse du Grand fort violée, disait le prophète provençal, quand

l'ennemi noir sera le majeur. Pleurs, cris et plaints, hurlements, effrayeur! Cœur tremblotant, serré, blême, transi! Sang épanché, froid, faim et nul merci! » Selon le notaire, l'ennemi noir c'était Roland, et l'épouse du Grand c'était l'église. Les calamités prédites ne pouvaient concerner que la Lozère. Comment n'en pas croire ce célèbre prophète de Salon, que l'on voit dans son tombeau assis sur un siége de bronze, une plume de bronze à la main, penché pensivement sur les feuilles de bronze de son livre sibyllin, où il va écrivant, pendant la mort, les mystères de l'avenir? Sur la foi de Nostradamus, les catholiques de la Lozère croyaient toucher à leur dernier jour; et les commandants des bourgs épiaient avec effroi de quel côté se dirigeait l'orage. Il menaçait le Pont-de-Montvert: Roland voulait avant de périr exterminer les miquelets, mortellement abhorrés des camisards (juillet 1704).

Il descendait, du sud, par le chemin de Saint-Maurice, à la tête d'un millier de combattants. Il laissa la cavalerie au repli de la montagne, pour sabrer les fuyards et protéger sa retraite. Plusieurs de ses brigades passèrent les torrents, et toutes ensemble, formées en trois corps de trois cents hommes chacun, attaquèrent à la fois les trois villages qui composent ce bourg. Palmerolles, qui l'occupait, avait envoyé ce même jour un détachement de miquelets escorter des prisonniers à Florac; mais il pouvait s'aider des nombreuses populations parquées dans le Pont-de-Montvert, que la terreur forçait à défendre avec lui ses murs contre les Enfants de Dieu. Ceux-ci avaient emporté

déjà toutes les extrémités, et, resserrant leur feu, cernaient au centre les miquelets. Palmerolles était perdu. Le bruit de la fusillade parvint jusqu'à l'escorte absente qui revenait de Florac; elle accourut, et son attaque mit entre deux feux une aile camisarde, qu'elle chassa du faubourg du nord. Palmerolles, dégagé, fit un dernier effort, et arracha le bourg à Roland. Ce combat, très-vif, assez long, fut peu meurtrier, du moins pour les Enfants de Dieu, qui n'y perdirent que seize hommes. C'est le dernier de la grande insurrection cévenole: elle vint expirer dans les mêmes murs où, deux ans auparavant, le même mois, et presque le même jour, elle était née dans le sang de l'archiprêtre: de sorte qu'on peut dire que le Pont-de-Montvert fut son berceau et son tombeau. (1)

Villars ne voyant pas Roland venir lui demander la paix, la lui offrit de nouveau pour la cinquième fois. Il députa vers lui d'Aigalliers, revenu mécontent de Versailles. Le baron avait eu l'honneur d'être présenté à Louis XIV. Le roi lui répéta jusqu'à trois fois sa satisfaction des services qu'il avait rendus en Languedoc. D'Aigalliers, qui désirait un régiment, répondit au monarque, qu'il demandait à Dieu la grâce de pouvoir en rendre à l'avenir de plus grands encore. Le soir, Chamillard, qui ne l'avait pas compris, crut le prendre au mot en lui disant que, puisque les camisards avaient tant de confiance en lui, il devait achever leur soumission pour en avoir tout l'honneur. « Volontiers! répondit le baron. Mais les esprits sont tellement irrités,

(1) Louvreleuil.

qu'il ne reste plus qu'un seul moyen. » — « Et lequel ? » — « Rétablir le protestantisme. » — « Gardez-vous bien de parler de cela ! Le roi verrait plutôt son royaume bouleversé. Mais vous, monsieur, n'êtes-vous point catholique ? » — « Non, monseigneur. » — « Mais comment êtes-vous rentré dans le royaume ? » — « J'étais revenu pour emmener ma mère; elle ne put s'y résoudre : ses prières me retinrent. Un prêtre de nos amis certifia que j'avais abjuré; je le laissai dire, et en cela j'eus tort et je m'en repens. »

Louis XIV accorda au baron une audience de congé, le remercia encore devant ses ministres, et ajouta : « Il n'y a qu'une chose que j'aurais voulu corriger en vous, monsieur. » — « Je supplie votre majesté de me dire ce qui peut lui déplaire en moi, répondit d'Aigalliers : je tâcherai de m'en défaire au péril de ma vie. » — « C'est votre religion, répliqua le monarque. Je souhaiterais que vous fussiez bon catholique, pour avoir lieu de vous accorder des grâces et vous mettre en état de continuer à me servir. Il faut vous faire instruire; vous reconnaîtrez un jour que je vous aurai procuré un très-grand bien. » C'était lui indiquer le moyen d'obtenir sur-le-champ un brevet de colonel. D'Aigalliers répondit noblement : « Je remercie votre majesté du soin que sa bonté royale prend de mon salut; mais je me croirais indigne de la moindre de ses faveurs, si je l'obtenais par une hypocrisie. » Le roi plia les épaules. « Cela suffit, ajouta-t-il, n'en parlez plus. » D'Aigalliers lui demanda sa bénédiction, comme à son roi. Louis XIV se mit à rire, et congédia le baron, affligé de voir le monarque se moquer de ses

sentiments féodaux et de la vieille religion du trône. On le gratifia d'une pension de huit cents livres. D'Aigalliers fit sentir qu'il n'avait point agi pour de l'argent, et demanda qu'on lui remboursât les trois cents pistoles qu'il avait empruntées à ses amis et dépensées au service de l'état. On refusa; mais on lui fit entendre que s'il ramenait Roland, on pourrait bien lui accorder un brevet de colonel. Quelques justes que fussent les prétentions de d'Aigalliers, il eut tort de s'abaisser jusqu'à cette misère, qui ternit d'une ombre d'intérêt la pureté de ses motifs religieux et patriotiques.

Louis XIV, qui n'accordait aux hérétiques ni salaire ni gratitude, acceptait néanmoins leurs services et même les sollicitait parfois. Chamillard et d'Aigalliers signèrent, au nom du monarque et des protestants, une convention dans laquelle il était stipulé que tous les français qui refuseraient d'être de la religion du roi, sortiraient du royaume; qu'ils se retireraient chez un prince allié de la France; qu'ils pourraient, à leur volonté, vendre leurs biens ou en recevoir les revenus à l'étranger, et enfin emmener avec eux leurs parents prisonniers ou forçats. Ce dernier article avait surtout séduit d'Aigalliers, qui, trompé par ses sentiments généreux, se regardait comme un libérateur suivi d'une multitude joyeuse de captifs, tels que le jeune Rochaigude et le vieux Salgas, sans trop réfléchir qu'il les conduisait dans l'exil et qu'il signait lui-même son expulsion de la patrie. Or, c'est ce traité qu'il s'agissait de soumettre à l'acceptation des Enfants de Dieu. Sa mère voulut l'accompagner, afin de persuader les femmes, dont l'influence

achèverait de convaincre leurs maris. Arrivé à Saint-Hippolyte, le baron écrivit à Roland pour lui demander une conférence générale et publique, afin que ce chef ne pût encore se rejeter sur le refus des brigades. Roland accepta, et lui envoya une escorte de cavalerie, commandée par Marchand, (de Fons-sur-Gardon), le successeur de Saint-Paul. Le lieu de la conférence fut fixé à Durfort (29 juillet). D'Aigalliers s'y rendit avec sa vieille mère et plusieurs St.-Hippolytains. Roland vint à sa rencontre, suivi de Ravanel et d'une vingtaine de gardes. Le général camisard l'accueillit gracieusement; mais Ravanel, inquiet, mécontent, grommelait comme un sanglier. Les compagnons du baron l'offusquèrent; il leur ordonna brutalement de se retirer. D'Aigalliers répondit qu'il ne le souffrirait pas, et qu'il s'en retournerait plutôt lui-même. Mais Roland intervint, fit taire son lieutenant, et, tombant à genoux sur le chemin, adressa au Seigneur une fervente oraison pour qu'il disposât les esprits à la concorde. Il reçut le baron dans le manoir gothique de Durfort, demeure féodale des seigneurs de Sauve et des évêques de Maguelone, et, depuis l'insurrection, celle de Roland, possesseur de tous les vieux castels cévenols. Il invita le baron et la baronne à dîner avec plusieurs de ses lieutenants. Ravanel refusa de se mettre à table. Après le repas, d'Aigalliers dit à Roland que, s'agissant d'une affaire qui intéressait tout le peuple, il fallait d'abord l'assembler, et qu'ensuite il lui communiquerait les intentions du roi. « Frère! parlez-ici, répondit Roland; les autres tiendront pour fait ce que nous ferons. » — Vous savez, répliqua le baron, que vous avez blâmé

Cavalier d'avoir traité en cachette; ainsi, parlons devant tout le monde. » Le nom de Cavalier fit bondir Ravanel. « J'adore Dieu, s'écria-t-il en fureur, Cavalier est un traître! Mais, pour moi, je veux servir l'Éternel, quand il y aurait trente mille diables qui voulussent l'empêcher ! » Cependant au dehors la multitude demandait tumultueusement à conférer avec le baron. Roland lui ordonna de s'assembler dans le pré derrière le château. Le balcon du manoir dominait cette esplanade, et Roland, d'Aigalliers, sa mère et quelques autres personnes s'y placèrent pour haranguer la troupe, mêlée en bas aux peuples de Durfort et des bourgades voisines.

D'Aigalliers demande la parole. Au même instant, un prophète, debout sur une éminence à l'extrémité du pré, en face du balcon, la réclame aussi; la multitude se tourne aussitôt, la moitié vers le baron et l'autre vers le prophète. Celui-ci, sans doute scandalisé que la conférence fût ouverte sans une prière ou un cantique, entonna aussitôt un psaume, que tout le peuple continua en chœur. D'Aigalliers, fâché, dit à Roland: « Il y a temps pour tout, pour chanter les louanges de Dieu et pour songer à ses affaires. Je vois qu'on abuse de la Parole de Dieu pour m'interrompre, et je m'en vais. » Un habitant de Durfort, nommé Ollivier, voulut faire observer au prophète qu'il devait laisser parler le baron, obligé de s'en retourner le soir, et qu'il était déjà tard. Ravanel, à cheval au milieu de la foule, entendant cette observation, s'écria furieux: « Comment ! j'adore Dieu, on veut m'empêcher d'entendre la Parole de l'Eternel ! » Et tirant son

sabre il en assena un grand coup sur le bras du malencontreux Ollivier. La vieille baronne s'épouvante; un tumulte horrible se fait dans l'assemblée; plusieurs brigadiers camisards s'élancent sur Ravanel, qui les renverse sous son cheval. Ils se relèvent, le poursuivent et le ramènent désarmé. Enfin, comme la nuit approchait, d'Aigalliers put commencer son discours. Il parla d'abord de la nécessité de terminer une guerre désastreuse et d'accepter la paix offerte par le monarque. Avec la guerre, ils ne pouvaient être qu'exterminés ; avec la paix, ils pouvaient rester paisiblement en France, mais sans culte public; et mieux encore se retirer avec leurs biens et les captifs délivrés dans une terre de liberté. Après d'Aigalliers, Roland, debout sur le même balcon, répondit : qu'ils ne voulaient point de religion sans culte public; et que le moins qu'ils pussent exiger, c'était quatre temples, dans les quatre diocèses d'Alais, d'Uzès, de Montpellier et de Nismes ; mais que, soit en paix, soit en guerre, ils voulaient rester dans le pays; qu'ils devaient combattre jusqu'à la mort pour se maintenir dans les Cévennes, forteresse des Enfants de Dieu. «Quant à moi, ajouta-t-il tristement, il y a long-temps que j'ai offert à Dieu mon corps en sacrifice. » (1)

D'Aigalliers répliqua qu'il n'était plus question de religion, s'ils voulaient combattre pour des bois et pour des rochers ; il parla encore des malheurs d'une résistance inutile, des avantages de les prévenir en sortant volontairement de France, de son désir de partager leur sort et de se mettre à leur

(1) D'Aigalliers; Louvreleuil, tome 3, page 167.

tête avec sa vieille mère, pour se rendre dans un pays de repos et de liberté. « Pour vous, dit-il à Roland, vous devez bien prendre garde de vous laisser séduire au désir de vivre dans l'indépendance; si vous différez un moment, vous ne pourrez plus prendre le bon parti. » — « Si Dieu veut, répondit Roland, il peut me faire vaincre toute la terre! Il m'a fait conquérir ce pays-ci, il m'en fera conquérir bien d'autres. » — « Comment conquérir! s'écria d'Aigalliers. Vous croyez donc avoir conquis un pays, parce que vous allez d'une montagne à l'autre. Mais, dites-moi, lorsque les troupes viennent et que vous vous en allez, et qu'on brûlera peut-être le lieu où nous sommes, pensez-vous qu'alors votre protection soit fort utile aux habitants d'un pays que vous regardez comme vôtre? » Mais les clameurs des Enfants de Dieu interrompirent le baron, qui se réclama de ses bonnes intentions. « Vous devez m'en savoir gré, dit-il, je n'ai pu mieux faire, et je donnerais ma vie pour vous procurer la liberté de conscience dans la patrie; mais je ne puis là-dessus que prier Dieu de toucher le cœur du roi! » La multitude s'apaisa, et un prophète, au nom de tous, remercia le baron: « Continuez, lui dit-il, Dieu vous récompensera! » Les habitants de Durfort fondaient en larmes de l'inflexibilité des Enfants de Dieu.

La nuit tombait: d'Aigalliers, voyant l'irritation des camisards, n'osa se remettre en chemin dans l'obscurité; il resta à Durfort. Ce castel désert n'avait pas été, on le pense bien, meublé par Roland; il n'y avait que quelques chaises, sur lesquelles le baron, sa mère et sept à huit autres

personnes passèrent leur veille à causer, non sans inquiétude, en attendant le jour. Vers minuit, un camisard gigantesque, armé d'un fusil et de deux pistolets, entra. Tombant avec armes et bagages sur le pavé retentissant, il remplit la moitié de la salle. Ce prophète resta plusieurs heures dans cette attitude, agité de convulsions et annonçant à la terre les calamités dont la menaçait le ciel. La vieille baronne mourait de frayeur. Enfin le jour parut : d'Aigalliers partit; Roland l'accompagna poliment, mais froidement. Le baron rentra dans Saint-Hippolyte, mécontent d'une course inutile et d'une conférence où il n'avait pas brillé. Il est étonnant combien le camisard inculte s'était montré supérieur au gentilhomme lettré, par le sens, la fermeté, la grandeur des vues, et par un fier et mélancolique héroïsme. (1)

D'Aigalliers, de retour à Saint-Hippolyte, écrivit à Villars et à Chamillard le stérile résultat de sa mission ; il offrit même au maréchal d'y rester pour fomenter la désertion au camp camisard et débiliter insensiblement l'insurrection et son chef; mais Villars, qui déjà se méfiait du mécontentement du baron, lui ordonna de revenir à Nismes. Il fut désolé et furieux de l'indomptable obstination de Roland. Sa colère s'exhala en menaces plus bruyantes, il est vrai, que redoutables : « Je brûlerai, s'écria-t-il, trente paroisses ! Tout ce qui se trouvera à la campagne périra ! » Mais Roland répondit ou fit répondre par Ravanel et Catinat « que pour un village protestant détruit, ils en détruiraient quatre

(1) D'Aigalliers.

catholiques, et, pour chaque personne, dix, sans égard de sexe ni d'âge. » Villars mit en mouvement tous ses généraux. Saint-Bénézet et Soulorgues furent pillés par Grandval; Corbès, pillé et brûlé par Planque; Cros, Saint-Roman, Collognac, Valestalières, saccagés par Lalande; Saint-Privat, Saint-Frézal et Saint-Hilaire, dévastés par Palmerolles. Une vingtaine de personnes furent fusillées; une centaine enlevées dans les environs d'Uzès. Villars donna cette satisfaction aux prêtres et aux catholiques, qui, las d'interminables négociations, recommençaient, le clergé, ses plaintes et ses murmures, (1) et le peuple, ses attroupements, ses pillages et ses meurtres. Roland n'usa pas de représailles; mais il écrivit une lettre terrible au brigadier de Parat, à Uzès, le menaçant, si dans trois jours il n'avait réprimé les brigandages des cadets de la croix, de tout détruire, par le fer et le feu : villes, bourgs, villages et toute la campagne catholique. Villars satisfit à cette réclamation, contint les bandes de l'ermite, cassa un de ses lieutenants, Florimont, et l'enferma au fort de Nismes. (2) Tourmenté par les prêtres et les prophètes, par les camisards blancs et les camisards noirs, prêts à s'entr'égorger de nouveau, Villars, persévérant dans la clémence, eut recours à un dernier et singulier négociateur. Dans les montagnes de Lasalle, on voit encore un vieux château, du nom de Cornelli, demeure féodale d'une de ces familles napolitaines proscrites pour leur attachement à la dynastie d'Anjou, et, depuis le quinzième siècle, établies en Languedoc.

(1) Fléchier, lettre du 9 oaût 1704. (2) Labaume.

Le dernier mâle de cette maison avait en mourant laissé une orpheline, qui, unissant l'imagination de son ancienne patrie à l'enthousiasme de sa foi nouvelle, conçut pour Roland une passion romanesque et mystique, exaltée par le triple intérêt attaché au proscrit, au guerrier et au prophète; elle l'accueillait dans son manoir, et le suivait au désert, sans que cette vie aventureuse, si éloignée des paisibles habitudes de son sexe, éveillât le moindre soupçon injurieux à sa vertu et parût avoir la moindre étrangeté pour ce peuple en qui tout était extraordinaire. (1) Dans une de ses courses, elle tomba entre les mains de Montrevel, qui l'enferma dans un couvent. Villars la relâcha, lui fit offrir quatre cents pistoles, et la mission de fléchir et de désarmer Roland. La noble jeune fille refusa le salaire, et, son message accompli, répondit: «Roland ne veut pas se rendre: l'esprit le lui défend.» Et comme on insistait : « Mais en conscience, ajouta-t-elle, puis-je m'opposer à l'Esprit de Dieu ? » (2) Ainsi Roland restait inaccessible aux séductions de d'Aigalliers, de Cavalier, de Jourdan, de mademoiselle de Cornelli. Il répondait toujours : « Je ne me jetterai point à la gueule du lion ! » (3)

(1) Brueys représente mademoiselle de Cornelli comme l'errante Angélique du Roland camisard. Louvreleuil prétend qu'elle avait une sœur cadette éprise aussi de Maillé, le lieutenant chéri de Roland. Un capitaine de cavalerie a composé, sur ce sujet, un roman licencieux intitulé : *Les Amours des Prophètes*. Il est écrit, comme il devait l'être, dans un corps-de-garde, par un imitateur de Crébillon, sous le règne de madame Dubarri. Le manuscrit se trouve à la bibliothèque de Nismes.

(2) Louvreleuil.

(3) Cavalier.

Mais l'heure était venue où l'infortuné Roland, *qui s'était offert en sacrifice à Dieu*, devait être agréé comme victime sanglante. Un jeune camisard d'Uzès, son agent de confiance, vint, dans cette ville, proposer au maréchal et à l'intendant de leur livrer, pour cent louis d'or, le général cévenol. Le 13 août, Roland, accompagné de huit brigadiers camisards, et, selon Brueys, de mademoiselle de Cornelli, vint coucher au château de Castelnau, situé à deux lieues et demie au couchant d'Uzès, et non loin de Ners. Soit qu'il fût attiré dans le piége par le traître, soit qu'il dût recevoir les impôts de ce canton, et qu'ils se rendît, comme on l'assure, aux eaux minérales d'Euzet, le brigadier de Parat, prévenu le soir même, fait aussitôt partir d'Uzès Lacostebadié, chef de bataillon de Charolais, tous ses officiers et cinquante dragons de Saint-Sernin. Ils chevauchent au galop vers Castelnau. Roland dormait, ses lieutenants aussi, hors un seul, nommé Grimaud, qui veillait au sommet d'une tour. Entendant dans le silence de la nuit ce galop bruyant des chevaux, Grimaud descend et jette le cri d'alarme de salle en salle. Tous s'éveillent en sursaut. Marchand, Bourdalié et Bason, les premiers levés, s'enfuient, sur les trois chevaux les plus rapides, par la grande porte du château, que l'ennemi n'occupe pas encore; mais il arrive aussitôt, et Roland et les cinq autres brigadiers échappent à peine par une poterne dérobée. Les dragons s'élancent sur leurs traces. Les chefs camisards, à demi-nus, sur des chevaux à poil, ne peuvent gouverner leurs bêtes indociles, qui, insensibles au péril de leurs maîtres, se ralentissent au bout d'un quart de lieue, s'obs-

tinent, caracolent et se rendent. Forcés de les abandonner, ils se dérobent dans un chemin creux et obscur. Mais les dragons les atteignent, les cernent, leur crient : « Rendez-vous! Bas les armes ! » Roland, adossé au tronc énorme d'un vieil olivier, fit une défense de lion. Il tira d'abord trois coups d'espingole, et chacun fut mortel; il prit ensuite ses pistolets, dont il portait une ceinture. Les officiers royaux avaient ordre de le saisir vivant ; mais un dragon, nommé Soubeyran, irrité de voir tomber ses compagnons, abattit, d'un coup de fusil, le général camisard. Alors Maillé, Grimaud, Guérin, Raspal et Coutarel, qui se défendaient à ses côtés, se jetèrent en pleurant sur le corps inanimé de leur chef et se laissèrent saisir *comme des agneaux*. (1)

Lacostebadié revint en hâte au château, pour y chercher mademoiselle de Cornelli. On ne la découvrit pas. Si elle y était venue, elle s'était enfuie à cheval dans les ténèbres. L'escadron triomphant rentra le matin dans Uzès. Le dragon vainqueur tenait le cadavre sur l'arçon de sa selle. Parat le fit montrer de rue en rue au peuple, en criant : « Voilà le corps de Roland le fameux chef camisard ! » Le maréchal ayant reçu cette grande nouvelle à trois heures après midi, fit partir, le même soir, un détachement pour Uzès. Il rentra le matin dans Nismes conduisant le cadavre enfermé dans une bière couverte, et les cinq camisards enchaînés. Bâville les reçut au palais, et fit aussitôt le procès au mort et aux vivants. Tout le lendemain (16 août), le cadavre, attaché par le cou à une charrette attelée

(1) Louvreleuil, Brueys, d'Aigalliers, l'Anonyme, etc.

de bœufs, fut traîné dans Nismes, au milieu d'une immense multitude de toutes les classes se pressant autour du char patibulaire de Roland, comme elles se précipitaient naguère sur les pas du coursier triomphal de Cavalier. Fléchier et quatre autres prélats se mêlèrent à la foule pour voir la face du chef redoutable du désert. Le soir, ils assistèrent, avec une joie indécente, au supplice de ses cinq lieutenants, dont la constance étonna même ceux qui avaient déjà vu mourir dans les tourments les Enfants de Dieu. Ils furent rompus vifs autour du bûcher de leur général, dont les cendres furent jetées aux vents.

Ainsi périt, à l'âge de trente ans environ, Roland Laporte, général des Enfants de Dieu, pâtre cévenol, qui unissait à l'indomptable tenacité de Coligny l'habile et sombre enthousiasme de Cromwel. S'emparant de cet orageux élément de l'extase, il en fit le fondement et la règle d'une insurrection, qu'il organisa, nourrit, vêtit, abrita, entretint deux ans au désert, malgré la fureur des hommes et des saisons; lutta, avec trois mille combattants, contre des populations hostiles, soixante mille ennemis armés, les maréchaux de Louis XIV, et ne fut enfin abattu que par la défection, la trahison et la mort. Quel homme plus obscur sut, par de plus faibles moyens, tenter, avec plus d'énergie, un effort plus gigantesque? Car, l'insurrection, créée par lui, morte avec lui, c'était lui-même; il en était l'intelligence, l'âme. Mais s'il en fut la tête, Cavalier, il faut le dire, en fut le bras et la plus vaillante épée. Roland n'avait point cet élan, cette fougue aventureuse, inspirée, cette bravoure témé-

raire et chevaleresque qui, jointe aux charmes de l'adolescence, font de Cavalier la plus gracieuse et la plus héroïque figure du désert. Roland, d'un âge plus mûr, d'un caractère plus viril, eut aussi des qualités plus solides et plus complètes. Nature à double face, le calme s'unissait en lui à l'emportement, l'astuce à l'intrépidité, le calcul à l'enthousiasme. Homme d'intelligence plutôt que d'action, il acceptait, sans les chercher, les combats utiles, laissant à Cavalier la gloire de provoquer des chocs stériles et sanglants. Ces victoires inspirèrent, à ce qu'il semble, à son jeune lieutenant la coupable ambition d'usurper le commandement suprême. Roland s'y maintint, et non-seulement il ne s'en vengea pas, mais il le choisit, l'agréa du moins, pour son mandataire auprès de Villars, et voulut même, après sa défection, le réconcilier avec les brigades, dont il ne put vaincre le ressentiment. Cavalier lui paraissait indispensable à son triomphe. Déplorable récompense des actions humaines ici-bas : l'infidélité conduisit Cavalier à la fortune et à la célébrité; Roland, incorruptible, scellant sa cause de son sang, n'obtint qu'un obscur martyre! Mais trois jours de plus, et sa constance, au lieu d'une fin tragique, obtenait peut-être un éclatant triomphe. Roland périt la veille de la fatale bataille d'Hochstet et l'année qui précéda les grands désastres de Louis XIV. Qu'eût-il fait alors ? En demander le mystère à la tombe, est aussi téméraire que chimérique. Ce chef formidable, grandissant de la ruine du monarque, lui eût sans doute imposé le rétablissement de l'édit de Nantes; il eût rouvert les portes de la France à cinq cent mille exilés ; et, les

réunissant sur la frontière, il leur eût dit : « Maintenant défendons la patrie, notre mère repentante et vénérée, et repoussons ses ennemis, qui n'ont eu pour vous qu'une hospitalité cupide, et pour moi qu'un dédain barbare. » (1)

(1) L'hospitalité des particuliers fut admirable; celle des états, généreuse aussi, fut néanmoins intéressée. Ils n'exigèrent pas de Louis XIV le rappel des exilés, et, tout en protégeant les négociants, ils laissèrent les vieux soldats dans un dénûment tel que souvent ces malheureux *ne savaient pas où aller souper*, comme s'exprime un agent de Chamillard.



CHAPITRE X.

—

L'insurrection cévenole finit avec Roland. Elle n'avait plus de chef qui pût remplacer son généralissime : Ravanel était un soldat de fer; Catinat, un impétueux homme de cheval; Joani, un audacieux partisan; Castanet, Salomon, Abraham, des cœurs intrépides; mais aucun ne réunissait les talents nécessaires au suprême commandement. Les deux frères de Roland, qui, avec quelque mérite, auraient pu succéder à leur aîné, comme lui à son oncle, n'y pensèrent seulement pas. Amet, le seul connu, était un brigadier ordinaire; l'autre n'était qu'un camisard obscur. C'est pourquoi les Enfants de Dieu ne s'assemblèrent pas pour l'élection d'un général. Aucun des chefs ne prétendit à ce grade suprême. Bien loin de se réunir pour combattre l'ennemi, ils ne songèrent même pas à se concerter pour obtenir, en se soumettant, de plus avantageuses conditions. L'armée se sépara en cinq bandes; chaque bande se fractionna en plusieurs brigades indépendantes; chaque brigade se fragmenta de même en une multitude de menus pelotons isolés; et tous se dispersèrent, traqués par les officiers du

roi. L'insurrection camisarde, semblable à un cadavre dont la hache aurait abattu la tête, ne fit plus que palpiter convulsivement quelques moments encore, pour se dissoudre sans retour, et tomber lambeaux par lambeaux.

L'œuvre de Roland périt tout entière avec lui. Ses nouveaux magasins furent découverts, et l'un entre autres, le jour même de sa mort (14 août). Celui-ci, composé de quatre-vingts sacs de blé, était dans un antre près de Toiras; une caverne voisine de Sauve contenait cent cinquante sacs du plus beau froment (25 août); une des grottes de Mialet renfermait dix bœufs salés, des tonneaux de vin, des sacs de farine, des caisses de drogues médicinales, et six blessés, qui furent fusillés à l'instant. Ce dernier magasin fut découvert par le chevalier de Froulai, fils de ce comte de Tessé qui, vingt ans auparavant, exécuta avec Saint-Ruth la dragonnade du Vivarais et du Dauphiné. Ces provinces s'agitaient de nouveau à la voix de Roland : leur double soulèvement, tant de fois échoué, se combinant avec celui des Cévennes, devait étendre l'insurrection depuis la plage du golfe jusqu'aux cimes des Alpes. Saint-Jean et les pâtres des Boutières, Jean Pol et les laboureurs des bords de l'Erieu, Jolicœur et les pêcheurs des îles du Rhône, allaient éclater, quand le subdélégué Dumolard éventa le complot, à la veille de son explosion, et l'étouffa. Mais les peuples riverains de la Drôme se levèrent en armes, et se réunirent dans la forêt de Saou. Quatre cents insurgés, appuyés sur leurs fusils, écoutaient dans un profond recueillement un prophète prêchant de la cime d'un rocher, quand tout à coup apparut

le prévôt de la maréchaussée de Valence. Ils le chargent, lui tuent trois archers et dispersent ses brigades; mais le belliqueux prévôt, rassemblant toutes les milices catholiques des environs, revint, quelques heures après, attaquer cette assemblée, qui se dispersa dans la forêt. Le marquis de Châbrillant, lieutenant du roi en Dauphiné, accourut avec de l'infanterie régulière, parcourut le pays, fit faire de nombreuses arrestations, quelques exécutions, et ce double soulèvement fut étouffé sur l'une et l'autre rive du Rhône. (1)

Villars marcha aussi vers Alais. Fondant avec tous ses bataillons sur les Cévennes, il eût pu traquer, cerner, foudroyer coup sur coup les Enfants de Dieu, consternés et pleurant leur général; mais il s'avança pour solliciter leur soumission, et leur offrir encore la paix, sa clémence et leur grâce. Le maréchal, qui n'allait pas plus sans d'Aigalliers que l'oiseleur sans son appeau, résolut de l'envoyer de nouveau sur la montagne, pour attirer dans ses filets les éperviers camisards. Mais le baron, mécontent et se sentant dupé, ne céda qu'aux instances de quelques députés bas cévenols, et qu'aux ordres impératifs de Villars. Il se rendit au château de Toiras, voisin du camp de Roland (29 août 1704). Malplach, secrétaire de ce chef, et vingt camisards se soumirent, ne demandant que l'unique liberté de quitter la France. D'Aigalliers la leur assura, et leur promit encore que s'ils parvenaient à persuader cent de leurs compagnons, ils obtiendraient la même faveur pour leurs parents et leurs amis

(1) Louvreleuil.

désireux d'abandonner leur patrie. Ces camisards consentirent à le suivre et à joindre leur voix à la sienne, auprès des troupes du Gévaudan. Ils remontèrent le Gardon, pour sonder d'abord celle de Castanet, campée sur l'Aigoal. Le prophète de Massavaque avait, comme Salomon, abdiqué nominalement l'autorité militaire. Larose, son successeur, montagnard rusé, eut l'air d'accepter les propositions du baron. Mais quand celui-ci crut le tenir, voilà que la troupe se mutine, ressaisit son chef, et, furieuse, menace d'égorger d'Aigalliers, Malplach et les camisards embaucheurs. Ils se réfugièrent dans les murs de Saint-André-de-Valborgne, où ils attendirent les déserteurs qui se décideraient à sortir de France.

D'Aigalliers était loin de prévoir qu'il conduirait lui-même à l'étranger cette première migration de camisards. Cette disgrâce, qu'il ignorait, il l'avait involontairement provoquée dans la dernière audience qu'il obtint de Louis XIV. Le baron, invité à se convertir, non-seulement refusa, mais il commit encore la généreuse imprudence de dénoncer hautement au roi l'intolérable despotisme de Bâville et des évêques. L'animadversion du monarque se manifesta aussitôt par un dédaigneux haussement d'épaules, et par un rire amer plus rare en lui et beaucoup plus redoutable que ses emportements. D'Aigalliers, qui se trouvait à Versailles lors de la naissance du duc de Bretagne, fut de retour à Nismes lorsqu'on y chanta le *Te Deum* sur cet évènement. Mêlé au cortége du maréchal, il l'accompagna jusqu'au portail de la cathédrale; mais il refusa d'entrer; et lorsqu'on lui en fit l'observation,

il répondit qu'il n'était pas catholique et qu'il ne le serait jamais. Ces imprudences, bien que légères, mais envenimées par ses ennemis, firent éclater sur l'infortuné baron l'injuste courroux de Louis XIV. Le monarque ordonna son expulsion du royaume, et, pour unique adoucissement à cette inutile rigueur, éleva jusqu'à 1,200 livres la pension du proscrit. Chamillard lui en fit payer le premier trimestre en lui transmettant cet ordre fatal. D'Aigalliers le reçut à Saint-André-de-Valborgne : il en fut terrassé. Suivi de ses camisards, augmentés d'une douzaine de transfuges de la troupe de Larose, il redescendit à Alais. Villars fut touché de son infortune; Bâville en parut confus; les esprits modérés et généreux des deux religions s'en montrèrent affligés et scandalisés; mais les ardents catholiques en furent joyeux; et les camisards trouvèrent peut-être juste que l'auteur de leur ruine, qui naguère avait si légèrement négocié pour eux les douleurs de l'exil, fût forcé de leur en ouvrir le triste chemin. Il revit Uzès, sa ville natale, prit sa vieille mère, et partit, accompagné de Malplach, du frère de Cavalier et d'une trentaine de camisards. « Je laissai, dit-il, cette terre que je trouvais bien ingrate pour un homme qui avait tant pris de peine pour y procurer la paix; et je m'en allai!... » Il arriva le 23 septembre à Genève.

Pour adoucir les heures amères de l'exil, il écrivit l'histoire de l'insurrection cévenole : précieux mémoires austères comme lui et passionnés (1). Une

(1) Il est à craindre que ces précieux mémoires ne soient perdus. Je les demandai à M. Champollion-Figeac, conservateur des manuscrits à la bi-

fois hors de France, on l'oublia, on supprima sa pension, on retint le revenu de ses terres. Réduit à l'indigence, il se crut en droit de revenir vivre dans sa baronnie; mais il fut arrêté à Lyon et conduit dans le château de Loches, en Touraine. Il tenta de s'évader, arracha d'une fenêtre un barreau de fer et s'en fit une arme. Il assomma la première sentinelle; mais comme il franchissait le mur d'enceinte, une seconde garde l'aperçut et l'abattit d'un coup de fusil. Telle fut la triste destinée de cet homme vertueux, et la fatale récompense que ses services reçurent de Louis XIV. D'Aigalliers rappelle douloureusement Salgas, dont la condamnation lui arracha ce cri palpitant : « O noblesse française! notre cœur serait bien avili, si un pareil traitement pouvait nous sembler plus doux que la mort! » Ce cri d'indignation et de désespoir n'annonce-t-il pas un affreux pressentiment de sa destinée entrevue dans celle de Salgas? L'illustre forçat qu'il voulait délivrer, le vit de sa galère tomber dans le gouffre inévitable. Sous cette inexorable fatalité sociale, Salgas et d'Aigalliers, le vieillard avec plus de mansuétude et de sérénité, le jeune homme avec plus d'énergie et d'ardeur, l'un et l'autre avec une égale vertu et une semblable infortune, sont deux des plus touchantes figures des guerres cévenoles.

Castanet, Larose et Joani annoncèrent qu'ils viendraient, à la tête de leurs bandes, poser les

bliothèque royale; les renseignements qu'il me donna, m'ont convaincu que ce savant ignorait où se trouvait ce document, que M. Michelet cherchait aussi de son côté. Si l'original existe encore, il doit être à la bibliothèque de Genève.

armes à Saint-André-de-Valborgne. L'aide-major de Fimarcon se rendit avec trois cents dragons dans ce bourg, pour recevoir leur soumission et les ramener à Nismes. Les habitants de cette ville attendaient impatiemment, sur les avenues, l'arrivée des brigades du Gévaudan; mais ils furent extrêmement désappointés de ne voir paraître que le seul Castanet, dont la stature courte et trapue satisfit peu l'imagination populaire, qui s'était autrement figuré le prince de l'Aigoal. Il demanda sa femme captive à Montpellier, et la liberté de se retirer à Genève (6 septembre 1704).

Mais Ravanel publiait hautement qu'il ne poserait jamais les armes. De la troupe de Cavalier, qui s'était partagée entre lui et Catinat, il avait conservé trois cents fantassins et cinquante chevaux. Fidèle observateur des solennités religieuses, il ordonna la célébration de la Cène et un jeûne général pour fléchir la colère divine, et se rendit la veille au bois de Saint-Bénézet. Villars, alors à Anduze, en fut prévenu le soir même, et dans la nuit toutes ses troupes se mirent en mouvement. Le brigadier de Courten, commandant d'Alais, vint avec ses suisses border le Gardon au-dessus de Ners; Laroche, chef du second bataillon de Hainault, vint d'Anduze à Domessargues pour pousser Ravanel dans les piéges de Courten; de la cavalerie fut répandue dans les environs pour couper sa fuite et le sabrer. Dès l'aurore du dimanche (14 septembre), Laroche s'avance vers les bois de Saint-Bénézet. Ravanel en est averti; mais soit que le sentiment de sa faiblesse matérielle ou morale, ou que la sainteté de ce jour, ou que l'avertissement de l'esprit, lui défendissent

de hasarder le combat, il résolut de passer le Gardon au-dessus de Ners, pour se retirer dans les bois de Vaquières. Il allait ainsi tomber directement dans l'embuscade de Courten, lorsque heureusement, avant d'y arriver, il aperçut un corps de troupes immobiles entre Maruéjols et le moulin du Pont. Il se détourna, gagna la rive du Gardon et la redescendit jusqu'au-dessous de Maruéjols, où il traversa le torrent. Il crut avoir mis le Gardon entre lui et l'ennemi, lorsque, arrivé près du moulin de la Ressègue, il vint heurter contre un autre bataillon nonchalamment étendu sur l'herbe. Cette troupe se leva vivement et s'élança après Ravanel, qui, remontant cette rive jusqu'à Ners, tomba dans l'embuscade des suisses. Il se jette dans le Gardon; mais les dragons l'assaillent sur l'autre bord. Pris entre deux feux, il perdit cent quarante camisards entre Ners et Cassagnolles. Il s'esquive enfin tout sanglant par la vallée de Beaurivage, passe le Gardon d'Anduze et vient donner encore contre la garnison de Bagards, qui lui tue une vingtaine d'hommes. Il gagna enfin la montagne. On crut Ravanel tué; lui-même répandit le bruit de sa mort, auquel il dut peut-être son salut; semblable en ceci, dit un chroniqueur, à Mithridate. Chassé des montagnes, il repassa le Gardon, fut investi dans un bois d'yeuses nommé *Leuzières del mas des horts*, et, traqué comme une bête fauve, alla se perdre dans les bois de Lenx. Enfin les soixante camisards qui lui restaient, l'abandonnèrent pour se rendre au maréchal. Dans cette défection universelle, Ravanel et Montbonnoux, s'embrassèrent en pleurant, et jurèrent de combattre ensemble jusqu'à la mort.

La défaite de Ravanel fit succomber Catinat, poursuivi sans relâche aussi. La nuit du jour où les cendres de Roland furent jetées aux vents, la garnison de Calvisson l'avait surpris, avec une douzaine de ses compagnons, endormis dans les vignobles de Maruéjols de la Vaunage. Blessé, et presque saisi, le vigoureux Catinat renversa son adversaire, se jeta dans un fossé et s'échappa ; dix de ses camarades furent tués; un seul fut fait prisonnier; il se nommait Béchard, d'Aubais, et c'était un brave. Quelques jours auparavant, il avait, lui troisième, attaqué près de Psalmodi un convoi de quatre-vingts chariots de foin; il dissipa l'escorte, et mit le feu au foin, dont la fumée obscurcit le ciel. Les deux compagnies de dragons du Caila accoururent au secours; Béchard et ses deux camarades se voyant perdus, s'écrient bravement : « A moi, à moi, camisards! tue, tue ! » Les dragons s'effarent, tournent le dos; Béchard, à cheval comme eux, s'élance à leur poursuite, les harcelle et les sabre jusque dans le Caila. Le tocsin sonne pour ameuter les milices; Béchard aperçoit le carillonneur, le tue au sommet de sa tour, et se retire triomphant. Pris à Maruéjols, il fut condamné aux galères; et, libéré sous le régent, il mourut à Lausanne. Cependant Catinat, traqué sans relâche, trahi par les paysans, ébranlé par le malheur de Ravanel, vint, avec son lieutenant favori Franceset et quatre autres capitaines camisards, faire sa soumission à Nismes (19 septembre). Il se rendit avec fierté, et proférant contre le roi des paroles audacieuses. Castanet et sa femme, qu'on lui avait rendue, étaient encore à Nismes. Villars les réunit et les fit partir

tous ensemble au nombre de vingt-deux personnes (21 sept.). Ils arrivèrent le 8 octobre à Genève.

Le curé de Quissac, lisant son bréviaire à deux portées de mousquet de ce lieu, fut tout à coup abordé par un camisard; il se crut perdu, et allait lui demander la vie, quand le camisard lui recommanda la sienne, en posant les armes à ses pieds; il le pria d'intercéder auprès des puissances pour lui et pour quatre de ses camarades cachés près de là dans les buissons. Le prêtre, approuvant leur dessein, les engagea à aller se rendre au commandant de Saint-Hippolyte. Le camisard le supplia de les conduire lui-même devant ce gouverneur. Le curé, craignant la rencontre de quelque troupe insurgée, s'y refusait; mais le camisard insista, et ses compagnons joignant leurs prières aux siennes, ils le pressèrent, répondant de sa vie sur leurs têtes. Le prêtre alla prendre son cheval, et se mit en chemin, se recommandant à Dieu. Comme il l'avait appréhendé, il rencontra bientôt une brigade d'Amet: les cinq camisards placèrent au milieu d'eux le curé tremblant. « Où menez-vous, leur cria-t-elle, ce prêtre de Baal? » — « Nous allons, répondirent-ils, le fusiller aux portes de Saint-Hippolyte. » Et ils passèrent. Le bon prêtre les présenta au gouverneur, obtint leur grâce et les ramena dans leurs familles, à Quissac. (1)

Amet, leur chef, et son jeune frère, se soumirent à leur tour; après eux, Joani. D'abord l'audacieux camisard n'avait répondu aux sommations de Villars qu'en faisant fusiller ses mandataires. Il

(1) Louvreleuil.

enleva trois cents brebis et cinquante bœufs aux peuples de Coucoules. Mais la défection générale l'entraîna : suivi de quarante-six de ses compagnons, il rendit ses armes à Lalande (4 octobre). Ce prince de la Lozère échangea ses grandeurs de la montagne contre une modeste lieutenance, et alla servir en Espagne. Larose ne différait sa soumission que pour clore sa révolte par un acte éclatant de justice, dirai-je, ou de vengeance camisarde : il voulut châtier Fesquet, seigneur de Saint-André-de-Valborgne, qui l'avait blessé d'un coup de feu, et qui d'ailleurs, apostat barbare, avait fait naguère, pour leur fidélité religieuse, tuer à coups de hache trois de ses vassaux. Il s'adresse à lui pour traiter de sa reddition et de celle de la troupe de l'Aigoal. Fesquet indique le lieu de l'entrevue, et s'y rend escorté de quelques milices (19 septembre). Larose le saisit, lui reproche ses cruautés, l'exhorte à la mort et le fait passer par les armes. Sa vengeance satisfaite, Valmalle se réunit à Salomon, Abraham, Laforêt, Lavalette, Moulières, Salles, et, pour négocier leur capitulation, ils députent Elie Marion vers Lalande, à Alais. Ce prophète traita pour ces chefs, pour leurs troupes et pour les peuples d'une trentaine de paroisses, qui les avaient nourris pendant la guerre. « En vertu de ce traité, dit Elie, tous les prisonniers de nos cantons devaient être mis en liberté, et rentrer... dans la possession de leurs biens. Les habitants des paroisses que les ennemis avaient brûlées, devaient être exempts de taille pendant trois ans ; et ni les uns ni les autres ne devaient plus être inquiétés pour le passé, ni molestés... sur la religion ; mais il leur devait être permis de servir

Dieu dans leurs maisons, selon les mouvements de leur conscience. » Le jour même du traité, Larose, en personne, ouvrit les portes aux prisonniers détenus au fort et dans l'une des tours de Saint-Hippolyte. Ces chefs du Gévaudan partirent pour Nismes ; mais Abraham ne put se résoudre à quitter ses armes ni ses montagnes : il dit adieu à ses compagnons, et remonta dans les Cévennes. (1)

Restaient encore quelques petits chefs camisards : Fidel, de Mandagout; Beoulaïgue, de Rochaigude; Joseph, ancien chasseur du sieur de Fesc. Abric Fidel, de la troupe de Castanet, fréquentait le cours supérieur de l'Hérault. Au mois de septembre, quelques jeunes filles de Ganges psalmodiaient : un cordelier nommé Grillon leur imposa silence avec menace. « Chanter les louanges de Dieu n'est pas un crime! répondirent les jeunes filles; le crime seul mérite châtiment. » Le fougueux cordelier s'irrite; et les jeunes filles de répéter toujours qu'il n'y a point de crime à louer Dieu. Le moine les dénonce au juge; on informe. Mais qui portera la procédure à Bâville? Personne ne veut s'y risquer, de peur des camisards. Le cordelier dénonciateur s'en charge, et part accompagné d'un de ses confrères nommé Paul. Montés sur deux chevaux loués à un protestant de Ganges, ils cheminent vers Montpellier; ils rencontrent un capucin laïque de leur connaissance, qui faisait dans les vignes la quête de la vendange. Comme ils s'entretenaient ensemble, Fidel, sans doute averti de leur départ, mit la main sur les trois moines près du logis du Bosc; il les

(1) Théâtre sacré, Elie Marion; Abraham Mazel, Louvreleuil.

conduisit au fond du bois, qui donne son nom à cette auberge isolée. « Mes pères, dit-il aux cordeliers, vous avez toujours cru la confession bonne, eh bien, confessez-vous l'un à l'autre incontinent, car vous allez mourir. » Les moines, se mettant à genoux, récitent les prières des mourants. Fidel et ses camisards se prosternent aussi et supplient à haute voix l'Eternel d'agréer le sacrifice de ces deux *idolâtres*. Il les fit fusiller : puis se tournant vers le capucin, qui s'attendait au même sort : « Mon père, lui dit-il, vous n'êtes ni prêtre ni prédicateur, je vous fais grâce. Retournez à Ganges, ramenez à leur maître ces deux chevaux, et dites de ma part au gardien des cordeliers que s'il empêche encore nos frères de louer l'Eternel, j'irai le poignarder dans son couvent. » (1)

Le 20 octobre, Fidel se soumit au commandant de Ganges; Beoulaïgue le 25; ils se joignirent à l'émigration de Salomon, de Larose, d'Amet, etc. Elie Marion et ses frères emmenèrent leur père dans l'exil, vieillard patriarcal qu'à cause de ses enfants, Julien avait confronté souvent à l'échafaud. Ils arrivérent en novembre à Genève. Joseph, qui se rendit vers la fin de ce mois, partit avec huit prophétesses et arriva dans cette ville en décembre. Il ne restait plus dans les Cévennes que quatre chefs camisards inébranlables : Ravanel, Abraham, Montbonnoux et Claris. Préférant à la paix et à l'exil leur périlleuse et sauvage liberté, ils vécurent dans les cavernes, dans les forêts, et, la nuit, allèrent parfois s'asseoir furtivement au

(1) Louvreleuil, Labaume.

foyer de leurs anciens soldats, heureux de partager leur pain avec les prophètes proscrits. Déjà, dès le 8 octobre, Villars avait mis à prix la tête de Ravanel : il promettait cent cinquante louis à qui le livrerait vivant, et cent à qui le tuerait ou le trouverait mort. Il condamnait d'avance aux flammes les villages qui leur donneraient asile et leurs peuples au fil de l'épée.

Tous ces chefs camisards qui se soumirent, depuis Cavalier, le premier et le plus fameux, jusqu'à Joseph, le dernier et le plus obscur, tous ces vaincus eurent leur triomphe populaire; tous imposèrent les conditions de la paix à Villars qui même, à leur départ, leur donnait de l'or; tous traitèrent, non-seulement pour eux, mais pour leurs partisans, pour les prisonniers qu'ils délivrèrent et emmenèrent dans l'exil. Ils descendirent de leurs montagnes et parurent devant Villars, Bâville, les évêques, la populace furieuse de Nismes, avec un air hautain, audacieux et indifférent. Aux yeux de ces camisards qui ne vivaient plus qu'avec Dieu, tous les hommes étaient de même niveau. Villars fut surpris de trouver cette hauteur de caractère dans ces montagnards incultes; il descendait sans peine avec eux à une magnanime égalité, et les traitait avec une fastueuse complaisance. Mais Fléchier, évêque bel-esprit, ne voyait dans ces guerriers cévenols que des *gueux*, *gens grossiers*, *malfaits et féroces*. C'est peut-être parce qu'ils ne savaient être devant lui *ni radoucis ni repentants*. (1)

(1) Lettre 194, du 8 janvier 1705.



CHAPITRE XI.

—

Vers la mi-décembre 1704, les Cévennes étaient pacifiées. Elles se trouvaient dans une espèce de calme orageux encore, mais bien doux après une si longue tempête. Villars parcourut ces cantons désolés, enleva les armes, déparqua les peuples, et les exempta de toutes tailles et subsides pour qu'ils pussent relever leur cabanes et reprendre la culture de leurs terres : « prévoyant bien, dit un chroniqueur, que des gens exempts de charges et tranquilles dans leurs héritages, ne songeraient plus à rallumer des feux dont ils avaient été dévorés. » Ses paroles magnanimes domptaient et calmaient les restes vivaces des douleurs, des haines et des discordes qui palpitaient encore au fond des âmes. (1)

Avant de quitter le Languedoc, Villars tint les Etats, et ce fut pour lui une cérémonie triomphale. Tous les ordres rivalisèrent de louanges et d'hommages ; mais les évêques surtout, victorieux par la victoire du maréchal, et comme pour effacer leurs

(1) Brueys.

blâmes et leurs murmures injurieux, firent fumer aux pieds de leur libérateur tout l'encens de Saba. « Monseigneur, lui dit en leur nom Fléchier, nous venons mêler notre joie à celle que votre présence inspire à tous les ordres de cette ville. C'est à l'église principalement de se réjouir à la vue de celui que le ciel lui donne pour défenseur, et qui, comme un autre Macchabée, après avoir humilié les ennemis de sa patrie, vient consacrer ses mains triomphantes à réparer les ruines du sanctuaire. Nous avons admiré avec toute l'Europe les glorieux évènements des deux dernières campagnes : Un prince allié de la France puissamment secouru, les projets de ses ennemis renversés, l'expérience de leurs plus habiles généraux déconcertée, la frayeur et l'épouvante portées dans la capitale de l'empire. Chaque action, chaque pas, pour ainsi dire, étaient une nouvelle victoire : Friedlingue, le fort de Kell, le passage de montagnes inaccessibles forcées presqu'à la vue d'une grande armée, Hoschtet même (nom fatal que nous ne proférons plus maintenant qu'avec peine) ! Hoschtet même était alors nommé dans les cantiques de notre joie et faisait le sujet de nos actions de grâce.

» Nous ne demandons plus maintenant à quoi devaient aboutir tant de succès et tant de gloire. Dieu préparait alors un défenseur à ses autels ; il suscitait un protecteur de sa cause. En effet, Monseigneur, destiné à de si hauts emplois, à peine êtes-vous arrivé dans cette province, qu'on y voit tout changer entièrement de face. Le doigt de Dieu paraît partout : on n'a pas besoin d'employer la valeur des troupes accoutumées à vaincre ; la seule

présence de leur général envoyé par le Dieu des armées, suffit dans tous les lieux où il se présente pour en chasser l'esprit de révolte et de fanatisme. Cet aspic furieux, sourd jusqu'alors, débouche peu à peu ses oreilles; il se laisse charmer à la voix du sage enchanteur; son venin se dissipe, et après avoir quitté le dessein de nuire aux autres, il perd enfin le courage de se défendre lui-même.

» Nous nous bornons aujourd'hui, Monseigneur, à ce grand évènement, parce qu'il est le plus glorieux de votre vie et le plus digne de nos louanges. Nous laissons à une autre éloquence à s'étendre sur d'autres sujets : pour nous, nous nous arrêtons à celui dont la mémoire se conservera dans cette province autant que la vraie religion, et qu'il y aura des autels dressés à l'honneur du Dieu vivant. Nous aurons soin de transmettre à nos successeurs le précieux souvenir de cette histoire mémorable; et nous leur apprendrons en même temps, Monseigneur, les sentiments de la vraie et parfaite reconnaissance dont nous sommes pénétrés, aussi bien que de la profonde vénération que nous conserverons toujours pour votre personne. » (1)

Les Etats firent au maréchal un présent de 12,000 livres, et un de 8,000 à la maréchale; don que la reconnaissance ennoblissait, mais vil en lui-même, et nul aux yeux du riche et fastueux Villars. C'était à peine de quoi refourbir son épée un moment rouillée dans son fourreau à l'exhalaison des échafauds cévenols, mais qui devait flamboyer encore sur le Rhin et sur l'Escaut. Villars laissa le

(1) Œuvres choisies de Fléchier.

commandement provisoire de la province au lieutenant-général Lalande, et partit pour Versailles (6 janvier 1705). Il fut reçu de Louis XIV comme le méritait le pacificateur du Languedoc. Le roi le nomma duc et lui donna le collier de l'ordre du Saint-Esprit; double récompense en harmonie avec le caractère à la fois politique et religieux de sa victoire.

Ainsi l'habile et généreux Villars désarma les Enfants de Dieu. Fléchier, dans sa harangue, l'appelle un *enchanteur;* et c'est, je présume, pour flatter le maréchal qui raffolait de romans chevaleresques, qu'il transforme un général de Louis XIV en un magicien du temps de Charlemagne, auquel il soumet l'aspic du Psalmite (1). Quoiqu'il en soit, l'insurrection tomba comme par enchantement à la voix de l'heureux Villars. Tout concourut à son triomphe, et la dernière victoire de Montrevel, et l'aveuglement des puissances protestantes qui délaissèrent les camisards, et la lassitude des populations cévenoles, et le fatal projet de d'Aigalliers, et la défection de Cavalier, et l'or qui paya le sang de Roland, et même les tempêtes protectrices du Languedoc. Mais la magique baguette dont le charme assoupit surtout l'insurrection, c'est le gouvernement juste et paternel de Villars, c'est sa parole magnanime et tendre, c'est sa pitié profonde pour un peuple innocent et malheureux : un général d'armée qui dompte la révolte par la douceur ; un grand seigneur qui tend la main à un pâtre en qui

(1) Cette image adoptée par la poésie carlovingienne est d'origine purement biblique et orientale. Psaume LVIII, v. 4 et 5.

il voit un héros; un courtisan qui a des entrailles pour le peuple; voilà, certes, un enchantement où brille la main même de Dieu, et qui fait de Villars un des plus grands hommes de son siècle.

—



LIVRE NEUVIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

(Janvier 1705). La guerre cévenole fut suivie de conjurations et de soulèvements passagers, où tous ses héros reparaissent un instant pour mourir. Nous allons, en racontant ces évènements malheureux, accompagner ces chefs au tombeau, et pousser enfin pêle-mêle tyrans et esclaves, bourreaux et victimes, devant leur juge éternel.

Mais suivons d'abord les Enfants de Dieu hors de France. Dès que la nouvelle de leur ruine parvint en Hollande, Saurin, qui, deux ans auparavant, avait, en leur faveur, sollicité les dons des fidèles étrangers, implora de nouveau leur commisération pour préparer d'avance à ces proscrits l'hospitalité de l'exil. « Heureux habitants de ces provinces, participez au sacrifice des martyrs et des confesseurs, en ouvrant votre sein à ceux qui ont le courage d'abandonner leur patrie

pour donner gloire à la vérité. Ne souffrez pas que, ayant échappé aux bourreaux du christianisme dans les pays de persécution, ils succombent sous les horreurs de la disette et de la famine dans les pays de liberté. Faites de nouvelles collectes, formez de nouveaux établissements pour les malheureux, que de nouvelles tempêtes vont jeter sur vos bords. Ne souffrez pas que le défaut de secours qu'on trouverait au milieu de vous fournisse des prétextes à des chrétiens lâches qui refusent de suivre Jésus-Christ. Nous vous importunons depuis long-temps avec nos sollicitations, avec le triste tableau des malheurs de notre patrie, avec nos soupirs, avec nos larmes; mais ce n'est pas nous seulement, c'est l'église de Jésus-Christ, à laquelle vous faites gloire d'appartenir, c'est Jésus-Christ lui-même qui vous sollicite dans la personne de ses membres; c'est cette providence divine, qui, en continuant de vous protéger et de vous défendre, vous prescrit, par cela même, d'être la défense et la protection des opprimés. »

« Participez aux misères de l'église par les effets de votre charité pour ceux qu'elles enveloppent depuis tant d'années. Je ne parle pas seulement de cette charité qui consiste à donner du pain à celui qui a faim : vous avez prévenu nos vœux à cet égard et surpassé nos espérances; je parle de cette charité qui consiste à avoir pitié d'une nation qui est un composé de plusieurs nations, dont chacun a porté au milieu de vous ses préjugés et ses passions. Un corps pareil a sans doute besoin de votre clémence. Nous l'implorons, si plusieurs de nous n'ont pas soutenu dignement le caractère de con-

fesseurs qu'ils ont apporté dans ces provinces; mais, en nous faisant grâce, rendez-nous justice; respectez des têtes que la foudre a frappées!... »

« Participez aux misères de l'église en travaillant à les terminer. Ce n'est pas à nous à vous indiquer les moyens de parvenir à ce grand ouvrage, votre piété vous en inspirera assez, si vous voulez l'écouter; c'est à nous à prier, à conjurer, à répandre des larmes. Généreux protecteurs de l'église opprimée, qui déjà, dans plus d'une occasion, avez signalé votre zèle pour elle, pourriez-vous nous condamner, si, dans ces tristes temps, nous faisons des efforts pour le ranimer et pour émouvoir vos compassions envers nos frères! Nous sacrifions volontiers nos fortunes à nos ennemis, mais nous ne saurions leur abandonner l'âme de nos frères! Nous renonçons volontiers à la prospérité de nos maisons, mais nous ne saurions abandonner l'âme de nos frères! Voyez au milieu de vous une troupe de fugitifs! Ecoutez les gémissements d'un grand nombre d'exilés que vous avez recueillis, mais qui ont toujours dans leur pensée l'âme de leurs frères! »

« Participez aux misères de l'église en vous préparant vous-mêmes à les supporter. Vous subsistez murs de ce temple, et puissiez-vous subsister jusqu'à la fin des siècles! Vous fleurissez nation bienheureuse; vous êtes maîtres de vos lois, de votre gouvernement; vous vous choisissez vos magistrats, vos souverains; vous ne vous imposez d'autre tribut que celui que vous jugez vous-mêmes nécessaire pour votre maintien; et puissent de si nobles priviléges ne vous être jamais enlevés! Mais qui

sait jusques à quand vous posséderez un si grand bonheur! Qui sait si Dieu vous supportera encore pendant long-temps! Qui sait si le mépris que quelques-uns de vous ont témoigné pour ce Chandelier, à la lumière duquel nous nous réjouissons dans ces assemblées, ne nous attirera pas le malheur d'en être privés! Encore une fois, Dieu veuille nous exempter à jamais de ces malheurs! Dieu veuille que la religion brille toujours au milieu de vous dans tout son éclat! Mais pourtant soyez prêts à tout sacrifier pour elle! Élevez vos enfants dans la disposition au martyre! Accoutumez-vous à regarder vos biens, votre liberté, vos richesses, vos dignités, comme des émanations des bontés de Dieu, qui ne sauraient jamais être plus dignement employées qu'à être offertes à celui de qui on les a reçues, lorsqu'il nous en demandera le sacrifice! » (1)

C'est ainsi que ce grand orateur de l'exil tâchait d'émouvoir par la perspective imminente des mêmes malheurs, la commisération de la Hollande envers les bannis camisards. Mais ils s'arrêtèrent d'abord en Suisse. Cavalier, qui ouvrit cette émigration, vit bientôt après paraître d'Aigalliers et sa troupe; mais lorsque les autres arrivèrent successivement, il avait quitté Lausanne. Le marquis de Pussieux, ambassadeur de France, avec cet esprit de police ombrageux et inexorable qui veut qu'un proscrit n'ait plus hors de son pays d'asile sur la terre, se plaignit aux états de Berne qu'ils eussent accueillis *le traitre et les malheureux qui le suivaient* (8 sep-

(1) Sermon sur les nouveaux malheurs de l'église.

tembre 1704). Mais cette république fit cette fois une réponse noble et ferme, qui montre avec quelle dignité un petit état peut résister aux tyranniques exigences des grandes puissances. Néanmoins, sur l'invitation et les offres de service de Victor Amédée, Cavalier passa en Piémont avec ses compagnons et ceux de d'Aigalliers. Colonel du régiment refugié orangeo-vaudois, il fit la guerre jusqu'à la fin de cette campagne dans les Alpes; il défendit notamment un retranchement élevé en deça du château de Bar contre le maréchal de Lafeuillade, qui le força. Ce général, qui peut-être avait reçu de Chamillard l'ordre de saisir le chef cévenol, lança après lui douze dragons. Ils le serrèrent de si près qu'il n'échappa qu'en abandonnant son cheval pour se jeter dans des précipices. Du reste, Cavalier continua de prêcher et de controverser dans les Alpes, et les camisards et les vaudois se consolaient en racontant leurs souffrances et leurs combats pour la cause de Dieu. (1)

Lorsque Castanet, Catinat, Salomon, Larose, Elie arrivèrent à Genève, le marquis d'Arzeliers, les docteurs, sénateurs et citoyens de cette métropole calviniste accoururent pour voir ces héros cévenols, dont le nom retentissait dans toute l'Europe. Hélas, ils ne virent que de pauvres montagnards, de corps rustique, d'esprit inculte, de physionomie insignifiante, farouche, ou mystique. Leur stature était, en général, chétive. Castanet avait les rotules de travers; Salomon les omoplates. Catinat et Larose étaient seuls de mine et de taille héroïques. D'Arzé-

(1) Louvreleuil, tome 3, page 218.

liers demeura stupéfait : « Et vous n'avez reçu, leur dit-il, aucun secours des alliés ? » — « Aucun. » — « Pas même de l'argent. ? — « Pas un sou. »

Au reste, si Genève et le monde furent désenchantés des camisards, les camisards ne le furent pas moins du monde et de Genève. Ces guerriers du désert, qui depuis si long-temps habitaient des grottes, couchaient sur l'herbe, sur la terre nue, à la belle étoile, ne savaient plus vivre dans les villes, loger dans une maison, dormir sur la plume ; ils étaient dans les cités comme des nomades, et au milieu de la civilisation moderne comme des tribus antiques. Leur guide intellectuel, ce n'était pas la raison, c'était l'imagination, le sentiment, ou cette intelligence mystérieuse qu'ils croyaient recevoir immédiatement du ciel ; ils ne priaient pas seulement dans les temples, mais partout où ils se trouvaient, dans les rues, sur les places, dans les champs, et de préférence sous le dôme du ciel. Leurs prières différaient des oraisons vulgaires, car ils les entremêlaient d'extases à la manière des peuples primitifs. Dans cette cité régulière et doctorale, leurs assemblées n'inspirèrent que la curiosité, leur éloquence inculte que le dédain, leurs visions qu'une pitié superbe; leur culte fut probablement un objet de scandale. La métropole de Calvin eût peut-être fait enfermer, comme des insensés ou des pertubateurs, les derniers soldats du calvinisme; mais elle se hâta de les expulser de ses murs, à la requête, il faut le croire, de M. de la Closure, résident de France. Genève, qu'ils regardaient comme leur mère spirituelle, Genève qu'ils avaient élue pour leur patrie, Genève refusa un asile

et un morceau de pain à ces guerriers; elle laissa cet honneur à un prince catholique, au duc de Savoie. Le comte de Mellarède, son envoyé en Suisse, les accueillit d'abord; Puis Berne les réunit à Lausanne (15 nov. 1704), et l'Angleterre et la Hollande se chargèrent de leur entretien, en attendant l'occasion de les fourrer dans quelque aventure.

Après avoir commis la faute de ne pas secourir l'insurrection cévenole lorsqu'elle était victorieuse, les puissances protestantes eurent le tort bien plus grave de vouloir la ranimer, lorsque ses brigades étaient détruites, ses chefs morts, fugitifs, dispersés. Sollicitées par Miremont, Belcastel, Labourlie, elles accordèrent enfin, pour cette expédition intempestive, trente mille florins. Le corps expéditionnaire, fort de quinze mille hommes, devait prendre Cavalier dans les Alpes et descendre dans le Dauphiné. Miremont, issu de la race royale de France, devait en avoir le commandement nominal, que devaient exercer de fait sous lui le bas cévenol Belcastel et le rouergan Labourlie, Belcastel, lieutenant-général, connu par sa capacité militaire, Labourlie sorti plus ardent que jamais et avec un reflet héroïque de son aventure des Tartanes. Les deux premiers y représentaient les protestants, le troisième les catholiques, de sorte que cette expédition, politique et religieuse à la fois, était l'accomplissement du projet originel de Labourlie, lequel consistait, si on se le rappelle, à rétablir l'ancienne constitution de la monarchie abolie par Louis XIV. Les armées du monarque occupaient, il est vrai, les Alpes; mais ils comptaient qu'au printemps

prochain le prince Eugène rouvrirait les passages en culbutant devant lui Vendôme et Lafeuillade. Malheureusement il y avait rivalité entre ces trois chefs, et par conséquent nul accord; ils se défiaient les uns des autres; chacun agissait pour soi; chacun avait son émissaire. Miremont avait Flottard, Belcastel un nommé Villas, et Labourlie un certain Rocairol. Ils envoyèrent en Suisse leurs agents avec l'ordre de préparer les voies pendant l'hiver; Flottard même y était déjà lorsque les camisards arrivèrent à Genève. Il leur apprit la prochaine expédition de Miremont; et même engagea les chefs à retourner en Languedoc pour annoncer aux peuples l'arrivée du prince et de l'armée libératrice.

Ces exilés ne pouvaient pas vivre loin des Cévennes; tout rappelait leurs cœurs vers leurs montagnes natales, tout les y ramenait, leurs familles, leurs biens, leur gloire passée, l'habitude de la liberté du désert, cette invincible mélancolie de l'exil, et les ennuis et le repos, et même l'indigence; car l'hospitalité Hollando-Britannique les empêchait à peine de mourir de faim à Lausanne. Catinat, Castanet, Salomon, Lafleur, Larose, Elie, Amet et les brigadiers recevaient seulement quinze sous par jour; les capitaines et les lieutenants dix; les sous-officiers huit; et les soldats six. Ils cédèrent donc à leurs besoins et à leurs regrets non moins qu'aux invitations de Flottard, et qu'à l'exemple de Villas, qui voulut rentrer avec eux en France. L'impatient Catinat tenta le premier les dangers du retour. Vers la fin de novembre (1704) il partit avec son lieutenant favori François Sauvaire. Ce jeune camisard, plus connu sous le pré-

nom caressant de Franceset, était de Beauvoisin, à peine âgé de vingt ans, de petite taille, mais léger comme le zéphir, et rendant, avec l'ardente naïveté de son âge, une espèce de culte d'admiration et de tendresse militaire au valeureux Catinat. Ils furent accompagnés du brigadier Flessières, de Sumène. Au commencement de février (1705), Castanet se mit en marche avec sa femme Mariette; et, quelques jours plus tard, Elie, Fidel, Fages, Lafleur, Atger-Lavalette. Salomon et Larose n'eurent pas le temps d'effectuer leur évasion; l'ambassadeur français les fit arrêter avec tous leurs camisards; ils furent relégués à la Neufville, dans le Porentrui, d'où on devait les bannir encore pour les éloigner des frontières de France.

Dès que le projet de l'expédition cévenole fut connu en Hollande, une foule d'intrigants et d'aventuriers sollicitèrent d'y prendre part. Le plus habile d'entre eux, nommé Daniel Sallier, offrit d'insurger le Vivarais, sa province natale, protestants et catholiques, peuple, bourgeoisie et noblesse. Recommandé par le réfugié Clignet de Brabant, maître des postes à Leyde, il eut l'art de séduire le comité directeur des affaires camisardes, et, par son moyen, les états généraux, qui le reconnurent pour leur émissaire. Ils lui accordèrent un brevet de capitaine, une pension de six cents florins, dix mille livres à toucher à Genève pour préparer le soulèvement, et cent mille payables après son explosion. Sallier partit de La Haie sous les noms convenus de Laurence et de Labatie, et sous la désignation de l'*homme du 9 mars*, jour de son départ pour la France. Mais

arrivé à Genève, le fourbe, satisfait d'avoir obtenu une pension et de l'argent, voulut jouir en repos de son bien-être sans se risquer parmi les gibets de Bâville; il convainquit d'Arzeliers qu'il était plus prudent de préparer l'insurrection depuis Genève, et qu'à la veille du soulèvement il serait temps de se rendre dans le Vivarais. Il resta donc, se vendit à la France comme à la Hollande, à Bâville comme à Heinsius, et, instruit de tout ce qui se tramait à Londres, à La Haie, à Genève, à Turin, à Nismes, le traître se tint au centre de ses intrigues, comme une araignée au centre de ses filets. De sorte qu'au lieu d'entreprendre l'insurrection du Vivarais, il fit échouer celle des Cévennes en avertissant à mesure Bâville des hommes ou de l'argent qui partaient de Suisse pour le Languedoc.

—



CHAPITRE II.

—

Depuis le départ de Villars, Lalande commandait provisoirement en Languedoc. Bâville, impatient de ressaisir toute l'autorité, n'avait eu garde de demander un nouveau gouverneur militaire, inutile, en apparence, dans le calme lourd qui succédait à la violente agitation des Cévennes. Il ne retint de troupes royales qu'un petit nombre indispensable, qu'il mêla avec des milices et organisa en postes vigilants, et en actives et nombreuses patrouilles rurales. Toutes les assemblées furent prévenues ou sabrées, tous les camisards qui reparurent furent traqués comme des loups. Ravanel et Claris ayant voulu revoir un moment le soleil, le premier vers Malaïgue, le second vers Quissac, leurs bourgades natales, furent relancés si vivement qu'ils n'échappèrent qu'à la faveur de la nuit et des bois. Quelques-uns de leurs compagnons furent saisis, entre autres Cristofle, camisard redoutable, qu'un dévouement religieux et guerrier attachait à Ravanel qu'il ne quittait jamais. Il fut mis à mort, ainsi que deux bas cévenols accusés d'avoir hébergé Claris.

Abraham, caché dans les cavernes du Gévaudan,

fut découvert par les miquelets et conduit dans la citadelle de Montpellier. Interrogé par Bâville, il avoua tout : « Il est vrai, répondit-il, c'est moi qui, par ordre de l'esprit, insurgeai les Cévennes. » — « Tu fis des merveilles, lui dit Bâville en ricanant, tu n'as qu'à te préparer aux plus rudes supplices ! » — « Je suis résigné à la volonté de Dieu, répliqua le prophète. » Ses aveux le sauvèrent de la torture ; mais si de simples camisards, des femmes, des enfants mêmes, avaient été pendus, roués, quel ne devait pas être son supplice à lui, l'un des fondateurs de l'insurrection ? Mais il restait serein et souriait aux menaces de ses juges. L'esprit l'avertissait intérieurement de sa délivrance, qui vint effectivement d'où il ne l'eût jamais attendue. Le curé de Saint-Martin-de-Corconac, dont il avait sauvé la vie, et Lalande, par un motif inconnu, demandèrent sa grâce, le prêtre à Bâville, et le général au roi. Son supplice fut commué en une détention perpétuelle dans la fameuse tour de Constance, à Aiguemortes. Nous le verrons bientôt sortir de ce sépulcre.

Cependant Ravanel, Claris, Montbonnoux, avertis par des lettres de Malplach et de Flottard, attendaient les chefs camisards qui revenaient dans les Cévennes. Catinat, parti le premier de Genève, arriva avant Noël (1704). Il avait heureusement longé le Rhône jusqu'à Avignon, calculant sa marche sur la foire de Saint-André, qui dure huit jours, et confondu dans la foule des marchands et des bestiaux, il rentra en Languedoc par le pont de Villeneuve, célèbre dans les vieilles ballades. Il courut vers la caverne où l'attendaient ses amis,

Ravanel surtout, compagnon de tous ses combats, et avec lequel il espérait partager de nouveaux triomphes. Ces chefs camisards invitèrent le capitaine Boéton qui, depuis la malheureuse expédition du Rouergue, vivait retiré paisiblement à Milhaud. Le pieux vieillard se rendit aux désirs de ses jeunes compagnons, et, de concert avec d'autres riches bourgeois, il organisa la conjuration, qui prit le nom de *ligue des Enfants de Dieu*. Ses membres se lièrent à la vie et à la mort par un serment solennel prêté sur la Bible. Ils jurèrent un dévouement sans bornes à la cause commune, et convinrent de n'en confier le secret à aucune femme, à aucun relaps infidèle, mais seulement à des hommes zélés, éprouvés, compromis et victimes de la tyrannie. Puis, ils dressèrent le plan insurrectionnel. Ils résolurent de rétablir d'abord les magasins, les hôpitaux, les arsenaux des montagnes, et de consacrer immédiatement à l'achat de munitions de guerre et de bouche, l'argent venu de Genève, les dons volontaires, et l'impôt prélevable sur tous les membres de la ligue, et dont ils inscrivirent d'avance sur des cahiers, a côté de leurs noms, les quotités exigibles. Catinat, Ravanel et d'autres chefs camisards furent chargés de percevoir les contributions et d'enrôler les combattants. Ils comptaient que le Rouergue fournirait quinze cents hommes, Nismes six cents, la Vaunage cinq cents, Montpellier quatre cents, Alais trois cents, Uzès trois cents, Anduze deux cents, Sommières cent, Ganges cent, Saint-Hippolyte cent, le Vigan cent, Sauve cinquante, Saint-Jean-du-Gard quarante, Sumène trente, etc. Ils espéraient lever dix ou douze mille hommes.

Enfin ils convinrent que les agents du parti tiendraient, pour se concerter, tantôt dans une maison tantôt dans une autre, jamais dans la même, des conventicules nocturnes, et ils se donnèrent pour se reconnaître des mots de passe et des signes mystérieux. (1)

Pendant tout l'hiver, l'insurrection s'organisa en silence dans les villes et les bourgs où des armes furent introduites dans des chariots chargés de fumier. Toutes les manœuvres clandestines furent faites avec tant de mystère et de bonheur que rien ne fut éventé. Bâville même ignorait encore le retour des chefs camisards. Le bruit s'était d'abord répandu que Catinat avait réparu et se cachait dans les Cévennes; mais après des recherches exactes qui ne produisirent aucune certitude, Bâville crut que cette rumeur n'était qu'un avis perfide donné par les protestants, ou qu'une fausse alarme des catholiques qu'épouvantait le fantôme de ce chef redouté. Mais il ne tarda pas à en avoir une preuve irrécusable. Le désir de revoir sa famille, et l'espoir de recruter des conjurés parmi ses parents et ses amis, ramenèrent Catinat au Caila. Maurel, son frère aîné, effrayé de son retour et de ses propositions, et ne voulant ni le perdre ni être son complice, le repoussa du seuil paternel, lui donna le temps de s'éloigner, et, pour sa sécurité personnelle, fut aussitôt le dénoncer vaguement au curé du lieu. Le prêtre écrivit à l'intendant qu'on avait vu Catinat roder autour de Nismes, et qu'on ne doutait pas que ce chef téméraire ne machinât

(1) Louvreleuil, t. 4, p. 27.

quelque pernicieux complot. Mais Bâville, qui ne vit dans cet avertissement qu'une répétition de la rumeur populaire, répondit au curé que sans négliger son avis, il désirait, pour y croire et en profiter, avoir des preuves positives. Le prêtre lui confirma la nouvelle par une seconde lettre plus explicite dont il chargea le frère de Catinat qui se rendit à Montpellier. Bâville en acquit la certitude de la bouche même de Maurel. Il lui donna deux louis d'or, et lui promit une grande récompense s'il procurait la soumission, ou l'éloignement de son frère, ou bien, en cas de refus, son arrestation. Maurel, effectivement, écrivit à Catinat que s'il voulait se rendre, il obtiendrait certainement sa grâce; que s'il refusait, il devait de nouveau sortir de France; mais que s'il persistait dans ses projets, ils s'entr'égorgeraient à leur première rencontre. Un mélange de faiblesse et de violence tragique semble avoir été le caractère distinctif des Maurel. Catinat méprisa ses promesses comme ses menaces, qu'il croyait irréalisables. Le capitaine Lauthier, du Caila, déplorant les malheurs ou se précipitait son ancien et valeureux compagnon d'armes, lui écrivit expressément pour l'engager à rentrer au service du roi. « J'ai quitté, répondit Catinat, le service des hommes pour celui de Dieu, je ne veux plus l'abandonner! » Il ne pouvait plus s'arrêter dans son vertige; il était irrésistiblement attiré par le triomphe où le sépulcre. En apprenant qu'il avait repoussé les offres et les conseils de son frère, et connaissant son naturel ardent et impétueux, Bâville, comme l'avoue naïvement le prêtre de Saint-Germain, *se repentit de ne l'avoir pas fait*

fusiller en secret, lorsque en se rendant à Villars, il tint dans Nismes des propos audacieux contre le roi (1). Ainsi fut découvert le retour des chefs camisards.

Bâville un jour vit paraître à la porte de son hôtel, à Montpellier, la femme de Castanet. Elle allégua que n'ayant pas de quoi subsister, elle avait été forcée de quitter Genève où elle avait laissé son mari; mais qu'elle demandait un passeport pour qu'il pût aussi rentrer en France et s'établir paisiblement à Massavaque. Mais instruit peut-être du retour de Castanet, Bâville fit écrouer sa femme dans la citadelle. Ce stratagème, conçu pour dérober sa marche à l'ennemi, ne réussit pas au chef camisard; néanmoins il évita les piéges et les espions de Bâville. Ce pauvre prince de l'Aigoal, déguisé en mendiant, portant les haillons, la besace, le bâton, et tout l'attirail de la misère, traversa le Rhône à la nage, et descendit par le Vivarais. Pour donner à sa femme le temps de venir le retrouver, il allait lentement, et prêchait dans les cantons protestants; il évangélisa notamment une soixantaine de fidèles dans les cavernes de la Gorce. Il atteignit heureusement ainsi l'Ardèche et les portes des Cévennes. Mais inquiet de ne pas revoir sa femme, il lui écrivit imprudemment de venir le rejoindre à Vallon. Cette lettre, interceptée, fut remise à Bâville, qui dépêcha aussitôt deux courriers : l'un au commandant de Vallon et l'autre à celui de Saint-André-de-Valborgne, avec ordre d'arrêter le chef camisard, pendant son séjour à

Louvreleuil, tome 4, page 23.

Vallon ou à son arrivée à Massavaque. Mais soit prévision tardive du sort de sa lettre et du danger où le jetait cette imprudence, soit impatience de rentrer dans ses montagnes natales, il eut hâte de quitter Vallon, et l'orsqu'on vint pour l'y saisir, il avait depuis trois heures passé l'Ardèche. Deux prophètes du Vivarais l'accompagnaient : Boyer, de Vallon, et Vallette, de Vals, l'ami de Gabriel, celui-là même qui livra le combat de Tauzuc où fut vaincu et tué le capitaine Tirbon (1689). Un soir, une grosse pluie les força de chercher, pour la nuit, l'abri d'un bois. Des paysans les ayant aperçus coururent avertir le chef du poste suisse de Rivière, sur la Cèze. Ce capitaine, nommé Muller, vint avec quarante hommes, les cerner dans ce bois. Après en avoir occupé l'unique issue, il pénétra dans le fourré, fit sa battue et délogea les fugitifs qui allèrent tomber dans l'embuscade. Julian, lieutenant des milices, qui commandait le poste, en ayant aperçu un à cinquante pas, lui tira son coup de fusil, l'abattit et lui coupa la tête : c'était le malheureux Boyer. Un domestique des doctrinaires en relança un second, l'atteignit, appela de l'aide, et parvint à le lier : c'était Castanet. Valette échappa à la faveur de la pluie et de la nuit (18 mars). Mais à l'aube du lendemain, s'étant dirigé vers une bergerie, il fut soupçonné, garrotté, conduit à Rivière où était Castanet. Muller les envoya à Montpellier où Castanet entra portant à la main la tête de l'infortuné Boyer.

Bâville qui eût voulu lui arracher le secret, à demi connu, de la conspiration, l'essaya vainement à l'interrogatoire et dans la torture. Mais Valette

qui savait peu de chose, à la vérité, révéla beaucoup. Castanet fut condamné à la roue, et Valette au gibet (26 mars). Leur supplice eut lieu, en présence de dix ou douze mille personnes, sur l'esplanade du Peyrou. Le malheureux Castanet souffrit des douleurs horribles, et poussait d'affreux hurlements. Cependant il mourut avec une constance digne du prophète de l'Aigoal. Trémondi, curé de Notre-Dame, et Plomet, chanoine de la cathédrale, debout à ses côtés, troublèrent ses derniers moments par des exhortations qui lui étaient odieuses. Impatienté à la fin : « Retirez-vous, s'écria-t-il, retirez-vous, sauterelles du puits de l'abîme! Que venez-vous faire ici, maudits tentateurs? » — « Vous consoler dans vos souffrance, répondit l'abbé Plomet, adoucir vos peines et vous rendre bien pour mal, bénédiction pour malédiction, selon le précepte de l'Evangile. » — « Bourreau, bourreau, achève ton œuvre, s'écria Castanet encore! » — « Dans le triste état où vos péchés vous ont réduit, répondit l'abbé, vous ne devez avoir d'autre volonté que celle de Dieu. Si vous avez à demander quelque chose à ce ministre de la haute justice, c'est de différer le dernier coup de votre tourment, pour vous donner le temps d'expier par vos maux et par le sang qui coule de vos plaies, tant de sang que vous avez répandu. » — « Je veux mourir dans ma religion, répondit le prophète, parce que j'y suis né! » Ainsi périt Castanet, sans faiblesse, ni sur la sellette, ni dans la torture, ni sur l'échafaud. Son suplice causa un vif plaisir à Bâville, qui regardait ce chef, à tort sans doute, comme le plus intelligent et le plus

dangereux par ses manières et son éloquence populaires. Il eut un violent désir d'envoyer sa femme au gibet ; mais elle était enceinte. Elle accoucha d'une fille dans la citadelle. Après les troubles, elle revint dans le Gévaudan et obtint pour son enfant la restitution des biens de son mari. Cette orpheline, unique rejeton de sa famille, épousa un nommé Malaval, et c'est sous ce nom que la postérité de Castanet existe encore aujourd'hui à Massavaque. (1)

Le retour des chefs camisards, les indices de complots formidables, et le sourd frémissement des Cévennes déterminèrent enfin Bâville à demander un commandant militaire; Berwick fut envoyé en Languedoc. Jacques, duc de Berwick, était fils naturel de Jacques II, roi d'Angleterre et d'Arabella Churchill, sœur de Marlborouck. Quoique né d'une mère protestante et du parti Wigh, il était catholique comme son père, attaché au parti royaliste, et avait suivi dans l'exil les Stuart détrônés. Louis XIV favorisa ce jeune lord, qui devait être une des gloires militaires de la France. Lieutenant-général, il venait de commander en chef, et avec succès, en Espagne, d'où l'avait fait rappeler quelque intrigue de la camarilla de Philippe V. Il était âgé de trente-cinq ans, de haute taille, d'une figure gracieuse et d'une belle âme, mais l'une et l'autre avec un peu de raideur, de dureté et de taciturnité anglaises. Ainsi Berwick et les catholiques irlandais exilés venaient combattre en France pour le catho-

(1) Brueys, hist. du fanatisme, livre x, pape 9. ¡Louvreleuil, fanat. renouv., tome 4, page 9.

licisme et la monarchie absolue de Louis XIV, contre ces mêmes Français protestants qui, exilés aussi, les avaient expulsés d'Angleterre où ils avaient fait triompher le protestantisme et la monarchie tempérée de Guilhaume d'Orange (1).

Berwick arriva à Montpellier, le jour même de l'arrestation de Castanet (le 17 selon Court, le 19 selon Brueys); Bâville lui fit connaître le génie des peuples du Langudoc, le retour des chefs camisards, l'attente où ils étaient de sept à huit mille hommes, de bons capitaines, d'armes que la flotte ennemie devait débarquer sur la plage, et de la division orangeo-vaudoise qui devait descendre des Alpes. Il ne lui cacha pas que leur apparition produirait vraisemblablement quelque insurrection dans les Cévennes, montagnes, ajouta-t-il, semblables à l'Océan dont après la tempête les flots irrités conservent long-temps encore leur frémissement et leur murmure orageux. (2)

Il n'y avait pas de temps à perdre. Le printemps faisait sortir des cantonnements et des ports les armées et les flottes ennemies. Berwick, dans un si grand danger, ne disposait que de très-peu de troupes : il ne restait en Languedoc que deux bataillons de Hainault, un de Cordes, trois de suisses, les dragons de Saint-Sernin, les trente-deux compagnies de fusillers de la province et treize de miquelets; non plus ces *mignons* célèbres, venus sous Montrevel, mais de nouveaux appelés par Villars pour remplacer les premiers, dont les osse-

(1) Mémoires de Saint-Simon. (2) Brueys, livre XI, page 10. Louvreleuil, tome 4, page 25.

ments gisaient dans les torrents des Cévennes. Palmerolle commandait toujours ces bandes pyrénéennes. Berwick augmenta la force effective de ces troupes par l'activité et la multiplicité des pelotons; il dissémina des postes dans les campagnes les plus remuantes, principalement dans la Vaunage et la plaine de Nismes : il mit à Uchau quarante hommes, à Coudognan trente, à Aigremont dix-huit, à Bernis cinq. Des postes pareils furent établis à la Tour-Magne, aux ponts de Lunel et de St-Nicolas. Jour et nuit des patrouilles bourgeoises recherchaient les assemblées, les suspects, les armes. Berwick et Bâville parcoururent Nismes, Uzès, Alais, Anduze, Saint-Hippolyte, Sommières, exhortant les peuples au repos et à la fidélité. Ils visitèrent la plage depuis les bouches du Rhône jusqu'à Narbonne, placèrent des camps et des védettes sur les lieux accessibles aux vaisseaux, aux passages des étangs, et principalement au grau et aux pinèdes d'Aiguemortes, le point du littoral le plus menacé des flottes et le plus voisin des Cévennes. Le commandement de ces postes maritimes fut donné au colonel de Grandval.

Ces supplices et ces mesures rigoureuses avertissaient les conjurés de se hâter. Boéton, qui possédait non loin de Lunel une maison isolée, les y réunit une dernière fois : tous s'y trouvèrent, Catinat, Ravanel, Montbonnoux, Claris, Franceset et les derniers venus de l'étranger, Villas, Elie, Fage, Lafleur qui, plus heureux que Castanet, étaient arrivés sains et saufs au rendez-vous. Les bourgeois y furent représentés par deux riches marchands de soie de Nimes : Alison et Alègre. Le jour du soulè-

vement général fut fixé à l'apparition de la flotte anglo-hollandaise, ou à la descente de Miremont, mais irrévocablement au 25 avril (1705). Ils se partagèrent les villes à insurger, et même les quartiers des villes, les bourgs et les cantons agricoles. Les conjurés, rendus quelques jours d'avance à leurs postes respectifs, devaient se lever à la même heure partout et à la fois. Le tumulte commencerait par un incendie : Pendant que le peuple y accourrait, les conjurés sortiraient dans les rues en vociférant : « Vive le roi ! à bas les jésuites ! liberté de conscience ! » Puis ils s'élanceraient sur les postes, désarmeraient les garnisons, s'empareraient des forteresses et se saisiraient d'abord de Bâville et de ses juges, de Berwick et de ses officiers, des évêques et des prêtres, des commandants de places et des notables. Montbonnoux et Claris, à la tête de quatre-vingts camisards, chargés d'insurger Montpellier, enlèveraient Bâville et Berwick sur le chemin d'une maison de campagne, où ils se rendaient souvent dans le même carosse. Bâville serait conduit dans les bois, jugé et mis à mort. S'ils manquaient leur coup, ils le frapperaient le jour de l'insurrection de Montpellier; ils incendiraient les greniers à foin situés devant l'intendance, et tueraient Bâville s'il se montrait aux fenêtres, ou sortait de son hôtel pour éviter les flammes. Berwick, Fléchier, Sandricourt, Lalande, évêques, généraux, commandants, et juges et notables, seraient déposés comme otages sur la flotte anglo-hollandaise. Nismes échut à Catinat et à Ravanel; mais, au sujet des quartiers de la ville, une violente altercation s'éleva entre les deux chefs, voulant avoir l'un et l'autre celui

du palais de l'évêque et de l'hôtel du président. On dit encore qu'ils se disputèrent le commandement général des troupes. Catinat y prétendait par ses qualités militaires, qui effectivement étaient brillantes et héroïques; Ravanel, par son courage indomptable, mais surtout parce qu'il n'avait jamais abandonné ni la cause de Dieu ni le Languedoc. (1)

Les acteurs de ce terrible drame s'étant partagé leurs rôles périlleux, ils invoquent par des oraisons et des cantiques le secours de Dieu si nécessaire au succès d'une entreprise aussi hasardeuse, mais conçue pour sa gloire, dont le zèle qui les dévore les pousse irrésistiblement au milieu de tant de dangers, de tant d'infortunes que doit enfin terminer le triomphe ou le martyre.

Seigneur, entends ma plainte, écoute ma prière,
Ne détourne pas ta paupière
De ma détresse, ô Dieu vivant!
Comme une branche au feu ma chair est consumée;
Ma vie, hélas! s'envole ainsi que la fumée
Q'emporte le souffle du vent.

Mes tyrans m'ont chargé d'outrages et d'alarmes!
Mon breuvage, ce sont mes larmes!
La cendre, c'est mon pain amer!
Je pleure, je gémis, j'erre dans les ténèbres,
Comme aux fentes des tours les hulottes funèbres,
Et les pélicans au désert.

(1) Louvreleuil, tome 4, page 93.

Comme le passereau je veille, solitaire !
Dans les opprobres de la terre
Tu m'as précipité du ciel !
J'ai séché comme l'herbe et, passé comme l'ombre !
Mais toi, Seigneur, tu vis de longs siècles sans nombre !
Seigneur ton nom, c'est l'Eternel !

Il en est temps enfin ! que le salut commence !
Il en est temps ! que ta clémence
Ranime nos remparts chéris !
Nos cœurs sont attachés à leur cendre, à leurs pierres,
Et nos âmes en deuil, ainsi que des lierres
S'enracinent dans leurs débris !

Oh, si notre Sion revivait dans sa gloire !
Combien ton nom et ta mémoire
Croîtraient parmi les nations !
Et les fils de nos fils béniraient d'âge en âge
Le Dieu qui des captifs échappés au carnage
Ouït les supplications !

Il m'entend ! Il m'entend ! De son haut sanctuaire,
Dieu penche vers nous sa paupière ;
Il a vu notre affliction,
Il vient, il rompt les fers des enfants des victimes !
Et du peuple et des rois les transports unanimes
Publieront sa gloire en Sion !

Le Seigneur m'a froissé ! ma force m'est ravie !
Grâce ! et des rayons de la vie
N'ôtes pas le reste à mes yeux !

Toi qui verras sans fin son flambeau salutaire ;
Toi dont la main fonda le monde, et sur la terre
Suspendis le dôme des cieux !

Mais les cieux passeront ! Leur coupole embrasée
Sera comme une pourpre usée
Qui s'effile et tombe en lambeau !
Toi seul es immuable, et ta gloire éternelle !
Et les fils de tes saints rappelés sous ton aile
Sortiront brillants du tombeau ! (1)

Après cette dernière conférence, les conjurés se séparèrent pour se rendre à leurs postes. Boéton revint achever à Milhaud l'organisation des quinze cents combattants du Rouergue. Catinat, Ravanel, Alison, Alègre en comptaient aussi, nom par nom, cinq mille dans le diocèse de Nismes. Les diocèses d'Alais, d'Uzès et les hautes Cévennes devaient fournir le reste. Il paraît d'abord étonnant que les nouveaux conjurés eussent trouvé dix mille hommes dans les mêmes cantons qui n'en fournirent jamais que trois mille à Roland. Mais outre que le général camisard ne voulut que ce nombre, suffisant pour résister à l'ennemi et traîner en longueur une lutte dans laquelle les cévenols seuls n'eussent pu triompher, c'est que la conspiration nouvelle était protestante et catholique à la fois. Son comité directeur, à la vérité, était protestant, mais il s'appuyait au dedans sur une masse de noblesse, de bourgeoisie, de peuple des deux religions, comme

(1) Psaume CII.

au dehors sur Miremont et Labourlie. Tout ce qui était blessé, foulé, pressuré entrait dans ses rangs. Le cri de ralliement était : *liberté !* Il est vrai aussi que le parti catholique, moins irrité, se tint prudemment en arrière et dans l'ombre. Il céda l'initiative aux chefs camisards, qui en acceptèrent généreusement les dangers, et, par leur sacrifice, méritèrent seuls de paraître dans le jour éclatant de l'histoire. Mais telle fut la force réelle de la conjuration, tels furent ses éléments constitutifs, comme l'assurent Labaume et Fléchier, qui déclarent encore qu'elle se ramifiait depuis Toulouse jusqu'à Lyon. (1)

(1) Labaume. Fléchier, lettre 107, du 21 avril 1705.

—



CHAPITRE III.

—

Dans cette conquête des protestants opérée par Louis XIV, moins dans un but religieux et par la parole, que dans un but politique et par le sabre, les prêtres associés à cette œuvre de violence, et préposés à la garde de ces troupeaux indociles, se trouvèrent les agents les plus actifs de la police du pouvoir. Avant la guerre, pareils à des officiers de maréchaussée, ils traquaient les assemblées au désert; et depuis l'insurrection, appelés dans les prisons et au pied des échafauds, ils tiraient des captifs et des patients les révélations les plus importantes à la sûreté publique. L'abbé de Massillan, aumônier de la citadelle de Montpellier, mêlait à ses instructions pastorales quelques dons et d'autres petits services, dans le but, dit Louvreleuil, *d'obtenir leur confiance, et de les porter à s'ouvrir à lui sur plusieurs choses qu'on était bien aise de savoir.* Pendant les fêtes de Pâques (1705), ce prêtre interrogeait adroitement, sur l'insurrection cévenole, un nouveau détenu nommé Chevalier, camisard et conjuré catholique, prématurément abruti par un invincible penchant au vin, qui le

tenait dans un état habituel d'ivresse, ou du moins d'humeur expansive peu capable de garder longtemps un secret. « On verra bientôt, dit-il à son habile interlocuteur, un évènement bien plus extraordinaire que tout ce qui s'est passé; il n'est pas même fort éloigné, car il arrivera dans quatre ou cinq jours ! » — « Eh! quel est donc ce évènement » demanda l'abbé ? — « Monsieur de Bâville n'a qu'à prendre garde à lui, continua le prisonnier d'un ton mystérieux; on a résolu de le tuer et d'enlever monsieur de Berwick. Il y a déjà plus de trente hommes arrivés dans ce dessein ; on n'attend plus que les bandes composées de leurs gens les plus hardis, que doivent amener Ravanel et Catinat; le jour fixé est le 25 du mois. » — « Savez-vous, reprit l'aumônier, où sont logés ceux qui sont déjà arrivés en ville? » — « Je le sais, répondit le prisonnier, mais je ne puis pas le dire; j'ai bien voulu donner avis du malheur qui doit arriver, afin qu'on le prévienne; mais je ne veux pas être la cause du supplice de mes compagnons. »

L'abbé de Massillan ne pouvant plus rien obtenir du camisard, courut rapporter ses discours à Bâville. « Retournez auprès de Chevalier, lui dit l'intendant, faites un dernier effort pour lui faire indiquer le logement des conjurés, car c'est là le point essentiel. » Mais ni les prières ni les menaces ne purent arracher un mot de plus à ce singulier et mystérieux traitre. « Faites-les chercher, répondait-il obstinément, et vous les trouverez. » Ses révélations, quoique inexactes sur plusieurs points, étaient vraies au fond. Effectivement, le jour même de Pâques, qui tombait cette année le 12 avril,

Catinat, à la faveur des cérémonies religieuses, était venu installer les conjurés dans Montpellier. (1)

Bâville se rend aussitôt près de Berwick. « Comment ! s'écria le duc avec une âpreté britannique, ce drôle refuse d'indiquer la retraite des conjurés ! il faut le mettre à la torture ! » Mais Bâville, mieux instruit de la fermeté des camisards, lui répondit : « Je sais par expérience qu'on ne peut rien arracher d'eux par les tourments. Ils parlent jusqu'à un certain point, mais jamais au-delà ; ils en disent même souvent plus qu'il ne faut pour les faire pendre, mais jamais assez pour éclaircir les faits. D'abord, assurons-nous simplement de la vérité des révélations du prisonnier, mais avec mystère, sans perquisitions bruyantes ; n'alarmons point le peuple, ne troublons point ses dévotions ni le service divin ; le jour de la conjuration est encore éloigné ; laissons-les s'établir dans la ville ; et lorsqu'ils y seront, nous fermerons les portes et nous les prendrons tous d'un coup de filet. (2)

Bâville mit en course tous ses espions pour éventer secrètement le gîte des camisards ; peut-être même relâcha-t-il Chevalier, qui, sous la promesse d'obtenir sa grâce à ce prix, consentit à vouloir s'assurer de la présence des conjurés dans la ville, mais non toutefois, par un bizarre scrupule, à trahir leur retraite. Le mardi (14 avril), les espions rapportèrent que les conspirateurs étaient réellement venus, mais qu'ils étaient repartis ce jour-là même de bon matin. Bâville crut les avoir

(1) Brueys, hist. du fanat., livre x.

(2) Brueys et Louvreleuil.

manqués. Mais le vendredi (17), ses agents l'assurèrent qu'ils étaient revenus et qu'ils devaient coucher dans Montpellier. Il était six heures du soir ; Bâville résolut de faire fouiller, pendant la nuit, les maisons capables de recéler des camisards. Il fit mettre sous les armes la garnison, la maréchaussée, la bourgeoisie : le lieutenant civil Dumaine en forma 12 détachements, assigna à chacun d'eux ses quartiers respectifs, et, vers minuit, il partit à leur tête et dans le plus grand silence de l'hôtel-de-ville. Ils fouillèrent deux heures durant sans découvrir aucun camisard. Enfin Jausserand, prévôt diocésain, et Villa, capitaine des milices, vinrent, avec leurs archers, frapper à la porte d'une vieille femme qu'ils *savaient être fort huguenotte*, veuve d'un emballeur nommé Guitard, dit Larose : « N'avez-vous pas, lui demandèrent-ils, des étrangers chez vous ? » — « J'ai seulement, répondit-elle, trois amis de mon fils. » — « Voyons-les ! » dit le prévôt qui, précédé d'un archer portant un falot et suivi d'un autre armé d'un fusil, accompagna la vieille dans une soupente où les étrangers étaient couchés à terre sur des matelas. « Qui êtes-vous, leur demanda-t-il ? D'où venez-vous ? Que faites-vous à Montpellier ? » — « Nous sommes, répondit l'un des trois d'un ton fort assuré, de Cavaillon et nous négocions en soie. » — « Levez-vous, et venez parler à monsieur l'intendant. » Comme ils faisaient quelque difficulté : « Au nom du roi, dit le prévôt prenant ses pistolets, je vous faits prisonniers. » Les étrangers se levèrent, et l'un d'eux ayant mis ses culottes et son justaucorps fit semblant de chercher ses bas dans un coffre. Il prit ses pisto-

lets, et se relevant sans se retourner, en déchargea un par-dessus l'épaule sur le prévôt. L'officier municipal, entendant le cliquetis de l'arme, s'était élancé sur lui, de sorte que le coup effleura sa figure sans le blesser, brûla ses sourcils et ses paupières, et enflamma sa perruque. Il abattit l'étranger d'un coup de feu dans les reins; mais en tombant l'inconnu tira son second pistolet sur le prévôt qui, d'un revers de main, détourna le canon. La balle alla frapper la main du valet qui portait le falot, et jeta le falot à terre. Enfin l'autre archer acheva le blessé d'un coup de fusil. Cependant l'un des deux autres étrangers étraignait vigoureusement Villa; puis voyant le prévôt occupé à éteindre sa perruque, un archer à rouler son mouchoir à sa main sanglante, l'autre à relever la lanterne mourante sur le pavé, il lâcha le capitaine et suivit son compagnon, qui déjà s'esquivait à la faveur du désordre et de l'obscurité. Cette maison ouvrait sur deux rues; les fugitifs sortirent chacun par une porte. Le capitaine poursuivit son adversaire et lança après lui les archers postés autour du logis. Ils lui tirèrent quelques coups de fusil, le blessèrent légèrement, le saisirent enfin et le conduisirent à l'hôtel-de-ville, où le prévôt fit transporter en même temps le cadavre de son compagnon. Le troisième avait disparu.

A l'hôtel-de-ville, l'étranger déclara qu'il se nommait Annibal Gaillard, dit l'Allemand, pour avoir fait, dans le régiment de Hainault, les guerres d'Allemagne. Il était de Falguières, et avait été brigadier dans la légion camisarde de l'Aigoal où servait aussi, comme capitaine, son frère Alidor.

Il avait accompagné Catinat dans son expédition du Rouergue. Son compagnon mort, nommé Flessières, de Sumène, avait déserté du régiment de Fimarcon, sans doute à l'instigation de son frère revenu de Lausanne avec Catinat. Le troisième s'appelait Jean-Louis, dit le génevois, parce qu'il était natif de Genève. Il servait dans les suisses de Courten. Huit jours auparavant il avait tué son adversaire en duel. Menacé d'être fusillé, soit qu'il rentrât dans son régiment, soit qu'il désertât, il s'était réfugié chez un protestant de Nismes, qui lui conseilla d'entrer dans la ligue des Enfants de Dieu, et d'employer avec gloire les restes d'une vie qu'on lui arracherait ignominieusement. Catinat, à qui ce marchand le présenta, ravi de recruter une aussi bonne lame, l'accepta sur le champ, et pour le mettre à l'épreuve le conduisit aussitôt à Montpellier. Le génevois fugitif, errant dans ces rues tortueuses et inconnues, arriva par hasard à la poissonnerie, asile nocturne des mendiants de la cité. Il en accosta un de sa taille, et lui proposa de troquer sa guenille contre son beau justaucorps. Dès qu'il l'eut endossé, le vagabond eut hâte de s'éloigner de peur que l'étranger, qu'il supposait un imbécile, n'eût un regret tardif de son échange. Comme il s'en félicitait, il rencontra des archers du prévôt qui, reconnaissant le vêtement, l'arrêtèrent et le conduisirent à l'hôtel-de-ville. Le malheureux maudissait le fatal justaucorps qui allait le faire mettre au gibet ; mais il raconta son aventure, et fut effectivement reconnu pour un truand de Montpellier. Cependant le génevois, content de ses haillons, se dirigeait vers les

portes de la ville; il attendait leur ouverture pour s'esquiver, quand par malheur vint à passer le valet du prévôt, qui, sa lanterne à la main, se rendait, un peu avant le jour, chez un chirurgien pour faire panser sa blessure. Le guet l'envisage avec sa lumière, le reconnaît et s'élance après lui en appelant de l'aide. Une patrouille irlandaise accourt, saisit le fugitif et le transfère à l'hôtel-de-ville, où il entra comme le truand relâché en sortait. (1)

Dès que le jour parut, on le conduisit à l'hôtel de Berwick où était Bâville. Le génevois se jeta aux pieds du duc. « Milord, dit-il en avouant son nom et son duel, voilà la cause de ma désertion et de mon enrôlement parmi les fanatiques. Il est vrai que je suis coupable de ce crime; mais je ne l'ai commis que pour éviter la mort. Si votre Excellence veut me conserver la vie et m'en donner l'assurance, je lui ferai d'importantes révélations et lui indiquerai les moyens de saisir les principaux conspirateurs. » Berwick et Bâville lui promirent sa grâce; et le génevois leur raconta, non sans les confondre un peu, les actes et les projets de la conjuration; la descente combinée des régiments réfugiés, une moitié avec Miremont, par les Alpes, et l'autre avec la flotte, sur la plage d'Aiguemortes; la ligue des Enfants de Dieu qui les attendait, ses chefs, ses forces, le jour du soulèvement, le meurtre de l'intendant, l'enlèvement du général et des plus hauts personnages du pays. « Monseigneur, ajouta-t-il, hâtez-vous! Catinat et Villas, partis hier matin

(1) Louvreleuil. Brueys.

d'ici, sont allés rejoindre à Nismes Ravanel, Jonquet, Elie et Fage. » — « Dans quelle maison, demanda Bâville ? » — « J'ignore le nom du maître, et celui de la rue; mais je saurais bien la trouver. Ils n'y resteront que jusqu'au 20 du mois; si vous tardez, ils n'y seront plus. » Le génevois se trompait évidemment ici, puisque les conjurés se rendaient à leurs postes pour le jour du soulèvement, fixé au 25 avril (1).

C'est ainsi que Berwick et Bâville acquirent la certitude des divers projets de la conjuration, dont ils n'avaient eu jusque-là que des soupçons plus ou moins vagues. Ils résolurent de garder un silence absolu, de tenir fermées les portes de la ville, pour ne pas laisser transpirer au-dehors le mystère des évènements de la nuit, et d'opérer aussitôt l'arrestation des conspirateurs de Nismes. Vers les neuf heures du matin, le génevois, lié sur un cheval, partit au galop, sous une escorte de six archers conduits par le lieutenant de la maréchaussée, Barnier, à qui Berwick remit des dépêches pour le marquis de Sandricourt (samedi 18).

Mais Bâville ne tenait point encore Claris et Montbonnoux, chefs du mouvement de Montpellier. Le génevois n'avait pu trahir leur retraite, qu'il ignorait heureusement et que le guet ne put découvrir; mais leurs hôtes effrayés de tous ces bruits et de cet appareil menaçant, les supplièrent de ne pas les perdre et de chercher un autre asile. Un cabaretier plus courageux les recueillit, et, pour n'exciter aucun soupçon, les recela dans la salle même

(1) Brueys.

où se rassemblaient les buveurs. Ils restèrent trois jours blottis dans une cachette, qu'ils fabriquèrent eux-mêmes, avec quelques bûches, sous les marches de l'escalier. Enfin les portes se rouvrirent, et ils sortirent de la ville en compagnie du laquais d'un grand seigneur que l'hôtelier avait invité à faire, *avec deux de ses parents*, une partie de mail, hors des murailles : de là ils regagnèrent les Cévennes. Leur libérateur fut plus heureux que la veuve Larose, qui fut incarcérée ainsi que tous ceux qui avaient eu des relations avec le génevois et l'Allemand. (1)

Ainsi fut découverte cette conspiration si vaste, si profonde, si puissante, que Bâville et Berwick la regardèrent comme l'entreprise la plus formidable des cévenols. Ils frissonnèrent en pensant comme la veille encore ils dormaient sur un volcan ; et comment ce secret, inviolablement gardé tout un hiver par dix mille personnes, n'avait été éventé qu'à demi et par hasard, cinq jours seulement avant l'explosion qui devait bouleverser le midi de la France. Dans leur épouvante, ils la comparèrent à la célèbre conjuration de Venise. (2)

(1) Mémoires de Montbonnoux, cités par Court. (2) Brueys.

—

CHAPITRE IV.

—

Cependant le génevois et son escorte chevauchaient vers Nismes, où ils arrivèrent au coucher du soleil. (Samedi 18 avril 1705). « M. Barnier, demandaient les passants, quel est donc ce prisonnier ? » — « Un déserteur, répondait le lieutenant. » Après l'avoir déposé au fort, il porta au gouverneur les dépêches de Bâville et de Berwick. La nuit tombait; M. de Sandricourt fit fermer les portes de la villé et promener mystérieusement le génevois dans les rues déjà obscures. L'étranger indiqua plusieurs maisons dans le quartier Sainte-Eugénie. Pendant cette recherche clandestine, la garnison et la milice prirent les armes. Vers dix heures, cent suisses investirent subitement le quartier suspect dont toutes les avenues furent au loin rigoureusement fermées par des postes militaires. Alors Lestrade, major du fort, Barnier et quelques autres officiers, soldats et archers d'élite, se dirigèrent vers le logis d'Alison, le chef des conjurés de Nismes. La porte de la rue était ouverte; ils crurent d'abord que le génevois les avait trompés, et qu'une maison, d'un si facile accès, ne pouvait être un réceptacle de

conspirateurs. Ils entrent néanmoins, s'avancent dans une cour intérieure, puis de là dans un vestibule, et collent l'oreille à la porte d'une salle du rez-de-chaussée. Après quelques instants de silence, ils entendent une voix enrouée qui disait : « Serve-Dieu, c'est une chose sûre ! Avant trois semaines le roi ne sera plus maître du Dauphiné ni du Languedoc. On me cherche partout, je suis ici, et je ne crains rien. »

A ces paroles, qui, lorsqu'ils allaient se retirer, leur découvraient tout à coup l'asile des conjurés, ils poussent la porte entr'ouverte et envahissent impétueusement la salle ; ils y surprennent trois hommes assis, l'un contre une table, l'autre près de la cheminée, et le troisième sur un lit, un livre sur ses genoux, lisant à la clarté d'une lampe. Lestrade, entré le premier, va droit au liseur et brutalement lui assène un soufflet. L'étranger, qui n'était pas de mine à se laisser frapper impunément, saisit aussitôt son sabre ; mais on s'élança sur lui, et lui-même contenant sa fureur répondit, avec le rauque son de voix entendu naguère : « Vous vous trompez, monsieur, nous ne sommes pas ceux que vous cherchez. » — « Non, non, nous ne nous trompons point, dit Barnier, voici nos gens. » Et s'approchant de plus près pour mieux regarder cette figure, espèce de museau noir indécis entre les muffles du bouledogue et du singe. « Ah, reprit-il, c'est Ravanel ! » — « Je ne suis pas celui que vous dites, répondit l'inconnu. » — Tu as beau le nier, repartit vivement Barnier, je te connais, tu es véritablement Ravanel. » — « Eh bien oui, je suis Ravanel, répliqua-t-il, faut-il faire tant de bruit

pour cela ! » Et pour décharger son cœur du poids du soufflet que la prudence lui avait fait supporter avec une résolution inaccoutumée, il accompagna ces mots de quelques injures énergiques contre le major, qui, redoublant de lâcheté brutale, blessa à la face, d'un grand coup de plat d'épée, le chef camisard enchaîné; car c'était effectivement Ravanel.(1)

Le second, assis près de la cheminée, le front incliné sur sa main, se nommait Jonquet, de Saint-Chaptes, paysan âgé de trente ans environ, de haute taille et d'une belle figure ombragée de cheveux châtains. Il avait été brigadier dans la légion de Cavalier et désigné à Villars comme capitaine d'une compagnie de ce régiment cévenol, que le chef camisard devait conduire en Portugal. Cette famille nombreuse, établie à Saint-Chaptes, à Valence, à Castelnau, dans le diocèse d'Uzès, fournit à l'insurrection plusieurs guerriers et plusieurs martyrs. Celui-ci, surpris dans une attitude pensive, où peut-être son esprit lui révélait intérieurement sa destinée, y parut tout résigné et s'abandonna aux archers sans sortir, pendant tout ce tumulte, ni de sa méditation ni de son silence. Le troisième était Villas, petit-fils d'un ministre et fils d'un médecin de Saint-Hippolyte, âgé de vingt-cinq ans, de costume, de langage et de manières élégantes; il portait épée. Réfugié fort jeune en Angleterre, il avait servi en qualité de cornette dans le régiment de Gallowai, et obtenu la confiance du général Belcastel, son compatriote, qui, pour préparer l'insurrection, l'avait envoyé en Suisse,

(1) Louvreleuil, tome 4, page 50.

et de là dans les Cévennes. Mais soit, comme agent de Belcastel, soit légitime sentiment de sa capacité, soit, comme on l'a dit, orgueil de naissance, il voulut inconsidérément supplanter les héros camisards et obtenir le commandement suprême. Les suffrages des conjurés trompèrent son espoir ambitieux; il en conçut un tel dépit qu'il fut proposer à Bâville de lui livrer Catinat et Ravanel qui l'avaient emporté sur lui. Bâville, alors occupé, le renvoya à une autre heure. Mais Villas, repentant sans doute, ne revint pas trouver l'intendant, devant lequel il devait expier sa faiblesse criminelle, en reparaissant non plus comme traître mais comme martyr. Ravanel, Jonquet et Villas, enchaînés ensemble, furent conduits au fort; et Sandricourt fit aussitôt partir pour Montpellier une estafette chargée d'annoncer leur arrestation à Bâville et à Berwick.

Comme Lestrade et Barnier entraient, Henri Alison, le maître du logis, et Jean Lacroix, son gendre, marchand de soie comme lui, sortaient de la salle où étaient les camisards. Ils s'esquivèrent dans l'ombre, et devinant, au tumulte, qu'on arrêtait Ravanel et ses compagnons, ils grimpèrent sur les toits. On les chercha vainement; mais afin qu'ils ne pussent échapper, l'île resta toute la nuit investie de soldats. Des sentinelles furent placées sur les donjons voisins, sur les clochers et notamment sur la tour de l'horloge de l'ancien hôtel-de-ville. Quand le jour parut, l'une d'elles aperçut les fugitifs blottis derrière une cheminée sous le rebord d'un toit plus élevé que celui de leur maison. « Descendez, descendez, leur cria la sentinelle!

Sinon je vais tirer sur vous ou vous jeter en bas!» Ils descendirent et furent conduits au fort. Deux heures auparavant Lestrade et Barnier avaient arrêté dans son lit Alègre; il était le trésorier de la conjuration et recevait, par le Hainault, les lettres de change venant de Hollande et d'Angleterre. Ils trouvèrent dans le cabinet de ce riche marchand de soie six mille livres contenues dans une seule bourse, qui furent déclarées de bonne prise comme argent camisard. Catinat était couché dans la maison; mais au bruit que firent les soldats en arrêtant Alègre, il s'était jeté dans l'embrasure d'une porte masquée par la courtine du chevet du lit, et on ne le découvrit pas. Dans la salle de Ravanel et de ses compagnons on trouva quelques plats et assiettes d'étain qui avaient servi à leur repas; quelques-uns appartenaient à Alison; les autres étaient à Jean Lauze, hôtelier qui avait apprêté leur souper. Cette vaisselle fit arrêter Lauze, sa mère, veuve et vieille, et sa servante. L'hôtelier de la coupe d'or, chez qui Ravanel avait deux jolis chevaux, fut aussi incarceré, ainsi qu'un prophète connu par le surnom de Lajeunesse. Et pendant tout ce dimanche (19 avril) les prisons se remplirent de monde.

Nismes, qui s'était endormi en paix, fut étrangement surpris à son reveil de se trouver comme en état de guerre. Les protestants craignirent une Saint-Barthélemi; l'épouvante les poussa par troupeaux dans les églises, aux pieds des prêtres; ils les suppliaient de les admettre à la confession et à la communion, dont ils s'étaient éloignés avec horreur aux fêtes de Pâques. Ce matin même Bâville et Berwick reçurent le courrier de Sandricourt. Ils

arrivèrent le lendemain (lundi 20); ils entrèrent dans Nismes au milieu du peuple effrayé et des soldats campés sur les places. Ils montèrent au fort et commencèrent aussitôt l'interrogatoire de Ravanel, de Jonquet et de Villas. Toute la semaine les arrestations continuèrent, non seulement dans Nismes, mais encore dans la Vaunage et dans les Cévennes. Mais, parmi tant de monde, on ne saisissait pas Catinat, et c'est lui surtout qu'on voulait. On le cherchait vainement partout, et pourtant Alison avait assuré qu'il était dans Nismes. D'après le conseil de Bâville, Berwick fit publier, à son de trompe, que « celui qui livrerait ou ferait arrêter Catinat recevrait une récompense de cent louis d'or; que celui qui l'aurait retiré dans sa maison obtiendrait sa grâce s'il le dénonçait avant la perquisition générale qu'on allait faire; mais que, dans le cas contraire, il serait pendu sur le champ à sa porte, sa famille emprisonnée, ses biens confisqués et sa maison rasée. » (20 avril).

En attendant, et de peur de quelque émeute sympathique aux détenus, Bâville, impatient de les juger, assembla le Présidial. Ravanel, Jonquet et Villas furent conduits du fort au palais. Pendant que les procédures s'examinaient au tribunal, dix dragons gardaient les captifs dans le vestibule, la bayonnette au bout du fusil et pointée sur leur poitrine et sur leur dos. Des sentinelles occupaient toutes les issues, et cinquante soldats campaient dans la cour du palais. Cependant l'ordonnance de Berwick produisait son effet. Après l'arrestation d'Alègre, Catinat, présumant avec raison qu'on ne manquerait pas de le soupçonner dans un gîte aussi

suspect, se hâta d'en changer. Berwick effectivement le fit chercher dans la maison d'Alègre, mais il n'y était plus. C'est alors que le duc, ayant perdu sa trace, fit mettre, à son de trompe, sa tête à prix, ameutant contre lui la cupidité et l'épouvante. Son nouvel hôte ne fut pas tenté par les cent louis d'or, mais il eut peur du gibet; il supplia le proscrit de chercher un autre asile. Le lundi au soir Catinat revint frapper chez la femme d'Alègre; elle le repoussa de son seuil. Il fut chez d'autres conjurés, tous le rejetèrent sur le pavé. Le malheureux n'avait plus d'amis. Il erra toute la nuit dans les rues obscures de Nismes. Le matin (mardi 21) une chance de salut inattendue se présenta : deux portes de la ville furent rouvertes, celles de Saint-Antoine et des Casernes; mais des sentinelles et des commissaires examinent tous les passants. Catinat résolut, pour tromper leur regard, de déguiser sa figure si reconnaissable à son expression étrange et farouche. Il entre chez un barbier, se fait raser, poudrer, pommader, blanchir le teint halé du soleil; et, son large chapeau baissé sur les yeux, il tente la sortie par la porte Saint-Antoine, qui ouvre au couchant, non loin des Arènes. Arrivé près du corps-de-garde, devant lequel promenaient le capitaine et le lieutenant, il déplie une lettre et passe hardiment, la face à demi couverte par une main tenue sur sa bouche et par le papier, dont le contenu semble absorber toute son attention. Son stratagème réussit; personne ne l'interroge; il franchit la porte fatale. Cependant le capitaine Charreau, natif de La Rochelle, blessé de ce que l'inconnu passait sans le saluer, dit au lieutenant : « Voilà un

homme qui ne me plaît pas. » — « Il a assez mauvaise mine en effet, répondit-il Verreau ; faites-le arrêter, que risquez-vous, vous sérez quitte en le relâchant. » Un sergent et deux soldats courent après Catinat et le ramènent au corps-de-garde. « Monsieur, lui demanda le capitaine, qui êtes-vous, et que faites-vous à Nismes ? » — « Je suis des environs, répondit Catinat, et je suis venu vendre une mule que j'ai chez le nommé Fabre. » Le capitaine allait peut-être le relâcher, quand un des voisins accourus au corps-de-garde dit en se retirant : « Cet homme ressemble à Catinat. » Les enfants du dehors recueillent ces mots et s'écrient : « Catinat est pris ! Catinat est pris ! » Ces cris raffermissent l'incertitude du capitaine et excitent la curiosité des voisins, qui, envisageant l'inconnu, disaient entre eux : « C'est Catinat; non, ce n'est pas lui; Catinat n'est pas si pâle; ses cheveux ne sont pas si longs; il n'est pas si âgé. » Sur ces entrefaites, un nommé Anglejas, qui le connaissait parfaitement, arrive, et dit au capitaine : « Monsieur, c'est Catinat. » Le capitaine renforce la garde et fait fouiller le prisonnier. On trouva sur lui un psautier à fermoirs d'argent, douze pièces de trente sous, qui furent aussitôt distribuées aux soldats, et une lettre avec cette adresse : *à Monsieur, Monsieur Maurel, dit Catinat.* Elle était datée du Caila, et signée de son frère, qui l'engageait à se soumettre ou à sortir de France. Le malheureux se voyant deux fois trahi par son frère, lança un regard douloureux vers le ciel, et dit, avec un profond soupir : c'est vrai, je suis Catinat ! »

Aussitôt les portes se referment. Charreau le

fait garotter pour l'envoyer à Bâville, lorsque Gambier, hoqueton de l'intendant, revenant d'une recherche inutile du chef camisard, arrive par hasard au corps-de-garde, où il le trouve, le prend aussitôt par le bras et le conduit, sous bonne escorte, au Palais. La nouvelle de son arrestation produisit une grande rumeur dans Nismes. Les catholiques étaient si joyeux qu'ils la répandaient en foule sur les places, et, montant sur le parapet du mur d'enceinte, criaient aux habitants des faubourgs : « Catinat est pris ! On le tient ! Il ne peut plus échapper ! » La populace l'accompagnait avec des injures, des huées et des hurlements. « Messieurs, dit Catinat impatienté : ne vous fâchez pas, j'apporte de quoi payer ! » (1) Le camisard regardait la vie comme une auberge qu'il allait quitter pour jamais après avoir compté avec l'hôtelier inexorable. Dès qu'il arriva au Palais, Bâville, qui jugeait Ravanel, bondit de joie; il quitta le tribunal; il accourut pour s'assurer par ses propres yeux de l'identité du guerrier du désert; puis, il l'envoya à Berwick, qui avait appris déjà sa capture par un marchand de canevas accouru à toutes jambes, pour tirer quelque salaire du plaisir que cette nouvelle causerait à son Excellence. « Pourquoi, lui dit le duc, es-tu revenu en Languedoc ? » Catinat ne donna que de mauvaises raisons de son retour, et finit par demander au général un entretien particulier. Berwick hésita d'abord à s'enfermer seul avec ce camisard gigantesque. Enfin il y consentit, *parce qu'il le vit bien garotté*, et en

(1) Madame Dunoyer.

compagnie de Sandricourt. « Eh bien que veux-tu? » dit Berwick. « Milord, répondit Catinat, je veux vous proposer mon échange avec le maréchal de Tallard (prisonnier depuis la bataille d'Hochtet). Soyez sûr qu'il recevra en Angleterre le même traitement que j'éprouverai en France. » — « Tu n'as rien de meilleur à m'apprendre, s'écria l'anglais? Et moi je te dis que dans quatre ou cinq heures tu auras les os cassés! » Et pour lui tenir parole, dit le prêtre de Saint-Germain, il le fit reconduire au Palais. Son procès s'était déjà instruit avec celui de Ravanel, son inséparable compagnon dans la vie et dans la mort. Catinat prit place sur la sellette à côté de ses trois amis. Le soir même ils reçurent tous leur sentence, que les juges n'étaient parvenus à formuler qu'après un débat assez orageux. Quelques-uns étaient d'avis que Catinat fût tiré à quatre chevaux; mais la majorité opina pour le feu, comme un supplice plus lent et plus violent que le déchirement. Ravanel fut aussi condamné au bûcher; mais comme dans l'interrogatoire il s'était probablement emporté contre l'église romaine, plusieurs juges, scandalisés, voulaient qu'on lui fît préalablement subir le supplice des blasphémateurs, l'extraction de la langue. Jonquet fut condamné à être rompu d'abord, et à être ensuite jeté vivant dans le bucher de Catinat et de Ravanel; et Villas enfin à être rompu et puis étranglé. Le jugement portait encore qu'ils seraient appliqués à la question ordinaire et extraordinaire. On commença par Villas, et quoiqu'il avouât facilement, le bourreau le travailla pendant deux heures. Ravanel vint après, mais son silence invincible abrégea son

tourment. Le tourmenteur ne put lui arracher un seul mot, ni même un seul soupir ; cet homme semblait de fer. Catinat fut le troisième ; se voyant robuste et musculeux, il bravait les gehennes ; mais ses grands os, plus accessibles à la douleur, trahirent sa constance. Il dénonça un armurier de Nismes, nommé Rougier, qui lui avait fourbi ses armes et vendu quarante fusils. Bâville le fit arrêter aussitôt. Il dénonça encore un châtelain de la Nef, près des Ganges, nommé Charles de Saint-Julien, avec qui il avait déjeuné le jour qu'il s'était rendu en chaise roulante à Montpellier. Bâville lança, après ce gentilhomme fugitif, Barnier qui le ramena le lendemain. Enfin, Jonquet ne fit presque pas de révélations.

Pendant leur torture, on préparait le bûcher et l'échafaud. Bâville les fit dresser *au bout du cours, vis à vis le glacis qui mène aux barrières de la porte du fort*, au nord de Nismes. Cette place, qui n'est autre que celle de la Boucairie, avait déjà vu naguère le supplice de cinq chefs camisards autour du cadavre de Roland. Cet ancien abattoir de la cité dut à sa proximité du fort l'horrible gloire d'être le théâtre de toutes ces boucheries humaines. Comme la torture avait duré jusqu'à huit heures du soir, Bâville remit au lendemain l'exécution, soit qu'il redoutât une émeute dans les ténèbres, soit qu'il voulût terrifier les protestants par le spectacle de la fin tragique des plus illustres guerriers cévenols. A demi-brisés, ils passèrent donc encore la nuit dans les cachots. A dix heures du matin, ils furent conduits sur le lieu fatal (mercredi 22 avril). Un double rang de troupes françaises et suisses

entouraient le bûcher et l'échafaud. Dès qu'ils parurent, tous les tambours battirent pour étouffer les derniers accents des martyrs. Catinat et Ravanel furent placés sur le bûcher, assis dos à dos, liés au même poteau par une chaîne de fer passée au cou et à la ceinture. Dès que Ravanel vit briller la flamme qui devait le dévorer, il entonna, d'une voix forte et palpitante, une hymne de mort; mais la nuit avait été orageuse ; le bucher trempé de pluie s'enflamma difficilement. Des femmes, que la guerre cévenole avait rendues veuves, apportèrent des fagots secs pour accélérer les flammes. Pendant que la bourrelle attisait le bûcher, et jetait sur les martyrs des brins de ramée et des flocons de feu, le bourreau monta sur l'échafaud, rompit les os à Jonquet et le jeta dans le brasier *où on le vit remuer encore*. Ensuite, il rompit et étrangla Villas. Tous les quatre marchèrent à la mort sans faiblesse, si non physique du moins morale, et, comme dit un prêtre, *avec une constance féroce*. Cependant Ravanel ne cessait pas de psalmodier, mais Catinat se tordait douloureusement. Un reste d'orage poussait les flammes sur Ravanel, dont elles terminèrent bientôt les souffrances et les cantiques ; mais elles consumèrent lentement Catinat, et son horrible agonie dura long-temps encore après que son compagnon ne fut plus que cendre. Ainsi périrent ces deux héros du désert. Suppliciés sur l'Esplanade, comme la foule des victimes vulgaires, ils eussent pu, du haut de leur bûcher, voir, au loin dans la plaine, le champ de bataille où, deux ans auparavant, ils avaient vaincu le comte de Broglie. Depuis ce jour glorieux, ils avaient partagé tous leurs

hasards, tous leurs revers, toutes leurs victoires, et jusqu'à ce dernier triomphe de la mort et du martyre. Leurs noms fraternels ont une même couronne de lauriers, de cyprès et de palmes. (1)

(1) Louvreleuil, Labaume, Brueys, etc.



CHAPITRE V.

—

Les révélations arrachées aux chefs de la conjuration avaient confirmé la déposition du génevois, touchant l'invasion de Miremont, en Dauphiné, la prochaine apparition de la flotte anglo-hollandaise et son projet de s'emparer de Cette, afin d'avoir, dans le golfe, une abri pour ses vaisseaux et une porte toujours ouverte sur le Languedoc. Berwick transmit ces révélations au duc de Lafeuillade qui commandait l'armée des Alpes; et laissant Bâville continuer à Nismes le procès des conjurés, il parcourut le littoral, depuis l'embouchure du Rhône jusqu'à celle de l'Hérault, fit construire des tours, doubla les postes militaires, établit des signaux qui, se répondant de promontoire en promontoire, devaient, à l'apparition des voiles ennemies, en transmettre rapidement l'annonce à tous les camps échelonnés sur la plage.

Cependant Bâville procédait à l'interrogatoire d'Henri Alison, de Lacroix, son gendre, d'un autre Alison, son cousin, d'Alègre et des autres conjurés de Nismes. Il leur fit conseiller indirectement de révéler le secret de la conspiration, pour qu'ils se

rendissent, par leurs aveux et leur repentir, dignes de la clémence du monarque. Les vieux résistèrent à cette insinuation perfide; mais Lacroix, jeune homme de peu d'énergie, donna inconsidérément dans le piége, et perdit ainsi ses complices sans se sauver lui-même. Entre autres révélations, il en fit une singulière qui surprit étrangement le public et donna lieu à bien des propos malins. Il désigna, comme recelant un amas d'armes, la métairie des jésuites, située dans la plaine de Nismes : ce domaine s'appelait Saint-Jacques, du nom du feu révérend père Adelmann, confesseur de madame la Dauphine de Bavière. Ce jésuite allemand qui l'avait acheté des libéralités de cette princesse, l'avait légué à ses confrères de Nismes. Bâville; étonné d'une déclaration si invraisemblable, envoya néanmoins un détachement de dragons fouiller la ferme indiquée; les soldats revinrent sans avoir rien découvert; et l'intendant crut que Lacroix avait voulu compromettre les révérends pères; mais le conjuré affirma de nouveau que les armes devaient s'y trouver, à moins qu'elles n'eussent été transférées depuis peu au moulin de madame de Rochemore, sur le Vistre. Bâville y envoya les dragons, et les jésuites tremblaient d'être impliqués, à leur insu, dans la conspiration, comme on le murmurait déjà dans le monde. Leur frayeur, d'autant plus vive que le motif en était mystérieux, avait un fondement réel; Lacroix disait vrai. Galoffre, de Bouillargues, leur fermier, et l'un des conjurés, avait reçu le dépôt dans l'idée qu'on ne soupçonnerait jamais des fusils camisards dans un domaine des jésuites. Pourtant il se trompa; mais les armes

étaient si bien cachées qu'on ne les découvrit pas. Toutefois, prévoyant de nouvelles recherches, il se rendit à Nismes, et, pendant son absence, trois garçons boulangers de cette ville vinrent, par ses ordres, transporter les armes de sa maison au moulin du Vistre. Ils n'avaient pas encore terminé de les enfouir, quand la troupe chargée de fouiller le moulin suspect arriva; ils abandonnèrent précipitamment leur travail, et, s'éloignant un peu, se tapirent dans les herbes hautes d'un pré. L'officier des dragons dit au meunier nommé Fabre : « Avez-vous ici quelque étranger ? » — « Je n'en ai aucun » répondit-il. Malgré cette réponse positive, l'officier entra dans la maison, et les premiers objets qu'il découvrit furent un justaucorps militaire et un sabre. « Ah! frippon, s'écria-t-il, livrez-moi le camisard à qui ceci appartient et les armes qu'on a transportées de la métairie des jésuites ici ! » — « Je vous jure, repartit le meunier du ton le plus assuré, que j'ignore absolument de quelles armes vous me parlez; ce sabre et ce justaucorps appartiennent à un soldat catholique. » — « Attachez-moi ce coquin à cet arbre, dit l'officier à ses dragons, et qu'on le fusille à l'instant! » A ces mots, la meunière éperdue, tombant en larmes à ses pieds, lui promet de tout révéler, et lui montre la cachette encore inachevée; il y trouve vingt-sept fusils, onze paires de pistolets, quelques sabres, un baril de poudre, un sac de balles et du plomb en masse. Il fait investir le pré, et l'on saisit dans l'herbe les trois boulangers et un déserteur de la garnison de Nismes, qui avait couché la nuit dernière au moulin avec treize camisards. Dès qu'on

voulut les lier, ils luttèrent vigoureusement, et une fois garrottés, refusèrent obstinément de marcher. Mais après avoir chargé sur un chariot les armes et les munitions, les dragons attachèrent le meunier et ses complices à la queue de leurs chevaux. Arrivés sur l'Esplanade de Nismes, ils donnèrent tout à coup de l'éperon et entrèrent au galop par la porte de la Couronne, traînant dans les rues ces malheureux tellement meurtris, que cette barbarie arracha au peuple indigné des larmes et des huées. Cependant, sur les déclarations de la meunière, un détachement, parti du moulin, se saisit du fermier des jésuites. Galoffre, formé à la dissimulation à l'école de ses maîtres, ne parut nullement déconcerté lorsqu'on le conduisit au fort. Dans son malheur, il dut éprouver un plaisir secret de l'effroi qu'il avait causé aux révérends pères, tout en regrettant, avec un grand nombre de personnes, de ne pas voir, comme on l'espérait, la Société, cette grande coupable, cette première instigatrice de la désolation du Languedoc, fournir aussi son contingent aux échafauds.

Le vendredi 24 avril, Henri Alison fut condamné à la roue, sa maison à être rasée, ses biens confisqués. Une des branches de cette famille était dans la magistrature; *M. Alison, procureur-général en la cour des comptes, aides et finances de Montpellier*, était une créature de Bâville. Tous ses parents le supplièrent d'intercéder en faveur de son cousin malheureux, auprès de l'intendant. Mais, dit le prêtre de Saint-Germain, *cet honnête homme qui était un fidèle serviteur du roi, refusa d'écouter la chair et le sang, et fut insensible à toutes les solli-*

citations de parenté. Le fils du condamné se jeta aux pieds de Bâville, qui fut inflexible. Alison fut rompu vif. Néanmoins sa maison, l'une des plus belles de Nismes, ne fut point détruite parce qu'elle n'était pas encore payée au propriétaire qui la lui avait vendue tout récemment. Un autre Alison, marchand de soie, inculpé comme lui, s'était si bien défendu qu'on l'avait relâché. Mais loin d'imiter la prudence atroce du magistrat, cet homme généreux, oubliant son propre péril, n'employa sa liberté qu'à plaider chaleureusement la cause de son cousin. Sa tendresse le perdit; Bâville irrité, sur de nouvelles charges, remit la main sur lui et l'envoya au gibet. Alègre fut condamné à la roue; Lauze, restaurateur de Ravanel, et Rougier, armurier de Catinat, au gibet. Rougier, qui était veuf, laissait deux petits enfants; il s'attendrit sur l'abandon de ces orphelins, fit appeler l'abbé Maillan, son ami, et les lui recommanda ainsi que le peu de bien qu'ils avaient de leur mère. Le prêtre exigea son abjuration et lui promit encore de solliciter pour ses restes une sépulture au cimetière de l'Hôtel-Dieu; ce qu'il obtint de Bâville. Le prophète Lajeunesse, de Payrolles, diocèse d'Uzès, mourut aussi sur le gibet. Tous ces conjurés furent suppliciés sur la place de la Boucairie. Quant à Lacroix, dont la fatale loquacité avait perdu ses complices, il obtint en récompense la peine des galères, grâce digne de sa lâcheté et de la clémence de Bâville. La retraite de l'intendant le libéra. N'osant revenir à Nismes, il s'établit à Arles. Mais il ne devait pas jouir de la liberté achetée par tant de faiblesse; la peste vint, et lui amena la mort inexorable qui le traîna devant Dieu.

Sémelin, fermier d'un autre moulin situé sur le Vistre, à une demi-lieue de Nismes, avait souvent donné asile à Franceset, ce jeune et dévoué compagnon de Catinat. L'aventure de son confrère Fabre l'épouvanta; dans sa frayeur insensée, il se vit dénoncé, perdu, traîné au gibet, et résolut de racheter sa vie en livrant le jeune guerrier camisard. Cette horrible idée, il la confia à sa femme qui non-seulement la trouva juste, mais encore se chargea de l'exécuter pour lui. Elle se rend, non loin de son moulin, au bois de Signan ou se cachaient Franceset, les Daudé, père et fils, natifs des Mages, près de Saint-Ambroix, et Pierre Brun, de Gallargues, camisard célèbre, que son courage et sa taille herculéenne avaient fait surnommer Porteffroi. Ces malheureux, continuellement traqués, n'osaient sortir de ce bois. « Hélas! frères, leur dit la meunière perfide, que faites-vous ici? » — « Nous ne savons que devenir, lui répondirent les proscrits, nous n'en pouvons plus; voici deux jours que nous n'avons presque rien mangé, et nous n'osons nous montrer ni de jour ni de nuit de peur d'être pris! » — « Eh! peureux que vous êtes, repartit la femme, que craignez-vous? Venez, venez hardiment chez moi; vous savez que notre maison vous est toujours ouverte, et que vous n'y avez jamais couru de danger : venez-y donc, vous y trouverez à toute heure au moins du pain, et n'en resta-t-il qu'un morceau, nous le partagerons! »

Ces paroles affectueuses d'une femme long-temps dévouée, et sœur du fameux camisard Abraham Rainaud, de Cujargues, entraînèrent ces malheureux. Arrivés au moulin, elle leur prépare un bon

dîner et se rend ensuite à Nismes pour acheter de quoi leur apprêter le repas du soir. Mais, ces provisions faites, elle succombe à l'horrible désir qui la tourmente, et va dénoncer ses hôtes au lieutenant-criminel Novi de Caveirac. Ce magistrat l'accueille avec douceur, loue son dessein, et sans l'en prévenir la conduît devant le gouverneur : surprise et tout éperdue, elle tombe à ses pieds en sanglottant, demandant grâce pour elle, pour son mari, pour son frère Abraham, et promettant de lui livrer Franceset et ses compagnons. Sandricourt voulait qu'elle conduisît elle-même les dragons; mais elle le supplia de la laisser revenir seule. La malheureuse redoutait la réprobation publique et le regard accusateur de ses victimes. Elle les aborda avec des paroles de tendresse et d'espoir. « Frères, leur dit-elle en rentrant, voici de quoi souper; ne craignez rien, restez ici seulement ! » Pendant que les infortunés bénissaient cette généreuse sœur, le chevalier de Lavalla avec cinquante de ses suisses, et le major de Saint-Sernin avec une trentaine de ses dragons, parurent tout à coup; ils investirent le moulin, après avoir laissé sur le pont, où ils venaient de passer le Vistre, un poste chargé de couper le chemin aux fugitifs. Mais les camisards surpris ne voulurent pas fuir sans combat; ils accueillirent l'ennemi par une décharge dont chaque coup porta; leurs balles blessèrent un suisse à la joue, un dragon au cou, un autre à la cuisse, et tuèrent un cheval; puis, avant d'être enveloppés, ils s'élancèrent d'un bond dans les prairies. Le vieux Daudé fut bientôt saisi, et le jeune par piété filiale ne voulut pas abandonner son

père; mais Brun et Franceset firent haleter longtemps après eux la cavalerie royale. Lavalla s'attacha surtout à ce dernier, comme au plus redoutable, de sorte que Brun, négligé dans sa fuite, s'écarta et disparut. Alors Franceset resta seul en présence d'une quarantaine de cavaliers qui avaient ordre de le saisir vivant. Heureusement pour lui, ces prés étaient sillonnés par le cours tortueux du Vistre et par une multitude de canaux d'irrigation assez larges pour gêner le mouvement des chevaux. L'agile et nerveux camisard s'engagea hardiment dans leur labyrinthe; il chargeait ses armes, et quand les dragons avaient franchi le torrent, il les attendait, faisait feu, puis il s'élançait sur l'autre rive, rechargeait et tirait encore, et chacun de ses coups était fatal à l'ennemi. Cette lutte se prolongea jusqu'à ce qu'à force de passer et de repasser le Vistre, il mouilla ses pistolets, qui refusèrent de servir son courage. Ne pouvant plus combattre, il prit sa course vers Millau dont le territoire encore plus coupé est d'ailleurs un vignoble presque impraticable aux chevaux; les dragons l'y suivirent des yeux, lentement, harassés, et admirant la prodigieuse agilité du guerrier camisard. Les vignerons le voyant venir, s'enfuirent, comme épouvantés, dans le village; mais en réalité, pour ne point prêter main-forte aux soldats contre leur frère. Un seul, nommé Labastide, osa trahir l'Enfant de Dieu; il l'attendit derrière un mur, et au moment où le fugitif le franchissait d'un bond, le laboureur armé d'un long aiguillon dont le gros bout s'applatit en un large curoir de fer, lui en asséna un vigoureux coup sur la tête et l'abattit à ses pieds, étourdi et

tout sanglant. Il achevait de l'assommer sans les cris et les menaces des dragons ; mais pour ne point perdre le prix de son crime, l'avide assassin commença par enlever au moribond les boutons d'argent de sa chemise, et son chapeau galonné qui valait un demi-louis d'or. Le lendemain matin, accompagné du prêtre et des consuls, il fut demander le reste de son salaire au gouverneur de Nismes.

Lavalla arrive; on garrotte le camisard; on le conduit devant le chirurgien de Millau pour étancher son sang qui coulait à gros bouillons. Pendant qu'on le pansait, l'officier suisse Chinien revint dans les prés à la recherche de Brun, qu'il supposait blotti dans l'herbe, attendant la disparition des soldats et la nuit. Arrivé près du moulin, il le trouva effectivement dans un fossé, assoupi de lassitude, à côté de ses pistolets. Il s'en rendit maître avec le secours du poste voisin du Vistre, et le conduisit à Millau où étaient les Daudé avec Franceset. Cependant les dragons blessés dans le combat retournèrent à Nismes. Les catholiques crurent, en les voyant, que le détachement royal avait été vaincu par les camisards ; mais ils furent rassurés quand, sur les cinq heures du soir, parut Lavalla conduisant les quatre prisonniers, trois à pied et Franceset sur un âne; il était en haillons, car les soldats s'étaient hâtés de le dépouiller, parce que le bourreau ne partage avec personne les vêtements des suppliciés (mardi 28 avril). Lavalla les mena devant Sandricourt. «Depuis que mon frère Catinat est mort, lui dit mélancoliquement Franceset, je ne souhaite plus que de mêler mes cendres aux

siennes ! » Son désir fut exaucé : le lendemain il fut condamné au bûcher ainsi que Brun; Daudé le père à la roue et son fils au gibet. « Quelle justice, s'écria Franceset, quand il eut entendu sa sentence, quelle justice de faire périr dans les flammes un Enfant de Dieu ! » Le jeudi 30 avril, ils furent suppliciés sur la place de la Boucairie. La meunière du Vistre obtint en récompense la grâce de son mari, et celle de son frère Abraham, que Bâville enrôla néanmoins dans l'armée royale pour l'éloigner du Languedoc. Grâce horrible, clémence fatale; car ces misérables n'échappèrent à l'échafaud que pour être attachés, leur vie durant, au pilori de la réprobation publique, et flétris au front de l'indélébile stygmate des traitres !

Les Fabre, de Gajan, l'un meunier de madame de Rochemore, et l'autre son concierge, condamnés comme receleurs d'armes et amis de Catinat, périrent, le premier sur la roue (4 mai), le second au gibet (10 mai). Ils étaient beaux-frères d'un habile orfèvre de Nismes, nommé Plâtre, inventeur d'une horloge, qu'il promenait, comme une merveille, dans toute l'Europe. Les trois boulangers leurs complices, Pierre Sabatier, de Cincens, Jean Joubert, de Massillargues, Jacques Mourgues, de Sauve, et les deux jardiniers de Nismes, Pierre Martin et Bernard Gui, frère du fameux Daniel, l'ami de Cavalier, furent pendus (4 mai). Le rusé Galoffre, qui avait compromis les jésuites, fut rompu vif, et Isaac Pau, de Nages, faiseur de bas, pendu le même jour (10 mai).

Elie Marion, Fage, etc., cachés dans Nismes, parvinrent à sortir de ses murs. « Je fus pendant

six semaines, dit Fage, caché et errant tout ensemble, sans autres moyens de subsister que ceux qui m'étaient fournis chaque jour presque miraculeusement. Ma détresse aurait été grande, car le feu et la roue étaient mon partage, si je fusse tombé entre les mains de mes ennemis. Mais mon bienheureux consolateur ne m'abandonnait pas, et ses bonnes promesses, souvent réitérées, dont j'avais tant de fois éprouvé la fidélité, étaient ce qui me soutenait. » (1)

(1) Théâtre sacré. Louvreleuil, Labaume. Toutes ces victimes avaient des parents sur les galères de Marseille. Jean et Jacques Fabre, Jacques Brun, Charles Pau; deux Sabattier, Charles sur l'*Héroïne*, et François sur l'*Amazone*. Deux Dandé, du prénom de Jean, l'un sur l'*Amazone* et l'autre sur la vieille *Réale*.

—



CHAPITRE VI.

—

Après le supplice de Brun et de Franceset, Bâville, laissant le présidial de Nismes achever le procès de leurs complices plus obscurs, revint frapper à Montpellier les plus grandes têtes de la conjuration. Le premier qu'il condamna fut Annibal Gaillard, dit l'Allemand; il fut rompu vif sur la place du Peyrou (2 mai), et mourut avec une constance héroïque. L'Allemand, de la légion de Castanet, avait un nom parmi les brigadiers camisards, et avait été du nombre de ces braves que Catinat emmena dans l'aventureuse expédition du Rouergue. Le même jour sa vieille hôtesse, Jeanne Guitard, dite Larose, expira sur le gibet.

Mais la plus illustre de toutes ces victimes, fut Laurens Boéton. Bâville avait envoyé de Nismes le baron de Saint-Chaptes se saisir, à Milhaud, du vieux capitaine dont il avait épousé la cousine germaine. Comme Boéton attendait en silence le 25 avril, jour décisif et suprême, il vit arriver son parent, qui ne répondit à son accueil amical qu'en le déclarant son prisonnier, au nom du roi. Il fut aussitôt transféré à Nismes, et de là, comme l'in-

tendant n'y était plus, à Montpellier. Il rencontra près de Lunel sa femme, son fils et une de leurs parentes, qui venaient inutilement d'implorer sa grâce auprès de Bâville. Le vieillard, tendre mais serein, fit à sa famille, sanglottante à ses pieds et dans ses bras, les plus déchirants adieux, et lui donna sa dernière bénédiction. Il fut enfermé dans la citadelle qui devait être sa prison d'un jour et son éternel tombeau; car c'est là que dorment les restes douloureux de tant de confesseurs cévenols, légion sainte du désert auprès de laquelle, vieux guerrier, il reviendra sommeiller après le combat. Transféré au Palais, il entendit avec calme la sentence qui le condamnait au supplice de la roue. Bâville, espérant arracher au patriarche de la conjuration ses plus importants secrets, le fit torturer longtemps sous ses yeux; mais les plus atroces tourments n'obtinrent de lui que des prières, d'ardents soupirs, de longs regards tournés vers le ciel. Bâville, irrité de son invincible constance, s'oublia, dit-on, jusqu'à l'insulter. « Jusques à quand, s'écria le martyr, jusques à quand, Seigneur, souffriras-tu le triomphe de l'impie? Jusques à quand souffriras-tu qu'il répande le sang de l'innocent ? Ce sang crie vengeance devant toi ! Tarderas-tu encore longtemps à en faire justice ? Réveille ton ancienne jalousie et rappelle tes compassions ! »

Du palais et de la torture, Boéton marcha au supplice au bruit assourdissant des tambours battants devant lui. Mais la voix du vieux guerrier s'élevait au-dessus de leurs roulements, qui l'avaient jadis conduit au combat et qui l'appelaient alors au martyre. Il exhortait les protestants, qui fondaient

en larmes, à *demeurer fermes dans la communion de Jésus-Christ* Un de ses amis intimes, surpris par la marche inattendue du cortége, se précipita, sanglottant, dans une maison voisine pour éviter de déchirants adieux. « Eh quoi, mon ami, me fuyez-vous parce que vous me voyez couvert des livrées de Jésus-Christ ? Pourquoi pleurez-vous quand il me fait la grâce de m'appeler à lui et à la gloire de sceller de mon sang la défense de sa cause ? » Ils allaient se donner le dernier baiser, mais les archers firent avancer le martyr. Dès qu'il aperçut l'échafaud dressé sur l'Esplanade : « Courage, s'écria-t-il, courage, ô mon âme ! Je vois le lieu de ton triomphe ! Bientôt dégagée de tes liens douloureux tu entreras dans le ciel ! » Il se plaça lui-même sur l'échafaud comme sur son char de victoire, et, sous le fer qui rendait à son âme sa liberté, il entonna l'hymne de l'éternelle délivrance. Pendant cinq heures, étendu sur la roue, ses quatre membres repliés sous le tronc et la tête en bas, il ne cessa de psalmodier, de prier, de consoler la foule éplorée, qui, malgré les soldats, s'approchait de l'échafaud pour recueillir les paroles du martyr. L'abbé de Massillan, qui l'accompagnait, se rendit auprès de Bâville : « Il faut, lui dit-il, achever le patient; son supplice, au lieu d'effrayer les protestants, les affermit dans leur foi. Les larmes et les louanges qu'ils donnent au mourant montrent assez qu'ils le regardent comme un martyr. » Bâville y consentit. « Puisque cet obstiné huguenot, dit un archer, ne veut ni se convertir ni se repentir, il faut le laisser expirer sur la roue. » — « Vous croyez mon ami que je souffre,

lui répondit Boéton..., je souffre, en effet; mais apprenez que celui qui est avec moi, et pour qui je souffre, me donne la force de supporter mes souffrances avec joie ! » Voyant le bourreau préparer le coup mortel, le vieillard souleva la tête, et élevant encore la voix au-dessus du roulement incessant des tambours : « Mes très-chers frères, dit-il, que ma mort vous soit un exemple pour soutenir la pureté de l'évangile, et soyez les fidèles témoins que je meurs dans la religion de Jésus-Christ et de ses saints apôtres. » (1)

Pendant tout le mois de mai les supplices continuèrent. Le 30, à Montpellier, périrent sur le gibet Pierre Régis, de Tornac, vieillard octogénaire, et Claude Maillé, de Corbès, frère aîné du lieutenant chéri de Roland; ils avaient acquitté des lettres de change des Enfants de Dieu. A Nismes, les hôteliers de la Tour-Magne, des Arènes et de la Coupe-d'Or; ce dernier pour avoir hébergé les chevaux de Ravanel. Les juges n'observèrent aucune proportion entre la peine et la culpabilité ou la célébrité des *criminels*. Ainsi, pour avoir reçu dans ses étables deux chevaux camisards, ce malheureux aubergiste fut pendu comme l'un des Alison, notable conjuré de Nismes; Galoffre, obscur receleur d'armes, rompu comme le capitaine Boéton, chef de la conspiration dans le Rouergue; et Franceset, enfant à peine connu, brûlé comme Catinat, la gloire des cavaliers du désert. Les historiens ne comptent

(1) Court d'après Renonville; mais cet historien inconnu ne serait-ce pas Constantin de Renneville, qui effectivement a écrit une histoire de la Bastille.

qu'une trentaine d'exécutions à mort, ce qui est beaucoup trop sans doute, mais infiniment peu relativement au nombre des arrestations et à la multitude des conjurés; soit que les chroniqueurs en aient passé quelques-uns sous silence, soit que Bàville, satisfait d'avoir frappé les chefs, ait négligé leurs obscurs complices, trop nombreux pour ses échafauds, et craint de dévoiler imprudemment cette grande plaie aux regards des ennemis de la France, soit enfin que la torture n'ait arraché que d'incomplètes révélations aux principaux conjurés, qui périrent tous avec une constance héroïque. Cette dernière supposition est confirmée par Labaume. «Tous ces *scélérats*, dit ce juge, moururent avec une intrépidité surprenante. Avant leur condamnation ils semblaient se moquer des supplices dont ils étaient menacés; et ils les souffraient avec une fermeté qui mériterait d'être admirée, si la cause pour laquelle ils les souffraient ne donnait de l'horreur à tout le monde. Tant il est vrai qu'il y a dans le crime aussi bien que dans la vertu je ne sais quoi d'extraordinaire capable de tromper ceux qui ne s'arrêtent qu'au dehors de l'action sans en pénétrer le fond.» Labaume avait pourtant plongé jusqu'au fond de cette histoire de sang. Mais ce juge, intègre d'ailleurs et impartial, mais endurci par une continuelle application d'une législation barbare, était du nombre des ôtages que les conjurés devaient déposer sur la flotte anglo-hollandaise. Il y eut encore une vingtaine d'hommes et de femmes condamnés, les premiers aux travaux des galères et au service des armes, les secondes à une réclusion perpétuelle dans les tours d'Aiguemortes et de la vieille Carcassonne.

Terminons cette tragique catastrophe par l'aventure des deux traîtres qui l'avaient produite, Chevalier et le génevois. Le premier, nommé Guillaume Delorme et natif d'Evreux, en Normandie, était catholique, âgé de vingt-quatre ans, de haute taille et doué d'une certaine élégance de manières et de langage; mais le libertinage, et notamment un invincible penchant au vin, lui firent quitter la maison paternelle pour s'enrôler dans un régiment, et déserter ensuite de ce régiment pour se jeter parmi les camisards. Le normand déguisa son nom, sa religion, sa patrie, se dit protestant, originaire même de Charenton, et simula avec tant d'art leurs extases qu'il fut accueilli par eux comme un frère et incorporé dans la légion de Cavalier. Il fit toutes les campagnes de ce chef avec lequel il se rendit à Villars. Retenu comme déserteur dans les prisons d'Uzès, et de là transféré au fort de Nismes, il n'en sortit que pour s'enrôler encore dans le régiment de Tournon. Catinat, arrivant alors de Genève, le rencontra, et sans doute après boire, l'engagea malheureusement dans la conjuration, *le jour de la purification de Notre-Dame*. Tout à coup il disparaît, et, par un concours de circonstances inconnues, dont ses habitudes bachiques expliquent suffisamment le mystère, on le retrouve captif dans la citadelle de Montpellier, et, huit jours après, on ne sait comment, libre dans Nismes. Bâville l'avait relâché sans doute en récompense de ses révélations à l'abbé de Massillan, et dans l'espoir de l'employer, comme le génevois, à la découverte des conjurés; mais il échappa, retomba dans la conjuration, ou du moins dans les vapeurs du

vin; il se crut un conspirateur, et se cacha, comme tel, dans l'hôtellerie des Arènes. On voulut le reprendre, mais on le chercha vainement. Un soir (29 avril) il sortit de son auberge en se dirigeant vers la porte de la Couronne. La première sentinelle suisse voyant cet homme vacillant le laissa passer; mais la seconde, placée hors de la porte vers l'Esplanade, lui cria : « Camarade d'où êtes vous et où allez vous ? » Le passant s'arrêta et regarda d'un œil stupide le suisse, qui, prenant son trouble pour l'effet de la peur, le conduisit au corps-de-garde. Les commissaires trouvant ses réponses non moins enchevêtrées que ses pas, l'envoyèrent devant le gouverneur. Sandricourt le fit fouiller; on trouva dans les manches de son justaucorps deux petits pistolets, un troisième sous sa veste, et, dans ses poches, une livre de poudre et quarante balles. Il avoua d'abord son nom; et n'ayant plus d'espoir en entrant au fort, il dit, avec la tendre contrition de l'ivresse : « Si mon corps est perdu, je veux au moins sauver mon âme ! »

C'était la veille du supplice de Brun et de Franceset. Après le jugement des principaux conjurés, vint enfin le tour de Chevalier. Le normand, sur la sellette, se prit d'abord à pleurer et à dire à ses juges qu'il était un monstre; il leur demanda en grâce trois choses : qu'ils le condamnassent au plus cruel supplice, qu'on lui donnât le père Albette, jésuite, pour le préparer à la mort, enfin qu'on l'inhumât en terre sainte. Le présidial le condamna, comme rebelle et conspirateur incorrigible, à être rompu d'abord et suspendu ensuite au gibet; mais, touché de son repentir, il ordonna que la strangu-

lation précédât la rupture des ses os. Du reste on le satisfit ; le père Albette l'accompagna à l'échafaud et lui donna la sépulture (22 juin 1705).

Le génevois, détenu toujours au fort de Nismes, reçut enfin sa grâce, huit jours après le supplice de Chevalier (1er juillet 1705). Il commençait à jouir follement de sa liberté, quand tout à coup il est ressaisi comme déserteur, traduit devant un conseil de guerre et condamné à mort. Il est exhorté par le père Albette et conduit au lieu du supplice ; tout le régiment des Suisses est là sous les armes. Le peloton chargé de le fusiller n'attend plus que le commandement de faire feu, quand le colonel de Courten, imposant silence aux soldats et à la multitude, dit à haute voix : « Le roi a le pouvoir de faire grâce à un criminel ; mais sa majesté ne m'a pas ôté le droit de punir un déserteur. Néanmoins, puisque Jean-Louis a servi l'état par ses dépositions sincères, je révoque la sentence qui vient d'être rendue contre lui, et lui accorde la vie, la liberté et son congé. » On relâche aussitôt ce misérable, qui, ballotté tant de fois entre la vie et la mort, appartenait à demi au tombeau. On lui ouvre la veine, on lui tire quelques gouttes de son sang perfide dont la lâcheté venait d'en faire répandre des fleuves d'héroïque. (1)

Tel fut le sort de ces deux traîtres ; l'un était étranger, l'autre apostat ; l'un avait quitté sa patrie, l'autre sa religion ; tous les deux leurs drapeaux. Tous les deux trahirent les Enfants de Dieu, qui les

(1) Louvreleuil, tome 4, page 154.

avaient imprudemment adoptés. Le premier révéla le secret de la conjuration; le second découvrit l'asile des conjurés. Leur perversité fut égale comme leur crime; mais si leur salaire fut divers ici-bas, il a été pareil devant Dieu.

—



CHAPITRE VII.

—

Ainsi l'insurrection intérieure était étouffée dans son sang; et l'invasion, on était prêt à la repousser sur la plage et sur les Alpes; mais elle ne se montra point; les alliés n'eurent point cette année les succès que semblait leur promettre la victoire d'Hochtet. Le comte de Toulouse, grand amiral de France, rencontra la flotte anglaise devant Malaga (mars 1705), et remporta sur elle une victoire sanglante et disputée, qui acheva de détruire la marine de Louis XIV dont les imposants débris suffirent néanmoins à protéger encore les côtes du Languedoc. En Italie, le prince Eugène, qui devait culbuter Vendôme sur Lafeuillade et les écraser dans les Alpes, fut battu par Vendôme, à la sanglante journée de Cassano, au passage de l'Ada, au-dessus du lac de Côme (août). En Allemagne enfin, Villars, dans une admirable campagne stratégique, repoussa Marlborouck; le vainqueur d'Hochtet recula sans combat devant le vainqueur de Friedlingue. Ainsi donc, cette année, Louis XIV se montra encore formidable. Dans ce dernier déploiement de puissance et de prospérité, l'inva-

sion des exilés était, il faut le dire, impossible et son projet insensé. Plus tard même, quand le royaume fut entièrement épuisé et le vieux monarque abattu, Victor-Amédée et Eugène entrèrent en Provence; mais Toulon les arrêta, et Tessé, qui n'était qu'un général de dragonnades, les força de repasser le Var.

Les puissances protestantes n'ignoraient pas les difficultés d'une pareille expédition. Pourquoi donc encourager les aventureux projets de Miremont et de Labourlie? Pourquoi renvoyer, sur la foi de quelques intrigants, les camisards en Languedoc? Et après avoir commis la faute de n'avoir pas secouru l'insurrection cévenole, qui les implorait au nom de leur foi commune et d'un même Dieu, pourquoi commettre encore le crime d'en envoyer les héroïques restes périr sur les échafauds? Quand la nouvelle de la catastrophe de Nismes parvint dans le nord, elle y causa une douleur universelle; Miremont, Belcastel, Labourlie, en furent surtout désolés. Ils se reprochèrent les uns aux autres la mort tragique des Enfants de Dieu; ils s'en pleignirent amèrement aux puissances; ils en accusèrent leurs agents, Clignet de Brabant, directeur du comité cévenol de la Haye, et surtout d'Arzeliers, qui, selon eux, avait découvert la conjuration en exigeant de Catinat et de Ravanel, pour les quatre cents louis qu'il leur avait envoyés, des quittances tombées entre les mains de Bâville. Ils ignoraient les trahisons de Chevalier, du génevois, de Sallier, d'une foule d'autres intrigants. Pour eux, la conspiration étant étouffée, et la guerre ne leur ayant pas rouvert les portes de la France, ils se disper-

sèrent : Miremont revint à Londres ; le recrutement de l'armée réfugiée fut interrompu, le projet d'invasion suspendu, mais non toutefois entièrement abandonné. Bâville, prévoyant que les intrigues continueraient sur la frontière suisse, écrivit à l'ambassadeur français d'en éloigner les exilés cévenols, et principalement Flottard, chargé par les aveux des suppliciés de Nismes. Flottard fut banni de Genève, puis d'Aubonne, et enfin de tous les cantons helvétiques ; il retourna en Hollande. Les camisards déjà expulsés de Lausanne par les autorités de Berne, le furent de la Neufville par l'évêque de Bâle (3 avril) ; puis encore de Zurich (23 mai) ; ils se retirèrent enfin dans le Wurtemberg.

Bâville redoutait que ces bannis, cédant à la mélancolie de l'exil ou aux instigations des étrangers, ne revinssent en Languedoc où existait encore un groupe dangereux de chefs cévenols : Claris, Montbonnoux, Elie Marion, Fage, Lafleur, Fidel, Atger. (27 juillet 1705) Abraham Mazel, enfin, s'échappa de sa prison avec dix-sept captifs dont il fut le libérateur. Le château vieux d'Aiguemortes, aux murs crénelés, percés de poternes en ogive et flanqués de tours, renferme une enceinte intérieure, massive, circulaire, au centre de laquelle s'élève, absolument isolée, une tour ronde, énorme, d'un aspect formidable et qui, pour indiquer sans doute de quelle vertu doit s'armer le cœur des captifs plongés dans son horreur, porte le nom de Constance. Un pont immobile conduit au guichet de ce donjon ; sa porte, massive et doublée de fer, ouvre sur un escalier dont la spirale, à peine éclairée, circule, dans l'épaisseur du mur, de sa base téné-

breuse à sa plateforme couronnée d'une lenterne où brillent, le jour, les armes d'une sentinelle, et la nuit, un phare. Les deux étages qui divisent sa hauteur forment chacun une salle immense, circulaire et comprenant toute l'aire de la tour : la supérieure sert de prison aux confesseurs cévenols ; à sa circonférence sont placés leurs grabats, au centre le foyer d'hiver et un banc de pierre circulaire. Les ogives des arceaux, d'une élévation prodigieuse, forment à la clef de voûte un soupirail circulaire, qui donne une issue à la fumée et un accès à la pluie et aux vents, et aussi à un rayon du ciel. Dans les parois latérales nulle ouverture que les étroites fentes des meurtrières, qui seules permettent aux prisonniers d'entrevoir le monde des vivants, c'est-à-dire, d'autres tours où gémissent leurs sœurs captives, la cité fiévreuse à demi dépeuplée et en ruines, et dans le lointain, les marais pestilentiels dont l'atmosphère méphytique enveloppe leur donjon, semblable à un gigantesque sépulcre au sommet duquel resplandit le phare comme, dans les ombres de la mort, l'espérance qui s'envole vers le ciel.

C'est dans cette tour qu'au mois de janvier précédent, Bâville avait renfermé Abraham ; mais ces voûtes formidables n'épouvantèrent pas le camisard. Quand leurs portes de fer se refermaient sur lui, son consolateur lui disait : « Mon enfant, ne désespère pas, je te retirerai de ce tombeau ! » Il y trouve trente-trois captifs protestants ; il leur communique les promesses de l'oracle, et leur rend le courage et l'espoir. Mais comment effectuer une évasion inouie, impossible : il faut percer un mur

de dix-huit pieds d'épaisseur, descendre d'une hauteur de quatre-vingts pieds, échapper aux regards des sentinelles, franchir une double enceinte, puis une fois hors du château, traverser des marais vastes comme des lacs, et faire ensuite vingt lieues pour regagner les Cévennes. Et pour exécuter cette tentative gigantesque, pas le plus petit instrument. Mais Dieu qui l'ordonne y pourvoira. Ils se mettent à l'ouvrage; et quand leur cœur faiblissait, l'esprit leur disait par la bouche d'Abraham : « Courage, mes enfants, je vous retirerai de ce sépulcre! » Après six mois d'un travail silencieux, invisible, opiniâtre, ils enlèvent d'une meurtrière une énorme pierre de taille avec son barreau de fer; l'ouverture pratiquée, ils placent le barreau en travers de l'embrasure, y nouent les couvertures de leurs grabats tordues en cable, et les rejettent en dehors pendantes le long du mur. L'intrépide Abraham qui avait conçu le projet, en tenta le premier l'exécution hardiment. Pendant une nuit obscure il descend; dix-sept de ses compagnons se laissent glisser après lui au pied du donjon ; mais le dix-septième dérangea tellement le barreau, qu'il passa dans la brèche et tomba avec le cordage et le fugitif, qui pourtant ne se fit aucun mal. Ils évitent les sentinelles, escaladent la double enceinte et traversent les marais desséchés par la canicule. Cependant cette mésaventure avait laissé seize captifs sans espérance dans la tour. Lorsqu'ils jugèrent déjà loin leurs heureux amis, craignant qu'une apparence de complicité ne fît appesantir encore leurs fers, ils poussèrent une forte clameur pour appeler la sentinelle du phare. Mais avant qu'elle eût

éveillé le major de la forteresse, et celui-ci prévenu M. de Busca, le gouverneur, Abraham et ses camarades, favorisés par la nuit, avaient fait plusieurs lieues dans la direction des Cévennes.

Bâville fut d'autant plus douloureusement irrité de leur évasion, qu'il prévit, non sans raison, que ces fugitifs iraient se réunir à Claris et Montbonnoux. Ces chefs camisards pouvaient susciter une insurrection dont la faiblesse ne laisserait pas que d'être redoutable à cause du rapprochement de la guerre d'Espagne. Les anglais avaient conquis le royaume de Valence, la Catalogne et pris Barcelonne. Maîtres de ce port, leur flotte pouvait continuellement allarmer le Languedoc, exciter, sinon secourir, les conjurés cévenols. Dans l'impossibilité de les saisir, Berwick conseilla à Bâville de s'en débarrasser, en leur proposant une amnistie, du service dans les armées ou des passeports pour Genève. Ces proscrits étaient disposés à accepter toutes leurs conditions; déjà Fage avait écrit à l'abbé de Massillan pour l'assurer de sa soumission, si l'intendant accordait la liberté à sa mère et leur grâce à plusieurs de ses parents détenus ou poursuivis. Bâville y consentit, et, sur sa parole, Fage se constitua prisonnier dans la citadelle de Montpellier. Elie Marion traita une seconde fois avec Lalande, et obtint une capitulation honorable pour lui, Abraham, Atger et quelques autres camisards. Ils se rendirent à Nismes; Fage se joignit à leur troupe; et ils partirent ensemble pour Genève (août 1705).

Mais Montbonnoux qui, l'année précédente, avait, en embrassant Ravanel, juré de ne poser les

armes qu'à la mort, ne crut pas que le martyre de son compagnon l'eût délié de son serment; il ne voulut pas de l'amnistie, ni Claris, ni Lafleur, ni Fidel. Ils regardèrent Abraham, Fage, Elie, comme des lâches, traitres envers Dieu; ils se considéraient comme ses défenseurs jusqu'au trépas; ils espéraient en son secours, et que, touché de leur fidélité et de leur infortune, il s'apaiserait enfin, et relèverait, par leurs mains victorieuses, son église abattue et son peuple gémissant. Après Ravanel, Montbonnoux et Claris devinrent le tronc d'où sortirent le peu de rameaux que devait encore pousser l'insurrection cévenole.

Bâville qui voulait avoir les deux chefs camisards morts ou vifs, les fit traquer comme des bêtes fauves, et mit leurs têtes à prix d'or. Mais Claris et Montbonnoux, errants, sans asile, étaient encore redoutés de ces bandes ignobles que la cupidité ameutait sur leurs traces. On en jugera par ce trait, le dernier que nous citerons de la bravoure des milices rurales : Chrétien, capitaine de celles d'Aubais, apprit que, sur les neuf heures du soir, quatre hommes armés de fusils rodaient autour de la bourgade. Ne doutant pas que ce ne fût Claris et ses compagnons, il sortit dans la campagne avec ses guerriers villageois; ces inconnus étaient au contraire des miliciens du voisinage à la recherche aussi des proscrits. Chrétien les rencontra bientôt qui faisaient halte auprès d'une fontaine; les deux pelotons s'entrevoyant dans les ténèbres se prennent mutuellement pour camisards; ils poussent à la fois le qui vive et refusent également d'y répondre; enfin la védette de la source tire son coup

de fusil dont la balle blesse au bras le capitaine; puis les vainqueurs et les vaincus se tournent précipitamment le dos et s'enfuient à toutes jambes. Rentrés dans leurs bourgades, palpitants de leur course et de leur effroi, ces braves se glorifient d'avoir mis en fuite les Enfants de Dieu. Cependant les deux héros à force de raconter leur prouesse, s'expliquèrent à leur confusion; et le pays connut enfin que cette victoire était une double débandade au sujet d'un fantôme. L'histoire en parvint aux oreilles de Berwick; le duc défendit, sous peine de mort, aux milices d'aller en partisans sans un ordre de leur colonel ou des officiers royaux. Cette aventure dut égayer dans leur infortune les proscrits camisards.

Ils vivaient dans les cavernes des basses Cévennes, ne sortant que de nuit pour manger et changer de gîte, car ils ne restaient pas deux jours de suite dans le même. Personne n'osait les recevoir chez soi; et si quelque main amie leur jetait quelque aliment, c'était à la dérobée, par quelque lucarne cachée ou par la chatière; puis ils s'enfuyaient, avec leur pâture, dans leurs grottes, situées d'ordinaire sur des escarpements hérissés de buissons et accessibles aux seuls camisards. Un jour (13 octobre 1705) Montbonnoux, Lafont, de Collognac, et Bessède, de la Sallade, attendaient dans un bois, au pied d'un rocher, quelques vivres que leur avait promis un nommé Martin, de Lascombes: le misérable, au lieu d'aller chercher le pain des proscrits, fut dénoncer leur retraite à la garnison de Monoblet. Les camisards entendant un bruit, qu'ils prennent pour les pas de leur bienfaiteur, lèvent les yeux

vers la cime du rocher et aperçoivent des soldats : ils s'élancent de leur gîte comme des chevreuils et se dérobent de vitesse aux troupes du roi. Mais un chasseur nommé Vassas, les voit passer, tire sur Montbonnoux, le blesse à la face, et l'abat enfin d'un coup de pierre. Le chasseur tend la main pour le saisir, mais le camisard, dur à la mort, se relève, épouvante son adversaire du regard et de son pistolet, repart et rattrape ses compagnons. Les laboureurs de Valfonds s'élancent après les fugitifs; douze autres paysans, abandonnant le travail d'une glacière, se joignent aux laboureurs; ils s'ameutent de concert en hurlant : « Arrête, arrête, les camisards ! » Et soldats, laboureurs, vignerons, chasseurs, passants, aiguillonnés par l'or de Bâville, accourant de toutes parts, s'attroupent en poussant des huées, et se relaient à la poursuite des proscrits, qu'une course de trois heures met hors d'haleine. Leur fuite les avait conduits du côté du Vidourle et de Sauve. Montbonnoux était aux abois, lorsqu'il rencontra un saule dont les rameaux nouvellement coupés gisaient pêle-mêle autour du tronc; la crête d'un monticule le dérobait un instant aux regards des paysans qui, parvenus sur la cime, n'aperçurent plus le camisard, et passèrent rapidement autour de ce tas de branches sous lequel il s'était blotti. Ils coururent après Lafont et Bessède, que deux protestants, Salles, du Mas-de-Fournets, et D., de Sauve, arrêtèrent un peu plus bas dans un bois. Les deux captifs conduits à Montpellier, y furent rompus et jetés vivants dans un bûcher allumé devant la citadelle (15 oct. 1705). La nuit venue, Montbonnoux sortit

de dessous les branches de l'arbre libérateur, et seul regagna sa grotte où il devait vieillir comme un lion. Il y avait encore une centaine de camisards cachés dans les cavernes cévenoles.

Cependant le calme, un moment interrompu par la conjuration nouvelle, se rétablissait; les peuples du Gévaudan rebâtissaient leurs hameaux et leurs bergeries incendiées, et revenaient habiter aux foyers relevés de leurs aïeux. Berwick quitta le Languedoc. Louis XIV, qui devait avoir besoin plus que jamais de son épée, lui réservait un théâtre plus digne de ses talents militaires et des lauriers plus glorieux que ceux que l'on cueille autour des échafauds.

—



LIVRE DIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER

Berwick partit le 26 février 1706, pour revenir en Espagne où Philippe V, qui, l'année précédente, l'avait renvoyé sur une intrigue de camarilla, le rappelait au secours de sa royauté chancelante. Le 19 mars, arriva son successeur : *Le roi*, dit Saint-Simon, *touché de la douleur des beaux yeux de madame de Roquelaure*, *envoya son mari commander en Languedoc*, *au scandale de toute la France*. Dans une histoire aussi sévère que celle-ci, nous nous garderons bien de crayonner le portrait de ce facétieux personnage dont la renommée scandaleuse appartient d'ailleurs exclusivement au peuple, seul capable d'en raconter la burlesque épopée.

Les alliés n'avaient point encore renoncé au fatal projet d'introduire des troupes dans les Cévennes, non plus par les Alpes que barrait le duc de Lafeuillade qui assiégeait Turin, mais par les Pyré-

nées, derrière lesquelles ils étaient victorieux. Miremont, général désigné de cette expédition future, renvoya en Suisse Flottard, qui fit partir pour ses montagnes natales le fameux Salomon.

Cavalier, rappelé de Piémont, laissa son régiment sous le commandement de Daniel, et se rendit en Hollande où Heinsius lui ordonna d'en lever un nouveau. Le guerrier cévenol fit un appel à tous les compagnons qui l'avaient suivi dans l'exil et qu'il voulait ramener dans la patrie. Ses lieutenants allèrent annoncer l'expédition aux camisards dispersés en Allemagne; et Saint-Paul, notamment, ce fameux frondeur du Val-de-Bane, fut chercher dans le Wurtemberg, Amet, frère de Roland, Malplach son secrétaire, et le vaillant Larose. Cavalier avait à l'étranger une brillante réputation qu'il avait su cultiver habilement. Les alliés le regardaient comme seul capable de ranimer l'insurrection dans le Languedoc, où les exilés suivraient avec enthousiasme leur jeune héros, et où les opprimés l'attendaient comme un libérateur. Labourlie, qui devait l'accompagner pour opérer en même temps l'insurrection du Rouergue, prit les devants et s'embarqua en qualité de lieutenant-général. Tout semblait favoriser l'expédition. La flotte française, à demi-ruinée par sa victoire navale de Malaga, ne pouvait s'opposer que faiblement à une descente. La fastueuse et frivole incapacité de Villeroi se laissait culbuter par Marlborouck dans les marais de Ramillies; le duc de Noailles levait le siége de Barcelonne; Ruvigni-Gallowai, général de l'armée alliée, avait conquis presque toute l'Espagne, l'archiduc était proclamé roi dans Madrid, et Philippe V,

sorti fugitif de sa capitale et de son royaume, longeant le revers septentrional des Pyrénées, y rentrait par la Navarre pour rejoindre Berwick dans la Castille, seul point de la péninsule qu'il occupât encore. Sa ruine était telle, qu'à Versailles Vauban conseillait à Louis XIV d'envoyer son petit-fils régner dans ses colonies américaines. Mais le monarque répondit magnifiquement qu'il ne céderait pas un seul moulin de ce legs des deux mondes. Au milieu de tous ces revers, les mouvements de Cavalier et de Labourlie causaient une vive inquiétude à Chamillard, et surtout aux autorités civiles et religieuses du Languedoc.

Cependant Salomon, chargé d'y recevoir, à leur descente, les deux chefs exilés, était parti de Genève au commencement de février, accompagné de deux brigadiers camisards, Pierre Vignes, de Genouillac, et Jacques Veyrac, de Soleyrol, hameau voisin du Pont-de-Montvert. Parvenus jusqu'à Livron, ils résolurent de traverser le Rhône au bac du Pouzin, probablement parce que les bateliers de ces îles étaient en général protestants, et que ce passage, éloigné du Languedoc, devait être moins rigoureusement surveillé. Malheureusement Vignes s'adressa le soir à un catholique nommé Pons Colomb. « Je porte, lui dit-il, quelques marchandises de contrebande ; si vous voulez me passer de nuit avec mes deux compagnons vous gagnerez un louis d'or. » — « Je ne le puis, répondit le batelier ; il y a défense expresse de conduire aucun voyageur d'une rive à l'autre après le coucher du soleil, et particulièrement en hiver ; mais demain, si vous le désirez, je vous passerai de bon matin. » — « Vous

avez raison, répliquèrent les étrangers, nous concevons votre refus. » Et ils se retirèrent à une auberge de Livron. Le batelier soupçonnant des gens suspects dans ces prétendus contrebandiers, court en prévenir le curé. Ce prêtre, à la tête de quelques miliciens, va, comme un officier de police, investir l'hôtellerie. Il arrête les trois voyageurs, les fouille, et trouve un grand nombre de pièces d'or cousues dans les doublures de la veste de Salomon. De Valence, où ils furent transférés aussitôt, le prévôt de la maréchaussée les conduisit par eau jusqu'au Saint-Esprit, et de là par terre jusqu'à Montpellier (22 février 1706). Bâville averti de leur retour par M. de la Clozure, apprit coup sur coup leur capture à Livron et leur arrivée à Montpellier. Pour s'assurer, par ses propres yeux, de leur identité, il monta tout joyeux à la citadelle. Le lendemain (23), il commença l'interrogatoire de Salomon; le prophète de Mazelrosade, imitant la naïveté de son ancien compagnon Abraham, avoua sans contrainte, et même avec un certain orgueil, toute la part qu'il avait prise dans l'insurrection. Mais sur les motifs de son retour, Bâville ni le tourmenteur ne purent lui arracher une seule syllabe. Il fut condamné au bûcher et ses deux complices au gibet. Après avoir fait, en chemise et tenant à la main une torche de cire ardente, amende honorable à la croix de l'Esplanade, au milieu d'une nuée de moines et d'archers, le prophète monta, avec tout l'héroïsme camisard, sur le bûcher allumé devant la citadelle. Du sein des flammes et de son martyre, il vit à ses côtés l'épreuve de ses deux amis qui partagèrent sa constance

(3 mars). Sur les requêtes de l'ambassadeur de France, les autorités de Berne firent arrêter Flottard à Lausanne. « Il faut, lui dit le bailli de cette ville, que les princes qui se servent de gens comme vous soient bien aveugles. » Bâville demanda qu'on le lui envoyât à Montpellier; mais l'ambassadeur anglais Staniant le réclama comme son secrétaire. Il en avait effectivement le brevet et on le relâcha (15 mars).

Le duc de Roquelaure et Bâville, escortés de dix dragons seulement, parcoururent les Cévennes. Ils invitaient les protestants au repos, leur ôtèrent leurs dernières armes, les donnèrent aux notables catholiques, avec ordre d'entretenir chacun un ou deux chevaux, et d'accourir au premier appel avec leurs valets. En même temps ils stimulaient les traîtres ameutés après Claris et Montbonnoux. Dans cette extrémité, ces proscrits assemblèrent leurs compagnons et prirent, à l'exemple de Vivens, la résolution terrible de pourvoir à leur propre sûreté en poignardant les délateurs. Ils sortent de leur caverne, se divisent par petites bandes de deux ou trois personnes, et chacune de son côté va chercher sa victime. Dans la nuit du 7 au 8 avril, Martin, de Lascombes, qui avait trahi Montbonnoux près de Monoblet; Salles qui, non loin de Sauve, avait saisi Lafond et Bessède exécutés à Montpellier; Bourguet, ancien camisard infidèle; furent tués. Saint-Julien, gentilhomme de la Nef, hameau voisin de Ganges, subit le même sort, dans la nuit du 29 au 30 juillet, pour avoir dénoncé une assemblée tenue au Mas-de-Bourel, ainsi que l'expliquait un billet laissé sur son cadavre. Les traîtres devin-

rent plus circonspects, sans néanmoins cesser leur métier périlleux qu'ils exercèrent encore parfois impunément. Fidel, surpris chez la veuve d'un potier, près de Sumène, périt en combattant avec ses pistolets; son cadavre fut brûlé, un de ses compagnons rompu vif, leur hôtesse pendue, à Sumène (11 mai). Le fameux Nicolas Moïse, prophète de la troupe de Roland, arrêté à Ners (4 juin), fut, quatre jours après, rompu vif à Montpellier.

Cependant, de Suisse, du Wurtemberg, du Brandebourg, les camisards exilés accouraient en Hollande à l'appel de Cavalier. L'ardeur était vive de servir sous le célèbre chef et de rentrer avec lui dans la terre natale; mais au sujet de l'organisation du nouveau régiment, des difficultés soudaines s'élevèrent entre le jeune colonel et les commissaires anglo-hollandais. Ceux-ci exigeaient que les cadres fussent uniquement composés de gentilshommes réfugiés; mais Cavalier prétendit avoir le choix absolu de ses officiers. Les commissaires intéressés à ménager ce *petit homme*, durent transiger avec le pâtre du Gardon, qui consentit enfin à accepter une moitié de nobles, de sorte que le capitaine et le lieutenant de chaque compagnie étaient alternativement gentilhomme et camisard; encore le héros cévenol ne voulut-il admettre dans son état-major que des guerriers du désert. Ce mélange, dit le chroniqueur, paraissait dur aux gentilshommes, associés et même subordonnés ainsi à des officiers tirés de la charrue; mais la misère qui nivelle tout les contraignit à se populariser. Ce débat singulier fait honneur au berger cévenol qui, devenu colonel, ne rougit ni de son origine ni

de ses compagnons. C'était peut-être aussi de sa part un trait d'habileté. Il n'eût point trouvé dans cette noblesse ni l'obéissance, ni l'enthousiasme, ni même, il faut le dire, cette valeur camisarde si célèbre et qu'il devait faire briller de nouveau sur de plus vastes champs de bataille. Saint-Paul fut nommé major de ce régiment, qui, faute d'argent ou d'hommes, n'eut d'abord qu'un bataillon de sept cents combattants. Au moment du départ, Miremont, qui devait commander l'expédition, fut, on ne sait comment, supplanté par le brigadier de Lillemirais. Cavalier partit enfin pour l'Espagne. Les puissances religieuses et civiles du Languedoc, dont les regards suivaient avec anxiété les mouvements du guerrier camisard, virent avec plaisir son embarquement, qui cependant les menaçait. « Ce vaisseau périra sans doute, étant chargé de tant de crimes, disait Fléchier. Quelque orage imprévu s'élèvera et le brisera contre quelque effroyable rocher. Aussi bien *ce scélérat* serait-il venu périr ici sur une roue. » (1)

Mais lorsque Cavalier arriva dans la péninsule la face de la guerre avait tout à coup changé. Le génie de Berwick et le dévouement des espagnols, dont les guerrillas harcelaient incessamment et détruisaient en détail l'armée anglo-impériale, sauvèrent Philippe V, qui rentra en triomphe à Madrid. Les alliés refusèrent d'envoyer en Languedoc Cavalier et Labourlie nécessaires en Espagne; mais alors même le Languedoc couvert du côté des Pyrénées fut menacée du côté des Alpes. Vendôme

(1) Lettre du 15 août 1706.

avait été appelé en Flandre pour y réparer les désastres de Villeroi. Le duc d'Orléans, qui le remplaça en Italie, protégeant le siége de Turin entrepris par Lafeuillade, fut culbuté dans ses tranchées par le prince Eugène. Mais Cavalier n'était plus alors dans le Piémont pour tenter, à la faveur de cette victoire, l'invasion du Dauphiné. Ce succès, attendu l'année précédente, arrivait trop tard à l'appui d'un projet exécuté sur un autre point où la fortune des armes ne le secondait plus. Ainsi ces plans malheureux manquaient toujours par un côté; d'ailleurs les cévenols, tant de fois trompés, semblaient peu attentifs à tous ces mouvements de guerre, qui n'interrompirent pas leurs travaux rustiques.

Comme la flotte que montait Cavalier appareillait au port d'Ostende, son cousin de Sauve et Durand Fage, échappés naguère aux échafauds du Languedoc, accouraient, mais trop tard, pour accompagner le jeune chef vers la terre natale. Ils suivirent la flotte à Torbai où elle devait prendre quelques régiments anglais, et ne pouvant enfin être admis dans le bataillon cévenol, ils restèrent en Angleterre où quelque temps après Elie Marion arriva de Lausanne (16 sept.). Les trois camisards se rendirent à Londres où les avait précédés leur renommée prophétique. S'il faut en croire Voltaire, les réfugiés français allèrent processionnellement à leur rencontre et les introduisirent dans cette capitale, en jonchant leur chemin de feuillages et en chantant des hymnes. Les cévenols, Nicolas Fatio, mathématicien célèbre, Jean Daudé et Charles Portalès, littérateurs érudits, se chargèrent de

recueillir religieusement les oracles de l'esprit à mesure qu'ils tombaient de la bouche d'Elie. Le prophète exilé tonnait principalement contre les rois : « Verge de fer, verge de fer, s'écrie-t-il, va descendre promptement sur la terre !... J'ai vaincu la bête !... Ses hurlements seront semblables aux mugissements des bœufs que le loup poursuit dans les bois !... J'abattrai tes lauriers, ô traître et superbe Pharaon ! Pharaon, tes lauriers sont tombés, tes lauriers sont fanés ! Je commencerai par Pharaon ! Je viendrai ensuite aux autres sectateurs de la bête qui lui ont donné leur puissance ! J'abattrai ces couronnes superbes qui se sont élevées jusqu'au ciel ! Je vais les abîmer jusqu'aux enfers ! Verge de fer va descendre sur la terre ! »

Puis le prophète entonne le cantique de l'espérance : « Réjouissez-vous, enfants de Sion !... Je rebâtirai Jérusalem de pierres neuves ! je ne veux pas de mortier mal enduit ! je veux des poutres de cèdre du Liban et non point de chêne pourri !... Les eaux de Siloé vont se répandre sur plusieurs nations de la terre ! Tu verras un verger verdoyant portant des fruits en toute saison ! Sa verdure sera l'ornement de ma maison ! Le fruit se cueillera avec la fleur ! L'arbre de vie y naîtra !... Les oiseaux du ciel qui font leur nid dans les rochers, dans les montagnes les plus inaccessibles viendront et joindront leurs voix d'allégresse à celles de mes enfants ! Vous serez à l'abri du vent du monde et de tout vent qui ne souffle pas du Seigneur ! » (1)

A ces accents prophétiques, tout Londres s'émut.

(1) Théâtre sacré des Cévennes. Avertissements d'Elie Marion.

Les uns ne virent que des imposteurs dans ces cévenols, que d'autres comparaient aux voyants les plus fameux des temps bibliques; il se fit à leur sujet, entre les deux partis, une guerre furieuse de pamphlets. Misson, connu par ses voyages en Italie, était à la tête de leurs plus ardents apologistes. L'évêque de Londres chargea le consistoire de l'église française de la Savoie, dont le pasteur Armand Dubourdieu était modérateur, d'examiner les cévenols qui, après quelques conférences, refusèrent de comparaître de nouveau à son tribunal. Le consistoire, irrité, fit déclarer du haut de toutes les chaires françaises que *les mouvements de ces inspirés n'étaient que l'effet d'une habitude volontaire et indigne de la sagesse du Saint-Esprit* (5 janvier 1707). Cette sentence pastorale prononcée dans le but de discréditer les prophètes et de dissuader leurs adeptes, les rendit furieux et produisit une espèce de révolution dans Londres. On dit que les prophètes s'exaltant, résolurent de confondre leurs calomniateurs par un miracle en ressuscitant publiquement un cadavre. (1)

Cependant l'extase contagieuse de sa nature, se propageait parmi les anglais. Elie se vit bientôt entouré d'une multitude d'adeptes; il imposait à chacun d'eux, par inspiration, un nom biblique, et les incorporait à mesure dans une espèce de phalange mystique divisée en douze tribus, à l'instar du peuple d'Israël. On l'accusa d'être venu prêcher à Londres une croisade pour la délivrance des Cévennes, ce tombeau des Enfants de Dieu. On eut, à ce qu'il

(1) Voltaire, siècle de Louis XIV.

paraît, des craintes encore plus graves. Le prophète s'était écrié dans ses extases : « J'ai beaucoup d'ouvrage à faire dans ce pays ; il sera le premier attaqué. Ils ont un pied dans l'abîme et l'autre sur le bord. J'abattrai les sceptres et les couronnes qui ne seront pas pour mon nom ! » Or, ces couronnes qu'il menaçait, était-ce la couronne de la royauté ou la thiare de l'épiscopat? Ces guerriers cévenols ressemblaient singulièrement aux soldats de Cromwel. Venaient-ils ranimer l'esprit puritain et fomenter une seconde révolution ? Toujours est-il qu'on demanda aux camisards quel motif les avait amenés en Angleterre. Elie fit cette belle réponse : « Vous savez que je suis français, protestant, échappé de la grande tribulation, ainsi que deux ou trois cent mille autres de mes frères qui ont été contraints de sortir de France et de se réfugier dans quelques pays de sûreté... L'Angleterre est une île heureuse où la liberté règne avec l'abondance. Il n'y a donc pas de quoi s'étonner que de pauvres persécutés viennent se consoler dans un pareil asile. » Enfin, Elie obligé de quitter l'Angleterre, lui fit ainsi ses adieux : « Je ne veux pas, lui dit l'esprit, que ma parole soit révélée à un tel peuple! prépare-toi à partir bientôt de ce pays pour aller vers tes frères afin d'y combattre plus que jamais ! » Les prophètes repassèrent sur le continent; la phalange mystique se démembra, l'extase s'éteignit, l'effervescence se calma; il ne resta de ce bouillonnement tumultueux, qu'un livre, *le Théâtre sacré des Cévennes*: c'est l'histoire thaumaturgique et merveilleuse du désert.

Cependant Elie, Fage et Cavalier, de Sauve, ne

revinrent pas, comme ils l'avaient annoncé, guerroyer en Languedoc où Bâville exterminait chaque jour le reste des prophètes. La dernière victime fut, cette année, Lafleur, de Mazelrosade, surpris non loin du château des Plantiers (23 déc.). Il avait blessé plusieurs soldats, et luttait encore contre un miquelet, lorsqu'il tomba percé de coups de baïonnette; mais assez vivant, pour être traîné devant Bâville, et sur la roue, à Montpellier (28 décembre 1706). Son supplice clôt le martyrologe de cette année et de ce chapitre, ouvert par celui de son frère Salomon.

—



CHAPITRE II.

—

La guerre eut, cette année, à peu près les mêmes phases que l'année précédente. Les alliés, vainqueurs en Piémont, furent vaincus en Espagne. Berwick livra bataille aux anglo-portugais près de la ville mauresque d'Almanza. Ils étaient commandés par le marquis de Las Minas de Souza, issu d'un bâtard de Dinez, sixième roi de la dynastie capétienne de Portugal, et par Ruvigni-Gallowai, bon général, dit Saint-Simon, mais malheureux, et qui avait eu un bras emporté par un boulet au siége de Badajoz. Cavalier combattit sous cet ancien député de nos églises à la fameuse bataille d'Almanza. Son régiment camisard se trouva avoir en tête un régiment catholique, qui peut-être avait fait la guerre des Cévennes. Dès que ces français se reconnurent ils ne firent pas feu, mais ils s'élancèrent l'un sur l'autre à la bayonnette et s'entre-gorgèrent avec une telle furie, qu'au dire de Berwick il n'en resta pas trois cents hommes. Le régiment protestant n'avait, on le sait, qu'un bataillon de sept cents combattants; et si, comme il est probable, le catholique était au complet, sa destruc-

tion presque totale glorifie assez la valeur cévenole (25 avril). Berwick vainqueur prit Saragosse, Lérida, et son épée dissipa de ce côté les rêves des ennemis touchant le Languedoc.

Mais alors même le duc de Savoie et le prince Eugène tentaient l'invasion par les Alpes maritimes. Cavalier s'embarqua, avec les débris de son bataillon, à Barcelonne, et rejoignit à Nice l'armée alliée, où il retrouva son ancien régiment commandé par son lieutenant-colonel Daniel. Victor Amédée et Eugène passèrent le Var et vinrent assiéger Toulon, que bloquait par mer la flotte anglo-hollandaise, où était Labourlie. Les alliés avaient ordonné à tous leurs émissaires de rentrer dans les Cévennes et le Vivarais, afin que leurs soulèvements concourussent avec les progrès de l'armée savoiso-impériale. Sallier, qui, pour escroquer leur argent, leur promettait toujours l'insurrection du Vivarais, se rendit à Turin, et attendit prudemment dans cette ville l'issue du siége de Toulon. Mais Tobie Rocairol, ami de Catinat et agent de Labourlie, et qui participait de leur caractère aventureux, entra en France. A peine eut-il mis le pied sur son sol qu'il fut arrêté avec un nommé Létier, son compagnon. Trois autres aventuriers, Dassezac, Lagresse et Campouillé, éprouvèrent le même sort. Tous arrivèrent enchaînés au milieu de leurs compatriotes dont ils rêvaient follement la délivrance. Rocairol, sous promesse de la vie, livra ses papiers. Bâville crut, à tort probablement, se convaincre par la lecture de ces pièces que si, après la reddition de Cavalier, Roland ne s'était pas soumis, c'était aux instigations de Rocairol, qui lui faisait espérer les

secours de l'étranger. Il fut, ainsi que son compagnon, condamné tout d'une voix au gibet, dont l'intendant commua la peine en celle des galères. Rocairol était cousin de Flottard et probablement natif comme lui du Vigan. « Il est extraordinaire, dit Bâville, que cet homme ait autant hasardé, et qu'il ait été si mal récompensé; il n'y avait rien dont il ne fût capable. » Bâville, qui remercia l'ambassadeur de France à Berne d'avoir fait saisir ce malheureux, lui indiqua encore un Portalès, frère du secrétaire des trois prophètes camisards, à Londres; il lui envoya son signalement : « Philippe Portalès, dit Florac, de Saint-Laurent près Ganges, moyenne taille, portant perruque, justaucorps de drap gris-blanc, la veste de même, maigre de visage, chirurgien, ami de Rocairol, présentement à Genève... Si vous pouvez nous en défaire comme des deux autres (Rocairol et Létier) ce serait une bonne affaire, aussi bien que du nommé Huc, qui fait toutes les recrues de Cavalier à Genève et dans la Suisse. » (1) Ce Huc, natif de Pinsac, diocèse d'Uzès, était vraisemblablement le messager du duc de Shomberg et de Vivens. Bâville, dans toutes ces lettres, témoigne un ardent désir de faire enlever, pendre et rompre *tous ces scélérats.*

Cependant la terreur était grande parmi les catholiques, et l'espoir parmi les protestants au sujet de Cavalier qu'ils voyaient, à travers le prisme de leurs craintes et de leurs désirs, accourir comme un horrible monstre ou comme un ange libérateur.

(1) Cartons de Rulhières, lettres de Bâville au marquis de Puisieux, du 27 mai, 9, 12, 23 juin, 8 et 12 juillet, 21 et 28 septembre 1707.

Claris et Montbonnoux prêts à se lever en armes pour recevoir leur ancien chef, observaient attentivement les progrès du siége de Toulon. Mais les ducs de Bourgogne et de Berri, le maréchal de Tessé et une dyssenterie produite par les raisins verts forcèrent les princes de Savoie à repasser le Var. Montbonnoux et Claris se colimaçonnèrent de nouveaux dans leur antre, et leur indomptable espérance au fond de leur cœur. « Maintenant, s'écriait Fléchier revenu de sa frayeur, maintenant nous ne craignons plus Cavalier ! » Ce guerrier camisard lui paraissait plus redoutable qu'Eugène et Victor-Amédée. Ces princes cependant eussent pu aisément percer jusqu'en Languedoc. Ils n'eussent trouvé jusqu'au Rhône que des populations indifférentes, des troupes trop peu nombreuses et aucun général capable de les arrêter par une bataille. Mais ils reculèrent devant la gloire et la vieille majesté de la France dont le fantôme imposant, debout sur des ruines, épouvanta le grand capitaine et ses armées victorieuses.

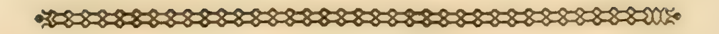
Après cette éclatante tentative d'invasion, dont l'insuccès parut décisif, les alliés renoncèrent l'année suivante à agiter les Cévennes. L'année 1708 ne nous offre aucun évènement remarquable, si ce n'est que l'épuisement toujours croissant du royaume fut consommé par son terrible hiver. Les prophètes, attentifs aux moindres signes du ciel et des éléments, virent dans ce fléau la main de l'Eternel flagellant un monarque superbe et une nation insensée complice et victime de son despotisme. Pourquoi n'adopterions-nous pas cette simple et sublime interprétation qui rend aux catastrophes

de la nature une formidable moralité capable de servir de frein salutaire aux rois et aux peuples? Eh quoi! Dieu laisserait-il impunément fouler aux pieds les inviolables droits de l'humanité? Le sang et les larmes de deux millions d'hommes ne suffisent-ils pas pour faire tomber du ciel sur un royaume coupable, après les désastres de la guerre, les désastres encore plus effroyables de l'hiver? Dans cet hiver terrible, vignes, oliviers, mûriers, jardins, semences de la terre, tout périt, tout fut gelé. L'avarice cupide resserra ses vieux blés. Le roi les acheta, les revendit au poids de l'or, et spécula sur la faim de son peuple. Des troupeaux de mendiants, semblables à des spectres, erraient sur les chemins. Des hommes riches tendirent la main à l'aumône et sollicitèrent, comme une grâce, l'hôpital; mais les hôpitaux, gorgés de pauvres par la misère universelle, revomissaient ces malheureux. Les courtisans de Versailles, et madame de Maintenon elle-même, ne mangeaient que du pain d'avoine; le froment, comme un aliment rare et précieux, était réservé pour le roi. Le peuple affamé de Paris s'ameuta; et, pour effacer par le scandale de l'insulte le scandale de tant de honteuses apothéoses, abandonnait le vieux monarque, jetait l'outrage à sa personne, la boue à ses statues, et glorifiait stupidement jusque dans son palais le poignard de Brutus et de Ravaillac.

Dans ce délaissement de la fortune et des sympathies de la multitude, le roi qui, quarante ans auparavant, au mépris des droits les plus saints des nations, avait impitoyablement envahi la Hollande amie, s'abaissa jusqu'à envoyer à La Haye, Torcy

solliciter la paix dans les antichambres de Heinsius. Le Grand-Pensionnaire repoussa le ministre avec la dureté hautaine d'un spartiate qui humilie un roi de Perse. Torcy se retourna vers Eugène et Malborouck, offrit quatre millions au général anglais, et revint à Versailles avec la douleur d'une humiliation stérile et la confusion d'une proposition honteuse qu'on lui rejetait à la face. Dans cette extrémité, le vieux monarque descendit jusqu'à se justifier devant son peuple, et pour ce roi si superbe ce fut la lie du calice d'amertume dont Dieu l'abreuvait. S'il eût du moins reconnu la toute puissante main qui le frappait! Si pour désarmer le ciel il se fût prosterné sur la terre, s'il eût gémi et demandé grâce! Si, pour l'obtenir de Dieu courroucé, il eût rouvert les portes des prisons, rompu les fers des forçats, rappelé les exilés, et si, à la tête de ces victimes, il eût, en se frappant le sein, imploré le salut de la France! Voilà comment s'immole un monarque vraîment chrétien! Voilà ce qu'eût fait Saint-Louis! (1)

(1) Mémoires de Saint-Simon, année 1709.



CHAPITRE III.

—

(1709). Mais Louis XIV ne ressemblait pas à Saint-Louis. Le sentiment chrétien, si ardent et si élevé dans son pieux aïeul, était faible et vulgaire en lui. Ce qu'il avait d'imposant dérivait d'un instinct contraire, l'instinct païen de l'orgueil et de la domination. Cette nature royale, objet de tant d'apothéoses, avait absorbé celle de l'homme, l'empêchait de réparer ses erreurs, de guérir la plaie intérieure de la France et d'apaiser le ciel. Plutôt que de rappeler les protestants, dont le retour eût éteint l'insurrection, affaibli les ennemis, renforcé ses armées, regarni son trésor, il préférait s'ensevelir dans son injustice sous les ruines de son trône. Il renvoya Berwick, avec son nouveau bâton de maréchal orné des lauriers d'Almanza, repousser Victor-Amédée dans les Alpes, et Villars et Boufflers couvrir les frontières de Flandre contre Eugène et Malborouck.

Les alliés, las de tant d'infructueuses tentatives, avaient renoncé définitivement à ranimer l'insurrection cévenole. Mais Miremont et Cavalier, désireux de rentrer dans leur patrie à la tête des exilés,

et mesurant leurs espérances à leurs regrets, résolurent d'y fomenter des soulèvements qui engageassent les puissances protestantes à les y envoyer sur leur flotte. L'intrépide Abraham se chargea de cette mission belliqueuse; il partit accompagné de Daniel et de Dupont, le premier lieutenant-colonel, et le second ancien secrétaire de Cavalier. D'Arzeliers, à leur passage à Genève, leur donna trente louis et en promit quatre à son retour à leur guide, nommé Antoine Sallier, qui les conduisit en cinq nuits de marche à Valence, où, le soir du dernier jour de mars, il essayèrent de traverser le Rhône. Les bateliers refusèrent de les passer, mais un garde du fleuve, plus hardi et plus dévoué, nommé Labaume, accepta, nonobstant le poste établi à Soyons. Les trois camisards se disposaient à livrer un petit combat, quand tout à coup une violente bourrasque s'élève, chasse les gardes du rivage et la petite embarcation aborde paisiblement à la faveur de l'orage et de la nuit. Cette tempête protectrice, qui ouvrait à Abraham les portes du Vivarais, lui parut d'un heureux augure pour son expédition. Il résolut d'insurger d'abord les Boutières, moins épuisées que les Cévennes, et se dirigea vers la cabane où demeurait le prophète le plus influent de ces cantons, appelé Paul Ebrui, et de son nom mystique Saint-Paul. Mais au lieu de partager l'enthousiasme du camisard et de seconder, comme il l'espérait, une guerre entreprise au nom de l'Eternel, le vieux prophète lui répondit en se renfonçant sous son toit: « Renoncez-y, mon frère, vous ne trouverez pas de partisans, ou, si vous en recrutez quelques-uns, vous succomberez faute

d'armes, et, dans tous les cas, faute de vivres, car l'hiver nous a laissé la famine. « Abraham lui dit adieu, et, découragé, se dirige vers les Cévennes. Mais, en passant à Vals, il rencontre un nommé Just, ancien soldat, dont la bravoure et la piété égalaient sa vigueur herculéenne et sa taille gigantesque. Ce pâtre belliqueux adopte avec enthousiasme le projet du chef camisard, lui promet des hommes, des armes, des vivres et des ressources, dont la plus certaine toutefois était sa confiance en Dieu. Abraham s'arrête à Vals et envoie aussitôt deux prophetesses annoncer son retour à Claris et à Montbonnoux, afin que le soulèvement des Cévennes réponde à celui du Vivarais. Après un mois de préparatifs silencieux, Abraham, près d'entrer en campagne, publia sa déclaration de guerre.

« Dieu bénisse notre entreprise et préside en nos conseils, afin que nous ne puissions jamais rien entreprendre qui ne soit pour sa gloire, pour l'édification de nos prochains et pour l'avènement de son règne. Amen ! »

Après ce religieux préambule, le prophète s'adressait au clergé, première cause, disait-il, de la ruine du royaume de France et de l'empire de Jésus-Christ. Il le sommait d'abandonner les paroisses protestantes sous peine de mort. Ainsi donc guerre aux prêtres et à leurs partisans, alliance avec leurs ennemis de quelque religion qu'ils fussent, paix aux pacifiques, rétablissement de l'édit de Nantes pour n'offrir à Dieu que des prières libres et ne payer au roi que les deniers légitimes. Appel aux catholiques pour refuser de concert au monarque, non l'obéissance ni les anciennes tailles, mais les

impôts nouveaux et accablants de la capitation; libération des captifs et des forçats protestants, et enfin liberté de servir Dieu et de chanter ses louanges, qui firent toujours les suprêmes délices d'un camisard; telle était en substance cette proclamaton qu'Abraham terminait ainsi : « Nous assurons tous les peuples qui entendront parler de notre sainte entreprise que nous avons jeté au loin les fourreaux de nos épées, et que nous ne les ramasserons qu'après avoir obtenu les objets de nos justes requêtes.

» Au désert, le 12 mai 1709.

ABRAHAM. »

Ce programme de l'insurrection nouvelle conçu dans un sens plus large que celui de la guerre cévenole était aussi beaucoup plus dangereux, puisqu'il s'adressait indistinctement à toutes les classes et à toutes les infortunes. Et pour donner à sa harangue l'appui plus persuasif encore de son épée, le belliqueux Abraham, à la tête d'une trentaine de pâtres des environs de Vals, se leva et parcourut les Boutières en appelant leurs peuples aux armes. Le premier adversaire avec qui le prophète se mesura fut le seigneur de Vocance. Il l'attendit, le jour de la foire de Mézillac, qui se tient vers la fin de mai, et, fondant impétueusement sur lui, il le tua de sa propre main et dispersa ses milices. La mort de ce châtelain, qui était le Saint-Cômes de ces cantons, fut comme le signal de l'insurrection dont l'effervescence, toujours croissante, attira enfin l'attention des colonels de Boulai et de Courten. Le premier commandait son régiment et le second trois compagnies suisses disséminées dans le Vivarais.

Mais ces chefs n'osaient trop compter sur leurs soldats, qui, mal payés, à peine nourris, désertaient journellement, et se trouvaient plus disposés à soutenir les insurgés qu'à les combattre. Cependant leurs détachements se mirent sur les traces d'Abraham. Après la mort de Vocance, le prophète s'était retiré dans le lit escarpé et sauvage d'un torrent, au-dessous d'une bergerie solitaire, comme l'exprime son nom de Mounet. De là, tirant vers l'est, il passa l'Erieu et se dirigea vers Groson, à quelques lieues au nord de Saint-Péray, en face de Valence. Dans ce trajet, à travers les paroisses de Saint-Pierreville, Chalançon, Vernoux, il augmenta sa troupe jusqu'à deux cents combattants. A la tête de ces enfants des compagnons d'Homel et d'Astier, il s'empara du château de Bos, appartenant au marquis de Brison (10 juin). Il y trouva quelques munitions de guerre, des fusils, des pistolets, avec lesquels il arma son bataillon.

Le lendemain, M. de Rapiné, capitaine de la compagnie suisse de Vernoux, se mit à la poursuite d'Abraham. Il le cherchait de bourgade en bourgade, mais aucun habitant ne voulait lui indiquer la marche du chef camisard. Un soldat de son avant-garde vint enfin s'en enquérir à la maiterie de Tachais. Le prophète s'y était retiré pour se mettre à l'abri d'un orage. Il évitait aussi d'en venir aux mains, soit qu'il voulût auparavant exercer ses soldats novices, soit qu'il attendît le soulèvement des Cévennes. Abraham découvert dans son asile, en sortit impétueusement, s'élança sur les suisses, et, leur coupant la retraite de Vernoux, les força de se réfugier à Gillhoc. Rapiné se fortifia dans

l'église et derrière le mur d'enceinte du cimetière. Le prophète l'y suivit et l'y attaqua; il combattit à la tête de sa troupe, un pistolet à la main, reconnaissable à sa haute taille, à l'élégance de son justaucorps bleu et de son chapeau galonné d'or où flottait une plume d'azur. « Rendez-vous, criait-il de temps en temps aux suisses; rendez-vous, messieurs, on vous fera bon quartier. » Il leur fit passer un exemplaire de sa proclamation dans l'espoir de les attirer dans ses rangs. Mais les trouvant inébranlables, il les assiégea depuis dix heures du matin jusqu'à la nuit, qui seule lui fit abandonner ces étrangers qu'il regardait comme sa proie. Alors il se retira emportant ses morts et suivi de la jeunesse de Gilhoc. Le lendemain, le colonel de Courten et Lacaze, major de Boulai, avec quatre cents hommes, vinrent (12 juin) délivrer Rapiné, et tous ensemble ils poursuivirent Abraham, qui, trop faible, refusa le combat.

Cependant Dumolard et Courten avaient dépêché des courriers vers Bâville et Roquelaure. Ils ignoraient encore cette insurrection, qui déjà fermentait sourdement dans les Cévennes. Marie Désubas et Elisabeth Catalon, ces deux prophétesses envoyées par Abraham pour annoncer son retour à Claris et à Montbonnoux, allaient de village en village prêchant la nouvelle croisade évangélique. Elles descendirent jusqu'à la métairie de Cornon près de Nismes. Malheureusement l'assemblée fut surprise; quatre-vingt-douze personnes restèrent entre les mains des soldats (8 juin). On trouva sur elles deux lettres écrites de Hollande. L'une, de Miremont, peut-être, et datée du 11 avril, annonçait

Daniel et Dupont, dont il connaissait déjà l'heureuse arrivée dans le Vivarais. L'autre, du 12 du même mois, était de Cavalier lui-même, et adressée à une cévenole. « Je n'ai jamais douté, ma chère sœur (écrivait-il) du zèle et de la bonne affection de nos compatriotes; il ne tiendra pas à moi qu'ils n'aient pleine satisfaction; mais, à la vérité, je crois que la paix arrêtera tous nos bons desseins; on la croit comme faite. Cependant il faut toujours avoir espérance en Dieu et implorer son secours. J'espère qu'on parlera de nous dans la paix. Cette grande reine est pieuse. Donnez-moi des nouvelles de nos parents et du cher frère Claris. Vous avez vu les personnes dont je vous ai parlé dans la précédente, ou vous les verrez bientôt. Conduisez-vous par eux. Je vous souhaite toutes sortes de bénédictions ! »

Ces lettres instruisirent Bâville et Roquelaure du retour des chefs camisards; mais ils ignoraient encore dans quels cantons ils étaient cachés. Leurs incertitudes à cet égard furent dissipées par la nouvelle inattendue que Dumolard et Courten leur transmettaient de la mort de Vocance et du combat de Gilhoc, avec l'exemplaire de la proclamation qu'Abraham avait envoyé au capitaine suisse. Cette proclamation, que l'intendant reconnut modélée sur un plan insurrectionnel dicté par Heinsius à trois officiers partis de Hollande et saisis sur le Rhône au printemps de 1703, le remplit d'inquiétude ; il la trouvait extrêmement dangereuse, parce qu'elle était modérée, et qu'en revendiquant pour les protestants la liberté religieuse et pour les catholiques l'allègement des impôts, elle sollicitait tout le monde à la rébellion. Il jugea ce soulèvement

formidable au milieu de montagnes plus sauvages que les Cévennes, et parmi des peuples naturellement belliqueux, et qu'il croyait, à tort sans doute, plus ardents et plus tenaces que les cévenols ; au plus fort du dénûmeut du Languedoc, de l'épuisement de la France, des désastres de la guerre et d'une famine commencée par les glaces de l'hiver, et irrévocablement consommée par les chaleurs de l'été dont les orages noyaient les semences du printemps, dernière et vaine espérance des classes agricoles. Bâville s'alarmait trop tôt pourtant ; car le salut était dans la gravité même du mal, qui, ravissant aux populations défaillantes toute force morale et physique, les rendait incapables des moindres efforts comme des moribonds promis au sépulcre.



CHAPITRE IV.

—

Bâville et Roquelaure partirent en toute hâte, escortés de deux compagnies d'irlandais (15 juin 1709). Des chariots de farine prise sur la portion que Montpellier avait reçue des blés venus du Levant, furent dirigés sur le Vivarais pour nourrir les troupes qui y étaient déjà et celles, qu'à la demande de l'intendant, Berwick allait envoyer des Alpes. A Nismes, Bâville ordonna au présidial de terrifier le pays par la condamnation des quatre-vingt-douze incriminés du Cornon, déjà sur la sellette. Les hommes furent envoyés aux galères, les femmes dans les tours d'Aiguemortes, les filles dans le donjon de la vieille Carcassonne (18 juin). Lalande resta en Languedoc avec les dragons de la province revenus de Piémont, et des milices qu'il tint perpétuellement en haleine, prêts à courir sur le moindre mouvement des Cévennes et même à monter au besoin dans le Vivarais. Au Saint-Esprit, Bâville et Roquelaure apprirent la nouvelle d'un nouveau combat entre le major Lacaze et Abraham. Dans cette escarmouche, le chef camisard fit prisonnier un soldat qu'il emmena dans son camp et qu'il

relâcha après l'avoir bien traité. Ce soldat le prit pour Cavalier; il raconta qu'il l'avait vu, qu'il lui avait parlé; il en fit même un portrait assez ressemblant; de sorte que l'on crut d'abord que Cavalier dirigeait en personne l'insurrection vivaraisienne. A Viviers Roquelaure et Bâville, *obligés de recourir aux bourses de leurs amis*, reçurent une somme considérable de l'évêque, M. de Chambonas. Tous les châtelains des environs accoururent en armes pour marcher contre l'ennemi. Ils remontèrent la rive droite du Rhône pour joindre Courten, qui poursuivait Abraham au-delà de l'Erieu; mais ils eurent avis qu'il inclinait vers l'ouest, comme pour gagner ces vastes forêts qui ombragent les sources de la Loire, de l'Ardèche et de l'Allier, et de là se jeter dans les Cévennes. Ils retournèrent vers Joyeuse pour lui barrer le chemin et le contenir dans le Vivarais; mais ils coururent après une ombre, ou du moins après un seul détachement insurgé qui s'évanouit tout à coup; car, arrivés à Joyeuse, ils apprirent qu'Abraham était encore vers l'embouchure de l'Erieu, et qu'il avait battu Courten près de Saint-Fortunat, qui servit de refuge aux fuyards suisses. Roquelaure effrayé envoya aussitôt à Lalande l'ordre de traverser les Cévennes et de les couvrir en se postant, avec ses dragons, à Pradelles et à Langogne; puis il courut au secours de Courten, qui, renforcé de la colonelle de Hessy et de deux autres compagnies franches, avait, à la tête de trois cents hommes, suivi pas à pas Abraham dans la direction de Saint-Pierreville. Il tenait les hauteurs, cernait son adversaire et se promettait d'écraser le

chef camisard, qui n'avait là que cent-vingt combattants. Pour relever l'honneur compromis des suisses, le colonel voulut charger à leur tête; mais quel ne fut pas son étonnement et sa fureur quand, malgré ses commandements et ses menaces, ses soldats refusèrent obstinément de faire feu! Ce n'était certainement pas lâcheté de leur part ni fraternité religieuse, car peu d'entre eux étaient protestants. D'où venait donc leur connivence avec les insurgés? Leur tacite sympathie datait du combat de Saint-Fortunat. Abraham avait fait quatre prisonniers ennemis; au lieu de les faire fusiller, comme ils s'y attendaient peut-être, il les emmena dans son camp et leur prodigua le pain, les viandes succulantes, et les vins délicieux du Rhône. A leur retour, ils racontèrent leurs aventures à leurs camarades, et ces excellents suisses résolurent, à l'unanimité, de ne plus se battre contre des rebelles si généreux. Ils en conclurent naïvement, qu'un chef camisard qui nourrissait si bien ses ennemis, valait bien, à tout prendre, le roi de France qui laissait mourir de faim ses serviteurs. Ils tinrent parole au combat de Saint-Pierreville. Abraham s'aperçut d'abord de leur hésitation, et pour les attirer à lui, il s'écria: « Epargnez les soldats, tirez sur les officiers! » Tout son feu fondit sur les chefs; quelques-uns périrent; les autres se retirèrent écharpés et furieux contre leurs flegmatiques soldats. Puis le chef camisard s'élançant d'un bond sur les compagnies françaises, il les culbuta et remporta une complète victoire. Au nombre des morts fut notamment ce capitaine Muller qui avait opéré l'arrestation de Castanet, près de Rivière, sur la Cèze. Roquelaure arriva sur

cette défaite, et craignant que les suisses ne se jetassent parmi les insurgés, il les éloigna du Vivarais; ils furent renvoyés à leurs bataillons, traduits devant un conseil de guerre, et décimés.

Jamais Abraham n'avait montré tant d'ardeur, d'activité, d'intrépidité. Bien que blessé dans ces combats, il ne douta pas que Dieu ne répandît sur lui et sur ses compagnons les bénédictions implorées dans le préambule de sa proclamation. Leur début était bien plus brillant que celui de l'insurrection cévenole. Ces trois ou quatre petits succès, qui, dans un temps de moins de lassitude, eussent décidé un soulèvement général, épouvantèrent néanmoins Bâville et Roquelaure. Tel était leur effroi qu'avec le régiment de Boulai, deux compagnies irlandaises et la noblesse vivaraisienne, ils n'osèrent pas se mesurer de nouveau avec Abraham et ses deux cents pâtres. Ils se contentèrent de parcourir ces cantons, haranguant, caressant, menaçant, terrifiant les peuples par les images des gibets. Ils attendaient les troupes qui accouraient du Languedoc et des Alpes; Roquelaure les postait à mesure aux cols des Boutières pour les fermer à l'insurrection, qu'on eût difficilement relancée dans un repaire aussi sauvage. Le 5 juillet, six mille hommes environ étaient réunis; Roquelaure, à la tête d'un corps de grenadiers, marcha aussitôt sur le Chailard et Saint-Agrève; les régiments de Languedoc, de Quercy et de Boissieux convergèrent vers le même point, étendant leurs ailes pour envelopper Abraham. Bâville, dont le regard animait tout, suivait avec des chariots chargés de munitions de guerre et de bouche que

sa volonté toute puissante faisait rouler où n'avait jamais passé que le sabot agile du mulet. Mais à Saint-Pierreville, ils apprirent qu'Abraham s'était posté sur la montagne des Isserlets, voisine de Vernoux; qu'il avait déclaré hautement vouloir combattre sur cette cime, et que, pour y préparer ses guerriers, il avait célébré un office solennel où avaient assisté deux ou trois mille âmes des environs. Roquelaure tint conseil; il fut résolu de marcher par trois chemins sur les Isserlets : le chevalier de Miroménil, colonel de Querci, avec deux de ses bataillons, par Vernoux; les dragons de Languedoc, par Saint-Julien; et Roquelaure et les autres troupes, par Gluiras.

Ils partirent de Saint-Pierreville à deux heures du matin (8 juillet 1709), arrivèrent à neuf près de la montagne; mais Abraham en était redescendu dans la nuit pour ne pas exposer cette multitude de femmes et d'enfants qui l'accompagnait. Après les avoir reconduits dans leurs bourgades, il se dirigea vers le Rhône et fut camper sur le Leiris. Roquelaure, malgré la lassitude des troupes l'y suivit; il arriva le soir au pied de cette montagne; le Bresson coule à sa base, ses flancs sont très-âpres et, d'un côté, couverts de bois; mais sa cime très-haute est absolument dépouillée. Le soleil était encore assez élevé pour que Roquelaure eût le temps de livrer le combat. Il passa le torrent et gravit la montagne par sa pente non boisée, vers la droite des insurgés. Immobiles sur la cime, ils observaient tous les mouvements de la petite armée catholique. Ils disparurent tout à coup, et Roquelaure craignit qu'ils ne s'esquivassent par le versant opposé, à

travers la forêt. Ils n'étaient que deux cents, et certes ils pouvaient sans lâcheté reculer devant six mille ennemis. Mais ils faisaient probablement leurs prières, car un instant après ils reparurent, préparèrent leurs armes, formèrent leurs rangs et entonnèrent le psaume des batailles. Abraham, blessé, s'était posté sur une montagne voisine, du sommet de laquelle, entouré de vingt gardes et monté sur un cheval blanc, il voulut observer le combat. Daniel, Dupont et Just commandaient en son absence les brigades; ils n'attendirent pas Roquelaure, et, dédaignant l'avantage que leur donnait la hâuteur, ils se ruèrent au-devant des bataillons, s'arrêtèrent à dix pas, mirent un genou en terre et firent feu avec une étonnante intrépidité. Les troupes royales, qui montaient encore, s'élancèrent sur eux, et, sans leur donner le temps de recharger leurs fusils, elles les enfoncèrent à la baïonnette. Les camisards sont accablés par le nombre, rompus, dispersés; mais à la voix des chefs, ils se rallient et combattent jusqu'à la dernière extrémité, agitant leurs longues faux, brandissant leurs haches, et, à défaut d'autres armes, lançant des pierres roulantes qui abondent sur le champ de bataille. On remarqua dans la mêlée un prophète vêtu du longue robe noire; il harangua constamment les brigades jusqu'à ce qu'il tombât atteint d'une balle. Mais Just fit une action prodigieuse : il voit flotter le drapeau et s'élance pour l'enlever; il perce plusieurs rangs, fond sur le porte-étendard et lui arrache le pavillon, qu'il remporte vers les siens, poursuivi par tout le camp ennemi. Deux grenadiers l'arrêtent enfin; le

Samson camisard, qui avait brisé ses armes dans le combat, les saisit aux cheveux et les assomme en entrechoquant leurs têtes comme deux boulets. Les bataillons se jettent sur le géant, qui tombe percé de coups d'épée, mais sans lâcher ses deux adversaires, sur lesquels il expire en les étouffant dans les convulsions de la mort. Dupont se fit aussi tuer vaillamment. Daniel blessé et quatre-vingts de ses soldats, écharpés et sanglants, échappèrent à la faveur des bois et de la nuit. Ils se rallièrent autour d'Abraham, qui, du sommet de la montagne voisine, avait vu périr ses guerriers, mais non sans gloire. Elle fut telle que, pour la première fois, elle arracha à leurs ennemis l'aveu de leurs pertes et de leur admiration. « Cette action, toute incomplète qu'elle fut, dit Brueys, ne laissa pas de nous coûter assez par la résistance opiniâtre que firent des gens à qui la faim, le désespoir et le fanatisme inspiraient l'audace, la fureur et le mépris de la mort. » « Ces coquins, s'écriait Dumolard qui accompagnait Bâville, ils se battent comme des romains! » Pour nous, disons seulement que ce dernier combat est digne des plus beaux jours de la bravoure camisarde.

Le lendemain (9 juil. 1709) Roquelaure fit fouiller les cavernes et les forêts; mais Abraham avait cheminé toute le nuit ainsi que ses débris qu'il réunit enfin vers Pierregourde. Il traversa l'Erieu, feignit de se jeter vers les Cévennes, repassa cette rivière, et, par les mêmes sentiers, revint dans les bois de Pierregourde, et de là sur la montagne de Leiris; soit qu'il voulût dépayser l'ennemi par les sinuosités de cette marche audacieuse, soit qu'il

allât rendre les devoirs funèbres à ses compagnons sur le champ de bataille, soit qu'il attendît sur cette cime voisine du Rhône quelque secours de Genève ou des Alpes. Abraham le disait du moins; les prisonniers l'avouaient; et Bâville soucieux crut que ce secours n'était autre que Cavalier lui-même qui, effectivement, s'était annoncé comme devant bientôt suivre son précurseur. Il craignait encore qu'Abraham ne le retînt dans le Vivarais que pour faciliter le débarquement de Cavalier sur la plage d'Aiguemortes. Il écrivit à Berwick et au commandant des galères d'être continuellement en éveil sur les Alpes et dans le golfe. Il pressa Roquelaure d'anéantir les débris de l'insurrection avant l'arrivée de ce secours inconnu qui pourrait les raviver. Abraham avait fait un bond au nord vers Saint-Agrève. Soit qu'un gentilhomme de ces cantons, nommé Truchet, l'en eût expulsé, ou, plus probablement, soit qu'il en fût parti volontairement, il se rapprocha de nouveau des bords du Rhône. Dans ce trajet, il rencontra près de Fontréal le lieutenant-colonel Cheviré, accourant de Vernoux, à la tête de cent cinquante dragons à pied de son régiment de Languedoc, trois compagnies à cheval de dragons de Châtillon, deux d'irlandais et cent grenadiers. Abraham eût voulu refuser le combat contre un ennemi quintuple et bien armé; mais enveloppé tout à coup et chargé impétueusement, il dut se battre, ce qu'il fit avec son ordinaire intrépidité. Il reçut vigoureusement le choc des dragons de Châtillon; il eut le bras cassé par une balle, mais il tua leur commandant nommé d'Argentine. Il repoussa tour à tour les charges des dif-

férents corps ennemis, et le sol fut bientôt jonché de plusieurs officiers et d'un grand nombre de soldats. Après plusieurs heures d'un combat acharné, le peloton camisard fut enfin rompu, sabré, dispersé, et son chef n'échappa qu'en s'abandonnant à la rapidité de son cheval (19 juil. 1709). Plusieurs de ses fuyards furent arrêtés par les paysans; Daniel, blessé de trois coups de feu et fugitif, fut tué par un nommé Suchier, de Vors, et son cadavre exposé long-temps sur la roue à Vernoux (septembre). Abraham, plus heureux, parvint à regagner seul les Cévennes. Ainsi finit cette courte mais brillante insurrection, qui passa sur ces montagnes avec le rapide retentissement d'un orage dans un jour d'été. Des supplices terminèrent la campagne, et Bâville et Roquelaure, après une absence de six semaines, redescendirent en Languedoc.

Ces petites victoires d'Abraham avaient retenti à Genève, en Hollande, en Angleterre. Cavalier, Miremont, Marlbourouck pressèrent vivement l'envoi d'une expédition maritime dans les Cévennes. Mais comme le comité hollando-britannique en commençait les préparatifs, il apprit qu'Abraham était battu, ses brigades détruites, l'insurrection éteinte; et tout espoir s'évanouit. Un mois après survint la défaite de Malplaquet (1er septembre). Louis XIV, sans finances pour continuer la guerre, fut réduit à dépouiller Versailles de ses ornements d'argent et d'or, pour les convertir en numéraire. Il envoya à la monnaie jusqu'à son trône d'argent massif, royal symbole auquel semblaient attachés la splendeur de son règne, la prospérité de sa maison, la gloire de sa dynastie qui s'éclipsèrent avec lui pour toujours.



CHAPITRE V.

—

Au commencement de cette année (1710) mourut le P. Lachaise, confesseur du monarque, et l'instrument que la société employa pendant quarante ans auprès du trône pour accomplir la ruine du protestantisme. A ce doux et cauteleux jésuite succéda le dur, le farouche, l'effroyable Letellier. Il arriva au milieu des désastres causés par l'hiver, les orages, la guerre, la famine, comme le génie de nos calamités qu'il complétait, car il portait à la France expirante un dernier et mortel fléau, l'inquisition. Il poursuivit l'ombre du calvinisme jusque dans les débris de Port-Royal. Il envoya des bataillons de gardes françaises et suisses enlever pendant la nuit ses religieuses, fit exhumer les morts, raser le monastère et courir la charrue sur la place de ces cellules et de ces tombes où avaient prié et dormi tant d'illustres solitaires. A quoi pensait-il donc, ce roi? Quand la France n'avait plus pour la protéger que les prières des justes, celles de ces pieuses vierges eussent pu obtenir son salut. Port-Royal avait tout ce qu'il fallait pour fléchir le courroux du ciel : la piété la plus haute unie au plus ardent amour de la patrie.

Après la mort tragique de son ami Daniel, Abraham continua seul son chemin vers les Cévennes (nov. 1709). Il ne trouva sur la Lozère aucun de ses anciens compagnons, si ce n'est peut-être le fameux Joani. Ce prince de la Faus-des-Armes avait, en 1704, échangé son commandement contre une lieutenance dans un régiment alors en Espagne. Mais la mélancolie de l'exil saisit bientôt le cœur du camisard. Il revint furtivement en France, traversa le Rouergue, et fut arrêté, comme il entrevoyait déjà dans le lointain sa montagne natale. Il devait s'attendre à être rompu vif, mais il eut le secret difficile d'intéresser à sa douleur l'inexorable intendant, qui non-seulement lui pardonna son retour, mais encore l'établit, selon ses désirs, en Languedoc, en lui donnant une pension de cent écus et un petit emploi dans les gabelles du côté d'Agde. Cette fortune inespérée ne put captiver long-temps Joani, qui l'abandonna pour vivre errant et proscrit sur la Lozère. Il fut enfin ressaisi non loin du Pont-de-Montvert. Comme il passait le pont de ce bourg, l'agile et nerveux camisard se dégagea tout à coup, par une brusque secousse, des mains des archers, et, d'un bond, s'élança, d'une hauteur de vingt pieds, dans le Tarn. La maréchaussée fit feu sur le fugitif et le tua dans le torrent.

Abraham descendit dans les basses Cévennes vers la caverne où se cachaient Claris et Montbonnoux. Ces deux chefs n'avaient pu émouvoir leurs populations lasses de tant d'agitations tragiques. « Puisque le Vivarais, répondirent-elles, ne voulut point se soulever pour seconder les Cévennes, le Cévennes, à leur tour, ne se soulèveront point pour

seconder l'insurrection du Vivarais. » En effet, ce qui manqua à toutes ces petites révolutions, dont nous terminons le récit, c'est l'accord. Si les Cévennes, qui, selon le plan de Roland, étaient le principal corps de bataille de l'insurrection générale, eussent été soutenues, avec la même énergie, par le Rouergue et le Vivarais, qui en étaient les ailes, ils eussent été difficilement vaincus par Louis XIV; tandis que, se révoltant l'un après l'autre et sans se concerter, ils furent tour-à-tour écrasés dans leur sang. Maintenant tout était fini; ils avaient donné à leurs tyrans une terrible leçon; au-delà c'était la ruine de la France, et elle n'était pas dans les desseins de Dieu.

Néanmoins Abraham communiqua son illusion et son ardeur à la jeunesse cévenole par le récit de ses derniers combats et surtout par l'annonce de la prochaine arrivée de Cavalier sur la flotte anglo-hollandaise. Il demanda des fonds à d'Arzeliers; mais la mort de ce marquis (24 mars 1710) retarda les envois et ralentit la belliqueuse activité du chef camisard. Cependant les prophètes prêchaient la croisade. L'un d'eux, nommé Salomon Sabattier, fut pris (25 avril) dans les murs d'Alais. Plusieurs dames de cette ville, curieuses d'entendre cet éloquent orateur du désert, en exprimèrent le désir à Lalande. Le galant général fit aussitôt venir devant elles le prédicant enchaîné. « Voyons, lui dit-il, prêche, prophète ! » — Le prophète comprit la dérision, mais il ne voulut pas perdre une occasion, la dernière sans doute que Dieu lui offrait d'une manière si inattendue, de faire entendre sa parole; il obéit : « Le bras de l'Éternel n'est point raccourci

qu'il ne puisse délivrer son peuple, et son oreille n'est point fermée qu'il ne puisse ouïr ses gémissements. » Et sur ce texte d'Esaïe il déplore d'abord la désolation de l'église réformée de France; il maudit l'insolent triomphe de ses ennemis; il fait honte aux Enfants de Dieu de leur abattement, leur rappelle les promesses de l'Éternel, sa justice apaisée par leurs infortunes et sa miséricorde infinie accordant enfin le salut. A cette mâle et sainte éloquence, voilà toutes ces dames, anciennes protestantes probablement, émues, attendries et sanglottant sur la ruine de Jérusalem. « Tais-toi, prophète ! » s'écria Lalande irrité; et il fit ramener dans son cachot le courageux orateur, qui fut rompu vif à Montpellier (29 avril). Ce fut le dernier triomphe de l'éloquence camisarde.

Un autre prophète, nommé Mathieu Mazel, de Soudorgues, et peut-être parent d'Abraham, tint une assemblée nocturne sur la montagne de l'Irou, près de Saumane. Masméjan, commandant la garnison de cette bourgade, accourt et surprend cette multitude armée seulement de bâtons. Le prophète, qui du haut d'un rocher prêchait avec son fusil en bandoulière, donna l'exemple de la résistance, en abattant un soldat d'un coup de feu; mais le belliqueux orateur est tué, son auditoire sabré, dispersé ou captif (12 juillet). Les prisonniers furent traduits devant Bâville. Pendant leur procès, la flotte anglaise parut tout à coup à la vue de Montpellier; de sorte que ces malheureux, condamnés au gibet et suppliciés sur l'esplanade, purent au moins de l'échafaud entrevoir dans le lointain ces voiles qui brillaient à leurs regards mourants comme l'espoir et la liberté.

La voilà donc enfin cette flotte libératrice tant de fois annoncée fallacieusement ! Mais elle n'amène point les régiments réfugiés ; elle ne porte point Cavalier. Ce sont des anglais, et leur apparition est encore un leurre perfide. Elle était arrivée devant Barcelonne comme l'archiduc se préparait à livrer une bataille à Philippe V. Et comme les troupes palatines opposées au duc de Noailles étaient nécessaires au prince allemand, il envoya la flotte jeter l'alarme sur les plages du Languedoc pour attirer de ce côté le général français. Elle parut à l'aurore (24 juillet) si près de terre, que, de Montpellier, on pouvait à l'œil nud distinguer ses voiles. Outre les navires de transport, elle comptait vingt-six vaisseaux de guerre montés par trois mille soldats anglais du régiment de Stanhope. Le comodore Noris commandait l'escadre, et le général Saissan la troupe. Ce dernier était un gentilhomme catholique de Béziers, que le ressentiment de quelque injustice de la cour avait fait passer au service d'Auguste de Saxe, roi de Pologne, et ensuite sous les drapeaux anglais. Il avait été chargé de cette expédition à cause de la connaissance qu'il avait de la plage languedocienne. Tout le jour la flotte affecta de déployer ses forces menaçantes aux yeux des populations, d'autant plus alarmées qu'elles ignoraient sur quel point l'ennemi tenterait le débarquement. Le lendemain, à l'aube, il s'empara de Cette, et le soir se présenta devant Agde. Le consul, par sa contenance belliqueuse, parvint à traiter avec Saissan. Il fut convenu que la flotte n'attaquerait point la ville, et que la ville ravitaillerait la flotte aux frais du général. Cependant la frayeur

était au comble dans le Languedoc, sans vaisseaux, sans galères, sans armée. Bâville dépêcha un courrier vers le duc de Noailles alors au camp du Boulou en Roussillon; et n'osant rappeler les troupes des Cévennes et du Vivarais, il rassembla des milices, à la tête desquelles il marcha vers la côte avec Roquelaure. Cette, Agde, Aiguemortes, assises sur la plage, sont couvertes par une ceinture d'étangs et de canaux qui se relient au cours de l'Herault et du Rhône. Cette est adossée à l'étang de Tau à travers lequel une chaussée, nommée la Peyrade, aboutissant à Frontignan, conduit les voitures du port à la terre ferme et ouvrait à l'ennemi un passage sur Montpellier. Bâville et Roquelaure occupèrent d'abord ces aquatiques thermopyles; puis les laissant à la garde du lieutenant-colonel suisse de Geisen, ils allèrent se poster à Mèze avec quelques milices et quelques volontaires à pied et à cheval. De ce village, à peu près situé à une égale distance des extrémités de l'étang, ils surveillaient toute cette plage, courant sur les points menacés, et repoussant toutes les feintes de débarquement tentées sur Mèze, Marsillan, Bousigues et Balaruc. Des barques armées et montées par les mariniers et les pêcheurs de l'étang pourchassaient bravement les chaloupes ennemies jusque dans le canal de Cette. Geisen repoussa de même une attaque simulée sur la Peyrade. Pendant ce temps là, Saissan écrivait des lettres demi-effrayantes, demi-galantes. En annonçant des projets (qu'il n'avait pas) de s'avancer dans l'intérieur, l'aventurier rassurait les dames languedociennes en leur vantant la discipline de ses soldats, la politesse de ses

officiers et son dévoûment particulier, que n'avaient point affaibli ses voyages et ses guerres dans toute l'Europe. Il les invitait au spectacle d'une joûte navale. Au reste, pour séduire les populations, il forçait les soldats à se montrer respectueux, payait largement les vivres nécessaires et ne parlait que de l'exemption des impôts et de la félicité dont on jouirait sous l'empire de la reine Anne. Mais l'idée de la domination anglaise n'éveilla, dit Brueys, même parmi les plus mécontents, qu'un sentiment unanime d'horreur, tant l'amour de la patrie est vif en France !

Cependant le duc de Noailles avait reçu le courrier de Bâville au moment d'entrer dans le Lampourdan; il abandonna ce projet pour accourir au secours du Languedoc. Parti du camp du Boulou, le 25, à dix heures du soir, il arriva à Mèze, le 26, à midi, trois heures après que le courrier de retour eut annoncé sa venue. Ce duc de Noailles n'était point celui qui, vingt-cinq ans auparavant, avait exécuté la dragonnade des Cévennes. Le maréchal Jules était mort en 1708, de *gras fondu*, dit un chroniqueur, *précisément comme un cheval.* Le lieutenant-général Adrien-Maurice, son fils, d'une corpulence d'éléphant, comme lui, joignait à une égale souplesse de courtisan un esprit bien plus délié, et que Saint-Simon compare au *serpent qui tenta Eve.* Il avait épousé la nièce de madame de Maintenon, mademoiselle d'Aubigné, héritière d'une fortune immense, formée en partie des terres que son père avait achetées à vil prix lors de leur confiscation sur les protestants fugitifs de la Saintonge. Le duc avait dévancé sa petite armée composée de mille grenadiers, de neuf cents dragons

de Firmacon et de douze pièces de canon dont quelques-unes de vingt-quatre ; elle accourait de jour et de nuit, alternant de quatre heures en quatre heures ses marches et ses haltes. En l'attendant (27), Noailles et Roquelaure partirent, à deux heures avant l'aube, escortés de tout ce qu'ils avaient d'hommes à cheval pour explorer les lieux et disposer l'attaque. Bâville était resté seul à Mèze. Il travaillait tranquillement dans sa chambre quand tout à coup il entendit un grand tumulte de peuple effrayé, qui fuyait en criant : « Les ennemis, les ennemis sur l'étang ! » C'étaient effectivement les chaloupes anglaises qui, dès le matin, tentaient un coup de main sur Mèze et qui faillirent enlever Bâville. L'intendant se lève, court au port, rassemble quelques cavaliers et quelques milices, les range en bataille le long de l'étang, leur ordonne de faire retentir toutes leurs trompettes et leurs tambours, et, par tous ces bruits belliqueux, effraie enfin les chaloupes ennemies, qui rentrèrent dans Cette. Cependant la petite armée de Noailles arrivée à Béziers (27 juillet 1710) s'embarqua sur le canal et se dirigea vers Agde (28) que Saissan venait d'abandonner. Noailles, Roquelaure, Bâville l'y attendaient ; et le lendemain (29), dès l'aurore, ils marchèrent sur Cette, où l'ennemi repliait ses troupes et ses vaisseaux. Plusieurs de ces officiers qui venaient de Catalogne avaient fait la guerre des Cévennes. De ce nombre le maréchal-de-camp de Fimarcon et le brigadier de Planque. Le marquis et le comte de Noailles, qui servaient sous le duc, leur frère, les accompagnaient. Mêlés à la noblesse du pays, ils suivirent les deux généraux et

l'intendant sur cette plage sablonneuse qui mène à Cette.

C'est une grève d'un demi-quart de lieue de large environ, qui s'étend du Rhône à l'Hérault, et, comme une gigantesque digue, protége les eaux dormantes des étangs contre les vagues furieuses du golfe. L'armée cotoya d'abord la mer jusqu'à ce que le canon de la flotte la forçât, pour se mettre à couvert, de prendre le chemin qui longe les marais. Noailles apprit que Saissan se rembarquait, mais il crut que ce n'était qu'une ruse de guerre et que l'ennemi n'abandonnerait pas, sans résistance, un port depuis long-temps envié et d'ailleurs si nécessaire à ses projets sur les Cévennes. Cependant les dragons d'avant-garde, commandés par M. de Pierrelevée, arrivèrent, après quatre heures de marche, au pied de la montagne de Cette, et découvrirent deux détachements anglais d'environ cent cinquante hommes chacun, l'un à leur droite vers la mer, l'autre à leur gauche vers l'étang. Pierrelevée courut d'abord sur celui-ci, mais il se jeta derrière les murs de clôture des vignes. Le capitaine y laissa pour l'observer quarante de ses soldats, et, à la tête des quarante autres, il fondit sur l'autre troupe, la mit en fuite, et, sous le feu incessant des frégates, la culbuta impétueusement parmi des rochers dans la mer. Soixante-dix ennemis, qui échappèrent au sabre et aux flots, restèrent prisonniers avec leur capitaine et son lieutenant, nommés King et Mead. Pierrelevée prit de sa propre main le capitaine King, qui lui tira un coup de pistolet et le manqua ; l'anglais ne voulait ni se rendre ni accepter la grâce que lui imposa de force la générosité du français.

Pendant ce combat, les quarante autres dragons poursuivaient aussi vers Cette l'autre troupe anglaise.

Cependant Noailles, Roquelaure et Bâville arrivèrent sur la cime de la montagne d'où l'on découvre à ses pieds la ville, le môle et la mer. Ils virent les dragons pousser, l'épée dans les reins, les anglais au milieu des vagues, et les chaloupes qui les recueillaient et les transportaient incessamment de la grève à la flotte. L'embarquement était protégé par le canon des vaisseaux et du fort. Les deux généraux et l'intendant descendirent, sous ce feu, pour soutenir les dragons qu'il écrasait, jusqu'à l'église bâtie sur un mamelon au milieu de Cette. L'artillerie étant arrivée enfin, Roquelaure en forma trois batteries; leurs boulets éloignèrent les vaisseaux; mais l'embarquement était terminé. Une seule frégate, placée à l'extrémité du môle, tira encore quelque temps pour délivrer quatre-vingts de ses soldats bloqués dans le fort; puis, elle cessa son feu, coupa ses cables, abandonna ses ancres et suivit la flotte, qui déjà disparaissait vers le sud. La garnison du fort se rendit au brigadier Planque, qui porta la nouvelle de ce succès à Versailles. Cependant l'archiduc, renforcé des troupes palatines, avait, dans cet intervalle, gagné sur Philippe V, la bataille de Saragosse. Ce monarque était renversé si Vendôme, accourant des bocages d'Anet, ne l'eût, quelque temps après, rétabli, par la victoire décisive de Villaviciosa, sur le trône des Espagnes.

Vers le même temps un aventurier dauphinois donnait un autre fausse alarme à Bâville; il se

nommait Riffier, fils d'un procureur de Die et ancien capitaine dans ces régiments réfugiés de Shomberg détruits à Marsaille. A la paix de Riswick, il reçut de la Hollande une pension que son inconstance lui fit quitter pour revenir en France. Il y prit du service, déserta en 1702, passa en Suisse avec quelques vagabonds, et se fit pirate sur le lac Léman. Expulsé à la requête de l'ambassadeur français, il se retira en Angleterre et proposa à lord Godolphin le soulèvement de sa province natale. Le ministre anglais le recommanda au duc de Savoie. Victor-Amédée lui offrit la coopération de son armée dès qu'il aurait préparé l'insurrection dauphinoise. Riffier se mit à l'œuvre, initia ses parents à ses fourberies, eut des agents, des correspondants, en imposa par leurs lettres aux alliés; puis, quand il eut reçu l'argent de Heinsius et de Godolphin, il voulut encore obtenir l'or de Bâville. Il dénonça sa prétendue conjuration à l'évêque de Die; le prélat en révéla le mystère à Berwick, et ce maréchal le transmit à Bâville. Riffier proposait au duc de Savoie de faire avancer ses troupes vers Embrun pour soutenir le complot à son explosion, dont en même temps il indiquait le jour à l'évêque: c'était le 10 août, à la faveur de la foire de Die, et la maison où se trouveraient les armes était celle d'un paysan du hameau de Passius; le traître les y avait fait déposer à l'insu de ce malheureux. De sorte que lorsque Victor-Amédée s'avançait vers Embrun, Berwick saisissait ce fantôme de conjuration, et Riffier et ses complices partageaient entre eux l'argent escroqué aux alliés et à la France; argent rougi du sang innocent de ce granger catho-

lique, victime de cette trame infernale! Bâville rattacha les mouvements de l'armée savoisienne à l'apparition de la flotte anglaise, et se donna le facile honneur d'être pour la centième fois le sauveur du Midi.

Pendant ces bruyantes alertes sur les Alpes et dans le golfe, Abraham, qui les ignorait, continuait son œuvre en silence. Claris et Montbonnoux le secondaient dans le Languedoc, et un riche bourgeois, nommé Chambon, dans le Vivarais. Ils n'attendaient plus pour lever encore l'étendard que lès fonds de Genève. Ils arrivèrent enfin; un nommé Coste, marchand d'Uzès, qui s'en était chargé, vint les leur remettre à un quart de lieue de cette ville, au Mas-de-Couteau. Tout à coup ils sont cernés dans cette maison par les miquelets (17 octobre 1710). Abraham et Coste sont tués en combattants sur les toits. Claris, s'élançant par une fenêtre un pistolet à la main, est blessé, mais saisi vivant. On trouva dans leurs bourses quatre cents écus. Le présidial vint faire sur les lieux mêmes le procès aux morts. La tête de Coste, exposée sur un poteau, fut brulée à Uzès; celle d'Abraham à Vernoux, en Vivarais. Claris fut rompu vif (25 octobre), et Chambon mis au gibet (13 nov.), à Montpellier. Abraham était le dernier des fondateurs de l'insurrection cévenole; il avait survécu à presque tous ses compagnons, dont il vengea la fin tragique avant d'aller les rejoindre dans la tombe. (1).

(1) Brueys, Saint-Simon, madame de Maintenon.



CHAPITRE VI.

—

Bâville avait à peu près exterminé tous les chefs camisards. Il voulut couronner son œuvre par le supplice du correspondant étranger d'Abraham ; il se nommait Saint-Julien, venait rarement en Languedoc, et comme il résidait alors en Suisse, il était malaisé de le saisir sans violer le territoire neutre des Cantons. Pour lever cette difficulté, Bâville imagina de le faire enlever sur le lac Léman, comme n'étant pas *territoire* helvétique. Un jour que Saint-Julien, instruit du péril qui le menaçait, s'était embarqué à Genève pour se retirer en Hollande, le lieutenant français d'Arquier, monté sur une nacelle, s'élance après lui, l'enlève vis-à-vis de Versoi et l'envoie enchaîné à Bâville, qui *eut la satisfaction de le juger*, dit Brueys; il fut rompu vif à Montpellier (avril 1711).

Vers le même temps périt Labourlie. Il brillait singulièrement en Angleterre avec son grade de lieutenant-général, un traitement de cinq cents livres sterlings et la réputation méritée d'homme d'esprit à grandes aventures. Le ministère Wigth qui le protégeait n'était plus; Labourlie vit di-

minuer sa faveur, puis sa pension, sur quelques vagues et obscures dénonciations; il voulut se justifier en présence même de la reine. On lui en fit un crime, comme s'il eût médité quelque attentat contre la majesté royale. Il fut enfin arrêté au parc de Saint-James (19 mars), désarmé, fouillé et conduit chez le secrétaire-d'état Saint-John, depuis lord Bolingbroke. Il comparut devant lui, Harley et les ducs d'Ormond et de Buckingham; ces ministres le taxèrent de la plus noire ingratitude envers la reine. Labourlie, que ces accusations mirent en fureur, saisit un canif, et, dans un transport insensé, en donna deux coups dans le ventre de Harley. Les ministres tirèrent leurs épées; il tomba noyé dans son sang. Les laquais, accourus au bruit, le livrèrent aux archers qui l'enfermèrent à Newgate. Il refusa de parler, de prendre le moindre aliment, de laisser panser ses blessures; la gangrène s'y mit, et neuf jours après il succomba (28 mars). Son corps resta long-temps exposé dans une cuve d'eau salée, mêlée de vinaigre et de drogues aromatiques. Les ministres, réunis au palais de Saint-James, reconnaissant qu'aucune loi n'autorisait à procéder contre un cadavre, ordonnèrent enfin son inhumation. Le geolier le jeta dans la fosse des criminels. Il est singulier que Labourlie, qui semblait avoir choisi Cromwel pour modèle, et qui prenait le titre de Protecteur des libertés de la France, faillît, après sa mort, être jugé comme le Protecteur anglais, et par les descendants mêmes de ses juges. C'est du reste l'unique ressemblance qu'il ait eue avec le héros puritain. Cet abbé factieux était plutôt de la famille turbulente du coadjuteur

de Retz : c'était la même nature, le même libertinage, le même esprit étincelant; le gascon sans doute était moins habile, mais il avait assurément un but plus élevé, un caractère plus généreux, un plus ardent et téméraire génie. Qu'a-t-il donc manqué à Antoine de Labourlie, pour que dans la postérité son nom fût égal et même supérieur à celui de Paul de Gondi? Peu de chose, quelques heures de plus pour sa conjuration, un vent propice pour ses tartanes, un succès qu'il ne dépendit pas de son courage de donner à ses aventures, et surtout une plume capable d'en transmettre à l'avenir le recit héroïque et romanesque.

Les torys culbutés à demi par les wights se raffermirent au pouvoir par cet évènement; Harley, à peine égratigné, passa presque pour un martyr de la cause royale. Anne, qui crut lui devoir son salut, le nomma lord et comte d'Oxfort et de Mortimer. Il paraît donc que Labourlie périt victime d'un stratagème gouvernemental. L'infortuné fut sacrifié par les ministres à la conservation de leurs portefeuilles, si ce n'est, comme on le prétendit encore, à leurs projets d'alliance avec Louis XIV. En effet, la reine, portée au trône par le parti populaire et presbytérien, détestait secrètement ce parti qui avait expulsé son père et fait périr son aïeul. Toutes ses sympathies étaient pour le parti aristocratique et épiscopal qui avait restauré sa race, et à l'aide duquel elle espérait rétablir sur le trône, après sa mort, son frère et sa dynastie. Les mêmes sentiments faisaient incliner son cœur vers Louis XIV, protecteur généreux des Stuart. Et ces motifs expliquent en partie l'abandon des cévenols par

l'Angleterre. Après la nécessité, lady Marlborouck, fille de lord Godolphin, favorite de la reine, l'attachait seule aux wights dont son père était le ministre et son mari le héros. Tout à coup elles se brouillent; la favorite est chassée, Godolphin renversé, Marlborouck disgracié, et la reine se jette entre les bras des torys. Alors mourut l'empereur Joseph Ier; il eut pour successeur l'archiduc Charles, prétendant à la couronne d'Espagne. La réunion de la moitié de l'Europe et de l'Amérique, sous le sceptre de ce prince, effraya l'Angleterre qui proposa la paix à Louis XIV. Ce monarque, au milieu de sa famille descendant chaque jour au sépulcre, ne semblait survivre que pour s'ensevelir sous les ruines de la monarchie. Mais Dieu ne voulait pas la perte de la France. Quand ce roi, contempteur de tous les droits de l'humanité, fut assez châtié, Villars sauva la France à Denain (1713). « Conduit ainsi jusqu'au dernier bord du précipice, avec l'horrible loisir d'en reconnaître toute la profondeur, la toute-puissante main, qui n'a posé que quelques grains de sable pour bornes aux plus furieux orages de la mer, arrêta tout à coup la dernière ruine de ce roi si présomptueux et si superbe, après lui avoir fait goûter, à longs traits, sa faiblesse, sa misère, son néant ! » (1) Les plénipotentiaires des rois de l'Europe s'assemblèrent à Utrecht. Les réfugiés français renouvelèrent au congrès les réclamations qu'ils avaient adressées, quinze ans auparavant, à celui de Riswick : l'illustre Jacques Basnage, pasteur de la Haye, fut leur

(1) Saint-Simon.

organe; mais les princes du Nord soutinrent faiblement leurs demandes, et Louis XIV fut inflexible. La signature de la paix scella de nouveau notre infortune dans l'exil et au désert; et tout espoir de délivrance fut encore reculé loin, bien loin, dans les ombres de l'avenir.

Jurieu vit, en expirant, s'évanouir ainsi les dernières espérances qu'il fondait peut-être encore sur les calculs apocalyptiques de son aïeul Dumoulin. La mort seule put lui en révéler pleinement les incompréhensibles mystères. Le vieil athlète s'éteignit de langueur, plus que septuagénaire (1713); sa vie avait été un perpétuel combat; et sa gloire aujourd'hui consiste principalement dans sa lutte incessante, impétueuse contre les deux plus puissants dialecticiens de son siècle, Bayle et Bossuet. Cependant nos amis, c'est-à-dire ceux qui nous défendaient ou plaignaient notre infortune à la cour, étaient morts aussi : en 1707, Vauban disgracié pour avoir voulu alléger, en le régularisant, le fardeau écrasant de l'impôt; en 1712, Catinat, ce guerrier solitaire dont le génie pensif plongeait si avant dans l'avenir : « La monarchie est trop profondément viciée, disait-il, pour qu'elle dure long-temps; il faut qu'elle se régénère entièrement par une révolution » (1). En 1715, Fénélon, après les ducs de Chevreuse et de Beauvilliers. La mort de ces hommes illustres fut pour nous une calamité; s'ils eussent survécu à Louis XIV, appelés au conseil du régent, ils eussent décidé ce prince à rétablir, non pas l'édit de Nantes, mais au moins la tolé-

(1) Saint-Simon.

rance religieuse. Le monarque les suivit de près (septembre 1715). Rappelant, au lit de mort, les affaires de l'église, il dit qu'il y était complètement étranger; qu'il avait seulement exécuté les décisions de ses directeurs, et qu'il les en laissait responsables devant Dieu (1). Ses faibles regrets ne s'étendaient que jusqu'aux jansénistes. Quant aux protestants, il ne s'en était souvenu, quelques jours auparavant, que pour ordonner de nouveau contre eux les galères et l'outrage des cadavres. Le peuple lapida indignement le sien pendant qu'on le conduisait à Saint-Denis.

Madame de Maintenon abandonna le monarque expirant; elle l'abandonna comme elle avait délaissé jadis ses amis disgraciés, ses frères persécutés, son Christ mis en croix. Affreux néant des ambitions humaines ! celle qui avait tout sacrifié pour s'asseoir sur le plus beau trône de l'univers, après y avoir trouvé un immense ennui, le remords peut-être, retomba dans l'oubli, mourut ignorée au fond d'un couvent (1719) et ne put même conserver un tombeau. Dans les caveaux dévastés de Saint-Cyr, les rats ont rongé les restes arides de ce cœur qui n'avait rien aimé !

En 1716 moururent le maréchal de Montrevel et le conseiller Henri Daguesseau. Comme tous les jansénistes, ce vertueux intendant, qui condamnait la persécution, n'eut pourtant pas le courage de refuser d'en être l'instrument; car c'est lui qui fit périr sur la roue le vénérable Homel. Administrateur des biens confisqués, par une raison d'état

(1) Saint-Simon.

soupçonnée de n'être pas exempte d'intérêt personnel, il s'opposa constamment au rappel des exilés, injustice qui l'a fait surnommer justement, *le grand ennemi des héritiers calvinistes* (1). Sa charge, qu'il avait héritée de Pélisson, fut donnée par le régent à son aumônier Lavergne, de Tressan.

En 1718 Bâville quitta le Languedoc d'où il ne s'était pas absenté un seul jour depuis trente-trois ans. Après trente-trois ans d'une lutte incessante et tragique, fatigué enfin, sourd, morose, septuagénaire, il revint à Paris. On dit qu'il avait fait supplicier douze mille cévenols. Ce long martyrologe ouvert par le proposant Fulcrand Rey (Beaucaire 1686), est clos par le ministre Etienne Arnaud (Alais 1718). Enfin, en 1724 Dieu rappela ce terrible juge à son tribunal souverain. Ne cherchons point à percer le mystère qui enveloppe la sentence éternelle. Mais la France doit se souvenir qu'il combattit pour la défense de son sol sacré. Il combattit, il est vrai, avec une atroce acharnement; c'est pourquoi son nom formidable sera inscrit dans l'histoire entre ceux de Daguesseau et de Fouquier-Tinville. Dans le livre suivant nous verrons l'adieu qu'il fit aux églises du désert, dont il voulut diriger encore les supplices du fond de son tombeau.

En 1732 mourut Villars, accablé d'années, de prospérités et de gloire, et n'enviant à son dernier moment que le boulet qui venait d'abattre Berwick devant Philisbourg. Cavalier mourut en 1740, à Chelsea, près de Londres. Il était gouverneur de l'île de Wight, riche et considéré en Angleterre. Il

(1) Rulhières.

publia des mémoires où tous ses combats son pêle-mêle amoncelés, dans une confusion qui semble annoncer que ses aventures du désert n'avaient laissé dans son souvenir que les tumultueuses et vagues impressions d'un rêve. Il mentionne à peine Roland son général, Castanet, Salomon, Abraham, ses compagnons d'armes. Sa fortune brillante était-elle offusquée de la gloire obscure de leur martyre? Il avait épousé en Hollande la fille aînée de la fameuse madame Dunoyer, de Nismes; et, chose étrange, le guerrier camisard devint, par son mariage, arrière-petit-fils de l'illustre professeur calviniste Samuel Petit, neveu des P. P. Coton et Lachaise, confesseurs d'Henri IV et de Louis XIV, et presque beau-frère de Voltaire. Plus heureux que leur chef, les camisards qui s'étaient attachés à sa fortune et qui survécurent aux guerres de l'Europe, purent au moins, après la mort de Louis XIV, revenir furtivement en Languedoc et mourir enfin dans leurs cabanes paternelles.

Terminons ce livre avec le règne de ce monarque. A cette époque expirent aussi les dernières convulsions de l'insurrection camisarde et de l'esprit prophétique. L'extase était inhérente à ce soulèvement purement populaire et par conséquent enclin de sa nature au merveilleux; elle lui était même nécessaire; il fallait à cet effort gigantesque un ressort prodigieux, presque surnaturel. L'enthousiasme ordinaire n'y eût pas suffi. L'extase fut donc le principe vital du soulèvement cévenol; il nait, grandit, s'organise énergiquement avec elle; avec elle il décline, se dissout, et meurt enfin. Elle revêt ces tragiques évènements d'une couleur pri-

mitive, d'un reflet d'épopée et de théogonie orientale; elle en fait un épisode assurément unique dans l'histoire de France. Du reste cette insurrection eut les vices et les qualités de son origine populaire ; elle fut âpre, violente, fougueuse, parfois féroce, plus souvent généreuse, sublime même, et presque toujours empreinte, jusque dans ses bizarres égarements, d'une certaine grandeur biblique. Ajoutons qu'elle était légitime, mais qu'elle devait succomber. Son succès était impossible, car il se liait involontairement à la ruine de la France, qui sans doute a sa mission providentielle dans le monde. Cette inexorable fatalité écrasa tour à tour les chefs infortunés du désert. La justice de leurs armes ne put les sauver; ils remplirent leur devoir et ils périrent; et en mourant, ils rendirent gloire à Dieu. Que l'impie qui ne voit rien au-delà du tombeau, s'étonne seul de cet insondable et douloureux mystère !



LIVRE ONZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

—

(1715) Après Louis XIV, deux réactions s'accomplissent simultanément, l'une dans la société française, l'autre au désert cévenol. Pendant que la nation, lasse de la pompe morose et guindée du dernier règne, se précipitait dans les orgies de la régence, l'église protestante, échappant à la fougue de l'inspiration prophétique, revenait à l'ordre, à l'organisation, à la hiérarchie. La monarchie se décomposait lentement, et l'église se reconstituait laborieusement; et ces deux évolutions contraires s'effectueront, d'une manière progressive, irrésistible, à travers leurs combats, dans la période qui nous reste à parcourir depuis la mort du grand roi jusqu'à la chute de sa dynastie.

L'épicuréisme qui se montre à toutes les époques de dissolution sociale, avait déjà paru au 16e siècle. Mais la réformation qui devait régénérer évangé-

liquement les peuples du nord, éclata en même temps, et il rentra dans les ténèbres. Il s'était principalement personnifié dans Erasme, ce philosophe, méticuleux adversaire de Luther, et que le géant saxon voulait, disait-il, écraser sous son orteil, *ut cimex graveolens.* Il se tut pendant deux siècles devant la verge des réformateurs, puis devant le sceptre de Louis XIV. Mais à la mort du monarque, amené par la réaction des esprits contre le despotisme politique et religieux, l'épicuréisme reparut. Le régent inaugura lui-même dans le royaume cette philosophie d'abord frivole, bientôt hardie et novatrice, laquelle, comme par reconnaissance, adopta les descendants de ce prince, et les substitua, un siècle après, aux descendants directs du grand-roi, représentants du vieux catholicisme, deux fois précipités du trône. L'apôtre de cette révolution c'est Voltaire, et le tribun c'est Mirabeau.

Le régent, né d'une princesse nouvelle convertie, allié par le sang et par la politique aux rois et aux peuples protestants, tolérant de sa nature non moins que par équité, eut d'abord le désir salutaire de rappeler les réfugiés français. Il détestait la barbarie avec laquelle Louis XIV les avait traités; il concevait toute l'énormité de l'erreur qui avait dicté la révocation; il en déplorait les conséquences fatales, l'émigration des peuples, la ruine des manufactures, la disparution des capitaux, et il espérait, en rappelant les fugitifs, réparer autant que possible une grande injustice, funeste, et l'épuisement absolu du royaume. Ce projet, digne de Richelieu, eût été d'une exécution facile pour

un régent dont l'énergie eût égalé l'humanité. Les hommes les plus éminents et les plus vertueux étaient à la tête des affaires. Villars dirigeait le conseil de la guerre, le chancelier Daguesseau celui de la justice, le cardinal de Noailles celui de la religion. Ils pouvaient annuler l'édit de révocation sans rétablir celui de Nantes. Mais loin de seconder le généreux dessein du prince, ces conseillers méticuleux, dont le duc de Saint-Simon fut vraisemblablement l'organe, l'en dissuadèrent en lui faisant craindre l'immense perturbation que produirait le retour triomphal de cinq cent mille confesseurs. Ils proposèrent comme un moyen terme de former une colonie manufacturière de *rappelés* sur la frontière flammande, dont les plaines humides adouciraient les mœurs violentes que leur inspirait le soleil ardent du midi et l'âpreté des cimes cévenoles. Mais ce projet, encore vague, fut même repoussé par le jansénisme, qui toujours timide, toujours impuissant, manqua l'occasion décisive de terminer la persécution. Il succomba bientôt lui-même à l'occasion de la bulle *Unigenitus*, et ses ternes et turbulents débris s'ensevelirent dans le silence ou l'exil. De sorte que le régent, enveloppé dans l'inextricable réseau des intrigues des partis qui s'agitaient dans leur misère, comme des reptiles dans leur boue, ne put, à notre égard, que réprimer faiblement les requêtes violentes des évêques et les mesures barbares des intendants et des gouverneurs militaires. (1)

Les protestants ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils n'avaient rien à espérer du nouveau gouver-

(1) Saint-Simon.

nement dont ils avaient salué l'aurore trompeuse. Ils remirent leur espoir en Dieu seul, et se ceignant de constance, ils se préparèrent à marcher encore sous cette tempête dont aucun signe dans le ciel ne leur permettait de prévoir la fin. Depuis la révocation, l'église qui, selon nos principes, réside dans le corps des fidèles, et qui, par conséquent, est permanente, n'avait pas eu, toutefois, de gouvernement régulier. Aux pasteurs, avaient succédé les prédicants isolés : aux prédicants, les prophètes, agréés par l'assentiment populaire ou élus, comme ils le croyaient, par l'inspiration divine. Une ébauche d'organisation militaire et mystique, dont l'extase était le fondement, avait été tentée par les camisards. Mais l'association prophétique avait péri par l'affaiblissement de l'extase, et les restes obscurs des Enfants de Dieu, dépouillés de la gloire que leur donnait une lutte gigantesque, eussent dégénéré en une secte informe et bizarre, qui même eût bientôt expiré dans le ridicule. Il convenait donc de ramener l'ordre dans ce chaos, de de donner aux troupeaux dispersés des anciens permanents et des pasteurs instruits, de les réunir en un seul corps par l'organisation synodale, de le perpétuer par l'ordination, et de rétablir enfin, dans sa forme primitive, l'église réformée de France.

Ce projet, dont l'exécution eût demandé la sagesse d'un vieillard, fut conçu par un enfant, Antoine Court, né en 1696 à Villeneuve-de-Berg, en Vivarais. Dieu, qui le destinait à cette mission apostolique, l'avait doué d'un corps robuste, d'une âme intrépide, d'une raison droite, d'une élocution facile et d'une aménité unie à une grande pureté

morale. Restaurer l'église, la rendre régulière et stable, la sauver de la ruine dont la menaçait simultanément et l'inspiration camisarde et la persécution catholique, tel fut le rêve de son enfance, et l'œuvre à laquelle il avait dévoué sa vie. Il embrasse sa vieille mère, veuve, et dont il est l'unique espérance, et il part, n'écoutant que la voix de Dieu. Prêchant de grotte en grotte, il descend du Vivarais dans les Cévennes; des Cévennes dans le bas Languedoc, et en 1715, à l'âge de dix-neuf ans, il est élu pasteur de Nismes. Il convoque tous les prédicants de ces cantons et quelques fidèles des plus éclairés; ils adoptent son projet avec enthousiasme, et l'assemblée, qui prend le nom vénéré de synode, choisit Court lui-même pour son modérateur. Le synode confère d'abord aux laïques présents le titre d'anciens et la charge de veiller sur les troupeaux et même sur les pasteurs, de procurer aux ministres des asiles sûrs et des guides fidèles pour leurs courses apostoliques, de choisir les lieux des assemblées, de les convoquer secrètement, de recueillir les aumônes, et de les distribuer aux pauvres et aux confesseurs retenus dans les prisons et sur les galères. Après l'organisation du consistoire, fondement élémentaire de l'institution calviniste, le synode procède à la répression des inspirés; et d'abord, il défend aux femmes la prédication, selon l'ordre de saint Paul; prohibe l'extase, et fixe pour unique règle de foi, au lieu de l'inspiration imaginaire, le texte positif de la Bible. Les synodes annuellement convoqués continuent de saper les orateurs camisards. Les prédications, jusque-là démesurées, seront réduites à une durée

de cinq quarts d'heure, et les assemblées, trop fréquentes, deviendront hebdomadaires. Nul n'y pourra être chantre ou lecteur s'il n'est auparavant désigné par un ancien; et les anciens ne pourront, sous peine de déposition, céder la chaire à un prophète. L'improvisation est défendue; l'orateur sera tenu de soumettre son discours à l'examen d'une commission, et d'en suivre strictement le sens littéral. Le pasteur imprudent sera temporairement déposé, le pasteur scandaleux excommunié publiquement. Le salaire annuel du ministre est fixé à 75 livres (1). Les protestants rebelles aux décrets des synodes seront privés de la convocation aux assemblées et de la visite des pasteurs. Enfin, ils rétablirent l'ordination pastorale, l'organisation des consistoires, des colloques, des synodes, et adoptèrent le régime de l'église de Genève. Ils appelèrent sur leurs travaux les regards de l'illustre Jacques Basnage, qui, du fond de la Hollande, bénit avec attendrissement la résurrection de l'église de France qu'il voyait, avant de mourir, se relever au désert (2).

Les membres du premier synode furent donc Court, Etienne Arnaud, Pierre Durand, Jean Crotte, et les prophètes Jean Huc et Jean Vesson. La petite phalange évangélique s'accrut bientôt de Pierre Corteis et du fameux Montbonnoux, l'ami de

(1) Le pasteur était nourri par les fidèles qui lui donnaient asile. Ce traitement de 75 livres fut élevé, vers le milieu du siècle, à 600 environ, et, vers la fin, à 900.

(2) Notice sur le rétablissement du culte protestant en France, par M. de Végobre. Mélanges de religion, tom. v, p. 177; Religion et christianisme, tom. II, p. 139, par le pasteur Samuel Vincènt. Le journal l'Evangéliste 1837, pour la lettre de Basnage.

Ravanel, qui relie à la nouvelle église la théocratie camisarde. Aucun d'eux n'était consacré. Pour donner le premier l'exemple de la règle qu'il imposait, Court détermina son ami Corteis à aller recevoir l'imposition des mains à Zurich. Il la reçut selon le rite helvétique, et, à son retour, consacra dans un synode Antoine Court, qui transmit l'onction mystique à ses confrères Arnaud, Crotte et Durand. Ainsi Court rétablit la filiation si long-temps interrompue de l'ordination calviniste; mais les prophètes camisards, qui se prétendaient élus par la multitude, et même par l'esprit de Dieu, repoussèrent la consécration pastorale. Vesson voulut continuer d'administrer les sacrements et fut déposé; mais il ne tint compte de cette interdiction, et l'église naissante était menacée d'un schisme déplorable qui fut prévenu par la mort tragique du prophète.

Non content de réorganiser les églises, Court entreprit encore de leur élever des pasteurs. Il fit un appel à tous les jeunes gens qui se sentaient la *vocation du martyre*. Il en tira de la charrue, des ateliers, des comptoirs, des greffes, et, dans ses courses, il leur donnait des leçons de lecture, d'écriture, de catéchisme, de prédication, de théologie et de science apostolique. C'était comme un séminaire ambulant qui rappelle ces écoles des philosophes grecs au bord de la mer, et mieux encore celles des prophètes juifs sur la cime du Carmel. Ces jeunes disciples prenaient la place des pasteurs dont la persécution ne cessait d'éclaircir les rangs. Bâville termina sa carrière administrative par le supplice d'Etienne Arnaud, jeune ministre

plein d'espérance; et le successeur de ce terrible intendant, Louis-Basile de Bernage, comte de Saint-Maurice, commença la sienne par le double supplice de Huc et de Vesson. Ces trois pasteurs périrent sur le gibet, le premier à Alais (22 janv. 1718), et les deux autres à Montpellier (22 avril 1723). Leur sang fortifia la jeune église; les effets de son organisation ne tardèrent pas à se manifester par une vigueur croissante au milieu de son développement régulier et progressif. Les synodes, composés d'abord de quelques membres seulement, comptèrent bientôt jusqu'à cinquante députés laïques. C'était un spectacle non moins touchant que grandiose, que celui de ces simples et graves représentants d'un peuple proscrit, assis au pied des chênes, parmi des rochers, et délibérant, touchant les choses du ciel, sur quelque cime solitaire du Gévaudan. « O grand Dieu! s'écraient-ils dans leurs prières, Dieu de compassion et de miséricorde, aie pitié de ta pauvre Colombe, de ta chère Sion de France! Mets fin bientôt à toutes ses misères et à toutes ses souffrances, hâte le jour de ta venue, fais bientôt échoir ce temps assigné de sa délivrance! — Seigneur, tes serviteurs sont affectionnés à ses pierres et ont pitié de la voir toute en poudre! » (1)

Court devint le chef apostolique du désert cévenol; les circonstances le revêtirent d'une puissance morale qui parut formidable au régent. La France, l'Angleterre, la Hollande avaient fait alliance par l'intermédiaire de Jacques Basnage, non moins

(1) M. C. Coquerel, manuscrits de P. Rabaut.

habile diplomate que pasteur illustre. La guerre ayant éclaté entre ces trois puissances et l'Espagne, le cardinal Albéroni, premier ministre du cabinet de Madrid, conçut l'étrange dessein d'agiter encore les Cévennes. Le régent alarmé recourut à l'influence de Basnage. Le vénérable pasteur de la Haye adressa aux églises une circulaire pour les exhorter au repos et à la fidélité, et, en même temps, il indiqua au prince le jeune directeur de celles du Languedoc. Le régent envoya dans cette province le colonel réfugié Génac de Beaulieu, originaire du Vivarais, celui-là même que Labourlie avait choisi pour son lieutenant et qui avait refusé de le suivre dans son aventure des tartanes. Court répondit à son compatriote qu'il avait déjà éconduit les émissaires espagnols, et qu'il travaillait sans relâche à l'extinction des dernières étincelles de ce foyer orageux d'où était sortit l'embrasement camisard. Le régent, sous l'apparence d'une gratitude qui déguisait mal les ombrages que lui causait la puissance évangélique de Court, lui fit, à ce qu'il paraît, offrir une pension considérable, la faculté d'aliéner son patrimoine, et de s'établir hors de France. Il avait de même offert à Basnage la restitution de ses biens et la permission de rentrer dans sa patrie. Mais les deux pasteurs préférèrent noblement à ces avantages l'honneur de rester à la tête de leurs troupeaux, le jeune homme dans les périls du désert, et le vieillard dans les ennuis de l'exil. Basnage mourut bientôt après, septuagénaire; en lui s'éteignit une des lumières du protestantisme, et la plus brillante de cette pléiade pastorale qui, depuis un siècle, resplandissait dans sa maison, et

à laquelle se rattachent encore, par alliance, la gloire de Jurieu et celle des Dumoulin. (1)

Dieu répandit la coupe de sa colère sur le midi de la France; la peste ravagea le littoral de la Provence et du Languedoc (1720). Le pieux Belzunce, évêque de Marseille, un de ces enfants ravis au protestantisme, s'illustra dans la contagion, par son dévouement apostolique. A Alais, les prisonniers cévenols condamnés à servir de fossoyeurs, trouvèrent la mort en ensevelissant les cadavres. Cependant, le gémissement du Languedoc émut les exilés en Hollande. Saurin, dont la pathétique éloquence palpitait de toutes les douleurs de la patrie, convoqua ses enfants proscrits pour fléchir le courroux de Dieu. Mais la France entendit-elle sa prière et sa plainte filiale? L'orateur, qui développait les jugements de Dieu, lui inspira-t-il quelque remords ou du moins quelque salutaire effroi? Non, couronnée de fleurs, couchée dans ses voluptés, comme une bacchante enivrée, la tête sous le glaive, elle blasphémait Dieu et ordonnait l'effusion du sang.

(1) Court de Gebelin, *Monde primitif*, tom. V et VI, dissertations mêlées. Jacques Basnage avait épousé Suzanne Dumoulin, fille de Louis et petite-fille de Pierre Dumoulin, et cousine germaine de Jurieu.



CHAPITRE II.

—

(1723) La mort du régent, qui devait nous être à peu près indifférente, devint pour nous une calamité en laissant le gouvernement du royaume au duc de Bourbon. Depuis le grand Condé, les descendants du héros calviniste tombé dans les plaines de Jarnac, étaient affligés de manies bizarres et terribles dans leur fougue de sanglier. Leur valeur héréditaire, et qui ne s'exerçait plus qu'à la chasse, semblait avoir pris quelque chose de la férocité des animaux qu'ils poursuivaient dans les forêts (1). Petit-fils de Louis XIV et de madame de Montespan, ce jeune prince, borgne et d'une figure hideuse, unissait à un caractère farouche, une intelligence à peine ébauchée, et une brutale et vaniteuse frivolité. Par opposition à la maison d'Orléans, autant que par violence naturelle, il se fit le représentant de la politique du vieux monarque à l'égard des protestants, et commença par élever au rang de maréchaux de France, tous les

(1) Saint-Simon assure que le prince de Condé, aïeul de ce duc de Bourbon, imitait machinalement, dans des moments de rêverie, les mouvements et les abois d'un chien qui poursuit le cerf.

généraux de la dragonnade : Médavid, tout fumant encore des récents massacres du Dauphiné, l'octogénaire Broglie, le ridicule Roquelaure et le marquis de Lafare, qui remplaça ce dernier au commandement militaire du Languedoc (1). Le duc de Bourbon était principalement dirigé par deux prêtres, Tressan, ex-aumônier du régent, évêque de Nantes, et Fleury, précepteur du jeune roi, évêque de Fréjus. Ces deux prélats ambitieux, voyant dans le cardinalat un acheminement au ministère qu'ils se disputaient en espérance, résolurent de renforcer la persécution pour obtenir *le chapeau*. Les protestants étaient l'éternelle victime que les évêques gallicans, dans leurs ambitions, immolaient tour à tour à la cour de Rome. La pourpre sacerdotale dont ils se paraient, ils la teignaient dans notre sang. Tout secondait leur audace, la fougueuse incapacité du duc de Bourbon, l'éloignement volontaire du chancelier Daguesseau, la lassitude du cardinal de Noailles, l'énergique influence du vieux Bâville, retiré depuis six ans à Paris. Le terrible intendant fut chargé de fondre en un seul corps la substance des innombrables arrêts de la persécution, et il en résulta l'édit barbare de 1724. Ce fut l'adieu qu'il laissa à ses victimes. Mais la mort le saisit lui-même, comme il en achevait les pages sanglantes; de sorte que du fond de son tombeau, le farouche proconsul régna jusqu'à la fin sur les potences cévenoles.

Louis XV disait dans le préambule : « De tous

(1) Le maréchal de Lafare avait fait la guerre des Cévennes; il était d'une branche cadette, et neveu du poète, chef de cette maison vivaraisienne.

les grands desseins de notre très-honoré seigneur et bisaïeul, il n'en est point que nous ayons le plus à cœur d'exécuter que celui qu'il avait conçu, d'éteindre entièrement l'hérésie de son royaume. Parvenus à la majorité, notre premier soin a été de nous faire représenter les édits dont l'exécution a été ralentie, surtout dans les provinces naguères affligées de la contagion. Nous avons reconnu que les principaux abus qui demandent un prompt remède, regardent les assemblées illicites, l'éducation des enfants, l'obligation des fonctionnaires publics de professer la religion catholique, les peines contre les relaps, et la célébration des mariages; sur quoi voici nos intentions :

« Seront condamnés : — Les prédicants, à la peine de mort; leurs complices, aux galères perpétuelles, et les femmes à être rasées et enfermées pour toujours; confiscation de biens. — Les parents qui ne feront pas administrer à leurs enfants le baptême dans les vingt-quatre heures, suivre assidûment le catéchisme et les écoles : à des amendes et à telles sommes qu'elles puissent monter, même à de plus grandes peines. — Les sages-femmes, médecins, chirurgiens, apothicaires, domestiques, parents, qui n'avertiront pas les curés des naissances ou des maladies : à des amendes. — Les personnes qui exhorteront les malades : aux galères ou à la détention perpétuelle, selon le sexe; confiscation de biens. — Les malades qui refuseront les sacrements : s'ils guérissent, au bannissement perpétuel; s'ils meurent, à être traînés sur la claie. — Nuls offices, fonctions, professions publiques sans certificat de catholicité. — Les mariages du désert

sont illégitimes; les enfants qui en résultent bâtards et inhabiles à hériter. — Les mineurs dont les parents sont expatriés pourront se marier sans leur autorisation; mais les parents dont les enfants sont à l'étranger, ne consentiront pas à leur mariage sous peine de galères pour les hommes, et de bannissement pour les femmes. — Enfin, de toutes les amendes et confiscations, la moitié sera employée à la subsistance des nouveaux-réunis.

« Versailles, le 14 mai 1724. »

Louis Phélippeaux, comte de la Vrillière, termina sa carrière politique par la signature de ce suprême édit, que devait faire exécuter, avec un frivole acharnement, son fils, le dur et voluptueux comte de Saint-Florentin. Il transmit à son successeur cette plume fatale qui, tenue par l'aïeul, le père et le fils, parapha, pendant un siècle, trois cents arrêts de spoliation et de sang, dont se compose le code de la dragonnade. (1)

Telle est la monstrueuse législation qui commença pour nous le règne de Louis XV, et qui régira désormais les églises sous la croix. Les dragonnades de Louis XIV furent dépassées, non en grandeur ni même en énergie, c'était impossible,

(1) Les trois derniers chefs de la branche cadette des Phélippeaux, Balthasar, Louis de la Vrillière et Louis de Saint-Florentin, eurent le ministère spécial de la persécution. Toutefois, ils ne signèrent pas tous les arrêts relatifs aux protestants, parce qu'en l'absence de quelqu'un d'eux, les membres du conseil se remplaçaient mutuellement. Voilà pourquoi on est affligé de trouver parfois au bas de ces ordonnances fatales, le nom vénéré de Colbert. Au reste, les ministres n'étaient que les instruments de la volonté de Louis XIV, qui lui-même obéissait à une volonté supérieure.

mais en violence tracassière, en ignoble et minutieuse cruauté. Une profonde angoisse saisit encore le cœur des églises; mais il n'y eut point toutefois de nouvelle émigration. Elles ne cédèrent point à l'appel affectueux de leurs sœurs de l'exil, ni à la grande et solennelle voix de Saurin, qui, du fond de la Hollande, leur criait : « Sortez de Babylone, ô mon peuple! » Quant aux ministres, s'ils avaient à s'affliger pour leurs troupeaux, ils n'avaient qu'à se réjouir pour eux-mêmes. La persécution faisait la suprême beauté du pastorat. Eh! combien leurs tribulations augmentaient leur autorité sainte sur les multitudes insatiables de les voir, d'entendre leur parole consolatrice, d'écouter le récit de leurs dangers perpétuels, de baiser leurs mains, de toucher leurs vêtements, de recevoir leurs bénédictions. Leur triomphe était dans leurs douleurs, et leur couronne dans le martyre. La première victime du nouvel édit fut Alexandre Roussel, d'Uzès, dont nous allons raconter la pieuse et tragique fin, d'après la complainte populaire.

Vendu par un traître, il fut saisi à la *côte d'Aulas, garrotté brutalement et conduit devant le subdélégué du Vigan.* C'était alors Jean Daudé, chevalier de l'ordre du roi, seigneur d'Alzon, Arrigas, Beaufort. Bâville l'avait revêtu de la simarre sanglante de son père, tué par les camisards (1704). *Dans quels lieux avez-vous prêché*, lui demanda le juge? *Partout où j'ai trouvé quelque assemblée de chrétiens*, répondit le confesseur. — Quel est votre domicile? — *La voûte du ciel.* — Renvoyé devant l'intendant Saint-Maurice, Roussel fut enfermé dans la citadelle de Montpellier, qui, *depuis long-*

temps, était la demeure des fidèles. Sa mère était la nourrice de Charles-Emmanuel, duc d'Uzès, prince de Soyon, pair de France. Dès qu'elle apprit l'arrestation de son fils, elle courut se jeter aux pieds de ce seigneur, le suppliant, par le lait dont elle l'avait nourri, de sauver le sang de son enfant. « Il faut qu'il serve d'exemple aux autres ministres, répondit durement le duc; je ne puis rien pour lui, à moins qu'il n'abjure! » Ses larmes ne purent toucher ses autres amis puissants : « Pour tout autre crime, répondirent-ils, nous nous emploirions volontiers; mais non point pour celui de la religion? » — La malheureuse mère se rend aussitôt à Montpellier : « O mon fils, nul espoir! nulle grâce! prier Dieu est un crime irrémissible en France! » — « O ma mère, c'est assez, il m'est plus doux d'aller à la mort qu'à un festin! Je soupire après la demeure des cieux! » — Il répondait aux importunités des jésuites : « Je veux garder la loi de Jésus-Christ; en mourant pour lui, j'irai le célébrer avec les anges! » Il sortit de prison la corde au cou, la tête et les pieds nus, et chanta l'hymne des miséricordes (Psaume LI), jusqu'à l'échafaud dressé sur la place du Peyrou. Sur l'échelle, il s'écria : « Seigneur, pardonne-leur, ils ne savent ce qu'ils font! » Puis il dit au bourreau : « Je te pardonne! » Il mourut en voyant, comme saint Etienne, les cieux ouverts pour le recevoir (30 nov. 1728).

Cette ballade, dont les vers sont détestables, mais dont le sentiment est, comme on le voit, touchant et poétique, se termine d'une manière énergique et sombre. « Traître qui as vendu le martyr, réponds-moi, es-tu d'Aulas ou du Vigan? Non, non,

tu es le compatriote de Judas. Mais au jour du jugement le sort d'Iscarioth sera ton salaire; et *tous les deux vous serez logés chez le même hôte.* Cette imprécation où le poëte du désert, avec une âpre ironie, donne aux deux traîtres l'enfer pour patrie et Satan pour hôtelier éternel, a quelque chose de cette naïveté formidable qui caractérise la sublimité du Dante. (1)

Les chantres cévenols consacrèrent une seconde complainte à la mère du martyr. Tant de regrets poétiques témoignent de la douleur des peuples et du mérite du jeune évangéliste, qui fut sans doute un des plus distingués d'entre les disciples de Court. Cependant cet apprentissage apostolique que les proposants faisaient à la suite de pasteurs plus zélés qu'instruits, ces études, faites dans des courses continuelles, parmi des périls incessants, et pour ainsi dire en face de la mort, ne suffisaient plus. Les prédicateurs n'étaient plus assez nombreux pour les besoins des églises qui, de proche en proche, allaient s'organisant dans le midi. Court fit un appel aux ministres réfugiés, aux élèves de l'académie wallonne de Rotterdam; mais aucun ne voulut renoncer aux paisibles abris des églises de Hollande. Il conçut alors le projet de fonder lui-même un séminaire à Lausanne : il en fit part à l'illustre William Wake, archevêque de Cantorbéry,

(1) Les complaintes du désert ont été réunies par M. Finiels, pasteur de Sumène (1803). Elles sont au nombre de six, et célèbrent le martyre des ministres Roussel (1728), Durand (1732), Désubas (1746), Bénézet (1752), Lafage (1754), et les douleurs de la mère de Roussel. Leur caractère commun, c'est d'être composées en français, dans un style barbare, mais avec un sentiment profond, parfois touchant, plus souvent énergique, et généralement d'une couleur biblique.

et au savant Alphonse Turretin, pasteur de Genève. Et ce séminaire du désert s'éleva sur la terre étrangère, sous l'inspection d'un comité génevois et sous le patronage des princes protestants du Nord. Court lui-même, après quinze ans du plus périlleux apostolat, se retira dans ce paisible établissement dont il devint le directeur, avec le titre de député général des églises françaises (1730).

Cette école reçut, à sa naissance, les bénédictions de Saurin mourant. Persécuté par les gomaristes, le grand orateur arminien descendit, jeune encore, et de mélancolie, au tombeau (1732). Toujours partagée entre la patrie et le refuge, entre les opprimés et les proscrits, cette éloquente voix, dont les accents tombaient sur les âmes froissées *comme des flocons de feu sur des gerbes mûres* (1), s'écriait encore : « O ruines de nos sanctuaires, pierres, cendres, poussières si chères à notre souvenir, nous faisons continuellement des vœux au ciel pour vous ranimer! Mais, ô sanctuaires qui subsistez encore malgré les funestes secousses que vous ont données les ennemis du nom réformé, maisons saintes dans lesquelles nos maîtres, nos pasteurs, nos chefs de famille, nos enfants viennent se prosterner devant la Majesté divine, votre conservation sera toujours l'objet de nos vœux! »

(1) Expression de Saurin.

—



CHAPITRE III.

—

(1730) Court laissa les églises des Cévennes sous la direction principale de son collègue Pierre Corteis, de Castagnols, homme assurément moins instruit mais plus actif peut-être, et plus intrépide. Celles du Vivarais étaient desservies par Pierre Durand, fils du greffier consulaire du Bouchet, paroisse de Pranles. Cet infortuné ministre, d'une intelligence cultivée, couronna par le martyre dix-sept années d'apostolat. Arrêté sur le chemin de Saint-Jean-Chambre (14 fév. 1732) à Vernoux, il fut conduit à Montpellier, condamné par l'intendant Bernage de Saint-Maurice, et mis au gibet (22 avril). Son martyre inspira une légende et une complainte aux poètes populaires des bords de l'Erieu. Ainsi, des cinq premiers compagnons de Court, tous avaient péri d'une mort tragique, à l'exception d'un seul peut-être dont la fin demeure inconnue.

Barthélemi Claris, de Lezan, fils probablement du fameux thaumaturge camisard, fut dans la même année saisi chez un nommé Puget, à Foisac, près d'Uzès (24 août 1732). Voici un échantillon de l'interrogatoire que lui fit subir, au fort d'Alais, le

subdélégué Raimond Novi de Caveirac. — « Qui vous a élevé? — Mon père et un de mes oncles décédé maintenant. — Comment êtes-vous entré dans le pastorat? — J'étais sur la Lozère, un inconnu vint me prendre et me conduisit en Suisse. Dans une ville dont j'ignore le nom, deux pasteurs, que je trouvai dans une salle, m'imposèrent les mains. — Où résidez-vous? — Tantôt dans les villes, tantôt dans les bourgades, dans les métairies, dans les grottes, dans les forêts. — Indiquez-nous les lieux? — Je ne le puis, j'arrivais de nuit, je partais de même. — Le nom de vos hôtes? — Je l'ignore. — Le lieu de vos assemblées? — Au désert. » C'est ainsi que le ministre déjouait habilement les questions captieuses du juge. Du reste, il avoua ses fonctions, reconnut son écriture, et parapha son interrogatoire (1). Son échafaud était dressé; mais les fidèles d'Alais résolurent d'arracher le confesseur à la mort. Ils lui firent passer un ciseau de fer à l'aide duquel, pendant une nuit obscure, il souleva la pierre des communs communiquant avec son cachot. Il descend au rez-de-chaussée, rompt la clavette des fers de ses pieds, monte sur les toits, et, par la fenêtre de la première rampe de l'escalier, redescend au pied du donjon. De ce préau, il se laisse glisser au bas du rempart. Ses libérateurs furent, au dehors, le menuisier Roche et son beau-frère Théron; et au-dedans, Madelaine Fontanés, sa voisine de captivité, qui, pour se justifier de n'avoir pas averti les gardiens, répondit avec une naïveté tant soit peu narquoise qu'elle avait cru

(1) M. Coquerel, manuscrits de P. Rabaut.

entendre un gros rat grimpant sur les murailles (6 oct. 1732). L'actif et courageux ministre reprit aussitôt son apostolat, et mourut à l'âge de cinquante-un ans au désert (déc. 1748).

Au martyre de Durand et à l'évasion de Claris, succédèrent treize années d'un repos orageux encore mais salutaire. Ce fut un temps d'accroissement insensible et d'organisation silencieuse. De jeunes pasteurs se levèrent, et deux notamment, remarquables entre tous, Pierre Peyrot, de Vernoux, et Michel Viala, du Pont-de-Montvert. Le premier devait, pendant cinquante ans, conduire, avec intelligence et courage, les églises du Vivarais. Le second, descendant vers Castres et Montauban, organisa les communautés qui se groupent autour de ces deux métropoles (1735). Plus tard, Corteis établit dans le pays de Foix la règle qu'Etienne Deffères (1) appliquait vers le même temps aux fidèles du Béarn (1745). Toutes ces églises, fondées par des cévenols, se disaient filles de celles des Cévennes. L'organisation s'étendit de proche en proche aux troupeaux des bords de la Garonne, de la Dordogne, et enfin des côtes de l'Océan. André Migault, de Baussaix, *relia* les peuples du Poitou; et Jean-Baptiste Loire, de Saint-Omer, les communautés lointaines de la Normandie. Ce développement rapide était le précoce et fécond résultat du séminaire de Lausanne qui multipliait les pasteurs.

(1) Deffères, prédicant, assez bien fait, taille d'environ 5 pieds 6 pouces, cheveux châtains; portant, tantôt perruque, tantôt un bonnet très-court de couleur brune; belle main; habit, tantôt noir, tantôt brun; veste presque toujours noire. (*Signalement des ministres*, man. Rabaut cités par M. C. Coquerel.)

Le Languedoc dut ces dernières années de calme au caractère tolérant de son nouveau gouverneur, le duc de Richelieu (1740). Ce brillant et voluptueux maréchal entretint des relations presque amicales avec les églises qui, par reconnaissance, lui firent, dit-on, le présent chevaleresque d'un régiment nommé de Septimanie. Enfin un synode national fut convoqué dans le bas Languedoc, et renoua la chaîne de nos assemblées délibérantes dont la dernière avait eu lieu, soixante ans auparavant, à Meaux. La Normandie, le Poitou, l'Aunis, la Saintonge, l'Angoumois, le Périgord, le Béarn, la Guienne, le Languedoc, les Cévennes, le Velai, le Vivarais, le Dauphiné y furent représentés par des pasteurs et des anciens. L'ouverture eut lieu le 18 août 1744 sous la présidence de Michel Viala.

Un évènement inattendu vint prêter un caractère touchant à cette solennité. L'assemblée eut principalement à s'occuper de l'extinction d'un schisme qui, depuis dix ans, affligeait les égliges au sujet du ministre Jacques Boyer (1), accusé d'avoir séduit une de ses catéchumènes. Son consistoire l'avait destitué; mais, défendu par une partie des églises du bas Languedoc, le pasteur, vraisemblablement victime d'une calomnie, avait continué ses fonctions avec un zèle bien capable de démentir ou de faire oublier ces bruits injurieux; car, dans cet intervalle, il avait été condamné à mort et exé-

(1) Boyer n'avait pas la figure d'un séducteur; voici son signalement : « Plusieurs cicatrices au visage, surtout sous le menton; un gros bourgeon à une joue, perruque noire, habit bleu à boutons d'or. » — Son fils fut aussi pasteur : « Taille de 5 pieds 5 pouces, visage brun, l'accent suisse. » (*Sign. des min.*, man. Rabaut.)

cuté en effigie (1736). La médiation de la vénérable classe de Zurich n'avait pu terminer ces dissentions qui s'agitaient encore violemment dans le synode, quand tout à coup apparut Antoine Court. Il avait quitté Lausanne pour interposer son autorité purement paternelle. Il justifie Boyer auprès de son consistoire, et le consistoire auprès du pasteur outragé; le synode déclare nulle la destitution du ministre, et Court, du haut de la chaire, annonça solennellement sa réhabilitation complette à une assemblée de dix mille fidèles accourus des environs pour voir le fondateur des églises, le restaurateur du protestantisme français. Il leur donna sa bénédiction, embrassa ses collègues et revint à Lausanne.

(1744) Au milieu des vastes guerres de la succession de la maison d'Autriche, ce synode national alarma la cour. Dans son effroi, elle vit un conciliabule insurrectionnel dans cette assemblée de paix et de concorde, dont les premières paroles, après l'invocation de l'esprit de Dieu, avaient été des protestations de fidélité inviolable envers le roi. L'épouvante transforma à ces yeux les prêches en des réunions séditieuses, les épées dont se paraît la noblesse en des amas d'armes, les aumônes destinées aux pauvres en des collectes militaires. Louis XV qui envoyait le prince Edouard insurger les clans écossais, trembla que quelque prince protestant ne vint par représailles soulever les tribus cévenoles. Dans son camp d'Ypres, il apprit mensongérement que le pasteur Roger avait lu en chaire aux peuples de Die un prétendu édit de tolérance empreint du seing et du sceau royal. Le comte d'Argenson, mi-

nistre de la guerre, ordonna aussitôt au premier président, M. de Piolens, de démentir victorieusement ce bruit calomnieux en faisant main basse sur les prédicants et les assemblées du Dauphiné. Les tribunaux de sang se rouvrent, les prisons se remplissent, les échafauds se relèvent. Sept ministres contumaces sont condamnés à mort, Vouland, Descours, Faure, Dunoyer, Roland, Dubuisson, Alexandre Rang. Mais déjà Louis Rang, frère de ce dernier, avait été saisi dans une hôtellerie de Livron (16 fév. 1745). Ce jeune confesseur, à peine âgé de vingt-six ans, avoua hautement ses fonctions au subdélegué de Valence, et repoussa l'offre de la vie que lui fit, au prix de son abjuration, le parlement de Grenoble (2 mars). Il fut condamné à subir le supplice du gibet à Die, théâtre ordinaire de son apostolat.. En passant à Crest, il se fit raser la barbe et peigner la chevelure : « On verra mieux ainsi, dit-il, la sérénité de mon visage en face de la mort. » Il arriva sur la place de Die, en chantant ce verset du psalmiste.

La voici l'heureuse journée
Qui répond à notre désir !
Louons Dieu qui nous l'a donnée !
Faisons-en tout notre plaisir ! (1)

Les tambours étoufferent son cantique et son allocution à la foule. Alors, tombant à genoux, il pria, les yeux au ciel, se releva, et montant d'un pied ferme le degré fatal, il s'offrit au bourreau. Après le supplice, l'exécuteur, selon les termes de

(1) Psaume CXVIII.

la sentence, lui trancha la tête pour être exposée à Livron, et abandonna le tronc aux outrages de la populace. Une dame catholique répara ces indignités en recueillant pieusement les restes infortunés du martyr qu'elle déposa dans un tombeau. Alexandre Rang, son frère, condamné à mort, évangélisa, pendant cinquante ans, le Dauphiné, et son fils devint, sous Napoléon, pasteur de la Rochelle, où sa famille existe encore.

Le jeune Chamier, de Montélimart, descendant de deux martyrs, subit aussi le sort de ses ancêtres. Il fut suivi bientôt du vénérable patriarche des églises des bords de la Drôme, Jacques Roger. Né en 1675 à Boissières, près de Nismes, contemporain des camisards, il sortit de France, après leur ruine totale (1711). Consacré dans le Wurtemberg, il rentra quatre ans après, et accomplit dans le Dauphiné la réorganisation qu'Antoine Court exécutait dans le Languedoc. Il était le père spirituel de ces jeunes ministres qui l'avaient précédé devant Dieu. Son jour vint enfin; il fut arrêté par trahison dans les bois des Petites-Vachères, non loin de Crest (avril 1745) — « Qui êtes-vous », lui demanda l'officier catholique — « Celui que vous cherchez depuis trente-neuf ans, et il était temps que vous me trouvassiez » répondit le vieil apôtre. Il soupirait après le martyre : « Pauvre enfant, écrivait-il à Rang, pour le fortifier dans sa prison, pauvre enfant que je voudrais être à ta place! » Son vœu fut exaucé; conduit à Grenoble, il fut condamné au gibet. Après avoir entendu sa sentence, il demanda quelques instants moins, pour se préparer à la mort que pour consoler une dernière

fois quelques compagnons de captivité à qui, dans ses derniers adieux, il exprima la joie qu'il éprouvait de quitter la terre. Sur les quatre heures du soir, quand le bourreau vint le chercher : « Le voici, s'écria le confesseur, le voici le moment que j'avais tant désiré! Réjouissons-nous, ô mon âme, car voici l'heureux jour où tu dois entrer dans la joie de ton Seigneur! » Il partit en récitant à haute voix le psaume des mourants : « Seigneur, aie pitié de moi, selon la grandeur de tes miséricordes! » (22 mai 1745) Déjà devant Dieu, il marchait insensible au roulement des tambours, à l'appareil menaçant des armes et des soldats, à l'empressement d'une multitude immense. Après sa prière, il monta légèrement l'échelle, au sommet de laquelle il voyait s'ouvrir le ciel. Son cadavre, resté vingt-quatre heures exposé sur la place du Breuil, fut ensuite jeté dans l'Isère (1).

Quelques mois plus tard, Roger reçut dans sa gloire le jeune et intéressant Mathieu Majal, plus connu sous le nom de son lieu natal, Désubas (2). Il fut surpris, pendant le nuit, chez un nommé Jean Meniet, au Mazel, près de Saint-Agrève (12 déc.), et dès le matin, après son interrogatoire, dirigé sur Vernoux. Mais à Cluac, Etienne Gourdol, un de ses fidèles, reconnut le pasteur captif, et rassemblant aussitôt seize ou dix-sept de ses voisins, il courut avec eux après l'escorte qu'il atteignit au

(1) Mém. hist. de Court.

(2) Il était sans doute de la même famille que Marie Désubas, cette prophétesse envoyée par Abraham aux chefs des camisards des Cévennes, pour leur annoncer son retour et l'ouverture de sa brillante campagne dans le Vivarais (1709).

bois de Trousse près de Vernoux. « Rendez-nous, cria-t-il au commandant, rendez-nous notre pasteur! — Vous ne l'aurez pas, répondit l'officier! — Et moi je le veux! » répliqua le hardi Gourdol, et s'élançant vers le ministre, il l'étreignit vigoureusement pour l'arracher aux soldats. Mais il fut tué avec quatre de ses compagnons, et l'infortuné captif fut atteint, pendant la lutte, d'un coup de baïonnette. Dès que le ministre fut à Vernoux, une des nombreuses assemblées, convoquées ce jour-là dans les environs, vint en masse le réclamer aux portes du bourg. « Retirez-vous, leur répondit durement le juge Afforty, vous n'obtiendrez pas sa délivrance; il subira sa peine. » A ces mots, les montagnards se précipitent dans le bourg, en poussant des cris douloureux et menaçants. Du haut des fenêtres, le feu des soldats et des milices tua trente personnes et en blessa environ trois cents. Cette multitude, plus bruyante que redoutable, car elle n'avait à la main que des bâtons, se retira toute sanglante; mais le lendemain elle redescendit en armes. Elle eut sans doute, après un choc qui n'eut pu être que meurtrier, enlevé le captif; mais, pour prévenir l'effusion du sang, le confesseur pria ses amis de l'abandonner à son sort. « Je suis, leur écrivait il, fort tranquille et entièrement résigné aux volontés divines. » Les pasteurs du Vivarais accoururent; ils continrent le courroux des populations; pendant plusieurs jours, elles descendirent des Boutières par masses formidables. Mais ces nuées tumultueuses se dissipèrent tour à tour à la voix des ministres qui, se justifiant de n'avoir pu d'abord, à cause de leur éloignement, conjurer

cet orage, en écrivirent leurs regrets au commandant des troupes de Vernoux.

Cet officier put enfin sortir de ce bourg, et conduire à Montpellier, Désubas, ses hôtes du Mazel, et ceux de ses défenseurs dont le dévoûment, pour lui rendre la liberté, n'avait abouti qu'à leur faire partager ses fers. Leur escorte, faible d'abord, mais grossissant de ville en ville, fut néanmoins obligée d'appeler un puissant renfort pour traverser les plaines du bas Languedoc. Car la multitude éplorée, menaçante, se pressait partout sur le passage du confesseur; partout les pasteurs des cantons qu'il traversait continrent la douleur vengeresse de leurs troupeaux. De sorte que son trajet présenta le spectacle extraordinaire d'un concours immense et toujours renouvelé de populations qui, cinquante lieues durant, adressèrent au jeune martyr les plus touchants adieux et l'honorèrent d'un cortège de larmes et de sanglots. Il arriva à Montpellier pendant l'assemblée des états, et cette circonstance qui réunissait dans cette ville les évêques du Languedoc, le rendit l'objet d'assauts différents et d'un intérêt non moins solennel. L'évêque de Montpellier et plusieurs autres prélats, au nom de l'ordre entier du clergé, montèrent plusieurs fois à la citadelle pour ravir à la mort et conquérir à leur foi un jeune pasteur tant aimé des peuples. Il repoussa les séductions affectueuses de ses ennemis comme naguères l'affection violente de ses fidèles, et cela sans exaltation, sans ostentation, mais avec une fermeté modeste et une douceur vraiment évangélique. Ses juges lui témoignèrent un intérêt moins expansif mais plus sincère que celui

des prélats. L'intendant, qui naguère avait succédé au comte de Saint-Maurice, était Jean Lenain, chevalier d'Asfeld, petit neveu de Lenain de Tillemont, l'illustre solitaire de Port-Royal. Sous sa rigidité janséniste, il cachait une secrète mais impuissante sympathie pour les protestants; il entretenait même indirectement avec leurs pasteurs des rapports semi-officiels. « Je vous adjure, au nom du Dieu vivant, dit-il au confesseur, de déclarer hautement si les églises ont une caisse commune, des amas d'armes et des relations avec les Anglais? » — « Rien de tout cela n'est vrai, répondit-il; les ministres ne prêchent que la patience et la fidélité au roi! » — « Je le sais, monsieur, repartit l'intendant; aussi n'est-ce qu'avec douleur que je me vois contraint de vous condamner; mais ce sont les ordres du roi. » — « Je le sais, monsieur, » répliqua le martyr. Il entendit sans émotion son arrêt de mort; ses juges étaient attendris; l'intendant versait des larmes.

L'échafaud était dressé sur l'esplanade, devant la citadelle même; une force armée imposante l'entourait. Quatorze tambours battirent aussitôt que le confessur parut, à demi dépouillé de ses vêtements, la tète et les pieds nuds et dans l'appareil ordinaire du martyre. La beauté de sa figure, si calme en présence de la mort, émut vivement la multitude dont l'attendrissement redoubla, lorsque, tombant à genoux, il pria ardemment, et en regardant le ciel. Il montait rapidement l'échelle fatale; mais à la seconde marche, on l'arrêta pour qu'il vit les flammes consumer ses homélies, des liturgies du désert et des notes synodales. Il dit adieu aux deux

jésuites debout à ses côtés, et, repoussant le crucifix qu'ils approchaient de ses lèvres, il gravit les derniers degrés qui le séparaient du Christ vivant et immortel. Ainsi mourut, à vingt-six ans, le ministre Mathieu Majal-Désubas. Sa jeunesse, sa beauté, son intelligence, sa mansuétude, sa sérénité, son héroïsme évangélique forment comme un fond lumineux d'où se détache la figure de ce martyr, la plus pure et la plus candide du désert. Rien ne manque à sa gloire ; il obtint les regrets des protestants et des catholiques, des évêques et des juges, des geoliers et des bourreaux; les poètes populaires célébrèrent son douloureux triomphe, et *la troupe angélique, vers laquelle son âme s'envola,* dit la ballade, et *dont il désirait ouïr la symphonie*, l'accueillit sans doute avec des hymnes et des palmes (1).

Pour fléchir le courroux de Dieu, un jeûne universel fut ordonné : « Que chacun de vous, s'écrie le pasteur Viala, s'occupe uniquement aux choses du ciel ! Que le négociant ferme sa boutique ! Que l'artisan cesse les actes de sa profession, et le laboureur ses travaux ! Que le jeune et le vieux, le riche et le pauvre, que les pasteurs, les anciens et le troupeau pleurent entre le porche et l'autel, et qu'ils disent : « O éternel, pardonne à ton peuple, et n'expose point à opprobre ton héritage » (2).

(1) Jean Meniet, dit Larrachette, qui avait reçu chez lui le pasteur, fut condamné aux galères perpétuelles, et Louis Deshours, qui avait voulu le délivrer, périt sur le gibet (1749). *Voy.* sur Désubas les mémoires historiques de Court, la complainte populaire, ses lettres à ses parents, Evangéliste 1840.

(2) Archives consistoriales de Castres.

Vains gémissements! inutiles expiations! Dieu laissa long-temps encore son église à la merci des tyrans. La persécution était d'une violence telle que l'actif et courageux pasteur Viala eut un moment la pensée d'aller chercher un abri à l'étranger. Il fit à ses troupeaux les plus tendres adieux; leurs regrets le retinrent sans doute, car il ne les quitta pas; et long-temps après il mourut jeune encore au désert (3 janvier 1755). L'intrépide Corteis, pendu deux fois en effigie, incessamment traqué par les dragons, et trahi perpétuellement par des perfides; se retira, déjà vieux, dans le Wurtemberg (1752), où trente-six ans auparavant il avait laissé sa femme auprès de laquelle il mourut vraisemblalement.

La paix d'Aix-la-Chapelle (1748) dissipa les alarmes chimériques de la Cour sans ralentir ses fureurs. Dans cette tourmente, l'église du désert réalisait tristement l'image symbolique du sceau qu'elle avait adopté : Une nacelle errante sur des flots entr'ouverts, et des matelots éperdus qui, dans leur détresse, ont replié la voile et abandonné l'aviron pour crier à celui qui dompte les tempêtes : « Sauve-nous, Seigneur, nous périssons ! »



CHAPITRE IV.

—

(1750) Pendant la seconde moitié de ce siècle, la figure la plus grandiose du désert est sans comparaison Paul Rabaut, né, en 1718, d'une famille de fabricants de draps, à Bédarieux, près de Montpellier. Il avait déjà dix-huit ans, lorsqu'un ministre, accueilli dans sa maison paternelle, fit probablement une peinture des tribulations du temps, tellement vive, que le jeune Paul, et un de ses compagnons d'enfance, nommé Jean Pradel, résolurent en secret de se consacrer au service des églises sous la croix. Recevant la bénédiction de leurs parents éplorés, les deux courageux amis suivirent le pasteur, sous lequel ils commencèrent leur longue et périlleuse mission, qu'ils accomplirent avec la même persévérance et le même bonheur, si ce n'est le même éclat. Pradel fut élu plus tard par les peuples d'Uzès (1); Rabaut, adopté, comme proposant par l'église de Nismes, épousa

(1) « Jean Pradel, dit Vernezobre, taille de 5 pieds 3 pouces, visage assez plein et pâle, nez bienfait, yeux gris, cheveux châtains, portant perruque, etc » (*Sign. des min.*)

presque aussitôt une jeune fille de cette ville, nommée Madeleine Gaidan. Il quitta sa femme pour le séminaire, et revint des bancs de l'école dans la chaire de Nismes, qu'il devait occuper sans interruption plus d'un demi-siècle (1743-1795). Court devinant en lui le plus éminent de ses disciples, lui voua dès-lors une vive et grave affection, dont il étendit sur ses enfants la tendresse apostolique. Dès que l'aîné put quitter sa mère, il l'appela près de lui à Lausanne; de sorte que le petit Saint-Etienne (né à Nismes en 1743) grandit à l'ombre du séminaire, et sur les grèves du Léman, fut initié à la religion par le vieillard, à la science par le jeune Gébelin, et à la liberté, dont il devait être le martyr, par les peuples helvétiques.

Paul Rabaut eut pour contemporains des hommes qui devaient être éclipsés comme lui par leurs descendants : Jean Guizot, de Saint-Geniès, aïeul du ministre actuel du roi Louis-Philippe; Paul Vincent, de Congeniès, aïeul de l'illustre pasteur de Nismes, récemment décédé; Pierre Encontre, de Massillargues, père du savant doyen de la faculté de Montauban; et son fidèle Pradel, dont le fils succéda, dans ce même décanat, à Daniel Encontre. Ce n'est pas que plusieurs de ses collègues n'aient eu des qualités qui lui manquaient. Ainsi Pomaret, de Ganges, se distinguait par l'élégance et l'urbanité de son esprit; Deffères, du Béarn, par une âme expansive et chaleureuse; mais les facultés les plus nécessaires alors, il les avait toutes et même les plus éminentes; leur assemblage énergique faisait de Rabaut le type le plus élevé du pasteur, à cette époque du désert.

Une douceur affectueuse paraît néanmoins avoir été le noyau primitif de cette nature souple et forte, prudente et audacieuse, tenace, intrépide, infatigable, perpétuellement militante, et d'une aptitude souveraine à la domination de la *république des églises sous la croix* (1). Cet homme, d'un si grand courage apostolique, était d'une très-petite taille (4 pieds 10 pouces) et d'une corpulence exiguë. Il avait la face longue et maigre, le teint basané, les yeux et les cheveux noirs, le nez mince, aigu et légèrement aquilin (2). Dès son début, il écrivit à l'intendant Lenain, qu'en se destinant au pastorat, *il se regardait comme une victime dévouée à la mort*. Sa lutte incessante formerait un tableau non moins varié qu'intéressant, mais qui néanmoins paraîtrait pâle peut-être, après les sanglantes catastrophes de ce drame lugubre dont elle est le dénoûment. Aussi bien notre plan ne nous permet-il d'en retracer que les principaux incidents, qui se relient à l'infortune des dernières victimes dont il nous reste à inscrire les noms, dans ce long et douloureux martyrologe.

Le sévère mais juste intendant Lenain eut, à sa mort, pour successeur Jean-Emmanuel Guignard, vicomte de Saint-Priest, du parlement de Grenoble, envoyé en Languedoc, avec la mission d'exécuter rigoureusement les édits (1751). Il ouvrit son administration par l'ordonnance orageuse du renouvellement général des baptêmes, selon le rite romain.

(1) C'est la formule employée quelquefois par Antoine Court dans les certificats délivrés aux jeunes ministres, à leur sortie du séminaire de Lausanne.

(2) *Signalement des ministres.*

Les protestants restèrent sourds, immobiles à ses commandements; d'énormes amendes frappèrent les plus obstinés. Ainsi, nous trouvons un Joncquet, de Moussac, un membre de cette tribu qui a fourni tant de combattants et de martyrs, condamné à verser au fisc deux mille livres, pour avoir reçu au désert la bénédiction nuptiale. Les patrouilles rurales haletaient jour et nuit après les assemblées et les pasteurs. Rabaut faillit être surpris à Gajan, par l'officier des milices Lefèvre, fils de ce vaillant lieutenant de l'ermite. Avec les rapines de son père, il s'était acheté, non loin de son bourg natal, le petit domaine de la Riaille. Un matin il fut trouvé dans son lit percé de coups de poignard (11 juin 1751). Déjà il se répandait des rumeurs vagues, mais significatives de prétendues apparitions de camisards. Un paysan catholique crut être attaqué dans sa maison pendant la nuit; il se barricade, il appelle au secours les habitants d'Auzon. Commandés par le prêtre, ils accourent et repoussent les assaillants. Le prêtre est tué dans le combat. Or, ces camisards n'étaient autres qu'un détachement royal, qui, par erreur, avait cerné cette métairie, la prenant pour celle du protestant Noguier, de Fumades, que le commandant d'Uzés Lebrun faisait arrêter pour avoir fait baptiser son enfant au désert. L'épouvante se répandit sur les bourgades; les catholiques de la Rouvière, abandonnant leurs maisons, se réfugièrent, pendant la nuit, dans le château. Ce vague et sourd frémissement de l'irritation des esprits ne retint pas l'intendant, qui se rendit à Nismes afin d'entraîner les villages par l'exemple de la métropole. Il convoque près de lui quelques notables de

la cité, et leur ordonne impérieusement de porter leurs enfants aux fonts baptismaux. « Monseigneur, répondent ces fidèles courageux, nous recevons avec respect vos commandements, mais notre foi ne nous permet pas d'obéir. » Les tours de Ferrières, de Carcassonne, de Brescou, d'Aiguemortes, d'Iff, de Sainte-Marguerite regorgeaient de prisonniers. L'intendant ne craignit pas de recourir à l'emploi des armes, moyen décisif et suprême : la dragonnade fut commandée par le chevalier de Pontual, qui s'acquit, en l'exécutant, une réputation non moins funèbre que celle de Saint-Ruth (février 1752). Elle commença par le Caila et les bourgs de la plage, en remontant vers les Cévennes. Les habitants s'enfuirent dans les bois; mais les dragons s'établirent dans les maisons des fugitifs, condamnés journellement à quatre livres par tête, outre l'entretien dispendieux des hommes et des chevaux. Au nombre des familles qui se distinguèrent par leur constance, on cite les Maurel, petits-neveux de Catinat, et les Maroger, qui avaient déjà produit un pasteur contemporain d'Antoine Court. Pontual, par ses mesures, moins féroces pourtant que vexatoires, fit néanmoins succomber momentanément le Caila, le littoral, la Vaunage, la plaine ; mais il vint échouer au pied des montagnes. Les habitants des collines qui forment la vallée de Beaurivage, les compatriotes de Cavalier, excités par les souvenirs vivaces des luttes de leurs pères, et peut-être aussi par les harangues du belliqueux ministre Coste, résolurent d'attendre en armes les dragons. La foire de Lédignan réunit ces peuples dans ce

bourg (10 août 1752); ils déclarèrent hautement aux soldats que la première violence faite aux enfants serait un signal de guerre et de mort. Les prêtres ne tinrent compte de cette menace; ils se mirent à la tête des brigades, et reçurent à l'instant plusieurs coup de feu. Le curé de Lédignan, et le prieur de Ners accouru de l'autre bord du Gardon, furent atteints légèrement; mais les blessures du curé de Quillan le conduisirent, trois mois après, au tombeau. Les dragons épouvantés se hâtèrent d'évacuer le bourg; car les vallées environnantes frémissaient tumultueusement. Ces coups de fusil eussent réveillé l'insurrection dans son aire des Cévennes; il se fût encore trouvé quelque camisard octogénaire qui eût entonné le psaume des batailles, et la guerre civile eût embrasé le Languedoc. Ces meurtres frappèrent d'un subit effroi l'intendant, le clergé, la cour au plus fort des congratulations triomphantes que leur inspirait le facile apostolat militaire de Pontual. Ils reculèrent; car les temps étaient changés, et Guignard ne ressemblait pas plus à Bâville que Saint-Florentin à Louvois, et Louis XV à Louis XIV. L'insurrection eût enfin mis au jour ce drame terrible qui s'accomplissait depuis si long-temps au désert; les camisards eussent trouvé, si ce n'est quelque sympathie, au moins des organes, parmi les philosophes; leur main audacieuse eût jeté le sang des victimes dans le ciel, pour y former des orages qui se fussent réunis à la tempête immense, amoncelée sur la vieille monarchie : mais Louis XV eut l'esprit de céder et de sauver la dignité royale par un mot heureux, qui rappelle de loin ceux de Henri IV :

« Je ne veux pas, dit-il, faire la guerre à mes sujets ! » Cependant les pasteurs alarmés accoururent à Lédignan ; leurs remontrances, sévères et douces, firent tomber les armes des mains des insurgés. Ils eussent déposé le ministre Coste, mais ils craignirent de révolter contre eux les cévenols dévoués à ce pasteur belliqueux, de donner, en le condamnant, une satisfaction intempestive aux évêques et à la cour, et de s'associer au présidial de Nismes, qui venait de condamner par contumace leur infortuné collègue à être rompu et jeté vif dans les flammes d'un bûcher. Ils prirent donc un moyen terme, et Coste, d'après leurs conseils, quitta la France (25 déc. 1752) et se retira en Angleterre. (1)

Un mois après l'insurrection de Lédignan, le marquis Voyer-d'Argenson de Paulmy, inspectant les forteresses du littoral, passa à Nismes. Les pasteurs craignirent que ce ministre de la guerre ne vint en personne châtier les Cévennes. Mais il fit au contraire cesser les mesures militaires, et même eut le désir d'être informé de l'état des protestants du Languedoc. Rabaut en traça rapidement le tableau, et pour s'assurer que ce placet ne se perdrait pas comme tant d'autres sans arriver jusqu'au monarque, il résolut de le présenter lui-même à son ministre. La résolution était hardie, car enfin Rabaut était, en vertu des édits, condamné à mort, et quelle que fût la générosité du marquis de Paulmy, c'était lui qui naguère avait ordonné le supplice du vénérable Roger. Toutefois, cette crainte n'arrêta pas le pasteur, qui fut l'attendre

(1) Court, *Mém. hist.*

entre la baraque de Coudognan et le village d'Uchau. Dès que la berline s'arrêta, Rabaut s'avança vers la portière, se nomma, remit la requête, et remontant à cheval, disparut dans la campagne. Cet évènement produisit une courte intermittence de repos.

Ces troubles avaient été précédés d'un évènement tragique, qui n'avait pu qu'influer sur l'exaspération des peuples de Lédignan. Le jeune compagnon de Rabaut, François Bénézet, de Montpellier, avait été saisi non loin du Vigan par le commandant Desmarcieux (30 janvier 1752). Quelque temps après, le ministre Molines, dit Fléchier, échappé naguère aux soldats qui avaient surpris une de ses assemblées à Beauvoisin, fut arrêté chez madame de Cinsens, à Massillargue (18 mars). Les deux pasteurs réunis dans la citadelle de Montpellier, furent condamnés à mort (27 mars). Bénézet marcha avec enthousiasme à l'échafaud dressé sur l'Esplanade devant la porte même de la forteresse. L'abbé Bouira l'importunait de ses menaces de l'enfer. « Si vous étiez persuadé qu'il y en eût un, répondit le martyr, me persécuteriez-vous comme vous faites? et aurais-je été condamné au gibet par cela seul que j'ai adressé quelques exhortations à nos frères? » Dès qu'il eut passé le seuil de la citadelle, les tambours couvrirent sa voix de leurs roulements. Alors il chanta le psaume LI : lamentation sublime de l'âme qui, du fond des angoisses du péché et de la mort, soupire à Dieu son espoir (1). Mais

(1) C'est le *miserere*. Roussel, Roger et Bénézet récitèrent ou chantèrent ce psaume en allant à l'échafaud; Ranc et Rochette, et peut-être aussi Lafage, chantèrent le verset du psaume CXVIII : « La voici l'heureuse journée! » Ce sont les deux hymnes du martyre.

l'hymne de triomphe de Bénézet ne fortifia pas Molines; il ne put supporter la vue de l'échafaud; il feignit d'abjurer!... On le ramena dans sa prison; on le retint encore quelque temps au séminaire de Viviers, puis on le relâcha. L'infortuné se retira dans le sein des églises du refuge, qui, fondées par des fugitifs dont l'émigration n'avait peut-être pas été complètement exempte de faiblesse, devaient éprouver, pour ces âmes tombées, un sentiment d'indulgence et de commisération que l'irritation du combat ne permettait pas à leurs rigides sœurs du désert. Le consistoire d'Amsterdam accueillit le triste apostat, le réconcilia avec la société des fidèles, et même pourvut à son entretien. Mais cette réhabilitation morale ni les consolations du pasteur Châtelain, ne purent rappeler son âme à l'espérance. « La figure de ce malheureux, sillonnée de rides, portait l'empreinte du désespoir; mais on y trouvait de faibles vestiges d'une physionomie jadis noble et élevée. Son regard, éteint par les larmes, attestait tout ce que son âme avait souffert. On ne pouvait le rencontrer sans se sentir ému de pitié : son attitude exprimait l'affaissement; sa tête retombant de tout son poids sur sa poitrine, et ses mains pendantes, annonçaient un découragement profond; sa mise négligée témoignait de son oubli des choses extérieures; toute sa personne en un mot prouvait qu'il ne se comptait plus parmi les vivants... Il était tellement absorbé en lui-même, qu'il ne s'apercevait de quoi que ce soit; rien ne pouvait le distraire de ses sombres pensées; il ne pouvait oublier surtout le dernier regard jeté sur lui par Bénézet; et quand il était en proie à ce souvenir, ses sanglots redou-

blaient; il regrettait la couronne du martyre, perdue par sa lâcheté et conquise par son ami. *Trente* ans de repentir ne lui paraissaient qu'un jour insuffisant pour pleurer ce qu'il appelait son crime impardonnable » (1). Les chantres populaires consacrèrent au martyr une complainte, dont les strophes touchantes adoucirent peut-être la douleur de sa jeune femme, qu'il laissait enceinte, et de son enfant orphelin.

Deux ans après périt Etienne Teissier, dit Lafage, né à la Rouquette, diocèse d'Alais. La garnison de Monoblet l'arrêta, aux premières clartés de l'aube, au mas de Novis où il avait passé la nuit. Comme il cherchait à fuir, un soldat l'abattit, sur le toit, d'un coup de feu dont la balle fracassa son bras et rebondit sur son menton. Jacques Novis, son hôte, échappa, mais sa femme et leurs trois enfants furent saisis, avec le pasteur et dirigés sur Monoblet. Les captifs firent ce trajet en chantant le psaume CXLII, qui exprimait le piége où ils venaient de tomber, l'abandon où ils se trouvaient et leur recours en Dieu seul. De ce bourg, ils furent transférés aux casernes d'Anduze et de là au fort d'Alais. Là le pasteur fut séparé de ses hôtes malheureux; il les exhorta à la constance, voulut prier avec eux une dernière fois, et leur fit les plus touchants adieux.

Ce ministre a été célébré par son disciple chéri, son inséparable compagnon d'apostolat, le jeune

(1) Court, *mém. hist.* M. N. Châtelain, *Feuille religieuse du canton de Vaud* 1840, n°. 36. Deux pasteurs seulement abjurèrent en présence de l'échafaud : Molines, qui en demeura inconsolable (Montpellier 1752), et Duperron, qui en mourut de désespoir (Grenoble 1745).

Lapierre. Nous allons maintenant suivre cette élégie, en la dépouillant de son rithme défectueux pour l'abréger, la fondre dans notre récit et en faire ressortir la forte et dramatique poésie. « Cher Lafage, s'écrie le poète du désert, illustre confesseur dont les accents ont su me ravir tant de fois, hélas, pourquoi faut-il que je trace avec mes larmes le tableau de tes misères! A cette pensée, ma plume tombe de ma main, mes yeux sont deux sources vives, mon sang se glace, je sens défaillir mes esprits! J'ai besoin de ta grâce, ô Jésus! O mon cœur, reprends courage, allons revoir notre martyr bien-aimé! »

M. de Beauteville (1) le reçoit aux portes d'Alais, et le fait jeter dans un cachot obscur. Mais la foi lumineuse éclaire son cœur. Tout à coup se montrent à ses yeux deux vieillards tremblants. Hélas! c'était son père et sa mère désolée! O mon fils, s'écria son vieux père! ô mon fils, que je ressens pour toi de tourments! Comme Jacob, je ne tarderai pas à descendre de douleur au tombeau! Je n'avais que deux fils, et l'un d'eux bientôt ne sera plus! Que je meure maintenant, oui que je meure enfin, puisque j'ai pu te voir! que je t'embrasse, ô mon cher fils, reçois ma bénédiction et mes derniers adieux! — Mais, semblable à la mère de Roussel, sa mère éperdue remplit la prison de ses cris perçants : O mon fils, s'écrie-t-elle, ô mon cher fils, comment t'exprimerai-je ma douleur! Quoi, faut-il que celui qui faisait mon contentement se montre à mes yeux dans ce noir cachot,

(1) Commandant d'Alais.

ployé sous ses fers, blessé, humecté de son sang! O Dieu, viens venger ce sang innocent!... — O ma mère, répondit le martyr, laissez agir la Providence, obéissez sans murmure à ses décrets, et tombez à genoux! Et vous, ô mon père, imitez Abraham, qui, n'ayant qu'un fils, consentit, à la voix de Dieu, à le sacrifier sur la cime de Morija. Je suis cet Isaac réclamé par l'Eternel. Dieu n'exige pas que vous m'immoliez de vos propres mains; mais laissez-moi mourir pour ma foi; exhortez-moi plutôt à obéir au Seigneur qui m'appelle à la gloire de sceller de mon sang la vérité, à l'exemple de tant de martyrs! Ne me privez point de ma couronne de gloire! allez en paix, et vous, ô ma mère si affligée, ayez dans le cœur l'espoir que nous nous réunirons dans le ciel. Adieu! »

Enfin un bataillon vient, pendant la nuit, chercher le martyr, craignant sans doute qu'un ange ne le délivre, comme saint Pierre. On le conduit à Montpellier avec ses malheureux hôtes de Novis. Les soldats qui les escortent sont plus furieux que des ours; mais à leurs imprécations on les prendrait pour des démons vomis par l'enfer. Ils disent, ô ciel, aie horreur de leurs discours barbares! ils disent au peuple affligé : « Tu pleures ton pasteur; dans trois jours il sera pendu, et s'il n'y a point de bourreau à Montpellier, c'est moi qui l'étranglerai! » Cependant le peuple de Lédignan accourt en levant, de douleur, les yeux au ciel. « Monsieur, dit-il au martyr, Dieu veuille vous fortifier à ce dernier moment, il terminera bientôt vos ennuis; servez d'exemple à nos frères qui participent à vos maux; tracez-leur le chemin du ciel.

Voilà, cher pasteur, nos vœux les plus ardents! » — « Je vous remercie de vos sentiments, répond le confesseur; puisse le Seigneur suspendre le cours des fléaux qui vous accablent! Souvenez-vous de moi dans vos prières! »

Cependant le commandant (M. de Pérusse, colonel du régiment de Normandie) disait à ses soldats : « Serrez vos rangs, croisez vos baïonnettes, repoussez vivement quiconque voudrait attaquer le détachement; car je crains qu'on ne tente d'enlever les captifs. Les peuples de ces cantons sont redoutables : je tremble au seul nom de Lédignan! » Ils arrivent à Montpellier; le martyr est déposé dans la citadelle qui doit être son tombeau. Il repousse les exhortations insidieuses des jésuites, répond aux juges avec fermeté, et entend avec joie l'arrêt de mort. Il lève les yeux, et son regard, perçant les voiles du firmament, découvre les lambris célestes plus brillants que les étoiles. Pendant quatre heures, prosterné, il prie et fait retentir sa prison de ses transports et de ses soupirs. Le bourreau l'appelle enfin : il sort en chantant une hymne. Trois *Ignacéens* se présentent pour l'accompagner: « Retirez-vous, messieurs, leur dit-il, je ne veux d'autre consolateur que Jésus-Christ! » — Dès qu'il aperçoit l'échelle fatale : « O mon âme, voici le chemin des cieux ; c'est l'échelle mystique où Jacob voyait monter et descendre les anges; hâtons-nous d'en gravir les degrés; Jésus me tend les bras! » Mais le roulement de trente-deux tambours étouffe sa voix. Il prie encore au pied de l'échafaud, accorde au bourreau son pardon, et haussant la voix, les yeux au ciel, il dit : « Père reçois mon

esprit! » (17 août 1754) Ainsi mourut à l'âge de trente-un ans le ministre Etienne Tessier. Son fidèle disciple, confondu dans la foule, le suivit des yeux jusqu'à l'échafaud; et revenant seul au désert y composa cette ballade pour perpétuer la memoire du martyr. Jacques Novis, le père, fut condamné par contumace aux galères perpétuelles; sa famille fut remise en liberté, mais réduite à la plus complète indigence. Son chef était fugitif, son patrimoine presque entièrement confisqué, et sa cabane détruite pour avoir abrité, pendant une nuit, la tête proscrite d'un pasteur. (1)

Ces exécutions de Bénézet et de Lafage, surtout l'abjuration de Molines, remplissaient de joie le cabinet de Versailles; mais il convoitait une plus grande proie; il conçut l'espoir d'atteindre enfin la plus haute tête du désert, Rabaut. Mais les manœuvres de l'intendant et du vice-gouverneur demeurèrent sans résultat; ils ne purent surprendre un homme sur qui les regards d'un peuple entier veillaient avec amour. Peut-être même évitèrent-ils de découvrir un pasteur aussi influent que seraient venues leur redemander les Cévennes en armes. Soit impuissance, soit crainte, il semble que, renonçant à l'arrêter, ils tâchèrent uniquement de le déterminer à quitter la France. Ils résolurent d'emprisonner sa femme et ses enfants, et de mettre à leur élargissement l'unique condition de son éloignement perpétuel. Mais Rabaut soupçonna leur dessein, et se contenta de rappeler de Nismes sa courageuse compagne, qui,

(1) Complainte sur Lafage, manuscrits Rabaut.

pendant plusieurs années, partagea la vie errante et périlleuse de son mari. Tout à coup un incident singulier non moins qu'inattendu, fit concevoir aux églises l'espoir d'un protecteur du sang royal. Leur infortune inspira quelque sympathie au prince de Conti, chef de la branche cadette des Condé. Après une longue correspondance mystérieuse, le prince voulut connaître celui que sa renommée plaçait à la tête des troupeaux du désert. Rabaut hésita d'abord; il se décide enfin, se rend à Paris, et de là au château de l'Ile-Adam. C'est dans cette solitude qu'il fit entendre au prince les gémissements des protestants de France. Voilà tout ce que l'on connaît d'un entretien qui n'eut aucun résultat, car le prince était à demi disgracié, d'un caractère insouciant et versatile, et d'ailleurs profondément plongé dans le cynisme et l'impiété du siècle.

Bientôt après, les églises eurent la douleur de perdre leur fondateur, leur père, le vénérable Antoine Court (1660). De Lausanne, où il vivait depuis trente ans, il veillait avec inquiétude sur ses *filles* affligées, leur envoyait des pasteurs, des conseils, des consolations, et servait d'intermédiaire entre elles et leurs sœurs de l'Europe. Dans son scientifique et paisible asile, il écrivit une histoire des camisards, exacte et judicieuse, des mémoires historiques sur les persécutions du règne de Louis XV, et enfin une défense des protestants, intitulée : *Le Patriote français et impartial.* La réorganisation pastorale et synodale des églises, la fondation d'un séminaire qui, sans interruption, les pourvoyait de ministres, et la création d'une agence générale, qui les reliait au

protestantisme européen, forment, avec ses chroniques du désert, une œuvre éminente qui fit donner à Court, dès son vivant, le titre mérité de *Restaurateur du calvinisme en France.*

—



CHAPITRE V.

Le comté de Foix renferme, dans les forêts de sa frontière occidentale, quelques hameaux habités par une antique colonie de Verriers. Ils comptent environ trois cents âmes et se divisent en trois tribus, celle des Grenier, celle des Robert et celle bien moins nombreuse des Verbizier. Anoblis par Charles V, et déjà prospères au 14e siècle, leur origine se perd dans les ténèbres du moyen-âge, ainsi que le témoignent plusieurs de leurs appellations domestiques qui, transmises héréditairement, dérivent d'une basse latinité mêlée de celtique (1). Ils portaient aussi des dénominations féodales purement distinctives, et, à défaut de fiefs, recevaient à leur naissance le nom d'un rocher, d'une prairie, d'une source voisine, de l'orme séculaire qui abritait leur cabane, et même de la colombe qui chantait autour de leur berceau. Après les noblesses d'église, d'épée, de robe, de cloche, venait

(1) *Niger*, noir; *Monner*, *mons niger*, mont noir; *Montaser*, *mons acer*, mont escarpé; *Montbac*, *mons vacuus*, mont désert; *Montauriol*, *mons aureolus*, mont doré; *Podelux*, *podium de luce*, mont de la lumière; *Carcoupet*, *quer-cupæ*, mont du cratère ou du volcan.

l'humble noblesse de verre qui, placée entre les hautes et les basses classes, tenait de l'aristocratie par l'instruction et la politesse, et du peuple par le travail, la piété et des mœurs partriarcales.

Ces rustiques gentilshommes composaient principalement la petite église de Gabre, et depuis la révocation exerçaient au désert le périlleux office de lecteurs, de chantres, de catéchistes, escortaient les ministres à la chaire, au combat, et même, s'il le fallait, à l'échafaud. Ils ont courageusement fourni leur contingent à l'apostolat et au martyre. Ainsi, dès 1708, on trouve, au nombre des forçats, André Bousquet et Pierre Montaser, sur la galère *la triomphante*, à Dunkerque. En 1716, leurs assemblées furent sabrées dans les bois, et Gabre occupée par les dragons, ainsi que les Bordes et le Mas-d'Azil. Mais l'année 1745 fut surtout désastreuse pour leurs familles et leurs fortunes. Enlevés en masse et emprisonnés à Auch, l'intendant Bejin en condamna quarante-cinq aux galères perpétuelles, à la dégradation de leur noblesse et à la confiscation de leurs biens, uniquement pour s'être réunis au désert (15 février 1746). Les fabriques des sieurs de Gassion et de Pomillès furent démolies à perpétuité. Tous ne furent pourtant pas mis aux fers, mais celui que son âge, son intelligence et ses vertus font considérer comme le patriarche de cette petite tribu de captifs, Isaac Grenier de Lastermes, subit cette honorable flétrissure (3 oct. 1746), avec ses deux fils Jean et Marc, et son parent Octave de Robert. Parmi les autres prisonniers, on mentionne un Monner, un Léchart, un Béziat, un Gassion, un Bousquet, un

Laprade, un Barmont et un Courtalas qui notamment éprouva les plus rigoureux traitements dans les cachots de Toulouse. Pauline Monner et Isabelle Angéli furent rasées par le bourreau et enfermées, leur vie durant, dans l'hôpital de Tarbes. Leurs livres de prières furent brûlés et les pasteurs Olivier et Corteis exécutés en effigie sur la place de Saint-Girons. L'infortune des Verriers de Gabre, retentit douloureusement dans les églises qui votèrent aussitôt une petite subvention pécuniaire pour adoucir leur lent et pénible martyre. Entre autre secours, chaque forçat reçut journellement deux sous, et, tous les matins, il en donnait un aux argousins pour être un instant délivré de ses fers. C'est ce que nous apprend une lettre du vénérable Lastermes, captif aux bagnes de Toulon. (30 sept. 1753). On ne peut voir sans attendrissement ce vieillard octogénaire repousser avec humilité les louanges qu'un pasteur donnait à sa constance vraiment sublime, et s'accuser au contraire d'avoir, par ses péchés, mérité ce châtiment de la part de Dieu qui l'affligeait encore de la perte de toute sa famille infortunée. Ses deux fils étaient morts l'un près de lui, l'autre à Marseille, et sa *chère épouse*, dans les déserts de Gabre (1).

Les églises du comté de Foix furent desservies par le fils d'un de ces confesseurs, le jeune André Grenier de Barmont. Il avait été consacré à Lausanne, et, repoussé d'abord à cause de son ordination étrangère, il prouva aussitôt sa capacité par un solide examen sur la théologie et les langues

(1) Court, *mém. hist.*, manuscrits Rabaut.

hébraïque et grecque, et, bientôt après, son aptitude apostolique par sa mission dans les cantons encore peu explorés de l'Agénais. Il fut notamment le fondateur de ce groupe d'églises situées vers le confluent du Lot et de la Garonne. Barmont arriva de Lausanne pour consoler les troupeaux de son pays natal, désolés par le marquis de Gudanes. Ce châtelain pyrénéen, commandant militaire du comté de Foix, enleva une multitude de fidèles dont il remplit les prisons de Perpignan. L'intendant du Roussillon en condamna plusieurs aux galères perpétuelles, et, à leur tète, Pierre-Paul Mercier, ancien du Mas-d'Azil et député au dernier synode provincial (24 mars 1749). Ce jeune homme, arraché à sa femme et à quatre petits enfants, alla partager à Toulon la chaîne du vieux Lastermes qui sans doute ne tarda pas à rejoindre les siens au tombeau (1).

Ce marquis de Gudanes, que la tradition représente comme une espèce de centaure farouche galopant toujours sur les montagnes après les assemblées fugitives, était un vieux et loyal militaire qui, par un sentiment féodal, absolument dépourvu de fanatisme, exécutait rudement les ordres du roi, dont néanmoins il mitigeait parfois la rigueur par

(1) Lastermes dut mourir au bagne en 1754. — Avec Mercier, furent condamnés aux galères Etienne Laborde, perruquier, âgé de 51 ans, et son frère Paul Laborde, serrurier, âgé de 57 ans, du Mas-d'Azil (mars 1749); François Lafont, marchand de bœufs, âgé de 25 ans, du Mas-d'Azil; Jean-Pierre Bouvilla, âgé de 33 ans, et Jean Lafont, dit Rey, fournier, âgé de 33 ans, de Sabarat (22 juil. 1749). Les familles Bourges, Doumenq, Rouffiac, Lafont, Fages, Fargues, Durrieu furent disséminées dans les forts ou couvents de Montpellier, Aiguemortes, Brescou, Anduze. — Court, *mém. hist.*

des procédés généreux et même paternels. Mais les peuples qui n'entrevoyaient qu'à travers leur effroi, le formidable châtelain, lui conservent dans leurs récits l'apparente férocité de son langage officiel. Il lui arriva bientôt après une aventure qui fut pour lui le sujet d'une double mortification, mais qui eut pour nous des conséquences bien tragiques. André Barmont eut, quelques temps après (1756), pour collègue, un nommé Louis Figuières, originaire de la Saintonge. On le disait pourtant cévenol, peut-être à cause de son caractère hardi et belliqueux, et de sa ressemblance lointaine avec les prophètes camisards. Un soir, qu'après avoir évangélisé ses troupeaux au désert de l'Autane, il s'en retournait escorté par eux vers le Mas-d'Azil, il rencontra près de Roquebrune le marquis de Gudanes, à la tête d'un détachement de milices et de maréchaussée. Ma bisaïeule, jeune fille alors à peine nubile, tenant sa toute petite sœur par la main, se trouvait dans la compagnie qui s'émut extrêmement à l'aspect inattendu du commandant et de ses archers. Les hommes se disposaient même à fuir; mais les femmes, indignées de leur lâcheté, saisirent au collet leurs frères et leurs maris, et les retinrent au combat. Pour leur donner l'exemple, elles remplissent de cailloux leurs tabliers; les gentilhommes verriers tirent leurs épées et conduisent à l'ennemi ces bandes rustiques, armées seulement de bâtons, à la tête desquelles s'avance, en psalmodiant, le belliqueux pasteur Figuières. Le marquis, abandonné de ses milices, fut battu et obligé de fuir, de toute la rapidité de son cheval, dans la direction de Foix. Figuières se retira, par des sen-

tiers infréquentés, vers les forêts de Gabre ; mais les peuples entrèrent en triomphe au Mas-d'Azil où les avait précédés la nouvelle de leur victoire. M. Dugabé, consul de cette ville, homme tolérant et sage, s'avançant à leur rencontre, les harangua, leur recommanda la paix et la prudence, et leur fit distribuer des vivres sous la halle. L'éclat de cet acte de résistance légitime, mais qu'on pouvait aisément transformer en une tentative d'insurrection, fut étouffé par ses bons offices et surtout par l'influence du comte de Martignac, dont les explications justificatives prévinrent, auprès de son ami l'Escalopier (1), les plaintes vengeresses du marquis. Le père de mon aïeule, alors jeune garçon, fut chargé de porter les tettres de M. de Martignac à l'intendant de Montauban, et les dépêches de l'intendant au commandant de Foix, qui, se voyant déjoué, fit retentir de ses fureurs les salles de son manoir de Gudanes (1759).

A la tête des Verriers qui combattirent à Roquebrune, étaient les trois héroïques frères Coummel, Sarradou et Lourmade, de la tribu des Grenier, natifs de Lastermes, mais domiciliés aux Bordes-sur-Arise. L'aîné était ancien de l'église des Bordes, et les cadets, non moins pieux, donnaient aux enfants quelque instruction élémentaire, mêlée de leçons de catéchisme et de psalmodie. Ils secondaient les pasteurs, les accompagnaient dans leurs courses, et c'est vraisemblablement à la suite de quelque ministre, et pour les intérêts de la religion, que, vers l'automne de 1761, ils se rendirent

(1) Intendant de Montauban.

à Montauban où s'était établie une branche de leur tribu et où voyagaient fréquemment tous les protestants de cette partie du midi, accoutumés encore à regarder cette cité comme leur ancienne métropole. Tout-à-coup ils apprennent que le pasteur Rochette, qui les avait quittés la veille, a été arrêté dans la nuit, près de Caussade; que le tocsin de cette ville sonne, que les populations catholiques des environs accourent en armes, et qu'il s'y exécute peut-être à cette heure un massacre des protestants. A ces nouvelles douloureuses, les trois courageux Verriers s'arment et se dirigent vers Caussade avec l'intention de délivrer leur ami ou de périr avec leurs frères.

François Rochette était né à Vialas, hautes Cévennes, diocèse d'Uzès, d'une famille pauvre, mais zélée, et qui avait produit plusieurs martyrs. Les pasteurs Figuières, du comté de Foix, Gardes et Sicard, du haut Languedoc, et Gabriac, du Gévaudan, le consacrèrent à son retour de Lausanne (28 janvier 1760), et accompagnèrent l'onction mystique de ces paroles touchantes : « Nous prions Dieu, le Père des lumières, de bénir ses pieux travaux, d'augmenter en lui ses dons et ses grâces, et de le couvrir toujours de sa puissante protection »! (1) Dieu n'accueillit pas ces vœux fraternels; après vingt mois d'apostolat dans l'Agénais et le Quercy, l'infortuné ministre était dévolu au martyre. De Montauban, il se rendait, à cause du délabrement de sa santé, aux eaux minérales de Saint-Antonin (13 sept. 1761). Arrivé près de Caussade, vers mi-

(1) Archiv. consist. de Castres.

nuit, il envoya son compagnon Viala, chantre originaire d'Anduze, chercher dans la ville un guide capable de le conduire dans un hameau où il devait baptiser un enfant. Viala revint avec un jeune homme appelé Michel Balès. Ils rencontrèrent par hasard une marchande de gâteaux, qui, les voyant s'écarter pour n'être pas reconnus, les prit, dans son effroi, pour des voleurs, et les désigna comme tels à la patrouille nocturne. Cette milice accourt, et son lieutenant, nommé Raimond Delpech, demande aux deux inconnus où ils vont. — « A Montauban, répondent-ils, et nous attendons un cavalier. » C'était un mensonge et une indiscrétion qui devaient leur être funestes. Rochette arrive aussitôt et interrogé à son tour, il répond véridiquement qu'il se rend à Saint-Antonin. La contradiction de leurs réponses augmente les soupçons des milices; elles les conduisent au corps-de-garde. Vainement Viala se récrie sur la rigueur de ce traitement; vainement il se réclame du nom de plusieurs notables du pays, vainement il tente même de faire entendre au sous-lieutenant Dufraisse-Delon, ex-protestant, et même ancien du consistoire de Caussade, quelle est la profession réelle du voyageur qu'il accompagne; l'apostat demeure insensible à leur malheur. Dès le matin, le procureur du roi Pécholier, le maire Molinier, et les quatre consuls Pécholier fils, Saint-Martin, Saint-Geniès et Delpech, dit l'étudiant, viennent interroger ce prisonnier mystérieux. Il répondit, sans déguisement, qu'il était François Rochette, ministre du saint Evangile, domicilié au désert (14 sept. 1761).

Cet événement, inattendu non moins que douloureux, affligea profondément les protestants de Caussade. Sur leurs représentations, les consuls Delpech et Saint-Geniès, touchés de l'infortune du pasteur, qu'une arrestation fortuite conduisait à une mort certaine, à laquelle il n'avait pas voulu se dérober par le mensonge, essayèrent de le soustraire au fanatisme de leurs collègues, en ordonnant sa translation dans un lieu d'où il eut pu s'évader aisément au retour de la nuit. Mais soit qu'on eût deviné leur intention, soit que réellement le projet d'enlever le prisonnier eût été conçu, tout-à-coup un cri jeté, dit-on, par le prêtre, et répété de bouche en bouche, remplit la ville d'une incroyable agitation : « Les protestants, s'écrient-ils, s'arment pour délivrer leur ministre.! » C'était un jour de foire, et le concours des protestants des environs prêtait à cette allégation, probablement mensongère, une apparence de vérité. Cependant le tocsin sonne, les tambours battent ; les catholiques de la ville et de la campagne s'ameutent en armes. Pour se distinguer dans cette cohue immense, ils arborent à leurs chapeaux des lambeaux de papier en guise de croix et de cocarde blanche. Ils courent sus aux protestants isolés, fugitifs; ils en remplissent les prisons; ils resserrent le ministre. Le soir, les enfants, les femmes revenus dans leurs bourgades, y répandent leurs haines et leur effroi. A cinq ou six lieues à la ronde, les cloches d'alarmes répondent au tocsin de Caussade. Des populations épouvantées pendant la nuit se réfugient en hurlant au fond des bois. D'autres, dès le matin (15 sept), accourent en armes au secours des catholiques de

la ville qui avaient passé la nuit à fabriquer des cartouches et à fondre des balles. Les milices rustiques demandent le signal du massacre. Selon les chroniqueurs catholiques, démentis à la vérité par les protestants, le projet, conçu la veille, d'enlever le ministre eût été ce jour-là exécuté par ses partisans qui, à les en croire, attaquèrent la prison sous le commandement des trois Verriers de Gabre (1). Toutefois, les frères Grenier ne furent reconnus et relancés que hors des murs. Ces hardis chasseurs pyrénéens, armés de deux fusils et d'un sabre, refusèrent de s'en servir contre la milice et la foule qui les poursuivait dans la plaine à coups de pierres. L'un deux seulement se contenta de donner, en passant, une gourmade à un des assaillants qui brandissait une barre de fer. Enfin, des bouchers finirent par s'en rendre maîtres en les faisant saisir par leurs chiens, qui les ramenèrent comme des taureaux.

Tel est l'effroyable tumulte dont le fantôme de la Saint-Barthélémi remplit, pendant deux jours, les murs de Caussade. Parmi les clameurs des passions du temps, il est presque impossible à l'historien de distinguer la voix sereine de la vérité. Tout ce qu'on peut dire, c'est que si les protestants tentèrent réellement d'exécuter leur désir, leurs adversaires déployèrent un bien atroce acharnement contre des hommes dont l'unique intention était d'arracher à la mort un innocent, d'épargner à ses juges un crime, et à leurs noms un stygmate éternel. Enfin, les magistrats, honteux de leur er-

(1) Hist. de Montauban.

reur, de leur terreur, de leur fanatisme peut-être, relâchent cette foule de détenus, à l'exception de dix qui demeurent enveloppés dans l'infortune du ministre. Rochette, Viala, Balès, Mourcou, Lanique et un paysan de Bouïs, sont conduits à Cahors; les Grenier, Donnadieu, de Négrepelisse, et Viguier, de Réalville, sont transférés à Montauban. Le grand prévôt de cette ville instruit l'affaire; mais le parlement l'évoque à son tribunal et rassemble tous les accusés dans les prisons de Toulouse (20 oct. 1761). Les églises, consternées d'un si grand malheur, tâchèrent de fléchir cette magistrature formidable et de sauver les confesseurs. Mais vainement s'adressèrent-elles, par l'organe de Rabaut, au maréchal de Richelieu, à son successeur le duc de Fitzjames, vice-gouverneur du Languedoc. Vainenement implorèrent-elles l'intervention de Madame Marie-Adélaïde, fille aînée de Louis XV, dont la réputation d'humanité était parvenue jusqu'au désert. Cependant elles espéraient encore dans le succès de quelques recommandations influentes auprès du premier président, M. de Manibam. Mais leurs alarmes redoublèrent, lorsqu'elles virent le procureur du roi de Caussade, le fanatique Pécholier, s'établir à Toulouse, produire les témoins qu'il avait probablement ameutés lui-même, et communiquer son acharnement au procureur-général, Riquet de Bonrepos.

Rochette répondit, dans l'interrogatoire, avec une parfaite simplicité. Le jeune Lourmade, le plus éloquent des Verriers, répondit, au nom de ses frères et au sien, qu'ils n'avaient point excité de sédition, qu'ils n'avaient point fait usage de

leurs armes, qu'ils avaient au contraire été assaillis à coups de pierres, et déchirés par des dogues. Viala et Balès, qu'ils avaient seulement indiqué au ministre le chemin de Saint-Antonin; Donnadieu et les autres accusés qu'au lieu d'avoir causé une émeute, ils avaient été maltraités par l'émeute du peuple de Caussade. Et quelles que fussent les présomptions contraires, le résultat général des débats confirma leur déposition. Les accusés adressèrent encore un mémoire à la cour, représentant « que de tous les inculpés, le ministre était seul proscrit par les lois; que lui seul avait besoin d'implorer sa clémence; qu'il suffisait aux autres d'attendre sa justice; que Rochette exposait que si l'on devait condamner au dernier supplice un sujet dévoué à son prince, uniquement pour avoir voulu s'acquitter de ce qu'il regardait comme son devoir, son supplice, loin de le dégrader, serait pour lui un triomphe; qu'enfin, il s'emblait être hors du cas de la loi, n'ayant exercé son ministère qu'en chambre close et non dans des assemblées publiques, et n'ayant été arrêté que comme au hasard et comme simple particulier. » Ce mémoire se terminait par ces paroles bibliques : « *Videte quid faciatis; non enim hominis exercetis judicium sed Domini; et quodcumque judicaretis in vos redundabit.* » II Paralip. IX. 5.

Malheureusement, le fanatisme de la magistrature était alors exalté par le procès encore pendant des Calas, dont celui-ci formait comme le préambule. Les jeunes victimes de Caussade devaient ouvrir ce drame touchant et terrible du martyr de Toulouse. Rochette fut condamné au gibet; les frères

Grenier, comme gentilshommes, à la décapitation; Viguier à dix ans de galères, et Viala à six ans, Donnadieu à cinq ans de bannissement des sénéchaussées de Toulouse et de Montauban. La cour ordonnait enfin de saisir partout où on les trouverait les ministres Figuières, Gardes, Sicard et Gabriac (1). Quelques justes appréhensions que leur inspirât le rigorisme fanatique du parlement, les églises étaient loin de s'attendre à cet *arrêt foudroyant.* Il parut inoui, barbare à l'égard surtout des Verriers dont la culpabilité n'avait reçu des débats aucune certitude juridique. Ils étaient condamnés sur une simple présomption, sur un port d'armes illicite, et probablement sur le précédent fatal de leur participation au combat de Roquebrune.

« Eh bien! s'écrièrent les martyrs, quand le lendemain matin on leur eut lu la sentence dans leur prison; eh bien, il faut mourir! Prions Dieu d'accepter le sacrifice que nous lui offrons! » Puis ils embrassèrent leurs compagnons condamnés aux galères, et félicitèrent ceux qui recouvraient leur liberté. Les quatre principaux curés de la ville entrèrent; Rochette les remercia de leur zèle et les supplia de ne pas troubler leurs derniers moments. L'un des prêtres le menaça de l'enfer: « Nous allons paraître, répondit le pasteur, devant un juge plus juste que vous, devant celui-là même qui a versé son sang pour nous sauver. » Les curés l'interrompirent, et quand ils parlèrent de l'hérésie et

(1) « Gabriac l'aîné, taille de 4 pieds 8 pouces, marqué de petite-vérole, portant perruque, visage rond, yeux bleus; son quartier est à Saint-André-de-Valborgne. » *Signalements des ministres.*

et du pouvoir qu'a l'église romaine de délier les péchés, le ministre les interrompit à leur tour, et leur dit que la religion protestante était fondée sur l'Écriture et que les péchés ne sont remis que par la foi en la mort sanctifiante du Rédempteur.

A midi, les prêtres se retirèrent pour laisser prendre aux martyrs leur dernier repas; mais n'ayant plus besoin de substanter cette vie mortelle, ils ne songèrent qu'à donner à leurs âmes leur festin mystique, des exhortations, des prières, des hymnes, aliments d'immortalité. Leur calme et pieux enthousiasme attendrit les geoliers et les soldats; mais quand les captifs les remercièrent de leurs bons offices, et les prièrent de leur pardonner leurs torts involontaires, les gardiens fondirent en larmes. L'un d'eux surtout paraissait vivement ému : « Mon ami, lui dit Rochette, n'êtes-vous pas prêt à mourir pour le roi? Pourquoi donc nous plaignez-vous de mourir pour Dieu » ? Une heure après, les curés revinrent. Les martyrs les supplièrent encore de se retirer : « Mais c'est pour votre salut que nous sommes ici ! » s'écria l'un des prêtres. Lourmade répondit : « Si vous étiez à Genève, prêts à mourir dans votre lit; car on n'y tue personne pour cause de religion, seriez-vous bien aise que quatre ministres, sous prétexte de zèle, vinssent vous persécuter jusqu'au dernier soupir! Ne faites donc pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît ». Et comme les prêtres les obsédaient avec le crucifix : « Parlez-nous, s'écria Coummel, parlez-nous de celui qui est mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification; nous sommes prêts à vous écouter; mais n'y mêlez point vos superstitions ! »

A deux heures, les martyrs sortirent des prisons de la conciergerie. Les prêtres se placèrent avec eux sur le charriot fatal, qui d'abord s'achemina vers Saint-Etienne. Un capitoul en robe rouge à la tête de la garde à cheval de la cité, un commissaire du parlement en robe noire, l'un et l'autre chargés d'assister à l'exécution, formaient, avec le bourreau, le funèbre cortége. Aux termes de l'ordonnance, le ministre était nu-pieds, sans habit et *la hart au col;* mais les Verriers s'étaient vêtus avec une sévère élégance pour cette fête de la mort. Devant le portail de la cathédrale, le char s'arrêta: Le ministre, craignant qu'on ne voulût le forcer d'abjurer devant l'autel, refusait de descendre. Le commissaire lui dit que c'était pour faire amende honorable et pour demander pardon à Dieu, au roi et à la justice d'avoir contrevenu aux ordonnances. « Vous voyez donc, répondit-il, que je ne m'étais pas tout-à-fait trompé; ce serait faire abjuration! » — « Ce n'est qu'une formalité! » répartit le commissaire. — « Je ne connais point de formalité contre ma conscience, » répliqua le ministre. Mais on le força de descendre du chariot. Il se mit pourtant à genoux, et dit : « Je demande pardon à Dieu de tous mes péchés, et je crois fermement en être lavé par le sang de Jésus-Christ qui nous a rachetés à grand prix. Je n'ai point de pardon à demander au roi. Je l'ai toujours honoré comme l'oint du Seigneur; je l'ai toujours aimé comme le père de la patrie. J'ai toujours été bon et fidèle sujet, et les juges m'en ont paru très-convaincus. J'ai toujours prêché à mon troupeau la patience, l'obéissance, la soumission, et

mes sermons, qu'on a en main, sont renfermés en abrégé dans ces paroles : Craignez Dieu, honorez le roi. Si j'ai contrevenu à ses lois touchant les assemblées religieuses, c'est que Dieu m'ordonnait d'y contrevenir; quant à la justice, je ne l'ai point offensée, et je prie Dieu de pardonner à mes juges. » Après de vives contestations, le greffier et le bourreau durent se contenter de ces aveux.

Le char funèbre se dirigea vers l'échafaud dressé, non sur la vaste place Saint-George, théâtre ordinaire des exécutions, mais sur celle bien moins spacieuse du Salin ou de la Monnaie. Dès le matin, des troupes nombreuses en gardaient l'étroite enceinte et les plus lointaines avenues, car on semblait craindre le désespoir des protestants. Mais quand les sons lugubres des cloches annoncèrent la dernière heure des martyrs, les protestants éplorés se retirèrent au fond de leurs demeures dont l'ombre seule convenait à leur douleur, et n'accordèrent aux victimes que le secours de leurs prières. Cependant une foule immense se pressait sur le passage du cortége; elle envahit la place fatale, les fenêtres voisines, les balcons, les toits; on ne voyait que des nuées de têtes! Cette populace fanatique, dont les rugissements demandaient naguère le sang de Calas, oubliait sa férocité à l'aspect des confesseurs qu'elle trouvait sans doute bien jeunes pour mourir. Rochette avait vingt-six ans, Coummel trente-quatre, Sarradou trente-deux, Lourmade vingt-deux seulement. Les Verriers étaient grands et beaux; leur figure exprimait un mélange de douceur et de fierté. Sur la face du ministre, pleine de grâce et de sérénité, rayonnait comme un ravissement de la mort. Ils

s'entretenaient ensemble et à haute voix de la vie meilleure à laquelle ils allaient surgir, et des choses du ciel. Leurs discours arrachaient à la foule des larmes et des sanglots. Rochette remplit jusqu'à la fin ses devoirs de pasteur en exhortant ses compagnons. Il les bénit une dernière fois, et monta l'échelle en chantant cet hymne. « La voici l'heureuse journée! » Les deux aînés virent, sans la moindre émotion, le supplice du ministre; mais le plus jeune pencha son visage dans ses mains en sanglottant. Puis ils s'embrassèrent et recommandèrent leurs âmes à Dieu. Coummel fut décapité le premier; Sarradou le second; quand vint le tour du jeune Lourmade, le bourreau lui dit avec attendrissement : « Voyez vos frères!... Ne mourez pas!... abjurez! » Le martyr se courbant sur le billot ensanglanté, lui répondit : « Fais ton devoir! » La tradition populaire ajoute que bien que l'arrêt fixât l'ordre de leur exécution, d'après celui de leur naissance, il s'éleva à ce sujet entre les trois frères un débat touchant sur l'échafaud. Les plus jeunes sollicitaient l'honneur de devancer dans la mort celui qui les avait précédés dans la vie. Mais l'aîné ne voulut pas céder ce tragique privilége du trépas. Il tendit sa tête à la hache pendant que ses frères célébraient le départ solennel de l'âme, par des cantiques dont ils continuèrent la mélodie triomphante dans le ciel, où le pasteur les introduisit tour-à-tour comme ils l'avaient tour-à-tour escorté hors des tribulations du monde (1).

(1) *Les Toulousaines*, lettre XXII, par Court de Gibelin. Je dois ce document, devenu très-rare aujourd'hui, à la complaisance de M. Sabatié, pasteur de Toulouse, qui a eu l'excellente idée d'en faire réimprimer la partie historique, la seule intéressante pour nous, à la suite du procès de Calas.

Ainsi périrent ces jeunes et héroïques martyrs. Leur mort répandit dans les églises un deuil universel. Quand la nouvelle en parvint à Nismes, le jeune Rabaut Saint-Etienne entrait dans son apostolat qu'il ouvrit par leur oraison funèbre. Elle retentit, au milieu des gémissements, dans toutes les chaires du désert. Le pasteur Figuières survécut long-temps à ses pieux amis et mourut, dans un âge assez avancé, aux Bordes-sur-Arise (1682). Il fut enterré furtivement dans la plaine, presqu'à l'orée septentrionale du cimetière actuel des protestants, lesquels viennent à leur mort se grouper tour-à-tour, comme leurs pères pendant la vie, auprès de de leur courageux pasteur qui sommeille encore ainsi à la tête de son troupeau.

CHAPITRE VI.

—

Depuis un siècle qu'elle durait, cette proscription de deux millions de citoyens n'avait point frappé l'opinion publique de la France. Leurs martyrs montaient chaque jour sur les bûchers et les échafauds, sans que personue fît entendre en leur faveur la voix de l'humanité. Ils mouraient sous le soleil, aux regards de la foule, au milieu d'une époque retentissante, comme des captifs immolés en silence, dans l'ombre, au fond d'une tour. Leurs gémissements n'étaient recueillis que par le cœur de leurs frères au désert. Leur sacrifice n'était connu que de Dieu. Pour faire tomber ce mur d'airain, il fallut qu'un hasard portât, jusqu'à Voltaire, le bruit de la catastrophe de Calas. Le poète s'empare de cette infortune qui allait, comme tant d'autres, expirer dans l'oubli, et tout palpitant de sympathie et d'indignation, il en remplit la France, l'Europe, le monde, et la lègue à l'avenir.

(1761) Jean Calas, originaire de la Cabarède, près de Mazamet, marchand d'indiennes à Tou-

louse, rue des Filatiers (1), avait épousé en 1731 Anne-Rose Cabibel, née en Angleterre, de réfugiés languedociens, sortis aussi des environs de Castres. De ce mariage étaient issus six enfants, Marc-Antoine, Jean-Pierre, Louis, Louis-Donat, Anne-Rose et Anne Calas. Une fille catholique, Jeanne Viguier, vieillie à leur service, formait le complément indispensable de cette famille laborieuse dont le commerce était prospère, la réputation sans tache, et dont le bonheur n'était troublé que par la législation intolérante qui pesait sur les protestants. Marc-Antoine, le fils aîné, jeune homme instruit, mais d'un naturel fier et mélancolique avait peut-être eu le tort d'abandonner le comptoir paternel dont il n'avait pas les goûts, pour aspirer au barreau d'où sa religion l'excluait, mais où l'appelaient ses talents. Toutes ses sollicitations ne purent vaincre à cet égard l'inflexibilité des lois et le rigide fanatisme des magistrats. Toutefois sa fierté dédaigna d'acquérir par l'hypocrisie un titre d'avocat sur lequel il fondait son avenir. Mais Louis, son second frère, dont le caractère était bien différent du sien, n'hésita pas; il abjura promptement une religion qui s'opposait à sa fortune, et quitta furtivement la maison paternelle. L'archevêque se déclare son protecteur et demande au père outragé une pension pour le fugitif. Calas y consent volontiers; mais l'apostat ne répond aux bienfaits de ses parents que par la plus noire in-

(1) Ou Grand'rue. La maison de Calas répond aujourd'hui au n° 50, et n'a presque pas subi de changements depuis la catastrophe qui l'a rendue célèbre.

gratitude, et devient, en les calomniant, le premier instrument de leur ruine. Les chagrins que Louis causait à sa famille indignaient profondément Marc-Antoine. Il avait sévèrement blamé son apostasie; et bien loin de vouloir l'imiter, comme on l'a prétendu depuis, il eut au contraire un moment le désir d'aller étudier à Genève, pour revenir exercer en France le ministère périlleux du désert. Il communiqua même son projet à son ami, maître Chalier : « Mon cher, lui répondit le vieil avocat, c'est un méchant métier que celui qui mène à la potence ! » La catastrophe de Caussade fit vraisemblablement évanouir ce désir fugitif d'un esprit irrésolu et d'ailleurs atteint du scepticisme de son siècle. Sa mélancolie naturelle s'accrut dans ce vide où le rejetait invinciblement une législation barbare. Sans avenir et sans espérance, il prit en dégoût une existence inutile. Le malheureux jeune homme s'excitait à la mort, en déclamant le funèbre monologue d'Hamlet : *Etre ou n'être pas!*

Un soir (13 oct. 1761), Calas retint à souper un ami de ses enfants, le fils d'un célèbre avocat au parlement, François Gobert de Lavaïsse, qui, revenant de Bordeaux où il apprenait le commerce, traversait rapidement Toulouse pour se rendre auprès de son père, à sa campagne de Caraman. Les convives furent M. et Mad. Calas, leurs deux fils aînés et le jeune voyageur. Au dessert, Marc-Antoine sortit d'un air sombre et profondément pensif. Comme il traversait la cuisine, « monsieur lui dit la vieille servante! approchez-vous du feu. » — « Ah! répondit-il, je brûle! » Et il descend. Vers dix heures, Lavaïsse se retire; Pierre Calas le recon-

duit avec un flambeau. Quelle n'est pas leur surprise et leur douleur, lorsqu'en passant devant la porte intérieure du magasin, ils trouvent, entre les deux battants entr'ouverts, un cadavre suspendu, l'infortuné Marc-Antoine! « Ah, mon dieu, ah, mon dieu, » s'écrient-ils! Le père accourt, la mère, à qui on avait voulu cacher son malheur, arrive toute tremblante; ils se jettent sur le corps de leur fils; ils tâchent de le ranimer par leurs soins et leurs embrassements; mais leur tendresse et l'art d'un chirurgien appelé par Lavaïsse demeurent impuissants; leur fils n'était plus! Ces parents infortunés ne pensent alors qu'à prévenir tout soupçon de suicide pour dérober la famille à la flétrissure de l'opinion publique, et le cadavre à l'opprobre de la claie. Cette prudence bien concevable est envenimée par la foule accourue à leurs gémissements. Les capitouls, l'Ile de Brive et David de Baudrigue, convaincus du suicide allaient se retirer, quand tout-à-coup une voix s'écrie : « Calas a tué son fils, parce qu'il devait abjurer demain! » Cette dénonciation anonyme, invraisemblable est saisie par le fanatisme de Baudrigue; il résiste aux observations de son collègue, en disant : « Je prends tout sur moi! » Et sans autres formalités, il fait transférer au capitole les Calas, leur servante, Lavaïsse et le cadavre. Pierre Calas laissait un flambeau dans le corridor : « Eteignez-le, dit l'échevin avec un sourire amer, vous ne reviendrez pas de sitôt! » Effectivement, après avoir dressé le procès-verbal, il fit jeter les accusés dans les prisons de l'Hôtel-de-Ville.

Toulouse, à demi peuplée de noblesse et de

magistrature, de moines et de confréries, était encore, par son fanatisme, une ville du moyen-âge. La cité dominicaine allait célébrer la seconde fête séculaire instituée en commémoration du massacre de quatre mille protestants. Cette famille hérétique parut naturellement au peuple une victime envoyée de Dieu pour les pompes de cette solennité. Sous cette impression, le cri jeté dans la foule que Calas avait assassiné son fils, court de bouche en bouche; il grossit, il se développe étrangement. « On connait, dit-on, son catéchiste; le néophyte devait entrer dans la confrérie des pénitents blancs, même dans l'ordre des jésuites. Les protestants, d'après leurs symboles religieux, sont obligés d'etrangler leurs enfants infidèles. Les pères font agenouiller la victime et l'étouffent dans les ténèbres. Le meurtre de Marc-Antoine avait été résolu le 13 oct. dans un conciliabule tenu dans une maison de la paroisse de la Daurade. Lavaïsse, arrivé ce jour-là de Bordeaux, devait être le bourreau! » Tels sont les discours absurdes de la foule. On interroge Louis Calas; l'apostat, dans les accès d'un désespoir simulé, confirme ces abominables mystères. Ces vagues bruits prennent enfin un corps dans les publications officielles des capitouls. L'archevèque vient en aide aux magistrats, et lance un monitoire sommant tous les vrais catholiques, sous peine d'excommunication, de révéler à la justice ce qu'ils savent de la culpabilité des Calas. Baudrigue se rend encore, dans leur maison, accompagné du bourreau qui, d'après l'examen de la porte fatale, atteste l'impossibilité du suicide. Dès-lors, le

meurtre de Marc-Antoine est regardé comme indubitable. Les capitouls ordonnent que le corps soit provisoirement déposé en terre sainte, au cimetière Saint-Etienne. Le peuple accueille avec enthousiasme la décision des magistrats, et prépare au cadavre qui, naguère devait être jeté aux chiens, les pompes consacrées aux martyrs. Quarante prêtres, les pénitents blancs, toute la multitude, avec des cierges, des bannières et des hymnes, l'escortent solennellement du capitole à la cathédrale. Les jours suivants, les cordeliers et les pénitents renouvellent, dans leurs chapelles, des services funèbres où se rendent les députations de tous les ordres monastiques. Une draperie blanche, symbole de l'innocence, tapisse la nef. Sur un catafalque magnifique, s'élève un squelette représentant la victime; d'une main il tient un rouleau ouvert où sont écrits ces mots : Abjuration de l'hérésie; et de l'autre une palme, emblème du martyre. Les prêtres font son apothéose; le peuple l'invoque, il croit éprouver sa vertu miraculeuse. Ces pompes préparèrent le jugement du tribunal des capitouls. Il condamne Calas, sa femme et son fils à la question ordinaire et extraordinaire, et Lavaïsse et la servante à être présents à la torture (18 nov. 1761). De tous les juges, un seul déclara les prévenus innoncents; c'était l'assesseur Carbonnel.

Les infortunés interjettent appel. Le parlement casse l'arrêt, mais, en ordonnant une plus ample information, il conserve la procédure si vicieuse des capitouls. Pendant tout l'hiver, les accusés demeurèrent au secret, dans un cachot, chargés de fers, et gardés par des soldats. Ce rigoureux traitement

n'altéra pas la constance de Calas, la résignation de sa compagne, la fermeté de leur fils, la fidélité de leur vieille domestique. Lavaïsse montra surtout un dévoûment vraiment sublime. Son père le conjure de faire des aveux, de sauver ses jours, de détacher son sort de la destinée fatale d'une famille condamnée par la voix publique. « Mon père, répond le noble jeune homme, je ne trahirai point la vérité. La famille Calas est innocente. Sa vertu me devient plus chère dans son infortune. Je lui resterai fidèle ! » Un seul juge, M. de Lasalle, se déclara pour les Calas. Il blâma l'irrégularité du monitoire, et les pompes funèbres accordées au cadavre de Marc-Antoine. Il ajoutait « qu'il n'y a point de présomption, fût-elle de droit, qui puisse faire regarder un père comme capable de la mort de son fils, et balancer la présomption naturelle et sacrée qui met les pères à l'abri de tout soupçon du meurtre de leurs enfants. » Pendant que ce conseiller faisait entendre la sainte voix de l'humanité, un de ses collègues s'écria furieux : « Ah, monsieur, vous êtes tout Calas ! — Ah, monsieur, répondit Lasalle, vous êtes tout peuple ! » Malheureusement, il crut devoir se récuser, et par cette fausse délicatesse, rendit inutile sa vertu.

Cette seconde instruction, faite dans le même esprit et avec les mêmes éléments que la première, devait nécessairement produire les mêmes résultats. Cette cour criminelle ne pouvait elle-même rendre la justice avec impartialité; deux conseillers avaient approuvé formellement la *glorification* de Marc-Antoine. Un troisième avait précédemment opiné affirmativement sur la culpabi-

lité des Calas; un quatrième, nommé Laborde, qui, pendant les débats, s'était retiré dans sa maison de campagne, près d'Alby, revint expressément pour condamner la victime (1). Toutes les charges furent en vain détruites par l'habile et puissante argumentation de l'éloquent avocat Sudre. Ce défenseur crut même devoir produire une délibération des pasteurs et professeurs de Genève, certifié par le baron de Montpeyroux, résident de France, attestant qu'aucun synode n'approuve qu'un père fidèle immole son fils apostat. Calas, et le protestantisme si outrageusement calomnié dans ce vieillard, eurent encore un défenseur en Paul Rabaut qui éleva sa voix du fond du désert. Il lança un écrit intitulé : *La calomnie confondue* avec cette épigraphe : S'ils ont appelé le père de famille Beelzebuth, combien plus traiteront-ils de même ses serviteurs ! (Math. x. 25). « Ce qui nous a pénétrés de la plus vive douleur, s'écriait le ministre avec indignation, c'est qu'en lisant ce monitoire, nous y avons vu qu'on suppose, comme un fait prouvé ou du moins probable, que l'assassinat du défunt avait été délibéré dans une assemblée de religion, et que ses parents avaient été chargés de l'exécuter. Voilà donc nos assemblées religieuses accusées, par un tribunal de justice, avec l'approbation de l'official et sous les yeux d'une cour souveraine, d'être une espèce de cabale où l'on délibère le parricide... Que de pareilles atrocités se répandissent parmi un peuple ignorant, à l'égard d'une société peu connue, on

(1) Voltaire, hist. des Calas.

pourrait n'en être pas étonné; mais que dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, on charge de telles accusations une église dont la croyance est celle de la moitié de l'Europe; que le magistrat y donne lieu par un monitoire qui tende à nous rendre odieux; que les supérieurs ne répriment point un tel attentat contre des citoyens que la loi ne distingue point du reste des sujets, c'est presque nous livrer à la fureur d'une populace crédule. Nous ne le dissimulons point, c'est nous attaquer par l'endroit le plus sensible, que de nous imputer de semblables horreurs. Que l'on confisque nos biens, qu'on nous envoie aux galères, qu'on attache nos ministres au gibet, qu'on nous rassasie d'opprobres et de supplices; mais du moins qu'on respecte les maximes d'une morale qui n'a d'autre auteur que Jésus-Christ. Qu'on nous punisse comme de mauvais raisonneurs ou comme infracteurs de ces lois pénales que nous ne pouvons observer sans violer de plus augustes lois; mais qu'on ne nous accuse pas d'être des pères dénaturés, et de l'être en vertu d'une religion toute sainte... Ni le prince, ni le ministre, ni le parlement n'ajouteront foi à ce bruit répandu par ceux qui devaient l'étouffer. Le roi sait qu'une religion qui forma le plus vertueux de ses ancêtres... ne peut enseigner une morale homicide. Le ministre n'ignore pas que nous demandons à grands cris cette liberté de conscience que les protestants accordent à leurs adversaires partout où ils sont les maîtres. Le parlement qui ne trouvera pas dans le procès l'ombre de la prétendue assemblée, sera persuadé qu'elle n'exista jamais... On peut même dire hardiment que

ceux qui ont imaginé cette assemblée n'y ont pas cru. S'ils y eussent cru, l'auraient-ils énoncée dans un monitoire? En l'énonçant, ne donnaient-ils pas avis aux coupables de prendre la fuite. Aucun pourtant ne l'a prise. S'ils l'avaient seulement soupçonnée, n'auraient-ils pas fait des recherches secrètes? N'auraient-ils pas craint d'éventer un mystère aussi important? Quel a donc été leur but? Il est difficile de leur en attribuer d'autre que celui de nous rendre odieux. L'accusation intentée contre Calvin est une impudence qui ne mérite point de réponse. Les écrits de ce docteur ont fait l'admiration d'une partie du monde et le désespoir de l'autre » (1).

Cette véhémente apologétique, loin de convaincre les juges, les irrita, nuisit à Calas, et mit en péril les jours du pasteur du désert. Le parlement condamna sa brochure à être lacérée et brûlée au perron du palais. « Le titre seul, disait le procureur-général et le seing de Paul Rabaut... suffiraient pour exciter la sévérité des lois contre un téméraire qui ose s'arroger la dénomination de ministre du saint Evangile » (6 mars). L'arrêt s'éxécutait au moment même où, pour comparaître devant ses juges une dernière fois, Calas, chargé de fers, traversait la cour qui séparait sa prison du tribunal. Ces archers, ce greffier, ce bourreau, ces flammes, toute cette pompe d'autodafé troublent le vieillard qui, dans son effroi, croit voir son propre bûcher. Dans son émotion, il ne put faire aux juges que cette seule réponse : « Je suis in-

(1) Manuscrits Rabaut, cités par M. Coquerel.

nocent! » Tout démontrait son innocence en effet, et sa vertu, et sa réputation, et sa vieillesse, et son infirmité, et la fidélité de sa domestique et le dévoûment de Lavaïsse, et l'éloquence victorieuse de Sudre, et l'attestation irrécusable de l'église de Genève. Qu'opposaient-ils, ces juges, à cet accord imposant de la nature et de la raison qui les pressaient de leurs cent voix les plus sacrées? Un cri sorti de la foule, le rapport absurde d'un chirurgien, l'expertise infâme du bourreau. C'est sur ce déplorable fondement qu'après d'assez longs débats, treize juges, à la stricte majorité de huit voix contre cinq[1], condamnèrent JeanCalas, *convaincu d'homicide*, à subir la question ordinaire et extraordinaire, à être rompu vif, à expirer, deux heures après sur la roue et a être enfin jeté dans un bûcher (9 mars 1762).

En entendant l'horrible sentence, le vieillard, dont tant de chagrins avaient affaibli peut-être un peu le moral, se ranima pour mourir. On espérait que la torture lui arracherait l'aveu de son crime, et le nom de ses complices. « Là où il n'y a point de crime, il n'y a point de complices! » répondit-il aux capitouls. Les dominicains Bourges de Castres, et Caldaguès de Toulouse, montèrent avec lui sur le chariot fatal. Pour lui faire faire amende honorable, un cierge à la main, à demi-dépouillé de ses vêtements, on le traîna long-temps de rue en rue et d'église en église, et enfin à l'échafaud, dressé sur la place Saint-Georges. Pendant ce funèbre trajet, le vieillard serein faisait à ses amis des signes d'adieu, et sans cesse répétait à la foule: « Je suis innocent! » Au pied de l'échafaud, le

P. Bourges, le pressant dans ses bras, le conjura d'avouer *son crime.* « Et vous aussi, s'écria-t-il, vous croiriez qu'un père ait voulu tuer son fils ! » Le bourreau le saisit : au premier coup de masse, il poussa une plainte assez faible et reçut tous les autres sans exhaler un soupir. Etendu sur la roue, il ne cessa de prier Dieu pour lui et pour ses juges. « Sans doute ils auront été trompés par de faux témoins » disait-il. La seconde heure de son martyre expirait : « Mon cher frère, lui dit le P. Bourges, vous n'avez plus qu'un instant à vivre. Par ce Dieu que vous invoquez, en qui vous espérez, et qui est mort pour vous, je vous conjure de rendre gloire à la vérité! » — « Je l'ai dite, répondit Calas, je meurs innocent. Jésus-Christ, l'innocence même, voulut bien mourir par un supplice plus cruel encore. Je n'ai point de regret à une vie dont la fin va, je l'espère, me conduire à un bonheur éternel. Dieu punit sur moi, sur sa mère, sur son frère, le péché de mon malheureux fils. Il est juste, et j'adore son châtiment !... Mais ce jeune étranger, cet intéressant Lavaïsse, comment la Providence l'a-t-elle enveloppé dans mon désastre! » Alors le farouche capitoul Baudrigue, s'élançant sur l'échafaud s'écria : « Malheureux, vois le bûcher qui va réduire ton corps en cendre, dis la vérité! » Le martyr détourna la tête, et, recevant le dernier coup, il expira. Les dominicains se retirèrent en murmurant : « Il est mort un juste ! c'est ainsi que mouraient nos premiers martyrs » (10 mars 1762).

Ainsi périt à l'âge de soixante-huit ans l'infortuné Calas. Au spectacle sublime du juste mourant, le peuple oublie son fanatisme et perd sa férocité ;

il s'attendrit, il pleure, il proclame l'innocence du martyr. Juge terrible à son tour, il condamne ces juges barbares; et ces juges éperdus, reconnaissant sa justice et se condamnant eux-mêmes, abandonnent les autres victimes. Ils relâchent la veuve infortunée, sa fidèle domestique, le généreux Lavaïsse. Pour colorer leur iniquité, ils bannissent Pierre Calas; mais à peine sorti de la ville homicide, on le ressaisit, et, pour le convertir, on l'enferme au couvent des Jacobins. Ses deux sœurs, absentes pendant la nuit fatale, et retenues depuis au monastère de la Visitation, imitèrent sa fidélité; mais elles trouvèrent des amies dans les tendres et pieuses filles de François de Salles. (1)

Ainsi Toulouse, au nom de Dieu, au nom de la religion et de la justice, s'énivrait de sang humain, et renouvelait, sous le Christ, les fêtes abominables de Moloc. En vingt jours (19 fevrier et 10 mars) elle immola cinq victimes, un vieillard chargé d'ans et de vertus et quatre jeunes hommes pleins de vertus et d'un long avenir. Et c'est au milieu d'un siècle éclairé, d'une nation polie, hospitalière, d'une civilisation amollie, voluptueuse, incrédule même, que la cité barbare immola cette hécatombe humaine. Toutefois, le fanatisme se perça lui-même au cœur dans la férocité de ce dernier transport : ce fut la dernière fureur du tigre avant d'expirer. Le monstre avait à ses trousses un redoutable chasseur, *venator fortis*, qui le combattait depuis un demi-siècle. L'épicuréisme apparu à la mort de

(1) Voltaire, hist. de Calas. Relations de Pierre et de Donat Calas, à Châtelaine. Mémoires de Mariette et d'Elie de Beamont etc.

Louis XIV, d'abord insouciant et frivole, s'était transformé en une philosophie novatrice, audacieuse, vengeresse, qui, dans son activité plus impétueuse qu'intelligente, n'aspirait à rien moins qu'à régénérer le monde. Elle se personnifiait alors dans Voltaire, et ce géant de l'ironie, dans la guerre immense qu'il avait déclarée au moyen-âge, en avait saisi corps à corps le fantôme, en s'écriant : *Mort à l'infâme!* (1)

De sa solitude, au pied des Alpes, il écoutait, en frémissant, le bruit lointain des horribles tragédies qui s'exécutaient dans Toulouse. Alors même, le jeune Donat Calas ayant appris à Nismes, les désastres de sa famille, se réfugiait en Suisse. Quatre mois plus tard, son frère Pierre, échappé du couvent où on le retenait, vint y chercher aussi un asile. Voltaire ému, appelle auprès de lui les deux orphelins, qui, tombant à ses pieds en sanglotant, demandent la réhabilitation de la mémoire de leur père infortuné, à celui qui dirigeait l'opinion du siècle. Convaincu de l'innocence de Calas, il la proclame, il la démontre, il confond ses juges, il en appelle au conseil du roi, il charge de cette grande cause les avocats célèbres Mariette, Elie de Beaumont et Loiseau de Monléon. Madame Calas se rend à Paris, et les églises intéressées comme elle à la justification du martyr, secourent l'indigence de sa veuve pour obtenir cette réparation expiatoire. Enfin le 9 mars 1765, le conseil royal déclara à l'unanimité Calas innocent; son nom fut réhabilité, l'arrêt annulé, les biens rendus. Louis XV

(1) Correspondance, lettres à d'Alembert.

imita même la munificence d'une foule de grands seigneurs de toutes les nations, qui rivalisèrent d'humanité envers la *triste famille* dont l'infortune eut au moins la consolation d'exciter un intérêt universel. Madame Calas mourut plus qu'octogénaire, à Paris (1792), et survécut trente ans à la catastrophe qui attachait à son nom une célébrité lugubre et pour ainsi dire romanesque.

Enfin, nous voilà sortis de cette région de sang, et nous venons d'inscrire les noms des deux dernières victimes, Rochette et Calas. Le jeune Rochette termine le martyrologe ecclésiastique, commencé soixante-dix-huit ans auparavant par le vieil Homel; et le pacifique Calas clôt le martyrologe laïque, ouvert quatre-vingt-treize ans auparavant par le belliqueux Marcilly. Voltaire avait brisé l'échafaud vermoulu de Bâville.

—



CHAPITRE VII.

Dès que Voltaire eut donné le signal, magistrats, philosophes, littérateurs, devinrent les organes de la tolérance, et comme les échos de la grande voix de Ferney (1). La tolérance fut le mot d'ordre universel : les procureurs-généraux Rippert de Montclar, Servan, la Chalotais, la réclamaient au sein des parlements; Turgot, d'Alembert, dans les journaux et des pamphlets; Fenouillot de Falbaire au théâtre. Paris, la France entière, accueillirent avec enthousiasme son drame célèbre de *l'honnête criminel*, épisode attendrissant de l'histoire du désert, dont le héros réel, nommé Fabre, se substituant à son vieux père, avait, par dévouement filial, passé près de quinze ans aux bagnes de Toulon. La philosophie nouvelle pénétrait par tous les pores cette vieille société qu'elle dissolvait profondément, comme l'air dissout un cadavre.

Quelque temps aprés le procès de Calas, le jeune

(1) Voltaire donna le mouvement; mais il est juste d'observer que, sept à huit ans avant lui, Turgot et Rippert de Montclar, procureur-général au parlement d'Aix, avaient réclamé, non-seulement une vague tolérance religieuse, mais encore un état civil pour les protestants.

et savant Antoine Court de Gébelin, né à Nismes en 1625, visita sa province et sa ville natale (1). Il vit les mères et les veuves des martyrs de Vialas, de Toulouse, et de Gabre, auxquelles les églises s'étaient empressées d'apporter des secours et des consolations. A Nismes, il revit Paul Rabaut, son condisciple, et les fils de son ami, ses jeunes et brillants élèves. Après ce dernier et violent orage, humides encore du sang des victimes, les églises relevaient la tête; fortifiées par leurs blessures récentes, elles se sentaient animées d'une vigueur vivace, invincible, et désormais au-dessus de l'échafaud. Le culte proscrit depuis plus de quatre-vingts ans, rentrait insensiblement du désert dans les murs des villes. Après cette tournée dans le midi, Gébelin s'établit à Paris avec le titre de député-général des églises : elles allouèrent un modique traitement de quatre cent cinquante livres à leur mandataire, qui, uni par la science avec les encyclopédistes, entretint encore, par sa charge, des relations immenses avec les magistrats, les intendants, les ambassadeur étrangers, et même les ministres de Versailles (1663).

Gébelin contribua notablement à la réhabilitation de la mémoire de Calas, et au rétablissement dans ses biens et son honneur de Sirven, dont le malheur est comme l'image affaiblie de l'infortune du martyr de Toulouse. Paul Sirven, feudiste de Saint-Albi, avait vu la plus jeune de ses trois filles enlevée de sa maison par les ordres de l'évêque de

(1) *Gébelin* était son nom du désert, et l'anagramme de celui de son père, de *Lingèbe.*

Castres, pour être enfermée au couvent des Dames-Noires de cette ville. La jeune Elisabeth se montra toujours rebelle aux enseignements des religieuses ; on l'exhorte vainement, on la menace, on la fustige, on lui met la camisole de force, et, par suite de mauvais traitements, on la rend folle. Dans cet état déplorable, l'évêque renvoie l'enfant à ses parents (9 oct. 1760). Pâle, exténuée, meurtrie, affamée, furieuse, elle ne reconnaît pas sa mère et veut déchirer ses sœurs ; enfin, la pauvre insensée, errante dans la campagne, va se jeter dans un puits, à une lieu de sa bourgade, non loin de Mazamet. Dix-huit jours après seulement on découvrit le corps de l'infortunée : c'était l'époque où l'on publiait en Languedoc que les symboles et les synodes protestants ordonnaient aux pères d'assassiner leurs enfants enclins au catholicisme. L'accusation de Calas devint une présomption fatale à Sirven ; comme le malheur de Sirven consomma la perte de Calas. « Voilà, s'écrièrent les juges de Toulouse, un nouvel exemple d'un père et d'une mère parricides ! » La justice de Castres s'empare du cadavre ; l'évêque lance des monitoires pour solliciter les déclarations des fidèles qui ont vu Sirven noyer son enfant. Le vieillard, sa femme, ses deux filles, décrétés de prise de corps, résolurent, d'après les conseils de leurs amis, de se dérober par la fuite au sort qui menaçait Calas. C'était dans l'hiver (1762) : ils traversent à pied le Rouergue et les Cévennes couvertes de neige. *L'une des filles, mariée depuis un an, accouche en chemin au milieu des glaces, et, mourante, elle emporte son enfant mourant dans ses bras.* Ils se dirigent vers la Suisse, et

comme le jeune Calas, arrivent à Ferney. *Figurez-vous*, dit Voltaire, *quatre moutons que des bouchers accusent d'avoir mangé un agneau!* Jamais *tant d'innocence et tant de malheur!* A peine s'abritent-ils dans l'asile que leur accorde le poète, qu'ils apprennent *que le père et la mère sont condamnés à mort, les filles bannies à perpétuité, leurs biens confisqués, et qui ne leur restent plus rien au monde que l'opprobre et la misère.* Voltaire justifie d'abord les Sirven davant le public, *ce juge de tous les juges.* Elie de Beaumont plaida leur cause au conseil du roi. Enfin, après cinq années d'instance (mars 1768), un arrêt du conseil cassa l'arrêt infâmant et capital. Le vieillard put revenir, avec ses deux filles, mourir au foyer paternel; mais sa femme était morte de chagrin dans l'exil (1).

Cependant ce système oppresseur tombait de vétusté, comme un filet usé qui ne peut plus retenir sa proie. Les intendants n'osaient plus condamner aux galères; on relâchait même les forçats; mais on leur vendait la liberté. Leur rançon variait de mille à trois mille livres. Les états protestants, qui leur accordaient une petite subvention dans leur captivité, vinrent encore à leur aide pour acheter leur délivrance. Le margrave de Brandebourg-Bareith-Culmbach, et son épouse, la princesse de Prusse, sœur chérie du grand Frédéric, voyageant dans le midi, contribuèrent à l'élargissement de plusieurs galériens. A son passage à Toulon, le prince visita les bagnes, et les confesseurs lui présentèrent un placet; par son intervention,

(1) Voltaire, lettre à d'Alembert. Avis au public.

neuf d'entre eux virent tomber leurs fers; de ce nombre Pierre-Paul Mercier, ancien de l'église du Mas-d'Azil, et ses compatriotes Etienne et Paul Laborde (1755). Rabaut qui, dans cette circonstance, avait adressé une supplique à ce prince allemand, implora plus tard, à ce qu'il paraît, en faveur des captifs, l'appui de Voltaire. Le poète fit briser les fers de l'un d'eux, Claude Chaumont, de Genève. Il se retira aussitôt dans sa ville natale, et le ministre réfugié Chiron le conduisit aux pieds de son libérateur à Ferney. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer la lettre que ce pasteur écrivit à Rabaut, pour lui raconter la réception que leur fit le philosophe (mars 1764).

« Je fus très-bien accueilli;... je lui portai quelques nouvelles de madame Calas... Enfin je lui dis que j'avais amené un petit homme, qui venait se jeter à ses pieds pour le remercier de ce que, par son intercession, il venait d'être délivré des galères; que c'était Chaumont que j'avais laissé dans son antichambre, et que je le priais de me permettre de le faire entrer. Au nom de Chaumont, M. de Voltaire me témoigna un transport de joie, et sonna tout de suite pour qu'on le fît entrer. Jamais scène ne me parut plus bouffonne et plus réjouissante : « Quoi, lui dit-il, mon pauvre petit bonhomme, on vous avait mis aux galères! Que voulait-on faire de vous? Quelle conscience de mettre à la chaîne et d'envoyer ramer un homme qui n'avait commis d'autre crime que de prier Dieu en mauvais français! » Il se tourna plusieurs fois vers moi, en détestant la persécution. Il fit venir dans sa chambre quelques personnes, qu'il avait chez lui, pour

qu'on participât à la joie qu'il avait de voir le pauvre petit Chaumont, qui, quoique proprement mis selon son état, était tout stupéfait de se voir si bien fêté; il n'y eut pas jusqu'à un ex-jésuite qui ne vînt faire son compliment de félicitation; cela rendait tout confus le galérien délivré; il me parut alors encore plus petit; c'était à mes yeux un vrai lilliputien, tout au plus le diminutif d'un lapon. Déconcerté comme il était, je faisais pour lui la fonction d'interprète de ses sentiments; du moins, j'étais assuré de ne pas mentir en assurant son bienfaiteur de sa vive reconnaissance, et je tâchai d'y placer quelques éloges, et la sensibilité de tant de personnes pour le bien qu'il avait fait à celui-ci, à madame Calas et à d'autres. M. de Voltaire me répondit : « Vous mettez trop de prix à ce que j'ai fait pour ce bon homme; une seule lettre que j'ai écrite à M. de Choiseul, a opéré cet élargissement; mais aussi c'est le seul galérien pour lequel j'ai écrit et pour lequel j'oserai écrire. — Ah! monsieur, lui dis-je alors, vous prenez tant de plaisir à soulager les misérables et à faire des heureux! Vous êtes un vrai ami des hommes; vos écrits ne respirent que des sentiments d'humanité, et vos actions les réalisent. Vous ne bornerez pas à celui-ci vos bons offices; d'autres en sentiront les effets. » Voilà une esquisse d'une longue conversation que j'ai eue avec cet homme célèbre, qui me combla de politesse, témoigna beaucoup de joie à Chaumont à qui, pour couronner la fête, il fit présent de quelques piastres. » (1)

(1) Manuscrits Rabaut cités par M. C. Coquerel. La lettre est du 6 mars 1764.

Enfin le prince de Beauveau, guerrier religieux et philantrope dont la noble figure annonçait, disent les contemporains, la majestueuse beauté de son âme, reçut le commandement-général du Languedoc (1763). Ce maréchal acheva de faire tomber les fers des confesseurs protestants. Un des derniers libérés fut Alexandre Chambon, de Pranles, fils vraisemblablement d'un des lieutenants d'Abraham, dans la dernière insurrection du Vivarais, pendu à Montpellier quelques jours après la mort du chef camisard. Après vingt-sept ans de bagne, ce vieillard en sortit octogénaire (1769), et reçut des églises un secours mensuel de douze livres, seul morceau de pain qui restât à ses derniers jours dans le dénûment absolu où le laissait la confiscation totale de ses biens, jadis considérables.

Pendant une inspection qu'il faisait des forteresses de la plage, le maréchal, accompagné de son neveu, le jeune et brillant chevalier de Boufflers, vint à Aiguemortes, et voulut voir la tour de Constance. Ce donjon, ancienne prison des camisards, et illustré par l'évasion d'Abraham, était alors réservé à la détention des femmes; quatorze captives y gémissaient encore lors de la visite du prince. A son aspect inattendu, ces infortunées tombèrent toutes à la fois à ses pieds, qu'elles inondaient de larmes, *essayant des paroles et ne trouvant que des sanglots.* Plusieurs étaient octogénaires. La plus jeune, âgée de cinquante-trois ans, en avait passé trente-huit dans cette tour. C'est l'intéressante Marie Durand, sœur du martyr, emprisonnée à l'âge de quinze ans, à cause de

l'apostolat de son frère. Toute sa jeunesse s'était écoulée dans ce sépulcre. L'infortune de cette religieuse fille, racontée par elle-même, inspire l'intérêt touchant et sombre de quelque légende biblique. Elle correspondait, au nom de toute la comunauté avec Paul Rabaut : « Monsieur et très-cher pasteur en Jésus-Christ, lui écrivait-elle, je suis extrêmement flattée que vous ayez reçu ma lettre avec plaisir. C'est un délice excellent pour moi que mon pasteur, que je respecte et que j'aime très-cordialement, daigne faire attention à ce que lui dit sa brebis captive. Cette faveur me console et me fait supporter mes peines avec patience (4 février 1760). » Les prisonnières éprouvaient de grandes souffrances dans ce cachot aérien, construit au milieu des étangs et enveloppé de leur atmosphère insalubre. « J'ai l'honneur de vous informer que plusieurs de mes compagnes avaient été forcées de s'endetter dans leurs maladies de l'année dernière, et que j'étais du nombre; je peux vous dire, à la vérité, qu'alors je devais vingt-sept écus; aujourd'hui, je n'en dois pas tant, mais peu s'en faut (15 avril 1762). » Elles étaient dans le plus triste dénument : « Je me suis acquittée de cinquante livres; Dieu sait comme j'ai passé ma vie ! Je me suis passée de robe tout l'été, de tablier, de souliers et autres choses bien nécessaires; mais pourvu que je puisse m'acquitter, avant de quitter ma cruelle prison, je serai contente (21 août 1762). » Les dons des églises et des fidèles venaient parfois adoucir un peu leurs privations. « M. Tansard (de Nismes), nous fit passer cent soixante livres, et quelques jours après,

nos demoiselles (d'Aiguemortes), vinrent aussi, et comme je ne demande jamais rien que le besoin ne nous presse, j'ai voulu laisser couler le temps, afin de pouvoir dire vrai... » (*Ibid.*).

Un vif rayon d'espérance brille aux guichets de leur horrible donjon. « Monsieur, très-cher et très-honoré pasteur ;... il y a quelques jours qu'une personne nous dit que notre liberté de conscience était donnée, et qu'en conséquence nous avions la nôtre, pourvu que personne ne s'y opposât; mais qu'il se pouvait qu'on représentât que la plus grande partie de nous étions fort âgées, et qu'en ce cas, on nous retiendrait... On m'a assuré que M. le duc de Fitzjames arrive en province le mois prochain; ce seigneur a fait tout son possible pour nous tirer d'ici, il y a deux ans passés... Le temps étant devenu plus favorable pour nous auprès de Sa Majesté, peut-être qu'il recevrait des ordres de notre auguste monarque pour nous rendre libres. Faites vos efforts, monsieur, mon très-honoré et cher pasteur, pour briser les lacs qu'on voudrait nous tendre... La nouvelle chimérique nous rendit toutes malades. Je dis chimérique, quoique le père gardien des cordeliers et les plus distingués de cette ville, nous assurent toujours qu'elle était réelle, mais que quelqu'un se mit contre. Celui qui nous porta la nouvelle si affirmative, greffier de notre ville, dit à une de mes compagnes qui lui disait que ladite nouvelle avait été fausse : « Elle ne le sera pas, nous travaillons pour cela. » La personne qui nous parla sur la liberté de conscience, nous dit qu'on nous relâcherait; mais parce qu'il faut, dit-elle, rendre les biens, cela fait qu'on nous retient....

Au nom des entrailles de la divine miséricorde, donnez-moi tous les soins possibles pour nous arracher de notre sépulcre si affreux... Monsieur et très-cher pasteur, nous avons bien besoin de tous vos secours. Le grand Dieu, bon et pitoyable, nous prête son secours tout puissant !... Qu'il bénisse votre digne personne et votre aimable famille, vous protége tous et accomplisse, par vos précieuses mains, la grande œuvre de sa paix... et m'accorde la grâce de la plus douce satisfaction que je désire au monde, après la paix de l'église, celle d'avoir le doux avantage de voir celui que j'aime, que j'honore... — Mes plus respectueuses salutations à tous ceux qui vous sont chers; puissiez vous, et le talent que vous avez reçu du ciel, revivre en eux jusqu'à la fin des siècles (26 août 1764).

Toutefois, l'heure de la délivrance de la pauvre Marie ne sonna que quatre ans après. Elle revit enfin son hameau natal, le Bouchet de Pranles en Vivarais (1768). Mais sa cabane était en ruines. Elle eut recours pour la relever à *son cher et honoré pasteur* : « Ma nièce vient de m'écrire que tout un quartier de ma maison allait s'écrouler sur ses fondements, que les derniers vents avaient risqué de la renverser, qu'une chambre s'en allait par pièces, que tous les couverts étaient entièrement, pourris, qu'on avait emporté les planches des planchers, qu'on n'y pouvait point mettre la tête à couvert, et qu'elle n'avait aucune ressource... Charitable pasteur, que je trouve dans vos dons de piété quelques secours pour mettre la tête de deux misérables à couvert. Que ma maison, qui est rasée, soit totalement perdue, c'est pour la gloire de Dieu;

mais celle qui résiste encore à l'hiver de la persécution, qu'on puisse s'y mettre un peu à couvert... avec quelqu'un pour travailler mon bien. Peut-être que Dieu, par sa grande et inépuisable miséricorde me bénira, et je le rendrai avec le temps. » Marie, pendant et après sa captivité, entretenait encore une nièce infirme, probablement la fille du martyr. « Observez, monsieur, que je ne suis entrée en possession de mon bien que depuis vingt et un jours, et que pendant vingt mois, j'ai nourri et entretenu ma nièce comme j'ai pu, et que pendant seize mois, je ne tirerai que quelques châtaignes et même fort peu, parce qu'on m'a coupé mes arbres. Mais Dieu juge à propos que je sois ainsi affligée de toutes les façons; veuille-t-il me donner la force de tout souffrir avec une sainte patience! Je me recommande à vos ferventes prières; j'en ai grand besoin. » L'église Vallonne d'Amsterdam accorda à la pauvre Marie une rente viagère de deux cents livres tournois, dont elle fit part à son voisin Chambon, qui revenait, octogénaire, des bagnes de Toulon. Il est beau de voir une simple fille du peuple, comprendre et accomplir dans le malheur, d'une manière aussi sublime, l'éternelle loi du sacrifice. (1)

La dernière assemblée, un peu remarquable, capturée par les soldats, fut celle des grottes d'Orange (8 mars 1768). Huit de ses membres, à la tête desquels Etienne Tournier, négociant, se dévouent pour tous. Ils sont conduits aux prisons du Cirque. L'officier, repentant de sa violence, et embarrassé de ses captifs, leur insinue de s'évader.

(1) Correspondance de P. Rabaut, citée par M. C. Coquerel.

«Non pas, répondent-ils, c'est à l'autorité publique à nous rendre la liberté!» Deux mois après, le roi ordonna leur élargissement; et Tournier alla rendre compte de cet évènement à Paul Rabaut, à Nismes. « Votre petite église a donné un grand exemple! » répondit l'apôtre du désert. Le dernier ministre condamné à mort par contumace fut Béranger exécuté en effigie à Mens (1767). Et le dernier emprisonné fut le pasteur Broca, à Meaux (1773). De sorte qu'on peut dire que la persécution violente expira avec le règne de Louis XV (1774). A cette époque, l'Ordre malfaisant qui avait inspiré la révocation, avait été non-seulement expulsé de France et de la plupart des royaumes de l'Europe, mais encore aboli par le souverain Pontife.

Louis XVI enfin monta sur le trône que ses deux prédécesseurs lui léguaient entouré de révolutions. Les deux religions saluèrent, à son avènement, le jeune monarque, l'une suppliante, l'autre menaçante et vengeresse : «Sire, lui criaient du fond du Languedoc les peuples du désert, permettez-nous de célébrer un culte qui ne tend qu'à former les hommes à la vertu. Que nos unions acquièrent la consistance que notre état incertain semble toujours leur refuser; que nos enfants avoués jouissent sans effroi des droits que la cupidité veut leur ravir; que du milieu de nos sanctuaires, relevés par votre autorité, nous puissions faire éclater notre reconnaissance, et servir par nos prières de rampart à la monarchie. Daignez éteindre ces lois que la politique proscrit et que l'humanité désavoue. Plusieurs de nos frères, qui respirent depuis longtemps sur une terre étrangère, n'attendent que ce

moment favorable pour venir grossir les forces de l'état. Quel bonheur pour nous, si l'occasion nous était offerte de réaliser aux yeux de la nation les sentiments patriotiques que nous essayons de vous exprimer. Ah! Sire, soyez touché de nos revers; laissez-vous attendrir; nous le sollicitons tous baignés de pleurs! » — « Sire, disaient les prélats catholiques par la bouche de l'archevêque de Toulouse, Loménie de Brienne, vous reprouverez les conseils d'une fausse paix, les systêmes d'une tolérance coupable. Nous vous en conjurons, Sire, ne différez pas d'ôter à l'erreur l'espoir d'avoir parmi nous des temples et des autels; achevez l'ouvrage que Louis-le-Grand avait entrepris et que Louis-le-Bien-Aimé a continué. Il vous est réservé de porter le dernier coup au calvinisme dans vos états; ordonnez qu'on dissipe les assemblées schismatiques des protestants, excluez les sectaires, sans distinction, de toutes les branches de l'administration publique, et vous assurerez parmi vos sujets l'unité du véritable culte chrétien! »

Le monarque à qui l'on venait de faire jurer à Rheims l'extermination de l'hérésie, suivit les mouvements de son cœur qui, naturellement droit et bon, l'entraînait vers la tolérance. Il appela au conseil le sage Turgot et le philantrope Malesherbes. Turgot, n'étant encore qu'intendant de Limoges, avait, long-temps avant tous, et avec une largeur de vues qu'on n'a pas dépassée depuis, plaidé la cause des églises du désert (1754). Malesherbes jetait dans les fameux mémoires qu'il publia plus tard, les bases de l'édit réparateur. Malheureusement, leur ministère fut très-court, et la cabale contraire qui

ressaisit le pouvoir, recula l'accomplissement de ce grand acte de justice. Enfin, en 1785, Malesherbes fut rappelé avec le baron de Breteuil qui devait, dans cette œuvre salutaire, associer son nom au nom si long-temps fatal de Lamoignon. Rulhière, ancien secrétaire d'ambassade de Breteuil, en avait, par ses ordres, préparé les matériaux sous la direction de Gébeliu. La mort de Court (10 mars 1784) retarda encore la confection de cette loi si impatiemment attendue. Ce savant homme succomba sous le poids de sa composition célèbre, *le Monde primitif* dont il n'a pu, dans 9 volumes in-4°, que jeter les bases colossales. Remonter d'idiôme en idiôme jusqu'à une langue primitive, et de symbole en symbole jusqu'à un mythe originel, c'est là, sans doute, une conception des plus gigantesques et des plus chimériques de l'esprit humain. Chose triste à dire, les horreurs de la faim troublèrent les derniers jours de cet érudit illustre, dont le comte d'Albon déposa les restes dans un tombeau qu'il leur éleva sous ses bocages de Franconville, dans la vallée de Montmorenci. Gébelin est l'homme le plus remarquable qu'ait produit le séminaire fondé par son père, à Lausanne; après lui, Rabaut St-Etienne, Alba Lasource, le Giroudin; et cet André Jean-Bon qui représenta avec tant de calme et de courage la Convention, dans cette grande bataille navale que Villaret-Joyeuse livra aux Anglais commandés par l'amiral Howe : génération orageuse échappée aux échafauds de Bâville pour retomber parmi les échafauds de Robespierre! (1) — Après son retour

(1) Saint-Etienne, Saint-André et Lasource, étaient les noms du désert de ces trois pasteurs conventionnels.

d'Amérique, Lafayette passa à Nismes; et le jeune héros de la liberté politique dans les déserts américains, fut embrasser Paul Rabaut, le vieil athlète de la liberté religieuse, dans les déserts cévenols. Lafayette donna, dit-on, à Saint-Etienne le conseil de se rendre à Paris pour hâter la rédaction si lente et si laborieuse de l'édit. Et ce n'est pas sans étonnement qu'on vit un pasteur cévenol fêté dans les hôtels de Breteuil et de Malesherbes, neveu de Bâville. Enfin, l'édit parut, mais incomplet, mais insuffisant, presque injurieux (1787); voici la substance, l'esprit de cette loi *plus célèbre que juste :* « Nous, Louis XVI, roi de France, convaincu de l'inutilité d'un siècle de persécutions, et cédant à l'opinion publique qui vous protége, avons résolu, par nécessité plutôt que par sympathie, de reconnaître votre existence civile; en conséquence, dorénavant vos femmes et vos enfants seront légitimes, vos personnes respectées, votre culte toléré, votre commerce libre. Pour cette grâce royale, vous serez assujettis au service de l'état et à l'entretien de la religion catholique, seule dominante; mais du reste, vous demeurez à jamais exclus de toutes fonctions d'administration, de judicature, d'enseignement, et privés de tout moyen d'influence dans le royaume. En un mot, vous n'obtiendrez de nous que ce que le droit naturel ne nous permet pas de vous refuser. » Non, non, un édit ainsi conçu n'était pas une réparation convenable, après un siècle d'une aussi cruelle opopression La France seule proclama notre entière et complète émancipation par l'organe auguste de la Constituante. Cette illustre assemblée appela mê-

me, aux honneurs de sa présidence hebdomadaire, un pasteur du désert, Rabaut Saint-Etienne qui, à peine revêtu de sa haute dignité législative, et pour faire hommage de sa gloire à son vénérable père, se prosterna respectueusement à ses pieds (1). Ce jour-là, les martyrs cévenols eurent aussi leur triomphe ici-bas dans ce grand vieillard, leur re-représentant et leur symbole.

Mais, parti de la grande révolution religieuse du 16e siècle, j'arrive à la grande révolution politique du 18e. J'entends à l'horison le murmure d'un peuple irrité, semblable au rugissement des grandes mers. Je vois un trône rompu! Un autel brisé! Je vois une société caduque tourbillonner comme une feuille morte, et disparaître dans la tempête!

(1) Il écrivit à son père : « Le président de l'assemblée nationale est à vos pieds. » Rabaut le jeune.



LIVRE DOUZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Parvenus au terme de cette histoire, parcourons-en de nouveau le champ lugubre, et glanons pieusement les épis qui nous ont échappé ou que, dans notre narration rapide, nous n'avons pu lier en gerbe. Combien d'hommes illustres possédait l'église réformée de France, avant que la défection ou le bannissement n'en eussent éclairci les rangs.

Dans les armées : Turenne; les maréchaux de Duras et de Lorges, ses neveux; Louis de Duras, leur frère, qui raffermit momentanément, sur le trône d'Angleterre, la dynastie chancelante des Stuart; Shomberg, qui la renversa pour toujours à la journée de la Boine; Ruvigni, qui enleva à Philippe V l'Espagne que Berwick lui reprit à la bataille d'Almanza. Sous ces chefs, une multitude

d'officiers de mérite; les Cévennes seules fournirent aux princes protestants quatre lieutenants-généraux : Racoules, de Salgas; Audibert, d'Alais; Belcastel, de Saint-Hippolyte; Meirol, probablement de Saint-Jean-du-Gard; ce dernier périt en Espagne (1710).

Dans la marine : Duquesne; le marquis de Villette, petit-fils d'Agrippa d'Aubigné, et père de madame de Cailus, célèbre par les grâces de son esprit. Ce lieutenant-général n'abjura qu'avec la plus vive douleur, et sa fille, qu'on lui avait enlevée tout enfant, ne se convertit qu'à la condition *qu'on la garantirait du fouet.* (1)

Dans les lettres, les sciences, les arts : Conrart, d'Ablancourt; l'helléniste Lefèvre, excellent commentateur de Pindare; sa fille, la célèbre traductrice d'Homère, et son mari, le savant Dacier; l'éloquent Pélisson; l'historien Rapin-Thoiras; Barbeyrac, traducteur de Grotius; Bayle, précurseurs des encyclopédistes; les chimistes Charas et Lémery; l'architecte Bott; le physicien Papin, inventeur obscur des machines à vapeur; le voyageur Tavernier.

Parmi les ministres apostats : Joseph Saurin, le mathématicien, père de l'auteur dramatique; et David-Augustin Brueys, qui trouva, dans son abjuration, les secrets de la comédie.

Enfin, parmi les pasteurs exilés : Claude, Dubosc, Antoine, Samuel et Jacques Basnage, Jurieu, Beausobre, Lenfant, Allix, Pajon, Laplacette, Abbadie,

(1) Souvenirs de madame de Cailus.

Superville, Janiçon, Papin, Benoît, Elie Saurin, etc. Tous ces ministres, diversement illustres, étaient, comme la plupart des solitaires de Port-Royal, et comme les meilleurs esprits de leur siècle, d'ardents cartésiens. Jurieu va même jusqu'à dire, qu'avant Descartes on n'avait pas encore une notion claire de l'*esprit.* Et Jacques Saurin fait, dans un de ses sermons, un magnifique éloge de ce philosophe qui, effectivement, avait opéré dans la philosophie une révolution analogue à celle accomplie dans la religion par Luther.

Jacques Saurin, la grande voix du refuge! Saurin n'est pas seulement un prédicateur dont le génie participe de l'élévation de Bossuet et du pathétique de Massillon; il est encore, et c'est là son grand caractère, l'organe d'un peuple exilé, l'orateur d'une révolution demi-religieuse, demi-politique. Son éloquence tient presque autant de la tribune que de la chaire, et ses sermons ont la véhémence orageuse des harangues du forum. Laissez-le se mesurer encore une fois avec Rome, et lui lancer au front quelque foudroyante invective! Entendez avec quelle magnanimité superbe il laisse tomber ses bénédictions sur Louis XIV! avec quelle vive et noble gratitude il se plait à proclamer l'hospitalité de la Hollande! comme il félicite cette république de sa puissance et de sa liberté! Et puis quels tendres et touchants retours vers la France, vers les ruines des temples, vers ses compagnons d'infortune. Soit qu'il leur rappelle ces nuits fatales où, s'échappant de leurs foyers tumultueusement envahis par les soldats, ils fuyaient en pleurant vers l'exil, soit qu'il les représente

errants par troupeaux de la mer du midi à la mer du septentrion, soit que, dans un drame effrayant, l'orateur, semblable à un prophète d'Israël, ose porter devant Dieu les murmures plaintifs des confesseurs, et rapporter aux confesseurs les justifications paternelles et formidables de Dieu : « O mon peuple que t'ai-je fait, dit l'Éternel ? — Ah ! Seigneur, que de choses tu nous a faites ! chemins de Sion couverts de deuil, portes de Jérusalem désolées, sacrificateurs sanglottants, vierges dolentes, sanctuaires abattus, déserts peuplés de fugitifs, membres de Jésus-Christ, errants sur la face de l'univers, enfants arrachés à leurs pères, galères regorgeantes de confesseurs, sang de nos compatriotes répandu comme de l'eau, cadavres vénérables puisque vous servîtes de témoins à la vérité, mais jetés à la voirie, et donnés aux bêtes des champs et aux oiseaux des cieux pour pâture, masures de nos temples, poudres, cendres, tristes restes des maisons consacrées à notre Dieu, feux, roues, gibets, supplices inouis jusqu'à notre siècle, répondez et déposez ici contre l'Éternel » (1). Le monde n'avait pas entendu depuis Job un dialogue plus lamentable et plus sublime.

Ce sombre et pathétique orateur avait sur sa figure, dans sa voix, son geste, tout son maintien, une grâce ardente, une énergie onctueuse où palpitait tout son cœur dont l'excessive sensibilité fut à la fois la cause de sa mort, et de son immortalité ici-bas.

Saurin, par une piété mal entendue, eût voulu

(1) Sermon pour le jeûne de 1706.

entraîner en Hollande tous les protestants de France. Ils résistèrent heureusement à ses appels réitérés, impérieux. De cette grande émigration, il ne reste plus aujourd'hui dans les Pays-Bas que vingt-quatre églises qui parlent encore notre langue ; puis quelques autres disséminées au loin, une à Hambourg, une à Francfort, à Berlin, à Londres qui diminuent de jour en jour : partout ailleurs ces familles exilées ont disparu depuis long-temps, absorbées par les races environnantes dont l'énergie assimilatrice altère insensiblement leur idiôme paternel, et transforme jusqu'à leurs noms, comme pour effacer leur dernier regret avec ce dernier indice de leur origine. De sorte que bientôt elles n'auront plus même un souvenir de la patrie tant pleurée par leurs ancêtres. En voyant s'éteindre ainsi cette grande migration française, on regrette qu'elle n'ait pas eu, dès le commencement, un chef célèbre qui, donnant aux fugitifs son nom pour drapeau, ne soit pas allé fonder avec ses compagnons une colonie sur quelque plage de l'Amérique ou dans quelque archipel des Indes. Ce chef de bannis aurait eu sous la main tous les éléments d'un peuple; des généraux, des soldats, des matelots, des savants, des manufacturiers, des artisans, des laboureurs et des capitaux pour leur premier établissement. Il eût sans doute, à l'exemple de Penn, jeté les bases d'un puissant empire ; une France nouvelle et protestante fleurirait aujourd'hui sur son tombeau ; tandis que ce peuple disséminé sur la face de l'Europe a livré à l'étranger son sang, sa sueur, son or, son industrie, son langage, son nom même, et ne laissera qu'un vague souvenir.

Plusieurs écrivains ont fait un parallèle plus ingénieux que solide de l'émigration protestante de 1685, et de l'émigration catholique de 1790, des Cévennes et de la Vendée (1). Il est possible que les cévenols aient quelques traits communs avec les vendéens; ils avaient peut-être une même manière de combattre; ils étaient également insaisissables, les uns dans leurs montagnes, les autres dans leurs bocages. On peut comparer même l'entrée de Charette à Nantes (2) avec l'entrée de Cavalier à Nismes. Les lettres de Carrier ont un effroyable rapport avec les lettres de Bâville; et les noyades de la Loire ont pu être imitées des noyades de l'Océan. Mais, après cela, quelle différence entre les deux insurrections! l'une était protestante, l'autre catholique; l'une populaire, l'autre aristocratique; l'une faite au nom du roi, l'autre au nom de Dieu; la première était instinctivement, au moins en politique, la tête lointaine de la révolution; la seconde était la queue égarée du règne de Louis XIV. Et fondamentalement, il n'y a pas plus de ressemblance entre elles qui n'en existe entre ces deux grandes époques de notre histoire. Quant aux deux émigrations, la catholique ne renfermait que des classes privilégiées; la protestante réunissait les divers éléments d'un peuple complet, et son œuvre fut immense; mais la royaliste, où sont ses colonies, ses villes, ses comptoirs, ses académies, ses livres, ses guerres, ses victoires,

(1) M. Capefique entre autres, règne de Louis XIV.

(2) Thiers, *Hist. de la révolution.*

ses défaites, ses conquêtes ? quel monument enfin a-t-elle laissé de son passage dans le monde ? (1)

Les pasteurs du désert se divisent en deux familles dont il ne faut pas confondre le caractère ni les actes : les pasteurs populaires et les pasteurs selon la tradition apostolique. Vivens est le chef des prédicants et des prophètes belliqueux ; les ministres pacifiques ont pour père le vénérable Brousson. Brousson, Vivens et leurs disciples travaillèrent d'abord en commun à l'apostolat du désert. En 1700, le parti populaire et guerrier, armé de glaive et de la parole, fit une tentative d'organisation et d'affranchissement, et succomba après une lutte héroïque. A la mort de Louis XIV, le parti pacifique reparaît seul et accomplit enfin la délivrance par la parole et le martyre. C'est la grande œuvre d'Antoine Court : Rabaut et ses autres élèves ne furent que les instruments de son entreprise, qu'il conçut, qu'il dirigea pendant près de cinquante ans, et dont il fut l'historien. Lorsqu'il mourut, elle avait triomphé. Ce pasteur illustre a donné la mesure des travaux éminents qu'un homme ordinaire peut accomplir avec un sens juste, une volonté persévérante et un but invariable. L'œuvre de Court subsiste encore, bien que mutilée par Napoléon. A l'époque de la réorganisation des cultes, le premier consul substitua à notre antique discipline la loi dite de germinal an X, dont l'insuffisance est la cause primordiale de l'anarchie actuelle de nos églises. L'empereur transféra, en 1809, le séminaire de Lausanne à

(1) Voyez sur ce sujet les mémoires de Grégoire, évêque de Blois.

Montauban, sur les ruines, pour ainsi dire, de l'ancienne académie de cette ville. Que de révolutions ont agité l'existence de cette école théologique du midi, fondée sous Henri IV, exilée par Richelieu à Puylaurens, supprimée par Louis XIV, rétablie par Antoine Court à Lausanne, ramenée enfin à son siége primitif par Napoléon!

—



CHPAITRE II.

—

L'insurrection camisarde fut purement populaire. Tous ses chefs étaient hommes de travail : Laporte, forgeron, Roland, vigneron, Cavalier, pâtre, Catinat, gardeur de chevaux. Les cardeurs étaient les plus nombreux, Vivens, Seguier, Castanet, Salomon, Ravanel et la belle Isabeau. Le plus élevé en naissance et en fortune, était Elie Marion, *de Barre*, *dans les hautes Cévennes*, *né en* 1678, *de père et de mère protestants*, *gens de bonne vie et de mœurs irréprochables*, *qui vivaient du revenu de leurs biens* (1). Elie était clerc de procureur.

L'œuvre principale des Laporte, après l'organisation militaire dont nous reparlerons plus tard, fut l'établissement des cavernes. Il est toutefois vraisemblable qu'ils ne firent que ramener ces peuples dans ces vastes grottes que leurs ancêtres avaient habitées pendant les guerres religieuses des siècles précédents. C'est ainsi que, dans le comté de Foix, la grotte de Mas-d'Azil, close de

(1) Théâtre sacré.

portes de bronze par Jeanne d'Albret, reçut dans son sein les protestants des environs et aida la ville à repousser les attaques de Thémines, maréchal de Louis XIII. Ces sauvages citadelles continuèrent d'être qnelquefois, pendant la paix, la demeure de ces peuplades dont les villages étaient détruits. Les descendants des camisards de Salomon (un guide me l'a du moins assuré), vivent encore aujourd'hui dans les antres de Cassagnas. Pour les assainir, ils en lembrissaient les voûtes avec des planches, les tapissaient de ramée, les crépissaient d'argile et de bouse de vache.

Ces cavernes servaient de greniers, de caves, de magasins, d'étables, d'hôpitaux, de poudrières et d'arsenaux. Les greniers se remplissaient des blés enlevés aux abbayes et aux villages catholiques ou fournis par les bourgades protestantes. A la mort de Roland, les grottes de Toiras, quoique épuisées, possédaient encore quatre-vingts sacs de blé; celle de Sauve cent cinquante. Les insurgés commencèrent par moudre leur froment et cuire leur pain dans les hameaux. Puis, la fraude étant découverte, Roland fit construire des moulins et des fours particuliers. Les distributeurs faisaient voiturer les vivres aux lieux convenus des haltes militaires ou des assemblées religieuses, et partageaient les rations aux soldats. Les caves des camisards se remplissaient de même que leurs greniers. Ils enlevaient souvent des convois de vin de Lunel et de Frontignan, et de vin de Ginestoux, célèbre dans les chroniques albigeoises. Ces austères prophètes les buvaient sans scrupule. S'il faut en croire le prêtre de Saint-Germain, Roland laissa la vie à un

muletier pour un présent de quelques bouteilles de muscat. Ils étaient d'ailleurs très-sobres, et ne buvaient le plus souvent, dit Cavalier, que l'eau du torrent, *comme les guerriers de Gédéon.* Les huiles des bords du Rhône, les sels de la plage, les légumes de la Vaunage, les châtaignes du Gévaudan, s'amassaient dans leurs greniers.

D'autres cavernes servaient d'étables et de boucheries. Ils y enfermaient les troupeaux qu'ils enlevaient. Au mois d'août 1704, Joani prit aux peuples de Concoules, sur la Lozère, cinquante bœufs et trois cents brebis. Le comte de Tournon trouva dans les grottes de Magestavols cent moutons et vingt bœufs vivants. Il est vraisemblable que ces étables, n'étant pas assez vastes pour contenir tant de bétail, les camisards le paissaient sur les cimes voisines. Ils tuaient ces troupeaux à mesure et salaient leurs chairs. A la mort de Roland, on trouva dix bœufs ainsi préparés, dans les grottes de Mialet. Les bourgades leur apprêtaient aussi des viandes. Le comte du Roure, passant dans une aire voisine de Barjac, conçut quelque soupçon de l'informe tassement d'un gerbier (juillet 1703). Il le fit démolir, et découvrit neuf porcs salés et quinze énormes pains, reste d'un amas considérable aux trois quarts enlevé par quelques camisards que l'apparition subite de l'ennemi fit enfuir dans les bois (1).

Roland mangeait seul, ou avec quelqu'un de ses lieutenanst, honoré d'être admis à sa table. Le repas qu'il offrit à Jourdan, messager de Villars, se composait d'un levreau, de deux poulets et d'un

(1) Louvreleuil.

ragoût de légumes. Gévaudan, voiturier d'Alais, fut pris et retenu deux jours par Cavalier. « Il vit une chose qui le remplit d'admiration, c'est que, quand Cavalier voulut souper, des valets couvrirent sa table de beau linge et de vaisselle d'étain fin, qu'un cuisinier porta divers plats qu'il rangea avec ordre, et qu'un seul officier s'assit et mangea avec lui » (1). Les brigades ne vivaient pas moins bien que les chefs. Un autre catholique d'Alais, évadé du camp de Cavalier, raconta « que ces impies faisaient bonne chère, ainsi qu'il l'avait vu, par les soins des habitants des lieux voisins qui leur fournissaient plus de vivres qu'il ne leur en fallait » (2). C'est dans ce but qu'ils avaient fait prendre à des protestants toutes les fermes les plus considérables (3).

Ces sombres prophètes devenaient parfois d'assez joyeux convives. Un jour, près de Lédignan, Cavalier arrêta six mulets chargés de vin de Calvisson, destiné à la table de Montrevel. Il retint les animaux et renvoya au maréchal les conducteurs avec un billet où il le prévenait que les camisards allaient boire son vin à sa santé et à celle de sa favorite, ce qu'ils firent dans un bois près de Quissac. Une autrefois, Cavalier, au manoir désert de Fan, enleva quatre mulets que ne put lui arracher la garnison de Lussan. Ils étaient chargés de cochons de lait, de jambons, de dindons, de poulardes et de bouteilles d'excellent vin. Alors même, une autre de ses brigades conduisit au même lieu une capture bien différente, mais non moins

(1) Louvreleuil, II, 169. (2) *Ibid.* 86. (3) Labaume.

précieuse; c'était un jésuite, un de ces missionnaires qui prêchaient la croisade contre les Enfants de Dieu. Après avoir détruit son escorte ils l'amenèrent à Fan, pour le traduire devant Cavalier et le conseil des prophètes, et venger sur lui la désolation du Languedoc. Mais les camisards, en gens affamés, l'enfermèrent dans les souterrains du château, et n'eurent rien de plus pressé que de mettre les broches et d'apprêter le repas, se réservant pour le dessert la mort de l'enfant de Loyola. Au milieu du festin, les brigadiers, dans un transport de jovialité cruelle, envoyèrent chercher le prisonnier pour s'amuser de ses frayeurs. Le jésuite, qui s'attendait à être mis à mort, fut étrangement surpris quand les camisards l'invitèrent à se mettre à table, et lui présentèrent un cochon de lait rôti, farci, intact encore. Pourtant sa joie fut courte, car l'exterminateur se plaça debout près de lui, levant son large coutelas, « mange, père, lui dit-il, prends le meilleur morceau; mais saches bien que le membre que tu vas couper, te seras pareillement coupé à toi-même! » — « Je n'ai pas faim, » répondit tristement le jésuite. — « Ce n'est pas la question, s'écrièrent les camisards, il faut manger, et tout-à-l'heure! » Il tourne et retourne son cochon de lait, regarde ses hôtes, lève les yeux au ciel et soupire. « Hâte-toi donc! » lui cria l'exterminateur, d'une voix terrible et brandissant le couperet. Force fut au bon père de se résigner. Il colle ses lèvres à l'orifice du croupion de l'animal, aspire fortement et avale ses enentrailles succulentes. Les camisards, surpris et enchantés de ce tour ingénieux, partirent par de bruyants éclats de rire approbateurs. L'aven-

ture est contée à Cavalier, alors à table dans une salle voisine. Il fait venir près de lui le prisonnier : « Vraiment, lui dit-il, père, tu mériterais d'être camisard; car nous aussi, nous ne vivons que de stratagème. Mais il nous faut des gens de cœur, et tu n'en a pas ? C'est pourquoi va-t'en, et raconte à tes confrères le mal que t'ont fait les Enfants de Dieu » (1).

Les grottes les plus salubres furent transformées en hospices. Chaque hôpital avait sa petite pharmacie composée de quelques onguents, drogues et vulnéraires, achetés à Montpellier. La médecine camisarde se bornait sans doute à l'emploi vulgaire des simples des montagnes. Les Enfants de Dieu avaient deux chirurgiens si habiles que, selon Cavalier, personne ne mourut entre leurs mains. Il est juste d'inscrire leur noms à côté de ceux des guerriers dont ils guérissaient les blessures. Ils s'appelaient Chabrier et Tavan. Ils suivirent dans l'exil les chefs camisards. Après la guerre, Bâville, vraisemblablement, fit murer ces hôpitaux, et, à dessein ou par oubli, les malades furent enfermés dans ces cavernes devenues leurs sépulcres. Les malheureux se trainèrent à l'entrée, et ne pouvant démolir le mur, y moururent de la mort d'Ugolin. Bien souvent, on découvre de ces cavernes oubliées que l'éboulement des maçonneries révèle aux peuples étonnés d'en trouver l'ouverture toute obstruée d'ossements. Hélas ! ce sont leurs infortunés ancêtres !

Les puritains écossais et tous les guerriers calvi-

(1) Anonyme, hist. des camisards.

nistes du nord se distinguaient par la grossiéreté ou la couleur sombre de leurs vêtements. L'éclat et l'élégance du costume trahissent dans les camisards le génie méridional. Un soldat, relâché par Roland, raconta que ce général « était un homme d'une mine très-distinguée, vêtu magnifiquement de velours cramoisi, chamarré de nattes d'or » (1). Voici ce que raconta Gévaudan, ce voiturier retenu par Cavalier : « Durant le repas, il eut les yeux fixés sur ce commandant rebelle, et il remarqua qu'il avait les cheveux très-proprement noués; une veste de drap de Hollande, garnie de boutons plats d'argent, des culottes de chamois, couvertes de galons d'argent, et une riche épée. » Voilà le costume complet des chefs, si l'on ajoute encore un manteau écarlate et un feutre à l'arges bords où flotte une plume. Le panache de Cavalier, à Nismes, était blanc; celui d'Abraham, en Vivarais, était bleu. Castanet et Joani portaient une volumineuse perruque; mais tous les autres chefs laissaient flotter sur les épaules leurs longs cheveux. D'ailleurs, la victoire qui faisait les frais de leurs toilettes, variait chaque jour la magnificence de leurs vêtements, en y ajoutant les écharpes des officiers vaincus, leurs croix, leurs montres, leurs bagues, leurs riches tabatières, leurs épées à pommeau d'ivoire et d'or. Tout cela composait un costume bizare, mais héroïque et tout-à-fait digne de ces étranges guerriers du désert.

Les simples camisards n'avaient point d'uniforme, non plus que leurs chefs, et leur costume,

(1) Sœur Demerez, lettre du 4 juin 1703.

moitié rustique moitié militaire, était fourni par leur famille et par la guerre; cependant, les brigadiers-généraux chaussaient leurs troupes. Le camisard Barbut, de Blausac, racontait dans Calvisson « qu'il fallait à la seule troupe de Cavalier, tous les les mois, pour 800 livres de souliers, à cause des courses continuelles; que tous les cordonniers des villages travaillaient sans cesse, par ordre de ce chef qui les payait très-bien » (1). D'après cela, l'insurrection dépensait dans l'année pour plus 30,000 livres de chaussures, et l'entretien de son équipement s'élevait sans doute à plus de 100,000. On peut juger par là du sacrifice immense des bourgades. Il est vrai que la guerre nourrissait la guerre. Combien de fois n'ont-ils pas enlevé de longues caravanes de mulets, chargés de provisions de bouche pour les évêques, de vins renommés pour Montrevel, de sel, de vêtements, de chaussures pour les garnisons et les peuples des villes. Le butin était remis au général qui le partageait. Les officiers recevaient une part mesurée à leurs grades. C'est ce que le prêtre de Saint-Germain fait entendre, en disant que « Roland qui, comme commandant-général partageait le pillage, était le plus riche de tous les révoltés. » — Il est vrai qu'il ajoute que c'est pour avoir eu une disposition despotique de toutes leurs rapines. (2)

Enfin, le trésor camisard était entretenu par les fidèles et par la guerre. Des protestants qui se sentaient redevables envers Dieu, n'osant payer leur dette avec leur sang, croyaient s'en acquitter

(1) Louvreleuil, tom. III, p. 122. (2) Tom. II, p. 165.

avec de l'argent. Les pauvres confiaient leur offrande à de vieilles femmes qui quêtaient secrètement de porte en porte pour l'insurrection. Ce trésor commun payait les achats d'armes, de vêtements, de vivres et tous les frais de la guerre.

On sait que les dons des exilés et quelques petites sommes fournies, en dernier lieu, par les états protestants, furent gardés par les messagers, ou ne purent jamais être déposés par les vaisseaux sur la plage. Les camisards n'ont donc jamais reçu une obole de l'étranger. Ils l'ont bien des fois attesté hautement avec un juste orgueil. Non, l'argent de l'étranger n'a point souillé l'origine sainte de l'insurrection cévenole.

Je le repète, le trésorier et le fournisseur principal des Enfants de Dieu, c'était la victoire.

CHAPITRE III.

—

Leurs arsenaux avaient des armuriers, des taillandiers, des maréchaux qui forgeaient comme des cyclopes dans les entrailles des montagnes. Les camisards ne fabriquaient point leurs mousquets; il les achetaient à Beaucaire, à Avignon, à Nismes; mais ils les réparaient et les fourbissaient; ils fabriquaient des sabres et des baïonnettes; ils n'avaient point de canon; cependant on trouva dans une grotte de Cavalier deux pièces de campagne faites de deux troncs de chênes cerclés de fer, avec un grand nombre de boulets du poids de quatre livres, que l'on déposa au fort d'Alais (1). Cet essai dénote le besoin qu'ils ressentaient déjà d'en posséder de fonte. Ils faisaient des balles avec le plomb qu'ils achetaient en lingots, ou qu'ils arrachaient aux vitraux des églises et des presbytères. Une fois Cavalier emporta sur ses mulets les chaudières des mines de vitriol du Pin, voisines d'Alais. A défaut de plomb, ils fondaient les plats et les coupes d'étain, et comme les blessures faites par des balles

(1) Louvreleuil, IV, 8.

de ce métal, mêlé plus abondamment d'arsenic, étaient plus envénimées, on répandit le bruit qu'ils empoisonnaient leurs projectiles. On sait que les Enfants de Dieu mettaient avec la balle un grain de blé dans le fusil, comme signe de reconnaissance et comme symbole. Dans le principe, ils achetaient leurs poudres à des fabricants de Montpellier, de Lyon même, mais surtout du comtat Venaissain; de sorte que c'est principalement avec les poudres du pape qu'ils foudroyaient les papistes. Enfin Roland établit trois poudrières. Le salpêtre abondait dans leurs cavernes; les saules de leurs torrents leur fournissaient du charbon; ils pilaient dans des mortiers ce charbon et ce salpêtre mêlés avec du souffre, mettaient en grain cette poussière fulminante; et l'étalaient toute humide sur des aires au soleil; puis ils en remplissaient des tonneaux, et des mulets les charriaient de nuit dans l'arsenal de chaque chef camisard.

Excepté l'Anonyme, aucun chroniqueur protestant n'a désigné Roland comme le généralissime cévenol; et pourtant, comment supposer une insurrection, si énergiquement organisée d'ailleurs, sans un chef suprême? Roland l'était, puisqu'il succéda à son oncle dans cette charge, et qu'il fut, selon Labaume, élu *à l'unanimité*. Louvreleuil le qualifie toujours de *commandant-général*, et parle de son autorité *despotique* (1). Les historiens catholiques n'ont là-dessus qu'un sentiment, et leurs témoignages sur la dignité de ce chef confirment le préambule de ses ordonnances : *Nous Roland*

(1) Louvreleuil II, 165.

général des troupes protestantes de France, assemblées dans les Cévennes en Languedoc.

Ce chef suprême et mystérieux, que l'on prenait pour un étranger, représentant les puissances protestantes auprès des Enfants de Dieu, n'était autre que Roland. « Ils virent venir un homme à cheval de bonne mine, superbement couvert, et qui marquait être de distinction. Dès qu'il vit Cavalier, il tira l'épée et lui en présenta la pointe. D'abord Cavalier mit pied à terre, le salua profondément avec de grandes marques de soumission. L'*étranger* lui demanda : quelle expédition avez-vous faite aujourd'hui? Il répondit : Je viens de tuer cinq papistes, et je vous mène ces deux bien liés. — C'est assez, déliez-les, et les laissez aller. »

Sœur Demerez ajoute que ce chef était allé naguère à Montpellier, pendant la tenue des Etats; que, sur sa bonne mine, il était reçu partout, et qu'il recueillait avidement toutes les nouvelles; qu'à son départ de cette ville, il promit six louis à un voiturier qui le conduisit au camp de Cavalier, vers Uchau : « Cependant, le voiturier, voyant tout de bon Cavalier venir à eux avec sa troupe, s'écria : nous sommes perdus, monsieur! Je reconnais Cavalier lui-même! L'*étranger* lui dit : ne crains pas! Je t'ai promis qu'il ne t'arriverait pas de mal; je te le garantis. Ce pauvre homme était à demi mort d'effroi. Il remarqua pourtant que l'*étranger*, pour se faire reconnaître à Cavalier, tira son épée nue et la fit luire de loin. A cette marque qui est apparemment le signal, Cavalier vint à lui d'une manière fort soumise et respec-

tueuse... » (1). Il est aisé de reconnaître Roland à travers le merveilleux dont l'entoure l'imagination alarmée des contemporains. Les fréquentes apparitions de Cavalier dans Nismes, rendent vraisemblables les visites audacieuses de Roland dans Montpellier. On aime à se figurer le général camisard s'introduisant, sous le nom d'un grand seigneur étranger, dans la société des barons, et près de Bâville, même pour connaître les décisions des Etats touchant l'insurrection languedocienne. (2)

Roland avait échelonné la hiérarchie, selon le mode décimal. Il y avait des chefs de dix, des chefs de cinquante, des chefs de cent. Ce mode est le plus naturel et le plus antique. On le retrouve dans les armées de Tamerlan, de Romulus, de Moïse. La ressemblance est encore plus frappante avec l'organisation de la cité de Lycurgue. Sparte était composée de cinq tribus. Chaque tribu donnait à l'armée une mora commandée par un polemarque, chaque mora renfermait quatre lochos ou centaines: chaque lochos deux pentecostys ou cinquantaines; chaque pentecostys deux énomoties ou pelotons de vingt-cinq hommes (3). L'insurrection cévenole était composée des peuples de cinq cantons. Chaque canton fournissait une division commandée par un brigadier-général. Chaque division renfermait, terme moyen, quatre brigades ou centaines; chaque brigade deux cinquantaines; chaque cinquantaine deux pelotons de vingt-cinq hommes ou cinq dizaines.

(1) Sœur Demérez, lettre du 26 février 1704.

(2) *Voy.* livre v, chap. iv, et la note de la page 374.

(3) Voyage d'Anacharsis, tom. iii, note 17.

Les chefs camisards, à très-peu d'exceptions près, signaient leurs prénoms, à l'instar des rois et des papes, et souvent aussi leurs sobriquets. C'est ainsi qu'au bas du traité de Nismes, le prophète Daniel Gui signa Billard, à côté des noms de Villars et de Bâville. L'invariable préambule de leurs ordonnances était : *De la part de Dieu.* Voici deux singuliers manifestes du brigadier Méric, qui avait pris le surnom de Sans-Quartier-Courte-Vie, comme pour s'exciter à donner et à recevoir impitoyablement la mort. Sa vie fut courte effectivement. Il fut tué près de Ners, le 27 juin 1703. « De la part de Dieu, le berger de M. Sabatier, appelé Sabin, avec son valet, sera averti de quitter (la maison de son maître) ou autrement sera tué, de même que lui (le valet), signé S. Q. C. V. Et au bas : « Celui qui trouvera ce billet le rendra au berger et au valet, sous peine de mort. » Ce singulier général répandait ses ordonnances sur les chemins, et chargeait le premier passant venu de les remettre. — « Le prêtre sera averti de rendre à ses paroissiens l'argent qu'il a fait *coûter* ou par amende ou par couvent, et les fermiers de ne plus dîmer, sous peine d'être tués les uns les autres, S. Q. C. V. » Et plus bas : « Le meunier de M. Aubéras baillera ce billet au prêtre ou autrement sera tué, S. Q. C. V. » — Voici une troisième ordonnance de deux autres brigadiers, adressée au bourg d'Aubessargues. « De la part de Dieu, pour Aubessargues : Nous, Dayres et Deymond, commandant les *housards*, défendons à tous fermiers ecclésiastiques quels qu'ils soient, de .... dîmer aucune chose sous peine de la vie.

Nous vous avertissons, messieurs, de la part de Dieu; ainsi tenez-vous pour avertis. Et si vous avez dîmé quelque chose, vous n'avez qu'à nous le restituer. Et soyez persuadés que la présente ordonnance sera exécutée sur ceux qui ne l'exécuteront pas. Donné dans le désert, le 27 mai 1703, par nous Deymond, Dayres » (1).

Roland avait un secrétaire qui écrivait ses ordonnances; il se nommait Malplach, et un sceau ayant pour armes un bras sortant d'une nue et agitant une épée, avec cette inscription : *Roland furieux* (2). Le secrétaire de Cavalier se nommait Dupont, et son cachet portait un paon et trois étoiles surmontées d'une couronne comtale. Il y fait allusion dans une lettre qu'à son retour de Versailles, il écrivit de Mâcon à ses amis des Cévennes. « Je suis toujours Cavalier... Les honneurs qu'on me fait, et les récompenses qu'on me donne ne me feront point changer. Il est dit : Ne quitte pas la couronne que je t'ai préparée... »(3)

Les Enfants de Dieu n'appelaient leurs généraux que frère Roland, frère Cavalier, etc. Dans le principe, les soldats voulurent qualifier Roland de monseigneur, et le conseil des chefs, de hautes-puissances, à l'imitation des Etats de Hollande. Mais Roland recommanda, sous peine de châtiment, la *fraternité*(4). Après la victoire de Vagnas, les camisards conduisirent à Cavalier deux officiers ennemis qu'ils avaient trouvés blottis, l'un dans le creux d'un chêne et l'autre dans un buisson.

(1) Labaume.
(2) Sœur Demérez.
(3) Court.
(4) L'Anonyme, tom. 1, p. 182.

« Comment, leur dit-il, M. de la Gorce a-t-il eu l'imprudence de venir m'attaquer? Est-ce par mépris pour moi? » — Certes, monseigneur, il s'en faut de beaucoup qu'on vous méprise, répondit l'un d'eux ; il s'est trop pressé, car il avait ordre d'attendre M. de Julien. » « Messieurs, ajouta le camisard, pourquoi m'appelez-vous monseigneur ? Je suis Jean Cavalier; allez, vous êtes libres » (1).

Les chefs ne voulaient pas même du *monsieur* : « Dès qu'il s'agisssait de quelque chose sur quoi les inspirations n'avaient rien dit, on allait ordinairement au frère Cavalier : Frère Cavalier, lui disait-on (car il nevoulait pas être traité de monsieur, encore qu'il eût cinquante bons gardes et qu'il fût mieux obéi qu'un roi), Frère, telle et telle chose se passe » (2) Lors donc qu'ils signaient le *Comte Roland*, *Cavalier prince des Cévennes*, c'était pour braver la noblesse catholique et Montrevel. La qualification de monsieur qu'ils dédaignaient, ils la prodiguaient à leurs ennemis. Ainsi Roland : « Messieurs les officiers des troupes du roi, et autres messieurs de Saint-Germain, préparez-vous à recevoir sept cents hommes qui doivent venir mettre le feu à la Babylonne (l'église). » Ainsi Cavalier : » A messieurs les révoltés contre la vérité, pour présenter aux puissances de Sommières. »

Ils étaient mieux obéis que des rois, dit Fage, et avaient des gardes. Cavalier en avait cinquante, et les plus vaillants marchaient et combattaient à ses côtés, vêtus d'écarlate. Il avait aussi des aides-de-camp; le plus connu est son petit frère, qui

(1) L'Anonyme, tom. 1, p. 264. (2) *Théâtre sacré*, Fage.

s'illustra au combat de Nages. Les chefs ne se distinguaient du soldat que par la magnificence des vêtements et des armes. Leurs armes étaient des pistolets, une épée, un poignard. Roland portait une ceinture de pistolets qui formait autour de ses reins comme un petit arsenal; il avait encore une espingole. Les armes des simples camisards consistaient en un sabre, un fusil à baïonnette, deux et quelquefois quatre pistolets, à l'exemple des miquelets. Les piquiers, qui marchaient à la queue des bataillons, comme dans les troupes royales, avaient des piques ferrées de baïonnettes.

Après chaque bataille, les communautés remplaçaient les combattants perdus. Après avoir inscrit les noms de ces recrues, les prophètes exhortaient les bourgades à soutenir la cause de l'Eternel (1). Ces paysans, continuellement en course et sous les armes, devenaient bientôt d'excellents soldats. Ils manœuvraient parfaitement. On se rappelle comment, dans la plaine de Nismes, Franceset, profitant des accidents du sol, se défendit pendant plusieurs heures seul contre une cinquantaine d'ennemis. L'année précédente, dans les mêmes lieux, quelques camisards avaient été surpris par des dragons. Le petit peloton, sans se déconcerter, se divisa, s'échelonna; la tête faisait feu et passait derrière, puis le centre, puis la queue, et par cette perpétuelle évolution, il lassa l'ennemi qui ne put l'entamer. Cette manœuvre fut exécutée avec la même intrépidité, sous le feu de Montrevel, par la colonne entière de Cavalier, à la sanglante retraite de Nages.

(1) Labaume.

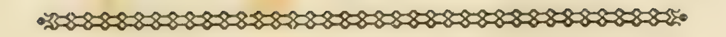
Ils étaient admirablement servis par le dévouement des populations. L'ennemi paraissait-il? Les bergers criaient, huaient, appelaient leurs chiens éloignés; les pâtres des cantons voisins répétaient les mêmes clameurs et se répondaient de montagne en montagne. Dans la plaine, les laboureurs, les vignerons brandissaient en l'air leur aiguillon, leur houe, et de l'un à l'autre ils transmettaient ce signal, comme eût fait un télégraphe. A ces annonces fidèles, les Enfants de Dieu s'éloignaient ou s'embusquaient. La nuit, pour rappeler les traînards, ils brûlaient de la poudre sur leurs mains, allumaient sur les collines du goudron qu'ils éteignaient bientôt. Les pelotons égarés se dirigeaient sur ce flambeau nocturne. Qui vive, criaient les sentinelles? Ils répondaient : Enfants de Dieu (1). Fallait-il combattre? Ils se rangeaient en bataille sur plusieurs lignes; la première mettait un genou en terre, et recevait le choc des escadrons; ou bien, après leur décharge, ils s'élançaient impétueusement contre l'ennemi; ils se mêlaient, luttaient corps à corps, se prenaient aux cheveux. Vaincus, loin de demander grâce, ils irritaient leurs adversaires et sollicitaient la mort (2). Les milices fuyaient devant leur ombre, les cadets de la croix n'osaient se mesurer avec eux, et ce n'est que par le nombre que les troupes royales les vainquirent quelquefois. Un seul lieutenant de l'ermite les égalait en courage, c'est Lefèvre. Un seul des généraux du roi avait leur impétueuse valeur, c'est Julien. Leur bravoure a forcé les chroniqueurs ennemis, si partiaux

(1) Labaume. (2) Villars.

envers eux, à leur rendre complètement justice. Ils se battaient, dit Labaume, avec le courage des meilleurs soldats, et, ajoute Louvreleuil, avec cette audace que donne le fanatisme. Mais leur louange est tombée de bouches encore plus illustres, de celle de Berwick qui les vit combattre et mourir à Almanza; et surtout de celle de Villars qui se plut à répandre la gloire de ces héroïques pâtres qu'il n'avait soumis que par la douceur.

Une bonne partie de cette renommée revient aux peuples de la plaine. L'insurrection croît à mesure qu'elle descend vers le sud, comme si la vigueur lui fut venue du soleil. Née dans les hautes Cévennes, elle y reste molle, rustique, obscure même. Elle y livre moins de combats et des combats moins éclatants. Leur gloire s'est éteinte à demi dans les brumes du Gévaudan, et quelques-uns même se sont perdus dans ces montagnes sourdes et sans échos pour répéter à l'histoire le bruit des mousquets et le chant de triomphe. Aucun chroniqueur n'a mentionné un choc meurtrier qui eut lieu au haut de la côte des Rousses. Castanet, embusqué parmi des rochers, y vainquit les troupes royales, qui montaient au pillage de Massavaque. C'est un fleuron à replacer à la couronne militaire du chef de l'Aigoal (1). Salomon et Joani sont de même à demi dans l'ombre. Roland, dans les basses Cévennes, est dans un horizon plus lumineux. Cavalier seul agit sur un théâtre éclatant.

(3) Tradition de Vébron.



CHAPITRE IV.

—

Disons un mot de la justice camisarde, elle était très-rigoureuse. Le vol était sévèrement puni. « Un de mes soldats, dit Cavalier, rencontra un marchand qui allait d'Alais à Uzès, et, voyant les habits de l'étranger meilleurs que les siens, il le força d'en changer avec lui. Dès que j'en fus informé, je le condamnai à mort, bien que le marchand ne se plaignît pas, et qu'il prétendît même avoir fait cet échange avec plaisir. Cependant, sur la requête du marchand, je fis grâce au coupable, après l'avoir fait passer par les verges » (1). Le vol était réprimé non-seulement par la loi militaire, mais encore par la loi divine dont la sanction était ordinairement miraculeuse. Souvent les prophètes défendaient d'enlever le moindre objet des bourgs condamnés. « Comme nous étions en marche, dit Claude Arnassan, après avoir brûlé le village de Belvèse, le frère Serre, qui avait le don, fut saisi de l'esprit, et dit qu'un certain (homme) de la troupe, et qui était d'un tel lieu, avait pris de

(1) Mémoires de Cavalier.

l'interdit à Belvèse, et que Dieu permettait qu'il fût tué, à deux jours de là, dans un combat. En effet, nous rencontrâmes l'ennemi deux jours après ; nous nous battîmes et nous perdîmes un seul de nos gens qui était du même lieu, nommé par le frère Serre » (1).

Le meurtre était réprimé plus rigoureusement encore que le vol, et l'on en a vu un grand exemple dans le supplice des meurtriers de madame de Miramand. Mais l'exposition de leurs cadavres, avec un écriteau, n'était que pour la justification des camisards; ils n'avaient pas l'horrible habitude d'exposer les suppliciés; ils pensaient que la figure humaine, faite à l'image de Dieu, ne devait pas être profanée par les chiens et les vautours, et qu'après l'expiation, le coupable devait au moins obtenir le repos et le mystère de la tombe. Il est vrai que dans cette guerre exterminatrice, la délimitation entre la mort légitime et le meurtre, était nécessairement glissante et vague. Un soir de l'été 1703, le brigadier Saint-Brès, de Lussan, ayant investi, sur l'aire, les moissonneurs de l'abbaye de Valsauve, les massacra. Il s'exaltait lui-même dans sa fureur : Eternel, s'écriait-il, donne-nous des forces pour exterminer ces idolâtres ! (2). En général, leurs cruautés étaient des représailles militaires; de là, tous ces meurtres énumérés par le prêtre de Saint-Germain; de là, les massacres de Fraissinet et de Saturargues. S'ils étaient parfois féroces par fanatisme, ils n'étaient jamais vicieux. Leur rigidité même était telle, qu'ils

(1) *Théâtre sacré.* (2) Louvreleuil.

observaient jusqu'aux plus minutieuses règles religieuses. Par exemple, ils abhorraient, comme un blasphème, le juron vulgaire qu'ils remplaçaient naïvement par celui de *Serve-Dieu.* Ils ne détestaient pas moins le serment. Avant de massacrer les moisonneurs de Valsauve, Saint-Brès s'étant fait livrer les armes de l'abbaye, en demandait d'autres au régisseur qui, pour l'assurer qu'il n'en avait plus, employa quelques imprécations. « Idolâtre, s'écria l'austère prophète, n'use jamais de jurement ni de mensonge. » Dans l'automne de cette même année, Cavalier, arrivé à Vauvert, envoya chercher un nommé Barbier, pour lui demander ses armes. Cet homme se fit appeler deux fois : « Pourquoi n'as-tu pas obéi au premier de mes ordres, lui-dit le chef camisard? Barbier répondit qu'il ne l'avait pas reçu, et prit Dieu à témoin de sa véracité. « Malheureux, s'écria le prophète irrité, tu jures le nom de l'Eternel! Si tu n'étais pas de nos frères, je te ferais fusiller! Et s'il arrive jamais que je sache que tu aies juré, j'en ferai un châtiment si sévère, que tu serviras d'exemple à ceux qui profanent le nom du Seigneur! » (1)

Nous avons vu, par le supplice du meunier Grand-Jean et de Lasalle, comment ils punissaient les traîtres. Bien souvent aussi, ils leur faisaient grâce : plus indulgents pour l'étranger qui vendait leur sang, que pour le camisard qui volait une poule. Ils n'infligeaient ordinairement d'autre supplice que la mort militaire, le fusillement, parfois le décollement, jamais la strangulation ;

(1) Labaume.

soit que ces pâtres, qui nivelaient tout, voulussent mourir comme des gentilhommes; soit encore, et plus vraisemblablement, que, selon leurs idées bibliques, ils vissent, dans l'aspersion du sang, une vertu expiatoire. Le décollement était, à ce qu'il semble, réservé aux étrangers. C'est pourquoi, dans chaque troupe, dit Labaume, il y avait des *exterminateurs* ou bourreaux qui exécutaient les sentences des prophètes. Ils combattaient comme les autres camisards, portaient le mousquet, le sabre, et de plus la hâche, instrument et symbole de leur horrible office. Pendant l'exécution, toute la troupe à genoux priait pour l'âme du patient.

Cette justice du désert, prononcée au nom de l'Eternel, est, dans sa grandeur sauvage, d'une plus haute moralité que la justice de Bâville, presque toujours violente, vengeresse, et qui même n'était pas exempte de superstitions populaires. Dans l'automne 1703, il fit venir de Lyon un *Rabdomancien* qui, par la vertu du signe du verseau, sous lequel il était né, et par le moyen d'un rameau de noisetier, prétendait dévoiler les camisards inconnus. Ce fourbe parcourut les bourgades, escorté d'un bataillon qui saisissait à mesure les malheureux désignés par la baguette fatale. Cette verge de coudrier, vulgairement appelée bâton de Jacob, en souvenir sans doute des branches de cet arbrisseau que le patriarche jetait dans les sources, pour faire engendrer des agneaux noirs aux brebis blanches de Laban, *noircit* aussi un troupeau d'innocents, et peupla les prisons de Bâville, bien mieux encore que les bercails d'Israël. Remar-

quons aussi combien cette justice camisarde était plus humaine que la justice royale. Quelle atroce législation que celle que Lamoignon avait adoucie pour l'approprier aux mœurs de son siècle! Quels juges affreux que les accolytes de Bâville! Pourtant il y avait, dans le nombre, des hommes droits, polis, même tolérants. Tel était Labaume, conseiller au présidial de Nismes, et le plus judicieux des chroniqueurs catholiques de la guerre cévenole. Mais soit terreur, soit flatterie, ils exageraient le caractère de Bâville, excessif de sa nature. C'est par faiblesse qu'ils proposaient d'écarteler Catinat, d'arracher la langue à Ravanel. Bâville avait du moins parfois la clémence de la force, et commuait ces peines horribles, comme à l'égard de Brousson et d'Abraham. Cependant, ce n'est pas sans un secret effroi qu'on lit ses froides et dures lettres qu'il remplit négligemment d'expressions patibulaires, locutions sacramentelles de ce grand pontife des potences cévenoles. Quel temps que celui où les carrefours étaient peuplés de gibets, aux chaînes desquels les corbeaux déchiraient des cadavres! Quels peuples que ceux qui passaient sans émotion devant ces charniers, qui même accouraient avec volupté autour des échafauds! Que dis-je? Les prêtres, réfugiés dans Nismes, assistaient comme à un spectacle à ces hécatombes humaines. Et Fléchier qui leur en fit honte, n'en eut pas d'aller, avec plusieurs autres prélats, contempler le supplice des compagnons de Roland, rompus vifs autour du bûcher qui dévorait les restes du général camisard; spectacle monstrueux et digne des fêtes de Moloch. Et pourtant c'était le siècle des arts, de

l'exquise politesse, de la suprême urbanité! Ah, ne dédaignons point tant le nôtre! Il a ses gloires aussi, et n'a pas ces horreurs! Noublions pas que toutes ces géhennes ont disparu, qu'il ne reste qu'un échafaud honteux qui frappe furtivement comme un coupable, et que la mort, chassée des codes des nations, n'obéira bientôt plus qu'à la voix de Dieu.

Mais quelques horribles qu'ils fussent, ces supplices ne firent point fléchir la constance cévenole. Au contraire, elle s'en exalta, elle les brava, les vainquit, et son plus beau triomphe n'est pas dans les batailles, mais dans le martyre. Rappelons-nous les supplices de Séguier, de Castanet, de Ravanel, de Sauvaire, de Boëton, de Salomon, etc. Aux exemples des chefs, joignons celui de deux de leurs soldats, où, sous des formes vulgaires, apparaît la même énergie. « Afin que le lecteur connaisse quel était leur esprit et leur caractère, je vais raconter, dit Labaume, de quelle manière un d'entre eux mourut à Nismes, de la main du bourreau. Il s'appelait Jean Vedel, du lieu de Crespian. On le prit dans les bois de Vaqueirolles. Non-seulement il chantait des psaumes quand on le conduisit en prison, mais encore en passant dans les rues de Nismes, il criait : « Mes frères, le temps de la délivrance est arrivé! Que rien ne vous épouvante! L'Eternel combat pour vous! » Au lieu de s'asseoir sur la sellette, il jeta sa perruque à terre, se mit à genoux et commença à faire sa prière. Il avoua qu'il était de la troupe de Roland, et qu'il l'avait toujours suivi dans ses excursions. Après cette déclaration, il dit que, n'ayant travaillé que pour les intérêts du ciel, il était bien aise qu'on le

fit mourir pour en aller recevoir la récompense, et qu'il se moquait de tous les supplices auxquels on pouvait le condamner. Quand on le conduisit à l'échafaud pour être rompu, il parlait et répondait sans émotion. » — « Il répondit au prêtre qui l'invitait à se confesser et à se repentir : Monsieur le curé, je veux vous donner un meilleur conseil, faites-vous ministre, et prenez une femme; c'est le moyen d'être heureux dans ce monde et dans l'autre. » — « Sur l'échafaud, il dit : Mes frères, je vais mourir; mais je ressusciterai dans trois jours et viendrai avec nos frères vous délivrer de la tyrannie des prêtres. » — « Nous ajouterons la mort de Pierre Causi de Boissières. On le condamna à Nismes à faire amende honorable, à avoir le poing coupé, et à être ensuite rompu vif. Il mourut en criant qu'il souffrait avec plaisir pour avoir défendu la gloire de l'Eternel et le culte de la véritable religion. En allant à l'échafaud, il cracha au visage du prêtre qui l'exhortait, et lui fourra dans le nez le flambeau allumé pour son amende (1). Le bourreau de Nismes demandait, selon l'habitude, à un patient : « Pardonnes-tu ta mort au roi, à la justice et à moi? — Non! répondit brusquement le camisard. — Eh bien! repartit le bourreau, en lui serrant la corde et en lui donnant la secousse, va-t'en au diable! Et jamais pendu n'a passé si vite » ajoute Sœur Demerez, avec une jovialité qui blesse étrangement la pitié si naturelle à son sexe et si convenable à sa profession (2).

Voici, enfin, un martyre dont le caractère mi-

(1) Labaume. (2) Lettre du 20 juillet 1703.

raculeux rappelle ceux que célèbrent les antiques traditions chrétiennes et juives. « En octobre 1705, deux jeunes camisards furent condamnés à être roués et brûlés vifs à Montpellier. Après qu'on leur eût rompu les quatre membres, on les jeta dans nn feu allumé... près de l'échafaud. Quand ils y eurent été quelques moments, ils se levèrent, comme si le feu leur eût été un remède pour rejoindre leurs os brisés et pour guérir leurs plaies; ils sortirent du milieu des flammes et s'en éloignèrent à quelque distance. Mais ces bourreaux de soldats les repoussèrent, à coups de baïonnette, dans le bûcher ardent; et les martyrs y rendirent l'esprit en bénissant Dieu (1).

Ainsi, l'imagination populaire complétait merveilleusement l'héroïsme des confesseurs cévenols.

(1) *Théâtre sacré des Cévennes.*

CHAPITRE V.

Dans cette théocratie militaire dont Dieu était le roi, dont tous les chefs étaient prophètes, tous les soldats prêtres et confesseurs, la religion était l'âme de tout. Un camisard priait, psalmodiait, prophétisait, toujours et partout, en se levant, en se couchant, au commencement et à la fin des repas, dans ses courses, le mousquet sur l'épaule, dans les batailles, etc. Son amusement, sa consolation, sa félicité, c'était de prier son Dieu, de célébrer son Dieu, de converser avec son Dieu. Quoique dans la semaine le camp fût souvent appelé à prier en commun, le dimanche pourtant était le jour du Seigneur, destiné aux réunions publiques, aux prières générales. Deux jours à l'avance, les prophètes faisaient prévenir les bourgades voisines du lieu de l'assemblée; c'était d'ordinaire un désert à la fois central et solitaire, et sanctifié par leurs prières, par leurs larmes, et même par leur sang, comme le Champ-Domergue. A l'aurore, les peuples arrivaient et se mêlaient aux Enfants de Dieu. Un prophète montait sur un rocher qui servait de chaire; un second orateur lui succédait, puis un

troisième, et d'homélie en homélie, de prière en prière, de cantique en cantique, cette multitude insatiable atteignait insensiblement le soir. Alors le peuple reprenait le chemin de ses bourgades, et les camisards celui de leur camp.

Les prophètes offraient la Cène quatre fois l'an, de trois mois en trois mois, et deux dimanches de suite, dit Elie Marion. Nous pensons pourtant que c'était à Noël, à Pâques, à Pentecôte et au commencement de septembre, selon l'usage de l'église réformée. Nous avons vu Salomon célébrer la Pâque de l'an 1703, Cavalier la Cène de septembre, et le parti immense que les chefs en tiraient pour gouverner leurs bandes. Dans cette théocratie, être exclu par l'Esprit de l'eucharistie, c'était l'être de la cité céleste, de l'éternelle vie; aussi les Enfants de Dieu ne craignaient rien tant que d'en être trouvés indignes. Voyant qu'ils ne pouvaient soutenir leur gigantesque lutte que par l'énergie de la foi, de l'enthousiasme et de l'espérance, au moindre signe d'incrédulité, de découragement, de désespoir, les prophètes, sans attendre Noël ni Pâques, ordonnaient la Cène sur le champ, pour retremper le moral de leur troupe dans le sang de Christ : Purifie mon peuple, disait l'Esprit!

Voici une autre célébration de la Cène racontée par Elie Marion : « Comme j'étais avec le frère Lavalette (Atger), qui avait de grands dons, entre autres celui de la prédication, il eut un ordre secret de donner la Sainte-Cène; mais dans les réflexions qu'il faisait sur un acte si solennel et si auguste, il était effrayé de son indignité : Hélas! mon Dieu, disait-il, qui suis-je,

moi? Je n'oserai entreprendre une chose si fort au-dessus de mon état! j'en suis incapable et indigne! — Comme il était ainsi travaillé de doutes, l'esprit me saisit en m'agitant beaucoup, et découvrit ses pensées en me faisant prononcer d'une voix ferme, que la volonté de Dieu était que son serviteur exécutât ses ordres, et qu'il consolât son peuple, selon le commandement qu'il en avait reçu. Après cette deuxième déclaration nous nous mîmes promptement en devoir d'obéir, et comme nous ne savions pas la manière dont ont célébrait cette sainte cérémonie, nous consultâmes des personnes expérimentées. Le frère Lavalette, ministre extraordinairement appelé, présenta le pain et le vin au peuple, et moi je servais le ministre, mettant la coupe entre ses mains. Nous eûmes un grand nombre de communiants. C'était un chose admirable de voir ces pauvres chrétiens, affamés et altérés de la pâture céleste, qui venaient à la sainte table avec une contenance *dévote*, le visage arrosé de larmes de contrition et de joie tout ensemble. Si on savait chez les étrangers! si ceux qui nous insultent étaient informés de l'état naturel des choses! mais la volonté du Seigneur soit faite! Nous eûmes des sermons excellents avant et après la communion; car Dieu mettait des choses admirables sur ce sujet dans la bouche de ses serviteurs. Nous ne perdions pas un seul mot de ce qu'ils prononçaient; et je ne doute pas que Dieu ne disposât le terroir de nos cœurs, en même temps qu'il y semait la parole. Après l'exhortation du soir, qui fut faite par le frère Moulines, je reçu une inspiration dans laquelle l'esprit me fit prononcer ces

divines paroles entre autres : Je te dis, mon enfant, je t'assure que les anges se sont réjouis au ciel de votre journée ! Aussi fut-ce pour nous une journée de louange et de joie. »

« Le frère Abraham y faisait une fonction bien extraordinaire. L'esprit lui avait ordonné, par une inspiration, de se tenir debout proche de la table, le visage tourné vers l'assemblée, et d'arrêter ceux qui approchaient sans être suffisamment préparés (selon qu'il lui avait été donné de connaître), en les exhortant de s'en aller prier, et de revenir recevoir la consolation qu'ils cherchaient. Comme ces paroles leur étaient dites en douceur et charité fraternelle, aussi étaient-elles reçues en grande humilité, comme un encouragement et une aide à la piété de ces bonnes gens. Ils se détournaient en pleurant; ils allaient se prosterner devant Dieu et lui demander, par des soupirs qui ne peuvent s'exprimer, des grâces qui leur étaient accordées. Ils revenaient consolés, et on les recevait » (1). Ainsi la coupe du sang de Christ était la piscine où se retrempait l'autorité des prophètes, avec la foi, le courage et la docilité des bandes camisardes.

Les prophètes avaient encore recours à des scènes miraculeuses : « Dans le commencement plus que dans la suite, on murmurait quelquefois, parce qu'on manquait de foi et qu'on voulait être plus sage que la sagesse même. Et cela arrivait particulièrement aux nouveaux incorporés dans la troupe, et à ceux qui n'avaient pas d'inspiration. Serait-il possible, disait-on quelquefois, que Dieu voulût

(1) *Théâtre sacré*, Marion.

qu'on se gourvernât ainsi ou ainsi ? Et alors on se gouvernait à sa fantaisie, en supposant que l'inspiration n'avait pas été bien entendue : mais on en était châtié ; et ceux d'entre nous qui avaient le plus de soumission et d'humilité, ne manquaient pas de faire des réflexions sur les fautes qui avaient été commises. » (1)

C'est pour confondre des murmurateurs incrédules que Claris subit l'épreuve du feu à Sérignan. Cavalier la fit renouveler à Calvisson pour retenir ses soldats, qui sans doute abondonnaient déjà leur infidèle chef séduit par Villars. Le dimanche, douze mille personnes priaient sur la place de Calvisson. Après la prédication, Cavalier fit faire un bûcher de sarments de vignes et de branches d'olivier. Une jeune fille, accompagnée de deux jeunes prophètes qui l'exhortaient à avoir confiance en Dieu, s'approcha; elle se mit à genoux, et fit, à haute voix, une prière d'une véhémence toujours croissante, en demandant au Seigneur de la garantir de l'ardeur du feu. Elle ordonna à la multitude de s'agenouiller comme elle, menaçant de la colère de Dieu, ceux qui refuseraient de se prosterner devant sa gloire dont ils allaient voir les merveilles ; puis elle se relève, entre dans le bûcher enflammé, en sort, y rentre, en ressort de nouveau, et ainsi jusqu'à trois fois. La multitude en larmes s'écria d'admiration sur les merveilles de Dieu. Le silence rétabli, la jeune prophétesse se mit une seconde fois à genoux et pria ainsi à haute voix : Seigneur, je vais mettre le feu dans ma main, fais qu'il y

(1) *Ibid.* Page.

soit comme l'eau de la fontaine, et, qu'au lieu de me brûler, il me raffraîchisse. Elle se relève, prend du feu dans ses mains, le rejette, et puis, suivie des deux prophètes, elle se retire dans la foule ravie et bénissant Dieu. (1)

Quelquefois les prophètes faisaient représenter des espèces de drames, beaucoup plus frappants encore, où quelques camisards en extase évoquaient les anges ou les démons, consolaient ou épouvantaient la multitude par le spectacle des félicités du ciel et des horreurs de l'enfer : « Je voudrais, dit Cavalier, de Sauve, pouvoir me rappeler toutes les circonstances d'une opération véritablement miraculeuse, qui fut faite au milieu d'une nuée de témoins, en la personne du frère Compan, pour les raconter ici ; car cette merveille me remplit d'un saint effroi, et la vertu d'en haut n'y fut pas moins manifeste que lorsqu'il plût à Dieu de garantir son serviteur Claris au milieu des flammes dont il éteignait la force. Compan est un jeune homme, modeste, honnête, plein du zèle de Dieu, qui en avait aussi reçu de grands dons. Il était un des plus considérés de notre troupe. Nous nous trouvâmes tous ensemble dans une grande assemblée que M. Cavalier avait convoquée un jour de dimanche pour donner la communion : c'était dans les bois de Rocaulte, proche Pierredon. Après les divers exercices du matin, le frère Compan fut saisi de l'esprit, et, au milieu des agitations, il dit quelque chose d'équivalent à ceci : Mon enfant, je veux que tu fasses connaître à mon peuple combien ter-

(1) Labaume.

ribles sont les flammes de ma fureur, contre ceux qui m'irritent, et que tu lui donnes aussi des signes de ma clémence et de mon amour pour ceux qui se repentent et qui me révèrent. Après cela il se fit faire place au milieu de l'assemblée, qui forma un grand cercle autour de lui. Il lui fut dit qu'il s'approchât de l'abîme d'où sortait le feu dévorant, et qu'il y présentât la main. Il s'approcha d'un certain endroit à sa gauche et avança la main; mais il la retira en faisant des cris effroyables. Il reçut le même ordre deux ou trois fois, et toujours il se retira avec frayeur et précipitation, en faisant aussi toujours des cris qui faisaient peur. Ensuite il fit connaître qu'il s'approchait de la porte du ciel, qui était à la droite. Il frappa, et une voix terrible (qui sortait de sa propre bouche) demanda ce qu'il voulait : il répondit qu'il demandait la grâce d'entrer; et à l'instant, la voix l'ayant menacé, son corps fut mis comme un peloton, après des agitations étranges, et cette masse fut soulevée de terre et jetée quinze ou vingt pas en arrière. Il se relevait sans avoir été blessé, il revenait frapper à la porte, et il demandait grâce encore et miséricorde; mais il était rejeté encore avec de grand reproches et de nouvelles menaces; et cela fut réitéré plusieurs fois. Mais il ne se rebuta point; et enfin, quelle joie! la porte du ciel lui fut ouverte. Il témoigna qu'il voyait les armées des anges qui assistaient devant le trône de Dieu, et les mille milliers de bienheureux revêtus de robes blanches, qui chantaient le cantique de bénédiction. Il chanta mélodieusement, et comme étant avec eux. Et nous fûmes témoins de ces mer-

veilles, étonnés et ravis nous-mêmes, comme on le peut penser. » (1)

Cette scène apocalyptique, précédée et suivie de prières, de sermons, de cantiques qui en préparent et expliquent le symbole, est un véritable drame camisard avec son prologue, son épilogue, ses chœurs : c'est la représentation du double mystère de la vie future et de la destinée du chrétien, dont Dieu, les anges et les bienheureux, Satan, les démons et les réprouvés, le prophète et les camisards, sont les acteurs, et le ciel, la terre et l'enfer, le théâtre. C'est une trilogie symbolique et sauvage, conçue non d'après les règles de l'art moderne, mais d'après le sentiment profond des tragédies, que les nations antiques représentaient dans leurs solennités religieuses, et telle que l'auraient exécutée les tribus israélites, à Silo.

(1) *Théâtre sacré.*



CHAPITRE VI.

—

Luther, en rompant les sceaux de la Bible, produisit en Occident une impétueuse irruption d'idées mosaïques et orientales. Les nations protestantes devinrent à demi juives. Les camisards semblent surtout une colonie d'Israël. Leur Dieu, c'est Jehova. Leur temple, Sion; leur camp, le camp de l'Eternel; leurs peuples, les Enfants de Dieu; l'église catholique, Babylone; ses prêtres, les prêtres de Baal; leur tyran, Pharaon; leurs cantiques, les psaumes de David; leurs chefs se nomment Abraham, Salomon, Elie, Daniel, Moïse, Abdias. L'un deux écrivait aux habitants de Bagnols : « Je vous avertis de tenir vos portes fermées le 26, le 27, jusqu'au 28, avec du blanc dessus. Celui qui vous rendra cette lettre est prophète. Du camp de l'Eternel sur la fin de la nouvelle lune » (1). Enfin, leurs chefs étaient prophètes; leur société une théocratie.

Les Enfants de Dieu formaient donc une théocratie militaire, c'est-à-dire une société de soldats,

(1) Court, tom. II, p, 197.

gouvernée par des prophètes se disant inspirés de l'esprit céleste. « Tout ce que nous faisions soit pour le général, soit pour notre conduite particulière, c'était toujours par ordre de l'esprit. On obéissait aux inspirations des plus simples et des plus petits enfants » (1).

La hiérarchie des prophètes s'échelonnait selon la mesure des dons de l'esprit : « Dans la troupe où j'étais, particulièrement, monsieur Cavalier était douée de grâces extraordinaires. Aussi les avait-on choisis à cause de cela » (2). — « Ce sont elles (les inspirations) qui ont élu nos chefs et qui les ont conduits (3). « C'était les inspirations qui faisaient les chefs, et c'était la confiance inébranlable en ces mêmes révélations qui donnaient à une cinquantaine de bergers, armés de frondes, de bâtons ferrés et de psaumes, le courage et la force d'attaquer et de battre de bons régiments » (4).

L'esprit inspirait les manœuvres militaires, et animait le courage des chefs dans le combat : « Ils n'avaient aucune connnaissance de la guerre ni d'autre chose. Tout ce qu'ils en avaient, il leur était donné miraculeusement sur lechamp... C'était merveille dans les batailles, dit un soldat de Cavalier, de le voir, le sabre à la main, à cheval, et dans de certaines émotions de l'esprit qui l'animait, courir partout, encourager, fortifier, faire des commandements qui surprenaient souvent, mais qui étaient exécutés à merveille et réussissaient de même » (5).

(1) *Théâtre sacré*, Fage. (2) *Ibid.* (3) *Ibid.*, Marion. (4) *Ibid.*, Caladon. (5) *Ibid.*, Fage.

L'esprit encourageait le soldat : « Lorsqu'il s'agissait d'aller au combat, j'ose dire que quand l'esprit m'avait fortifié par ces bonnes paroles : N'appréhende rien, mon enfant, je te conduirai, je t'assisterai !, j'entrais dans la mêlée comme si j'avais été vêtu de fer, ou comme si les ennemis n'eussent eu que des bras de laine. Avec l'assistance de ces heureureuses paroles de l'esprit de Dieu, nos petits garçons de douze ans frappaient à droite et à gauche, comme de vaillants hommes. Ceux qui n'avaient ni sabre ni fusil faisaient des merveilles à coups de perche et à coups de fronde, et la grêle des mousquetades avait beau nous siffler aux oreilles et percer nos chapeaux et nos manches, comme l'esprit nous avait dit : Ne craignez rien, cette grêle de plomb ne nous inquiétait pas plus qn'aurait fait une grèle ordinaire » (1).

Dieu amortissait les balles ennemies : « Je suis assuré que, comme Dieu réprimait, quand il lui plaisait, la force du feu, et qu'il faisait parmi nous d'autres merveilles semblables, il arrêtait aussi la force des balles des fusils, de sorte qu'elles frappaient quelquefois à plomb et comme à bout touchant, ceux que Dieu voulait garantir, sans qu'ils en fussent offensés. Un de nos soldats m'a fait voir son justaucorps percé de trente-six balles, à deux pouces l'une de l'autre, vis-à-vis des reins, m'assurant qu'il avait pris les trois balles qui y étaient demeurées entre la chemise et la chair. Un de mes amis reçut un coup de fusil, tiré d'une fenêtre en bas où il était; la balle perça la forme du chapeau

(1) *Théâtre sacré*, Fage.

sans le blesser, et il la prit entre le chapeau et les cheveux » (1).

Les anges combattaient avec eux : « J'ai vu plusieurs fois des personnes inspirées des deux sexes, qui, dans le temps de leur ravissement, avaient les yeux ouverts et tendus vers le ciel, et voyaient alors des armées d'anges; quelquefois des combats d'anges contre des hommes » (2).

L'esprit leur annonçait d'avance le combat : Comme j'étais dans la troupe à Saint-Maurice (de Casevieille), un de nos frères eut un avertissement, et dit que chacun eût à s'armer de la prière, que l'ennemi approchait et qu'il y aurait bataille, mais que nous remporterions la victoire. On ne manqua pas de se préparer de toutes manières, et, en effet, à une heure de là, l'ennemi parut, nous attaqua, fut battu et prit la fuite » (3). — Comme j'étais sous les armes, dans la troupe de frère Cavalier, notre principal chef qui est présentement colonel, et sous qui j'ai servi dix ou onze mois, il eut quelques raisons de s'éloigner de la troupe pour des affaires particulières, et il me prit avec lui. Nous étions prêts à manger un morceau dans la maison où nous allâmes, après qu'il eut achevé son affaire, lorsqu'il fut doucement saisi de l'esprit, et qu'il dit sans qu'il parût presque avoir d'agitation : Mon enfant, je te dis que les ennemis sont proches d'ici; retire-toi, tes frères combattent. Sur cela, il se leva sans manger, et dès que nous fûmes sortis, nous aperçûmes trois ou quatre compagnies ennemies qui approchaient de la maison d'ou nous venions

(1) *Théâtre sacré*, Marion. (2) *Ibid.*, Dubois. (3) *Ibid.*, Bruguier.

de sortir. Nous les évitâmes, et, sur le soir, nous joignîmes la troupe comme elle poursuivait ces mêmes ennemis » (1).

Des météores les guidaient en glissant devant eux dans l'air : « J'ai dit que j'allais et venais dans la troupe. Il m'est arrivé plusieurs fois que comme je la cherchais de nuit, et que je ne savais de quel côté me tourner pour la retrouver, le ciel m'envoyait une espèce d'étoile, qui venait se poser où était ce je que cherchais » (2). « Comme nous étions en peine..., l'un d'entre nous... dit : Mes frères, prions Dieu, et il nous adressera. Il n'eut pas sitôt mis le genoux en terre qu'il parut une lumière en l'air, comme une grosse étoile qui s'avança vers le lieu où était l'assemblée à demi-lieue de là... Aussitôt que ce flambeau céleste eut disparu, nous entendîmes le chant des psaumes » (3.)

Dieu veillait près de leur camp : « Un jour par hasard, je rencontrai un gros de camisards répandu, comme un troupeau de moutons, au milieu des champs, qui dormaient ou chantaient avec la plus grande tranquillité du monde, sans gardes ni sentinelles. Je dis à quelqu'un d'eux que je m'étonnais de les voir ainsi ; car effectivement, leurs ennemis en grand nombre étaient là tout autour. Mais ils me répondirent froidement, que Dieu veillait pour eux, qu'ils n'avaient pas besoin de sentinelles, quand il leur avait défendu d'en avoir et qu'ils ne se défiaient point de la garde d'Israël. Ils avaient raison, ce que Dieu garde est bien gardé » (4).

(1) *Théâtre sacré*, Arnassan.
(2) *Ibid.*, Bruguier.
(3) *Ibid.*, Arnassan.
(4) *Ibid.* Caladon.

— « Nous ne posions pas de sentinelles autour de nos assemblées, quand l'esprit, qui avait soin de nous, nous avait déclaré que cette précaution n'était pas nécessaire. Et nous aurions cru être en sûreté sous les chaînes et dans les cachots dont le duc de Berwick et l'intendant Bâville auraient été les portiers » (1).

L'esprit annonçait d'avance leur arrivée dans les maisons amies : « Comme j'étais, avec un petit détachement, proche de Vallongue, à deux lieues de Nismes, le jour commençait à paraître, nous fûmes obligés de nous cacher chez un paysan. Dès que la maîtresse m'aperçut, elle nous dit gaîment : frères, soyez les bien venus! Je lui demandai comment elle savait qui nous étions ; car il y avait des milices proche de là, qu'on ne pouvait pas discerner d'avec les camisards. Elle me répondit : J'eus hier au soir un avertissement qui m'ordonna à me préparer à recevoir aujourd'hui de mes frères » (2).

L'esprit découvrait les traîtres et les espions : « Après la bataille de Gaverne (les roches d'Aubais), nous nous en allâmes au château de Rouvière, à demi-lieue de Sauve (3). Comme j'étais avec le chef Cavalier, mon cousin, et plusieurs des principaux de la troupe, il dit tout haut : je me sens contristé; un judas m'a baisé aujourd'hui. Cependant, on prépara le dîner. Environ deux cents personnes se trouvèrent à table tant de ceux de la troupe que des amis du voisinage. Entre autres, il y avait un certain X..., protestant de *profession*, qui avait été l'ami de l'illustre Brousson. Il avait aussi toute la confi-

(1) *Théâtre sacré*, Fage. (2) *Ibid.* (3) Décembre 1703.

ance de M. Cavalier, et nous le regardions tous ensemble avec d'autant plus d'estime, qu'il avait toujours fréquenté nos saintes assemblées, qu'il aidait souvent à les convoquer, qu'il recevait les charités de ceux qui nous communiquaient leurs secours d'argent, et qu'il avait souffert pour quelques-unes de ces bonnes œuvres. C'était un homme de quarante-cinq ans. Comme nous étions tous à table, X. à la droite de mon cousin, et moi à sa gauche, l'esprit me saisit avec de grandes agitations au milieu du repas, et, entre autres paroles, il me fit prononcer celle-ci : Je te dis, mon enfant, qu'un de ceux qui sont assis à cette table et qui a trempé la main dans le même plat, avec mon serviteur, a dessein de l'empoisonner. Presque aussitôt que mon inspiration eût cessé, une parente de M. Cavalier, qui était dans la même chambre, auprès du feu, tomba en extase et dit en propres termes : Il y a ici un Judas qui a baisé mon serviteur et qui est venu pour l'empoisonner. Dès que mon cousin eût entendu ce que j'avais prononcé, il s'était abstenu de manger et avait ordonné que les portes fussent gardées. Mais, après qu'il eut reçu le deuxième avertissement par la bouche de la jeune fille, il fit redoubler la garde. La compagnie continua de dîner, Comme on était à table, le frère Ravanel, celui qui a souffert le martyre, fut soudain saisi de l'esprit avec des agitations très-grandes. Je t'assure, mon enfant, lui dit l'esprit, qu'il y a présentement un traître assis à cette table, qui a reçu une somme d'argent pour empoisonner mon serviteur et même toute la troupe, s'il lui était possible. Je te dis qu'il a promis à l'ennemi d'empoi-

sonner le chef, et qu'il s'est proposé, en entrant dans cette maison, d'empoisonner l'eau de la citerne et le seau, pour tâcher de détruire le troupeau, s'il ne peut pas faire périr le berger. A l'instant que M. Cavalier eut entendu ces paroles, il défendit qu'on puisât de l'eau, et il fit garder la citerne du château, après que l'on eut jeté le seau dedans.

Dans le même temps, on vint dire, dans la chambre où nous étions, que le frère Duplan, brigadier de la troupe, qui était dans une autre chambre, venait de tomber dans un extase extraordinaire avec de fort violentes agitations. J'y accourus et j'entendis qu'il prononçait ces paroles : Je te déclare, mon enfant, qu'il y a dans cette maison un traître qui a vendu mon serviteur, pour une somme d'argent (il nomma 500 livres ou 500 écus). Il a mangé à la même table que lui ; mais je te dis que ce traître sera reconnu et qu'il sera convaincu de son crime. Je te dis qu'il a dessein à présent de jeter le poison qu'il a caché sur lui, ou de le mettre dans les habits de quelqu'un de la compagnie. Mais je permettrai qu'il soit reconnu et nommé par son nom. M. Cavalier ayant été averti de l'inspiration de Duplan le fit venir dans une chambre particulière, avec les trois personnes qui avaient eu les inspirations, et tous ceux qui avaient mangé avec nous à la même table. On avait commencé à fouiller plusieurs de ces même personnes, lorsque Duplan, qui marchait au milieu de ses agitations, entra dans la chambre ; il vint droit à X, et lui mettant la main sur les bras, il l'accusa et le censura avec beaucoup de véhémence, disant : Ne sais-tu pas, misérable, que je vois toutes choses ! Que je

sonde les cœurs et les reins! Et que les plus secrètes pensées me sont découvertes! N'appréhendes-tu pas mes jugements terribles? Oserais-tu nier le complot que tu as fait avec les ennemis de mon peuple? Confesse, malheureux, confesse ton crime! — X voulut s'excuser, mais Duplan, d'un redoublement de l'inspiration, déclara positivement que le poison était dans la tabatière, et dans la manche du justaucorps de celui qui était accusé, de sorte qu'il fut pleinement convaincu. J'étais présent et j'ai vu tout cela. Le poison était dans un papier. M. Cavalier, ayant des raisons particulières pour ne point faire mourir ce traitre, et sa mort n'ayant pas été ordonnée par aucune des quatre inspirations, il se contenta de le censurer, et de lui représenter quantité de choses, qu'il n'est pas nécessaire que je rapporte ici : de sorte que la nuit étant venue, X eut la liberté de s'en retourner chez lui. Il y eut ordre à la troupe de se préparer par la prière générale en actions de grâce, de la délivrance admirable que Dieu nous avait accordée. » (1)

« Comme j'étais, dit Elie Marion, dans le village de Ferrières, proche de Barre, vers le mois de mai 1703, je fus soudainement saisi de l'esprit, en plein midi, et, dans cet état, j'eus une vision. D'abord, l'esprit me fit prononcer à peu près ces paroles : Je t'assure, mon enfant, qu'il y a un homme qui est allé tout présentement chez un de tes ennemis, avec qui il parle pour te livrer. Le lieu de la demeure de cet homme est de ton côté gauche, et il sera demain des premiers à l'assemblée. Je te le ferai connaître.

(1) *Théâtre sacré,* Cavalier de Sauve.

« Incontinent l'esprit me fit voir cet homme, se promenant avec le sieur Campredon, subdélégué de l'intendant à Barre, comme si j'avais été dans la même chambre avec eux. Je les voyais, et entendais tout ce qu'ils disaient distinctement et facilement, comme on le peut juger, puisque nous étions tous trois ensemble dans le même lieu. Je voyais même la femme de M. Campredon qui allait et venait, se mêlant même quelquefois dans la conversation. Campredon s'informa de moi au paysan et du frère Lavalette (Atger), qui était notre ministre et principal prédicateur, lui disant que si on pouvait nous saisir tous deux, ce serait un des meilleurs moyens de rétablir la tranquillité dans le pays. Le subdélégué disait aussi au paysan : Tu te feras des amis ; M. l'intendant te récompensera, et M. le maréchal de Montrevel aussi ; tu peux compter sur cela : et en mon particulier, je te donne dix écus comptant, et je te ferai gagner ton procès. Le paysan consentit à tout cela, ajouta qu'il irait le lendemain à l'assemblée, et qu'à l'issue de ladite assemblée, il nous suivrait, le frère Lavalette et moi, pour s'assurer du lieu de notre retraite, et qu'il en avertirait ledit Campredon, afin qu'il nous fît saisir.

« Après cette opération de l'esprit, je racontai au frère Lavalette ce que j'avais vu et ce qui me frappa si fort, que j'en ai présentement l'idée, comme le jour même. Je lui dépeignis l'homme, ses habits, sa taille, son âge et son visage, et il conjectura juste, comme on le verra tout à l'heure. Le lendemain, l'assemblée se fit (ce fut à Aubaret, à une lieue de Barre) ; et comme on chantait un psaume,

l'esprit me saisit soudainement, et me fit prononcer à haute voix, que celui qui nous avait vendus était entré dans l'assemblée. Il me fit répéter tout haut aussi, en présence du traitre, l'entretien qu'il avait eu le jour précédent avec M. le subdélégué. Et après que je fus revenu dans mon état naturel, mes yeux se portèrent sur le faux frère; je le reconnus par l'idée que j'avais eue dans la vision, et il était devenu si pâle, dans le temps que l'esprit me faisait raconter son histoire, que toute l'assemblée l'avait soupçonné. Comme il ne m'avait pas été ordonné de le faire arrêter, je me proposai seulement de lui reprocher son crime, et de lui faire quelque exhortation après que l'assemblée serait séparée; mais on fut occupé à quelques affaires particulières, et il m'échappa. L'ayant donc cherché inutilement, le frère Lavalette et moi donnâmes commission à deux personnes qui le connaissaient de le réprimander et de lui déclarer, de notre part, que si à l'avenir il ne cheminait pas de droit pied, il n'avait qu'à compter qu'il n'y aurait pas de grâce pour lui. Ces personnes nous rapportèrent qu'il avait avoué tout l'entretien qu'il avait eu avec Campredon; mais qu'il avait voulu leur persuader que son intention n'avait pas été d'exécuter les choses que ce persécuteur lui avait fait promettre. Et effectivement cela ne m'avait pas été expliqué par l'esprit. » (1)

L'esprit ordonnait souvent la mort des traîtres. On a vu l'exécution de Lasalle; voici un autre exemple : « Je crois que ce fut vers le mois d'octo-

(1) *Théâtre sacré*, Marion.

bre ou novembre (1703), que comme notre troupe était proche de Pierredon, un certain nommé Languedoc, sergent dans le régiment de Menou, se vint jeter parmi nous, comme déserteur, déclarant qu'il voulait à l'avenir combattre pour la cause de Dieu. Quelques-uns des nôtres savait qu'il était de famille protestante, et ses discours nous parurent si raisonnables, que nous le reçûmes d'abord sans difficulté, comme nous avions déjà admis d'autres déserteurs. Mais il arriva, deux jours après, que ce malheureux fut lui-même témoin, dans une assemblée, de diverses inspirations, qui l'indiquèrent évidemment, et qui le déclarèrent traître. L'un de ceux qui parlèrent dans l'inspiration dit positivement que ce méchant homme était venu pour nous vendre, et qu'on en serait convaincu si on cherchait dans sa manche, où on trouverait une lettre de l'ennemi. Sur cela il fut incontinent saisi et fouillé; et on trouva effectivement dans la manche de son justaucorps, une lettre du lieutenant-général Lalande, qui, entre autres choses, lui faisait des reproches de ce qu'il n'avait point exécuté sa promesse. L'accusé étant ainsi marqué du doigt de Dieu, avoua d'abord et lui donna gloire. Il fit même une grande confession de tous ses péchés, et ne demanda pour toutes grâces que les prières des gens de bien qu'il avait eu le malheur de vouloir trahir. Il obtint abondamment ce qu'il désirait, et nous fûmes tous persuadés que Dieu lui avait fait miséricorde. J'ai été témoin de cet évènement. » (1)

(1) *Théâtre sacré*, Fage.

L'esprit annonçait aux prophètes leur mort prochaine : « Le jour de Pâques 1704, après que nous eûmes participé à la Sainte-Cène, le frère Abraham Mazel tomba dans une grande extase, et entre les choses que l'esprit lui fit dire, il prononça ceci : Je te dis, mon enfant, qu'un des principaux de tes frères, qui est ici présent et qui a reçu le don d'annoncer ma parole, sera mis à mort par la main de ses ennemis. — Abraham étant revenu de son extase, regarda fixement tous ceux de la compagnie qui avaient le don de prédication, et s'arrêtant enfin sur le frère Moulines, qui commandait une petite troupe et qui avait reçu un talent admirable, il lui dit : Frère, préparez-vous, c'est à vous que Dieu s'adresse ! (Abraham parla ainsi par une inspiration secrète, comme cela lui arrivait souvent.) Moulines reçut, avec une profonde résignation, l'avertissement de Dieu, et en profita sans doute en vrai fidèle, tel qu'il était. Le 15 ou le 16 de mai suivant, il fut tué d'un coup de fusil, dans un combat. » (1).

L'esprit les rassurait en face de l'échafaud. « Après que mon frère Pierre (Marion) eut aussi pris les armes, ce qu'il fit par inspiration, mon père devint plus suspect que jamais aux persécuteurs; et même comme ils avaient de violents soupçons contre lui, ils résolurent de le faire mourir sans forme ni figure de procès. Le nommé Campredon, subdélégué de l'intendant Bâville, se mit dans l'esprit, ou en fit semblant, que mon père avait pris des mesures avec nous pour nous

(1) *Théâtre sacré*, Marion.

livrer la garnison de Barre, notre bourg, qui était d'environ 400 hommes. Il s'imagina aussi diverses autres choses, et, en un mot, il forma la résolution de faire passer mon père par les armes. Alors, M. Julien, d'Orange, que nos camisards surnommaient l'apostat, monta dans nos Cévennes avec un autre homme de sa sorte, nommé Viala, subdélégué. Ces deux messieurs, pour dire cela en passant, mirent tout à feu et à sang dans 45 paroisses qui n'étaient habitées que par des protestants. Alors Campredon communiqua à Julien le dessein de faire mourir mon père, en même temps qu'on faisait une pareille exécution sur un pauvre paysan qu'ils avaient convaincu d'avoir rendu quelque service aux camisards. Quelques-uns de nos amis ayant appris ce méchant dessein, coururent en avertir mon père. Sauvez-vous, lui disaient-ils, vous n'avez pas un moment à perdre, autrement vous êtes perdu vous-même ! Mon père avait un autre conseiller qu'ils ne connaissaient pas. Incontinent sans s'émouvoir davantage, il appela mon frère qui avait entendu la triste nouvelle. Viens, lui dit-il, mon enfant, prions Dieu ensemble, demandons-lui son secours, et il nous enseignera ce que nous avons à faire! Un moment après, mon frère fut saisi par l'esprit, et prononça ces paroles au milieu de ses agitations : Aie bon courage, mon enfant ! Je te dis que personne n'a rien à craindre, ni personne de cette maison. Je te dis que j'ai suscité un de ses propres ennnemis pour solliciter sa grâce, et qu'il l'obtiendra. — Après cette heureuse réponse, mon père ferme, comme un rocher, ne s'inquiète de rien et demeure chez lui comme à l'ordinaire.

Cependant le sieur d'Oise, qui commandait la garnison, ayant eu quelque bruit du dessein de Campredon, s'en alla trouver le sieur Julien, et lui représenta que le bourg était perdu, s'il faisait mourir Marion, qui d'ailleurs était bon homme et qui était utile à beaucoup de gens. Vous n'avez qu'à compter que si vous faites mourir cet homme, ses deux fils qui sont sous les armes et dont l'un est chef, n'auront ni repos ni patience qu'ils ne se soient vengés. Ils assembleront les troupes de Roland et des autres qui rodent ici autour, et mettront le bourg au pillage. Pour moi, ajouta M. d'Oise, je vous déclare que je quitterai le lieu et la garnison. — Cela frappa Julien, et le fit changer de dessein, de sorte qu'il se contenta de faire seulement peur à mon père. Quand on le vint prendre dans sa maison et qu'il traversa le bourg, tous ses amis pleuraient en lui disant le dernier adieu. Mais lui, plein de confiance, avait une contenance assurée et n'appréhendait rien. M. Julien donc se contenta de le réprimander à sa mode, et il lui dit qu'il devait la vie à M. d'Oise. Il ne le renvoya qu'après l'avoir contraint à être présent au martyre du pauvre paysan qui souffrit la mort avec patience et courage. Je n'ai pas vu ces choses-là; mais je les donne comme extraites des mémoires de mon père qui est présentement à Lausanne, et que je mets ici au rang des témoins oculaires. » (1)

L'esprit les reconfortait dans le martyre : « La mort ne nous effrayait pas. Nous ne faisions aucun

(1) *Théâtre sacré*, Marion.

cas de notre vie, pourvu qu'en la perdant pour la querelle de notre Sauveur, nous remissions nos âmes entre ses mains. Je ne crois pas qu'un seul de ceux qui étaient inspirés dans notre troupe ait été tué dans le combat, ou ait été pris et exécuté à mort (car notre guerre se faisait sans cartel) qu'il n'en ait été averti quelque temps auparavant. Alors on se mettait avec humilité entre les mains de Dieu, et on se résignait à sa volonté avec constance. On s'estimait heureux de le pouvoir glorifier dans la mort comme dans la vie. Je n'ai jamais oui dire qu'aucun de nos frères qui ont été appelés en grand nombre à sceller la vérité par leur sang, ait eu la moindre tentation de racheter sa vie par une lâche révolte, comme plusieurs auraient pu le faire s'ils avaient voulu. Ce même Esprit saint qui les avait tant de fois assistés les accompagnait jusqu'au dernier moment; de sorte qu'ils ne perdaient pas au change, et que la mort ne leur était qu'un passage à la vie » (1).

L'esprit était l'âme de tout : « Ça été uniquement par les inspirations et par le redoublement de leurs ordres que nous avons commencé notre sainte guerre. Un petit nombre de jeunes gens, simples, sans éducation et sans expérience, comment auraient-ils fait tant de choses s'ils n'avaient pas eu le secours du ciel ? Nous n'avions ni force ni conseil, mais nos inspirations étaient notre secours et notre appui. Ce sont-elles qui ont élu nos chefs et qui les ont conduits. Elles ont été notre discipline militaire; elles nous ont appris à essuyer le premier feu de

(1) *Théâtre sacré*, Fage.

l'ennemi à genoux, et à les attaquer ensuite en chantant des psaumes pour porter la terreur dans leur âme. Elles ont changé nos agneaux en lions, et leur ont fait faire des exploits glorieux. Et quand il est arrivé que quelques-uns de nos frères ont répandu leur sang, soit dans les batailles, soit dans le martyre, nous n'avons point lamenté sur eux. Nos inspirations ne nous ont permis de pleurer que sur nos péchés, et pour la désolation de Jérusalem. Et je ne ferai pas difficulté de dire ici que, lorsque Dieu retira ma mère en sa grâce, il m'ordonna d'essuyer mes larmes et m'assura qu'elle reposait en son sein » (1).

(1) *Théâtre sacré*, Marion.



CHAPITRE VII.

—

L'esprit quitta les camisards, lorsqu'ils furent loin du Languedoc. Il abandonna même Compan, ce prodigieux dramaturge du désert. « Lorsque j'étais à Amersfort, j'eus occasion de converser avec un brave garçon des Cévennes, nommé Compan. (1) Il est présentement (1707) en Espagne, dans le régiment de M. Cavalier. Ce Compan avait reçu de grands dons, et aussi était-il bien pénétré de reconnaissance pour toutes les grâces que Dieu lui avaient faites. Mais le souvenir lui en était doux et amer tout ensemble; car il était grandement affligé de ce que Dieu ne se communiquait plus tant à lui depuis qu'il était sorti des Cévennes. Et il disait que c'était ses péchés qui l'avaient rendu indigne des visites du Saint-Esprit. Je lui dis tout ce que je pus pour le consoler; et, entre autres choses, je lui représentai que Dieu agissait selon les temps et les occa-

(1) Compan, de la troupe de Cavalier, était de la plaine, et probablement de Clarensac.

sions, ou pour mieux dire selon sa sagesse, laquelle nous devons toujours adorer, lors même qu'elle nous était le plus incompréhensible. Comme nous parlions ainsi, la bonté paternelle de Dieu lui fut soudainement manifestée par un saisissement de l'esprit, qui lui donna de secrètes consolations » (1).

Cavalier aussi fut profondément contristé de la disparition de l'Esprit. On dit que lorsqu'il fut présenté à la cour d'Angleterre, la reine Anne lui demanda si Dieu continuait à le visiter. Le camisard ému pencha la tête en pleurant et ne répondit pas. (2).

Le monde leur conseillait de chasser l'esprit : « Depuis que je suis dans cette île (d'Angleterre), quelques personnes qui pourtant ne me veulent que du bien, m'ont pourtant aussi affligé sur cela. Dans leur aveuglement extrême, ils ont cru ce qu'ils ne devaient pas croire, et m'ont sollicité, sans connaissance de cause, à rejeter, de tout mon pouvoir et selon leurs fausses idées, les saintes et heureuses visites de mon consolateur. Mais je les prie, au nom de Dieu, de se souvenir des choses terribles qui sont prononcées contre ceux qui, après s'être rendus participants du Saint-Esprit, rejettent, en tant qu'en eux est, le don céleste qu'ils avaient goûté. Et je leur déclare solennellement et sans équivoque par cet acte public, et sous le serment que je fais devant Dieu, que je ne suis pas l'auteur des agitations que je souffre dans mes

(1) *Théâtre sacré*, Boissier. (2) Anonyme.

extases. Que ce n'est point moi qui m'agite moi-même; mais que je suis mu par une force qui est au-dessus de moi. Et pour les paroles qui sont prononcées par mes organes, je déclare, avec la même protestation de vérité, qu'elles se forment sans dessein de ma part, et qu'elles découlent inopinément de ma bouche, sans que mon esprit participe à cette opération merveilleuse, par aucune méditation précédente, ni par aucune volonté présente de parler sur le champ. Par la grâce de mon Dieu, ces inspirations qu'il lui a plu de m'envoyer depuis le commencement jusqu'à présent, ne m'ont jamais porté qu'à fuir le mal et à faire le bien. Néanmoins, je reconnais avec grand plaisir que je suis un pauvre ver de terre, et un grand pécheur qui me rends nécessairement indigne des grâces que Dieu m'a faites. Mais j'implore humblement sa miséricorde, au nom de mon sauveur, consentant volontiers que celui qui est sans péché, jette la première pierre contre moi, et désirant aussi que s'il est pécheur comme moi, il ait pitié de mes infirmités, comme j'ai pitié des siennes » (1).

Plusieurs eurent honte de l'esprit et le chassèrent. « Je tiens pour très-certain que ceux qui sont salutaitairement visités de cet esprit qui console et qui fortifie, comme je le suis par la grâce de Dieu, doivent bien se donner de garde de se priver eux-mêmes d'une faveur si douce, et dont ils ressentent continuellement des effets si heureux. C'est pourtant une faute dont plusieurs sont coupables, si j'ai été bien informé. On m'a dit que le secret

(1) *Théâtre sacré*, Fage.

(secret abominable), pour éloigner cet esprit, c'est de s'éloigner de Dieu, et de rompre tout commerce avec lui. A la vérité, il y a aussi des personnes qui ont été privées de cette sainte consolation, à leur grande douleur sans que leur intention ait été de contribuer à la perte qu'ils ont faite. Fuir le mal et l'avoir en horreur, aimer le bien et tâcher d'en faire, mépriser la vanité et toutes les folies du monde, se rire des moqueurs profanes et rechercher la compagnie des gens de bien, lire la parole de Dieu et les livres de piété, fréquenter les saintes assemblées, chanter les psaumes, prier sans cesse, ce sont les vrais et assurés moyens d'entretenir ce bienheureux esprit, et il n'y a qu'à faire le contraire pour l'éteindre » (1).

Nous avons multiplié les citations concernant les phénomènes de l'extase, pour faire connaître jusqu'aux moindres détails ce prodigieux épisode camisard, unique dans notre histoire, et pour sauver quelques lambeaux de ces documents du désert, dont les exemplaires, devenus très-rares et tombés dans l'oubli, disparaissent chaque jour sous la dent des vers et du temps. Le récit des merveilles opérées par l'esprit remplirait de gros volumes, dit Elie Marion. On composerait encore des livres plus épais, si l'on essayait d'en expliquer le mystère; contentons-nous de mentionner les opinions émises à ce sujet. Et d'abord, la faculté de médecine de Montpellier, consultée par Bâville, ne vit probablement, dans l'extase, qu'une affec-

(1) *Théâtre sacré*, Fage.

tion nerveuse, une espèce de catalepsie produite par l'exaltation religieuse. Son rapport paraît avoir fixé l'opinion de Bâville, qui néanmoins semble avoir cru que les accès n'en étaient pas exempts de jonglerie, peut-être même de sortilège, employés dans un but séditieux. Enfin, la science moderne a essayé de les expliquer en les attribuant à un état naturel quoique phénoménal, qui donne aux facultés morales et physiques de l'homme une sensibilité et une puissance extraordinaire, et les transforme, pour ainsi dire, en des facultés nouvelles et miraculeuses. C'est un ressort mystérieux que, dans les grandes crises sociales, l'homme trouve en lui-même pour tenter quelque effort gigantesque où ses forces ordinaires ne suffiraient pas. Avec ce levier prodigieux, une bergère de Vaucouleurs renverse la domination des Anglais; un paysan de Mialet ébranle le trône de Louis XIV. Et comme cet immense dévouement résulte d'un amour immense, cette vertu presque surnaturelle se manifeste sous le symbole de l'esprit divin. Les Anglais effrayés virent s'envoler, des lèvres de Jeanne d'Arc mourante, cette même colombe lumineuse que les cévenols ravis voyaient descendre sur la bouche de Roland.

Le voyageur qui parcourt aujourd'hui ces montagnes en pensant aux tragiques évènements dont elles furent le théâtre, admire, avec un étonnement involontaire, le calme parfait, la sérénité d'esprit de ces populations hospitalières. Leurs malheurs n'ont laissé dans les âmes aucun ressentiment dont l'amertume envenime les traditions pieuses ou guerrières qu'elles racontent à l'étranger. Les vesti-

ges de la persécution ont également disparu du sol, comme de leurs cœurs. Seulement les habitants de quelques cantons n'ont pas encore relevé leurs temples; ils continuent de prier au désert. Combien de fois, dans mes courses, n'ai-je pas tout-à-coup entendu s'élever dans le lointain une psalmodie simple, grave, un peu monotone, mais d'un caractère profondément religieux, que les vents m'apportaient, à travers les bois, avec le murmure des torrents et le tintement de la clochette des troupeaux. Je pressais le pas et je découvrais bientôt, au bord d'une forêt, dans une prairie, deux ou trois cents fidèles écoutant avec un pieux recueillement le discours d'un pasteur, debout sur un rocher, au pied d'un chêne antique qui l'ombrageait de ses rameaux. Ah! tous les cultes sont glacés auprès de cette adoration dans la solitude, au milieu de cette nature vivante qui mêle sa voix majestueuse au cantique de l'homme, sous ce ciel dont la transparente profondeur laisse entrevoir, aux regards mystiques de l'âme, l'image de l'Invisible. L'émotion redouble quand ce désert est, comme le Champ-Domergue, un sol consacré par les prières et les combats des ancêtres. Ce pasteur, c'est le ministre de Vialas, le descendant patriarcal d'Elie Marion. Ces jeunes catéchumènes portent les noms des guerriers et des martyrs; car ces familles religieuses existent presque toutes encore. Les Séguier sont nombreux dans les hameaux voisins de Magestavols. La postérité de Castanet, du nom de Mallaval, époux de sa fille, habite encore la cabane de ce chef, à Massavaque. Les Mazel forment toujours

une tribu populeuse. Les Maurel, neveux de Catinat, sont petits propriétaires, fermiers et tonneliers au Caila. Les Cavalier, prospères aussi, ont quitté Ribaute; mais la tige des Laporte, dont un rameau s'est transplanté à Saint-Jean-du-Gard, fleurit encore dans la maison paternelle du Massoubeyran. Le plus jeune de ses rejetons a reçu le nom de son illustre grand-oncle, le général camisard.

Terminons cette histoire par une observation qui en est la conclusion naturelle et consolante. C'est que le résultat attendu de cette dragonnade gigantesque de cette oppression séculaire a été presque nul; que la plus grande blessure faite au protestantisme français est l'expatriation de cinq cent mille de ses enfants; et que leur nombre actuel, en tenant compte des exilés, est proportionnellement le même qu'à l'époque de la révocation (1). Les cévenols ont donné au monde une grande et salutaire leçon : ils ont prouvé que l'apostolat du sabre est impuissant à convertir les âmes, et que pour triompher enfin du despotisme le plus colossal, il suffira toujours au plus faible peuple de souffrir en silence et d'espérer. Heureux ceux qui croient, qui aiment et qui espèrent !

Cévenols, protestants de France, que mes vœux accompagnent ce douloureux martyrologe ! Puisse l'avenir n'y ajouter aucune page sanglante ! Puissent

(1) En 1698, les trois diocèses de Nismes, Alais et Uzès, qui forment aujourd'hui le département du Gard, renfermaient, d'après le recensement de Bâville, 110,000 protestants ; en 1840, le même territoire en contient 120,000. Avant la révocation, l'église réformée comptait environ 1,500 ministres, c'est à peu près le nombre nécessaire maintenant, en accordant un pasteur par mille âmes.

les luttes de vos aïeux vous inspirer pour leur mémoire une éternelle gratitude! Puissiez-vous abriter avec amour, votre repos, votre félicité, au sein de leur tragique renommée; et ressembler aux abeilles de Timna qui, transformant en miel suave les fleurs amères du désert, en recelaient les rayons vivifiants dans le cadavres des lions. (1)

(1) Juges, XIV, 8.

—



SUPPLÉMENT

AU LIVRE VIII, CHAPITRE IV.

Régiment camisard qui devait porter le nom de Villars, et servir sous les ordres de Cavalier, son colonel, dans les armées de Louis XIV, en Espagne.

1re COMPAGNIE (grenadiers).

DUPLAN, d'Euset, capitaine,	2 sergents.
LAROSE, lieutenant,	45 soldats.

2e COMPAGNIE (colonelle).

CAVALIER, de Ribaute, colonel,	2 sergents.
NOGUIER, lieutenant,	46 soldats.

3e COMPAGNIE.

RAVANEL, de Malaïgue, lieutenant-colonel,	2 sergents.
PRADILLE, de Lascours, lieutenant,	46 soldats.

4e COMPAGNIE.

GUILLAUMET, de St-Geniès, capitaine,	2 sergents.
ROUDAT, de Blausac, lieutenant,	45 soldats.

5e COMPAGNIE.

Jonquet, de Valence, capitaine;	2 sergents.
Jonquet, son frère, lieutenant,	40 soldats.

6e COMPAGNIE.

Roux, de Blausac, capitaine,	2 sergents.
Sabathier, de Blausac, lieutenant,	41 soldats.

7e COMPAGNIE.

Millasse, de Blausac, capitaine,	2 sergents.
Hugues, de Blausac, lieutenant,	40 soldats.

8e COMPAGNIE.

Christol, capitaine,	2 sergents.
Laval, lieutenant,	35 soldats.

9e COMPAGNIE.

Mouraille, de Boissières,	2 sergents.
Lavalette, lieutenant,	36 soldats.

10e COMPAGNIE.

Paysac, d'Alais, capitaine,	2 sergents.
Dufaur, de Vézenobre, lieutenant,	45 soldats.

11e COMPAGNIE.

Trentignan aîné, capitaine,	2 sergents.
Trentignan jeune, lieutenant,	34 soldats.

12e COMPAGNIE.

Rouvière, de Brignon, capitaine,	2 sergents.
Cabous, de Brignon, lieutenant,	35 soldats.

13e COMPAGNIE.

Constant, de Moussac, capitaine,	2 sergents.
Boucairan, de Moussac, lieutenant,	38 soldats.

14e COMPAGNIE.

BRUEIS, de Valence, capitaine,	2 sergents.
CASALIS, d'Euset, lieutenant,	45 soldats.

15e COMPAGNIE.

MAIGRE, de St-Geniès, capitaine,	2 sergents.
BRUNEL, lieutenant,	47 soldats.

16e COMPAGNIE (cavalerie).

MARCHAND, de Fons-sur-Gardon, capitaine,	
RAZE, de Sérignan, lieutenant,	30 soldats.
La Moustache, de Sauzet, mal.-des-logis.	
Officiers de la suite,	21
Chirurgien-major,	1
Total. . . .	734 homes (1)

(1) Louvreleuil, tom. III, p. 123. — Court, tom. II, p. 322. La division de Cavalier ne formait que le premier bataillon de ce régiment camisard qui, par la reddition des autres bandes, eût compté trois mille combattants.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

LIVRE SEPTIÈME.

(Septembre 1703 — avril 1704.)

LIVRE HUITIÈME.

(Avril — Décembre 1704.)

LIVRE NEUVIÈME.

(1705.)

LIVRE DIXIÈME.

(1706 — 1715.)

LIVRE ONZIÈME.

(1715 — 1789.)

LIVRE DOUZIÈME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

